

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

VOL. XXIII. LIV. 1 ET 2



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCXI

Tous droits réservés.

CONDITIONS D'ABONNEMENT AU RECUEIL

Le *Recueil* paraît par volume composé de quatre fascicules.

Les abonnements se font pour le volume entier, il n'est pas vendu de fascicules séparés.

PARIS	30 francs.
DÉPARTEMENTS ET UNION POSTALE	32 —

Le volume, une fois terminé, est porté au prix de **35** francs.

OUVRAGES

relatifs à la philologie et à l'archéologie orientales

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- ABBADIE (A. d'). Dictionnaire de la langue Amariñña. 1 fort vol. in-8°. 50 fr.
- ABOULFARAG (G.). Le livre de l'ascension de l'Esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie rédigé en 1279, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par l'abbé F. Nau. 1^{re} partie : Texte syriaque. Gr. in-8°, avec figures dans le texte. 15 fr.
- ABOUL-WALID MERWAN IBN DJANAH. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe, publiée par J. Derenbourg, membre de l'Institut. Gr. in-8°. 25 fr.
- — Le même ouvrage, traduit en français sur les manuscrits arabes par le rabbin M. Metzger. Gr. in-8°. 15 fr.
- ADJARIAN (H.). Étude sur la langue Laze. Gr. in-8°. 8 fr.
- AL-FAKHRI. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abaside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère) avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement par Ibn at Tikṭakâ. Nouvelle édition du texte arabe par H. Derenbourg. Gr. in-8°. 25 fr.
- AMARAKOCHA. Vocabulaire d'Amarasinha, publié en sanscrit avec une traduction française, des notes et un index par A. Loiseleur-Deslongchamps. 2 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50
- AMÉLINEAU (E.). Fragments de la version thébaine de l'Écriture sainte (Ancien Testament). In-4°. 15 fr.
- AMIAUD (A.). La légende syriaque de Saint Alexis, l'homme de Dieu. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50
- AURÈS (A.). Traité de métrologie assyrienne ou étude de la numération et du système métrique assyrien considérés dans leurs rapports et dans leur ensemble. In-8°. 6 fr.
- — Essai sur le système métrique assyrien, 1^{er} fascicule. In-4°. 5 fr.
- BAILLET (A.). Le décret de Memphis et les inscriptions de Rosette et de Damanhour. Gr. in-8°, avec une planche. 5 fr.
- BARBIER DE MEYNARD (C.). Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Modjem-el-Bouldan de Yaqout et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. Gr. in-8°. 12 fr.
- BARTHELEMY (A.). Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmour. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique. Gr. in-8°. 3 fr. 50
- BEREND (W. B.). Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, 1^{re} partie : Stèles, bas-reliefs et fresques. In-f° avec 10 pl. photographées. 50 fr.
- BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, Lexique, Principes de grammaire. Gr. in-8°. 12 fr.
- — Quarante hymnes du *Rig Véda*, traduits et commentés. Publié par V. Henry. Gr. in-8°. 5 fr.
- — La religion védique d'après les hymnes du *Rig Véda*. 3 vol. gr. in-8°. (T. I^{er} épuisé), les t. II, III. 30 fr.
- — — — Tome IV. Index. par M. Bloomfield. 5 fr.
- BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel pour étudier le sanscrit védique. Précis de grammaire-Chrestomathie-Lexique. Gr. in-8°. 12 fr.
- BHAMINI VILASA. Recueil de sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Gr. in-8°. 8 fr.
- BOISSIER (A.). Documents assyriens relatifs aux présages. Tome I^{er}. Liv. 1 à 3. In-4°. 50 fr.
- BRUGSCH (H.). Examen critique du livre de M. Chabas intitulé : Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au xiv^e siècle avant notre ère. Gr. in-8°. Au lieu de 1 fr. 0 50
- CHEREF-EDDIN-RAMI. Anis-el-'Ochchaq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. Gr. in-8°. 5 fr. 50
- CHRONIQUE DE GALÂWDÊWOS. roi d'Éthiopie. Texte éthiopien traduit, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman. Gr. in-8°. 10 fr.

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYP TIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

VINGT-TROISIÈME ANNÉE



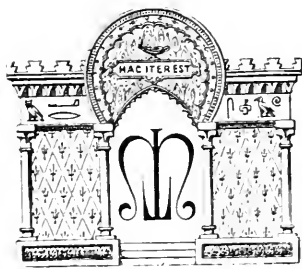
PARIS (2^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

—
MDCCCCI

Tous droits réservés.



CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYP TIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

NOUVELLE SÉRIE

TOME ~~SIX~~ SEPTIÈME



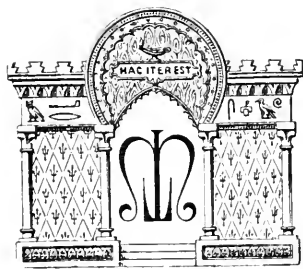
PARIS (2^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCCI

Tous droits réservés.



CHALON-SUR-SAONE


IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r

RECUEIL

DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE
ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

1901

Fascicules I et II

CONTENU : 1) Une lettre inédite d'Ippolito ROSELLINI. — 2) Inscriptions de la chapelle d'Ameniritis à Médinet-Habou, par G. DARESSY. — 3) Notes d'épigraphie et d'archéologie assyriennes, par V. SCHEIL, O. P. — 4) Le titre « Horus d'or » dans le protocole pharaonique, par A. MORET. — 5) La Momie du roi Mer-en-ptah Ba-en-ra, par William GROFF. — 6) Zur Geschichte der Libationsformeln, von Fr. W. VON BISSING. — 7) A travers la vocalisation égyptienne, par G. MASPERO. — 8) Notes prises à Karnak, par Georges LEGRAIN. — 9) Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, par Georges LEGRAIN. — 10) Textes provenant du Sérapéum de Memphis, par É. CHASSINAT. — 11) Notes d'épigraphie et d'archéologie assyriennes, par V. SCHEIL, O. P. — 12) Paapis, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 13) Zu der Inschrift von Tukh el Karmus aus einem Briefe des Herrn W. SPIEGELBERG an Herrn Fr. v. BISSING. — 14) Der Name des teutyritischen Gaus, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 15) Der Priestertitel  *ibh*, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 16) Textes de l'Ancien Testament en copte sahidique, par Pierre LACAU.

UNE LETTRE INÉDITE D'IPPOLITO ROSELLINI

Mon confrère et ami le D^r Abbate-Pacha avait, dans sa prime jeunesse, étudié un petit *répondant* du Musée de Palerme : il envoya au célèbre Rosellini un exemplaire de la revue où il avait publié son mémoire, et il lui demanda son avis sur la question qui y était débattue. La lettre suivante contient la réponse de Rosellini. Abbate-Pacha l'a retrouvée dans ses papiers, après cinquante-six ans, et il a bien voulu me permettre de la publier dans le *Recueil*, de quoi je le remercie sincèrement. — G. M.

BIBLIOTECA DELL' I. E R. UNIVERSITÀ

Pisa, il 14 Luglio 1844.





PREGIATISSIMO SIGNORE,


Mi é pervenutà la carissima sua lettera, del 24 Giugno, ed insieme il fascicolo dell' Effemeridi, ove si trova il suo scritto sull' interpretazione di un idoletto egiziano. La sua cortesia verso di me, le lusinghiere lodi che le piace di tributarmi, la simpatia ch'io naturalmente tosto concepisco verso coloro che con ardore e sapienza si danno a coltivare, com' ella fa, gli studi egiziani, il mio carattere infine, e la stima che ho giustamente concepita di Lei, mi consigliano a dirle francamente il mio parere dove le opinioni sue intorno a questa interpretazione non mi pajono ammissibili.

Bisogna in primo luogo farsi una idea esatta della natura di questo piccolo monumento, chiamato impropriamente *idoletto*. Esso non è che una delle moltissime *figurine funebri* che si trovano in gran numero, e tutte identiche perché fatte sulla medesima stampa, nelle tombe di prima e seconda classe, e che rappresentano lo stesso difunto; e perciò ne portano sopra scritto il nome e la filiazione e, non di rado, secondo lo spazio, una preghiera alle deità infernali. Il modo di scrivervi il nome, ed anche la preghiera, veniva stabilito da una formula di uso costante; e migliaia d' esempi se ne hanno oggimai à comprovarne la incontrastabile intelligenza.

Li oggetti ch' esse figurine tengono nelle mani incrociate sul petto figurano una zappa é *una marra* (talvolta un *aratro*), precisamente quali si vedono figurati nelle mani degli agricoltori, e, ricevute poi come lettere, tra i caratteri geroglifici. L' oggetto che portano pendente dietro la spalla figura indubitatamente un *paniere* o *cestello* contenente la semenza. Imperciocché per tali figurine s' intendeva di augurare al defunto (come da noi si fa con replicati *Requiem* e *De profundis*) che il passaggio della sua anima fosse tra gli eletti, *ove si cominciava a coltivare gli eterei campi di Tme* (la Verità). Questa dottrina è dimostrata con figure e dichiarata con iscrizioni, tanto nel gran testo del Rituale funebre, quanto nelle tombe di prima classe. Io la esposi, sono già sei anni, in proposito di queste figurine rappresentanti le mummie, nel tomo III° de' *Monumenti Civili*, pag. 470 e segg. Se le fosse stato noto quel luogo, Ella non avrebbe potuto figurarsi che la immaginetta in questione fosse una deità.

Cio posto, l' iscrizioncella situata dinanzi a questa figurina funeraria, o piccola immagine *di mummia*, non può (tanto per la certezza del senso dei gruppi, quanto per l' autorità d' innumerabili confronti) essere interpretata altrimenti che nel modo seguente :

Il primo gruppo , esprime foneticamente la parola *coert*, col determinativo , *il disco raggianti*, ha in tutti i testi il senso costante, come nel copto, *di far chiaro, fare illustre, esser fatto splendente*; basta per ogni altro l' esempio dell' iscrizione di Rosetta, ove esso gruppo corrisponde al greco *τοῦ ἐπιφανῆ ποιήσαντος*. Il carattere  non può prendersi per primo elemento della iscrizione, perché esso tiene il secondo posto, dovendosi leggere qui i gruppi da destra a sinistra. Molto meno se gli può attribuire il senso di *grande*, poiché non si deve confondere coll' altro differentissimo  che *grande*, *πασ*, veramente significa. Quello in questione è segno certissimo di vocale, e rappresenta una *cipolla*; nei monumenti grandi e coloriti non resta dubbio sulle qualità dell' oggetto. Vi sono poi abbreviazioni che l' accertano e che tralascio per brevità; ma dico esser certo ed indubitabile ch' esso esprime la vocale della parola *coer*, *coert*.

Il secondo gruppo , significante *orcipe*, ed esprime il titolo *osiriano*, vale a dire *defunto*, titolo che precede sempre, costantemente, il nome proprio scritto sopra queste figurine, immagini di defunti; ne alcuna ve ne ha, tra tante migliaia che se ne conoscono, la quale non porti un simile titolo. Segue il nome proprio del defunto *ḥp-ci-ich*, *Harsiise* o *Harsiesi* alla greca, il quale letteralmente significa *Horus figlio d' Iside*, ma non è lecito credere che designi il giovine dio figlio d' Osiride e d' Iside, che è tutt' uno, come Ella ben dice, con *Oro* e con *Aroeri* (*Oro il primogenito*). Questo *Harsiesi* è un semplice privato, ed era un tal nome frequentissimo tra gli Egiziani, che solevano denominarsi colle appellazioni delle loro deità. Il giovane dio *Harsiesi*, *il più giovane degli dei, il tipo dei Faraoni*, non venne mai a morte, secondo le dottrine mistiche degli Egiziani; il solo dio che cedesse a questo fato fu Osiride, *tipo dell' umana natura*. Iside lamentò il marito defunto, lo vivificò col potere delle sue lagrime; non ebbe mai a lamentare la morte del figlio. Ma come la mummia d' ogni egiziano era l' immagine di Osiride estinto, perciò Iside sopra di ognuno lamentava e piangeva;

almeno così credevasi, o auguravasi che fosse; e, per questa precisa ragione, si vede al capo di *ogni mummia* figurata Iside piangente, come ai piedi Nephthys sua sorella, che le fu già ugualmente compagna nel lamentare Osiride. Laonde quelle *lamentazioni* d' Iside pel difunto *Arsiesi*, espresse nel papiro del Louvre, da Lei citato, e di cui ho sott' occhio la copia, appellano semplicemente ad un privato che aveva nome *Arsiesi*, come il difunto della figurina in questione.

Il seguente gruppo $\overline{\text{m}}\overline{\text{c}}$, $\overline{\text{m}}\overline{\text{c}}$, esprime la filiazione in rapporto alla madre; poichè, come ho già più volte dimostrato nei miei scritti, gli Egiziani, al pari degli Etruschi, preferivano di notare nei funebri monumenti la discendenza materna anziché la paterna. Esempi senza numero illustrano e confermano il luogo presente, e ci danno certezza che nei quattro caratteri seguenti si debba esprimere il nome proprio della donna che fu madre di *Arsiesi*. Nell' attuale stato della copia potrei congetturare la lettura di questo nome; ma essendo io poco amico delle congetture, tralascio di farlo. Se avessi sott' occhio l' originale sarei forse in grado di darne conto più positivo.

Per le dette cose adunque, conchiudo non esser lecito d' interpretare l' iscrizione-cella della nostra figurina funebre in altro modo da quello che già interpretai, cioè: *Il risplendente osiriano Arsiesi figlio della donna*. . . . Queste cose ho creduto dover esporre con sincerità di coscienza, ed in virtù della stima ed affezione che ho concepito per Lei come cultore zelante di studi sì belli, sì profondi, e che sono a me tanto cari.

Quanto al suo scritto sui *geroglifici applicati alla medicina*, mi pare un lavoro molto ingegnoso e spesso ingemmato di felici accorgimenti. Se alcuna cosa vi è che non porti allo spirito tutto quel convincimento che sarebbe desiderabile nella scienza, può essere che ricerche più profonde ne compiano la dimostrazione.

Io, distratto da molte e gravi occupazioni dipendenti dalle mie incombenze pubbliche, continuo pure come posso il mio immenso lavoro dei *Monumenti dell' Egitto e della Nubia*, di cui pubblicai, sul fine dell' inverno, l' 8° volume e la 38° distribuzione dell' Atlante. Sto ora occupandomi di un ultimo tomo per dar fine una volta a questa sterminata fatica.

La prego dire tante cose affettuose per me al mio antico amico Malvica, del quale, per colpa delle mie soverchie occupazioni, non ho potuto coltivare con lettere la dolce e preziosa amicizia. Così mi è avvenuto delle altre mie gradite consuetudini; ho dovuto seppellirmi con dura costanza, finché ritorni l' epoca del mio risorgimento ad una vita più conformè ai miei desideri, ciò che non è fortunatamente molto lontano.

Spero ch' Ella mi perdonerà questa troppo lunga lettera, e l' accoglierà con quella benevolenza che può forse meritarse lo spirito che l' ha dettata.

Mi comandi con libertà, e mi creda con vera stima e sincero attaccamento

Suo dev^{mo} aff^{mo} servo

IPPOLITO ROSELLINI.


INSCRIPTIONS DE LA CHAPELLE D'AMENIRITIS A MÉDINET-HABOU

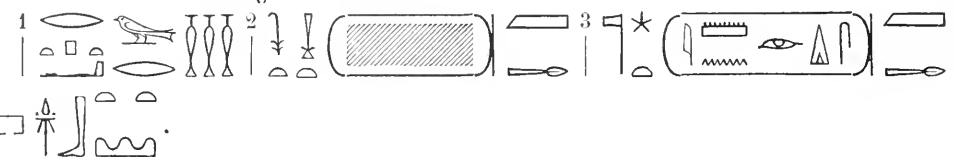
PAR

G. DARESSY

La chapelle d'Ameniritis est la plus importante de celles qui composent le groupe de monuments élevés à la mémoire des divines adoratrices et des reines des XXV^e-XXVI^e dynasties dans l'enceinte de Médinet-Habou¹. Elle comprend une cour précédée d'un pylône et une chambre voûtée autour de laquelle règne un corridor. C'est dans ce corridor, sur la paroi extérieure que se trouvent les inscriptions les plus intéressantes.

La hauteur du mur est divisée en deux par moitié; à la partie inférieure sont gravés des textes empruntés en majeure partie au rituel dont les plus anciens extraits couvrent les parois des chambres des pyramides; la partie supérieure contient une édition assez complète du *Livre des Funérailles* avec les figures. Les inscriptions commencent au fond de la chapelle, dans l'axe du monument. Le début du *Livre des Funérailles* se trouve sur la paroi est, la fin sur la paroi ouest; je suivrai le même ordre pour la publication des textes des Pyramides.

Mur sud, moitié est. — La princesse, debout, présente le feu à Râ-Hor-Khuti, debout, à côté de l'angle du mur, le sceptre  à la main.






Légende d'Ameniritis : 

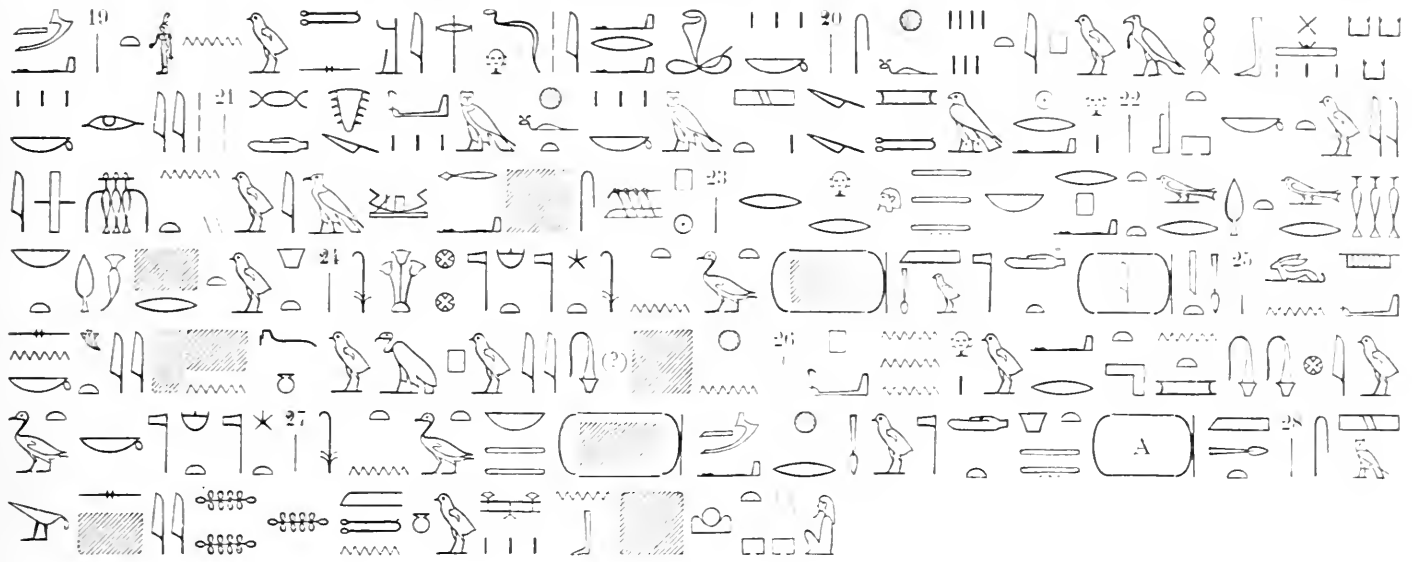
Légende de Râ : 

Entre le dieu et la princesse, s'étend le texte suivant, écrit en colonnes verticales et de gauche à droite² :



1. Cf. DARESSY, *Notice explicative des ruines de Médinet-Habou*.

2. Pour simplifier, je mettrai simplement  dans le cartouche de la princesse . Le nom de son père, , est presque partout martelé; sa mère adoptive est Chap-n-ap I^{er}, , sa fille adoptive Chap-n-ap II, fille de .



Paroi est. — La fille d'Ameniritis présente la table d'offrande à sa mère adoptive.

Légende de Chap-n-ap : —

.

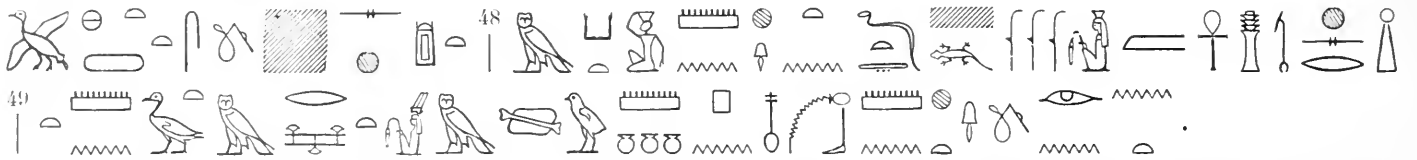
Légende d'Ameniritis : .

Entre les princesses, au-dessus de la table d'offrande, est tracée la liste des aliments¹, suivie du texte de consécration de l'édifice :

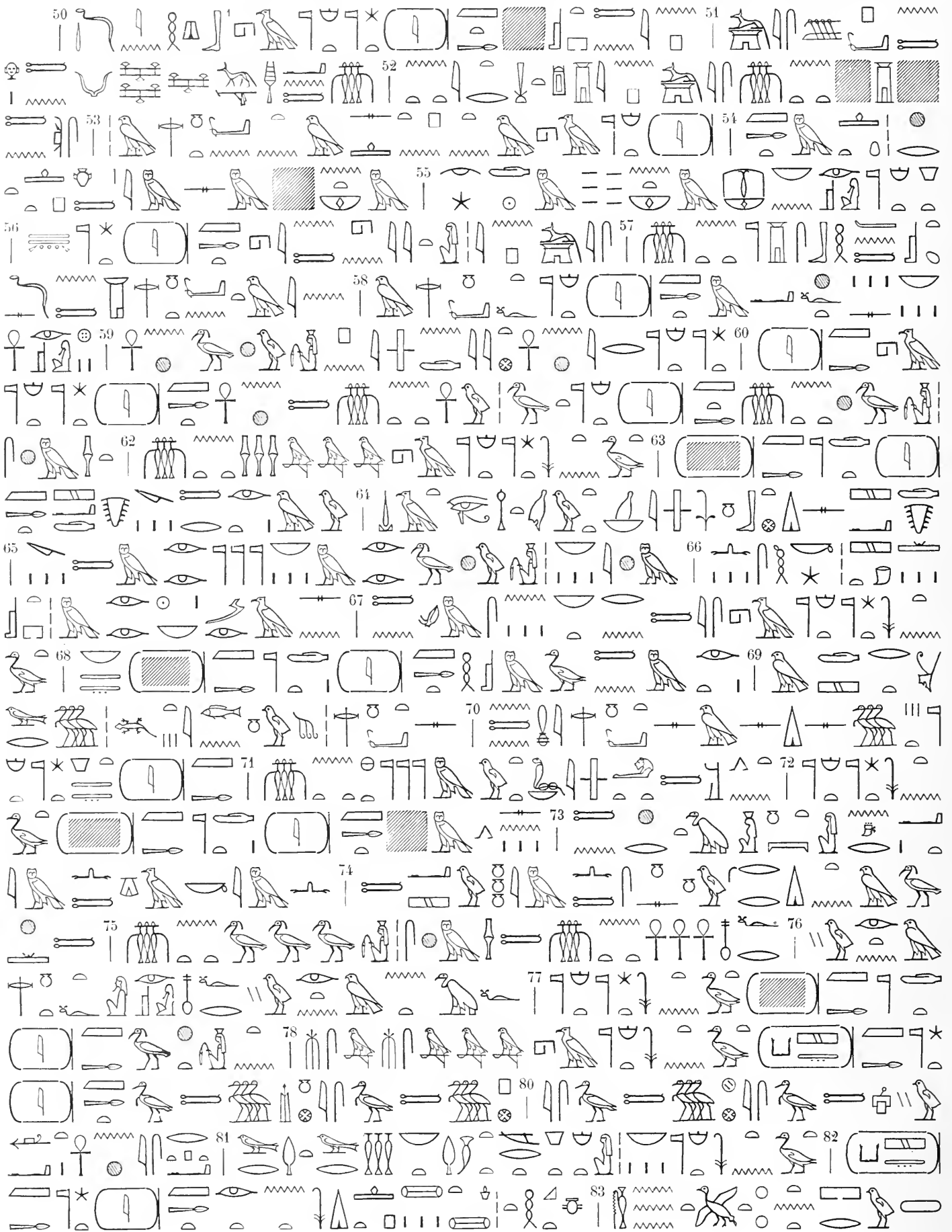
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44



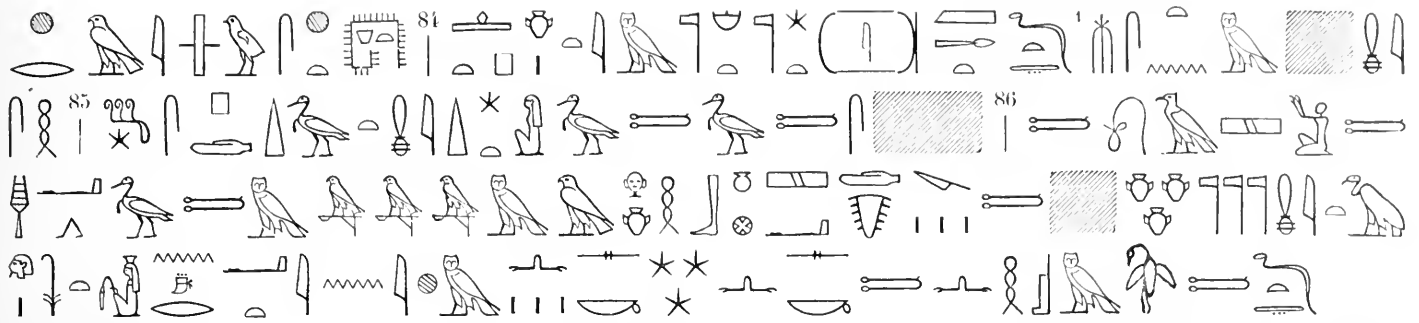
1. Cette liste d'offrandes abrégée n'était pas en usage sous l'Ancien-Empire; on la rencontre à partir de la XII^e dynastie: par exemple, à Dahchour, stèles de et .



Après, commence la série des inscriptions empruntées aux textes des Pyramides :

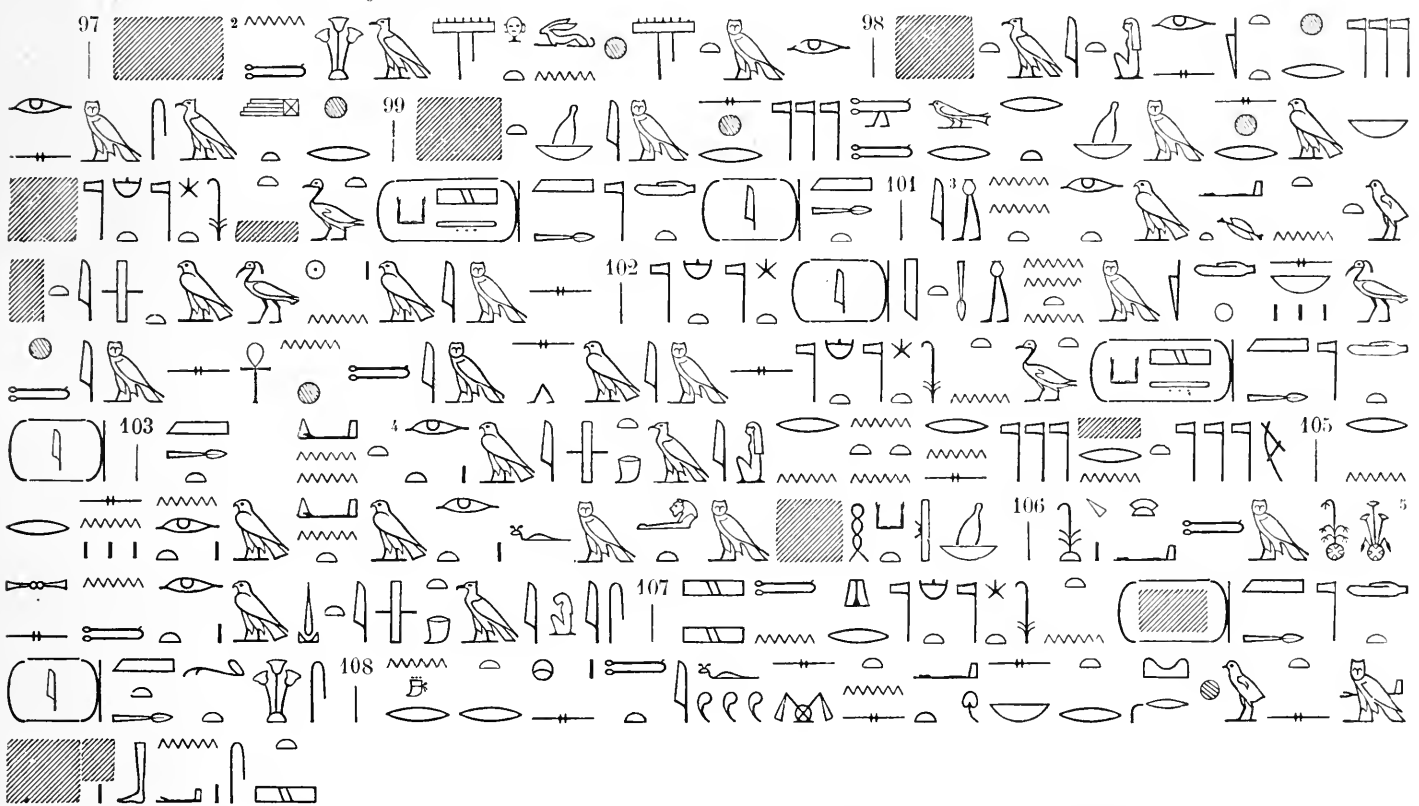


1. Ce texte dans *Pépi II*, l. 830-846, *Pépi I^{er}*, l. 166-168, et *Mirinri*, l. 318-324.



A la suite vient une image du kher-heb, ses rouleaux de papyrus à la main, récitant ce qui est écrit. Au-dessus de sa tête, la légende : ⁸⁹ | ⁹⁰ | ⁹¹ | ⁹² | .

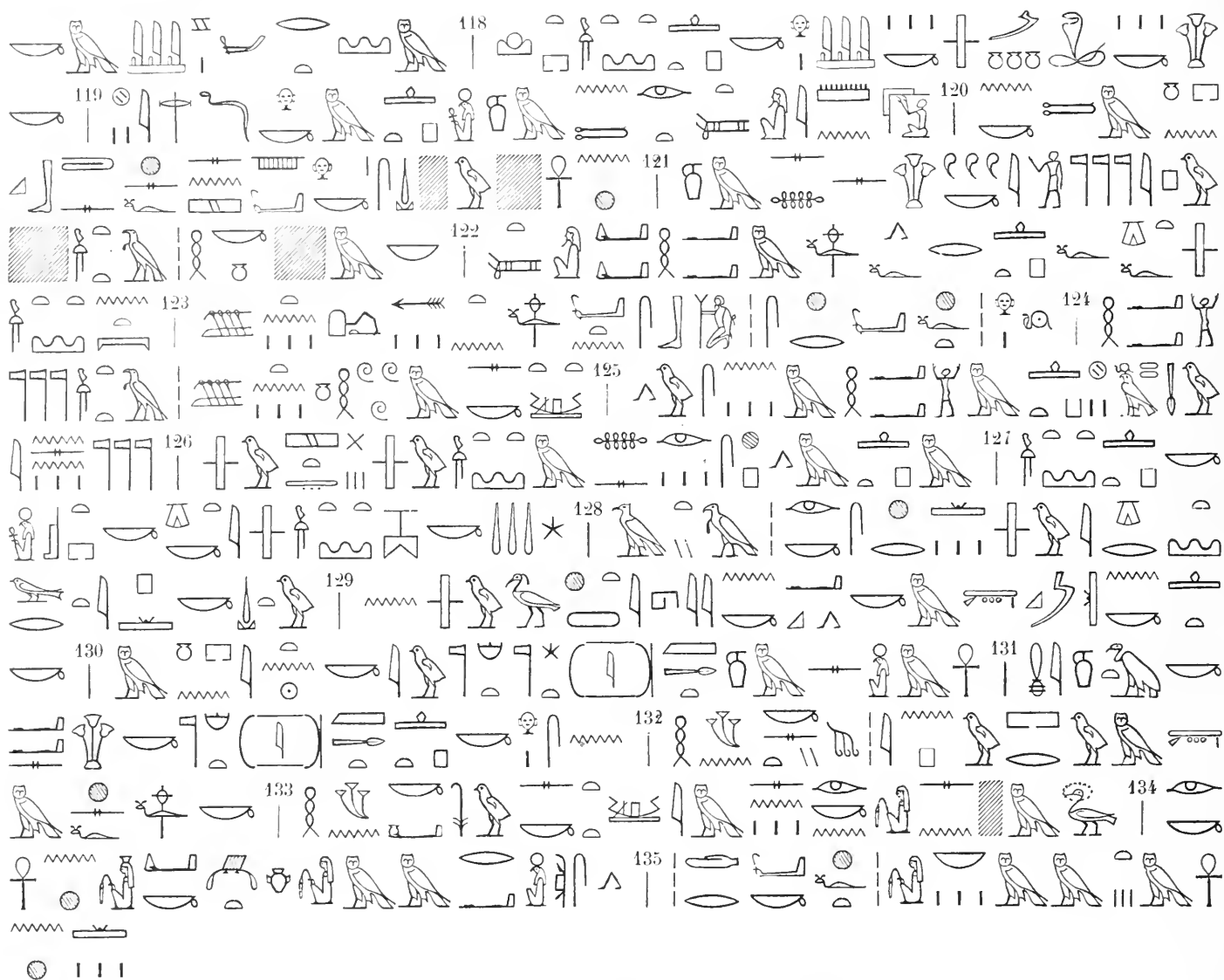
Paroi nord, côté à l'est de la porte d'entrée. — Ameniritis est debout dans l'angle, la légende est presque entièrement effacée, il n'en reste que ⁹³ | ⁹⁴ | . Un kher-heb lui présente ⁹⁵ | ⁹⁶ | ; légende : ⁹⁵ | ⁹⁶ | . Entre les deux, suite des textes des Pyramides :



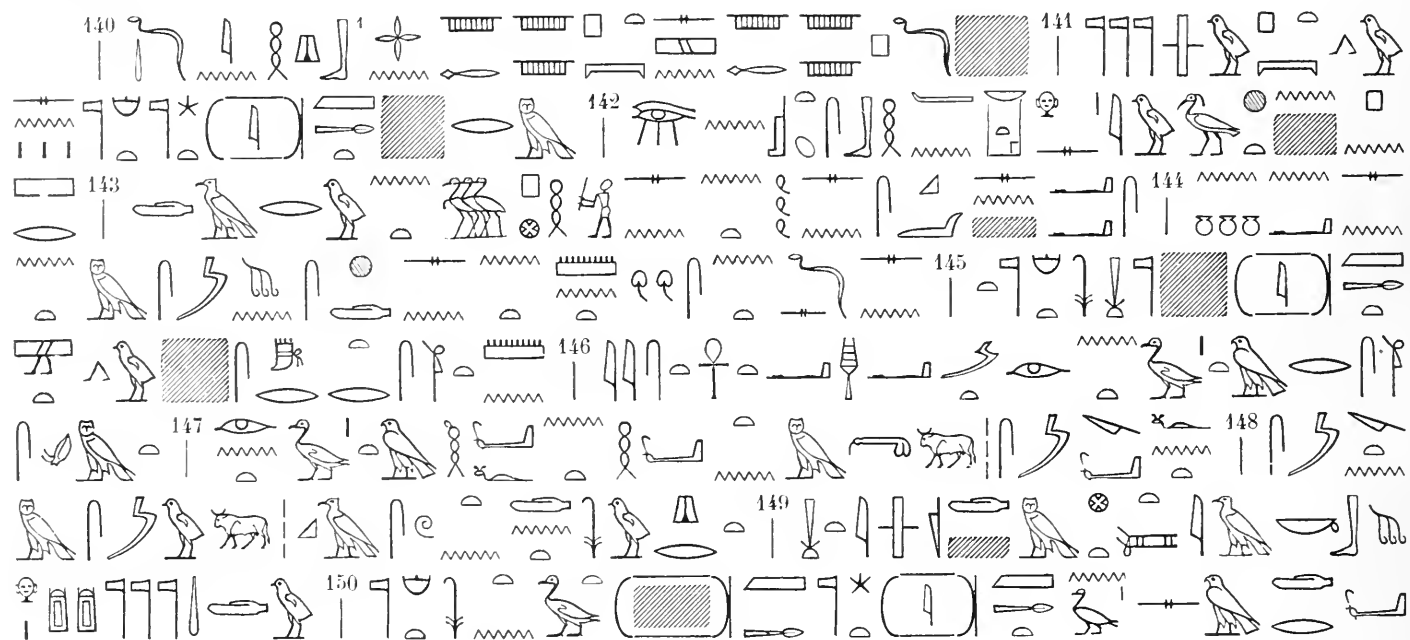
Mur sud, moitié ouest. — Ameniritis, qualifiée ¹⁰⁹ | ¹¹⁰ | , est debout en adoration ¹¹¹ | ¹¹² | devant ¹¹³ | ¹¹⁴ | ¹¹⁵ | .

Entre la princesse et le roi, inscription en colonnes de droite à gauche : ¹¹⁶ | ¹¹⁷ |

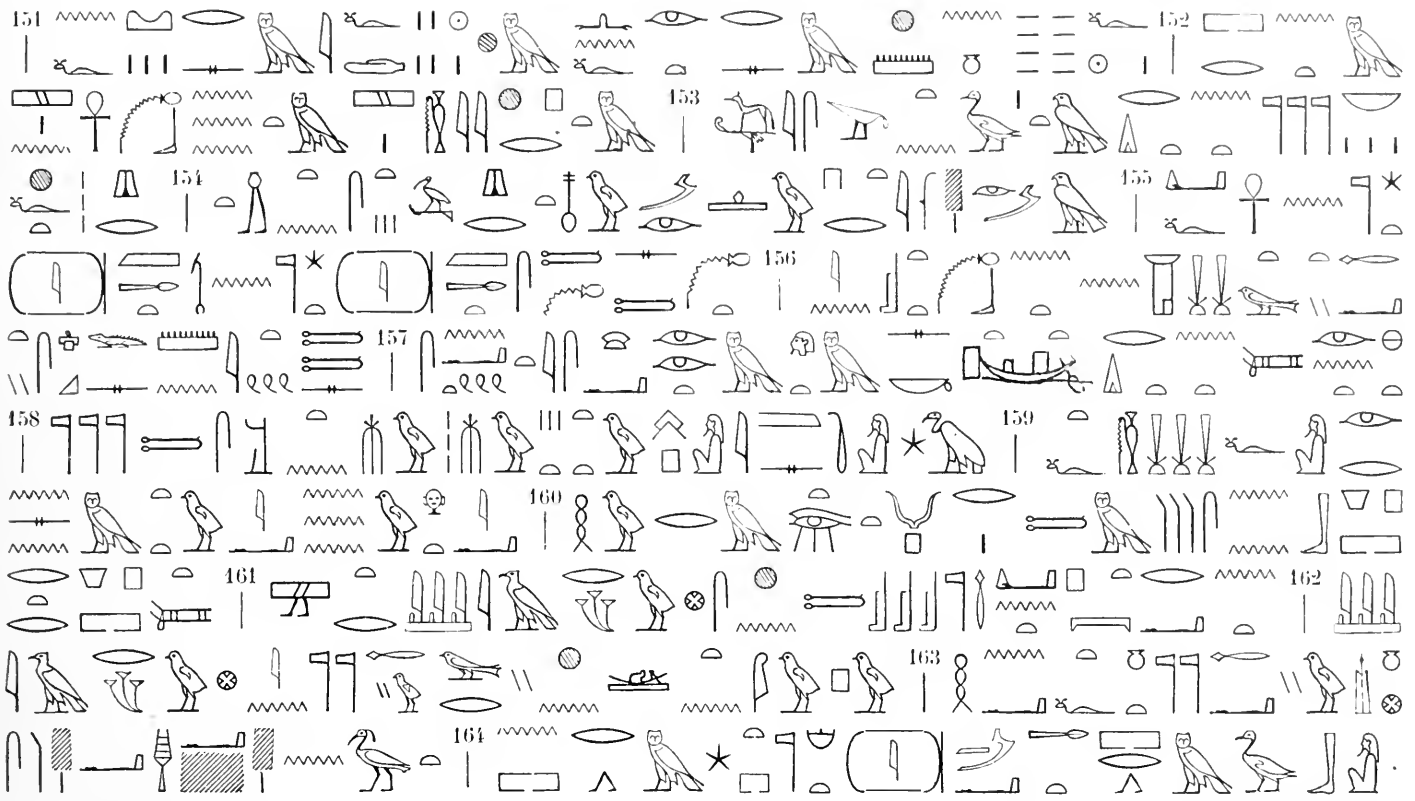
1. Ce texte dans *Téti*, l. 349-353.
 2. Cf. *Téti*, l. 373-375; *Mirinri*, l. 124-126; *Pépi II*, l. 694-695.
 3. Texte inédit.
 4. Cf. *Pépi II*, l. 476-478, analogue à *Mirinri*, l. 129.
 5. Texte nouveau.




Mur ouest. — La princesse, debout, ¹³⁶ | | | | | ¹³⁷ | | | | |, reçoit l'offrande de l'encens que lui fait le kher-heb ¹³⁸ | | | | | ¹³⁹ | | | | |. Entre ces personnages, continuation des textes des Pyramides, en colonnes se suivant de gauche à droite :

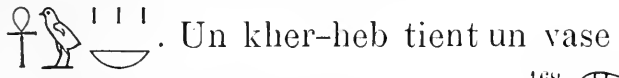

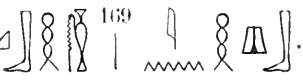


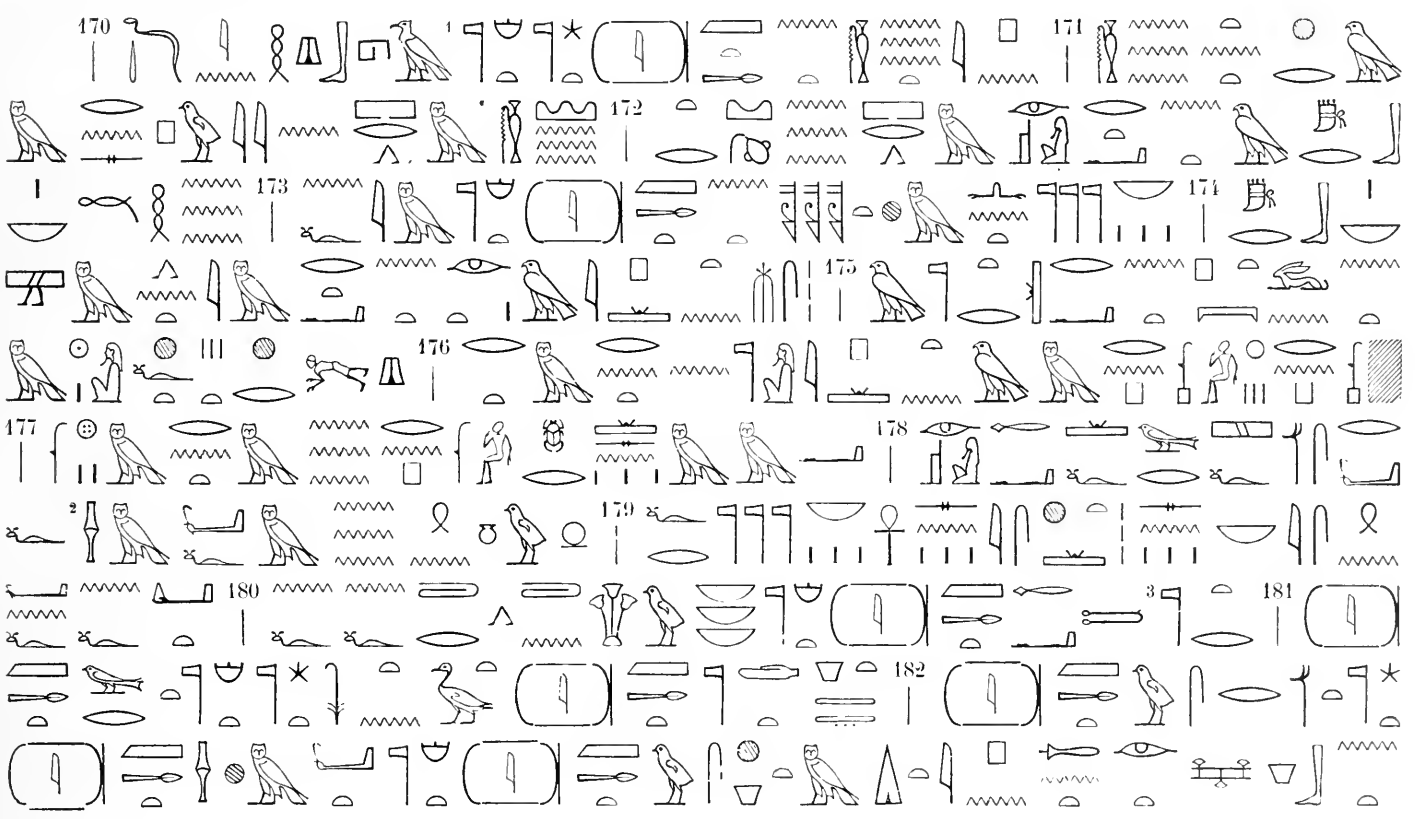
1. Ce texte dans *Mirinri*, l. 336-345, *Pépi II*, l. 759-765, *Hor-hotep*, l. 72-86 et 294-300, *Psamétik*, l. 8.



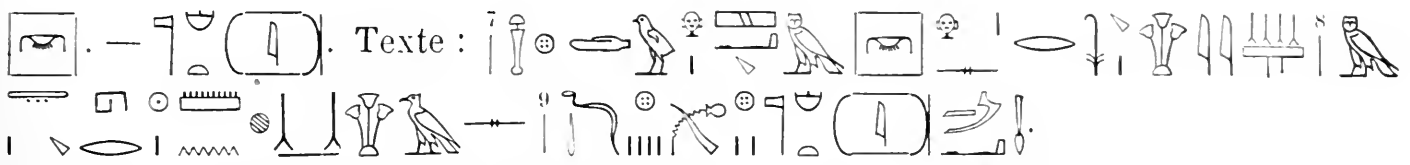
Le texte s'interrompt pour montrer Ameniritis debout,  165 166

 167 168, derrière laquelle on lit :

 169 170. Un kher-heb tient un vase  d'où s'échappe un triple filet d'eau tombant sur une table qui porte trois pains :  172 173. Entre les deux, les inscriptions suivantes :



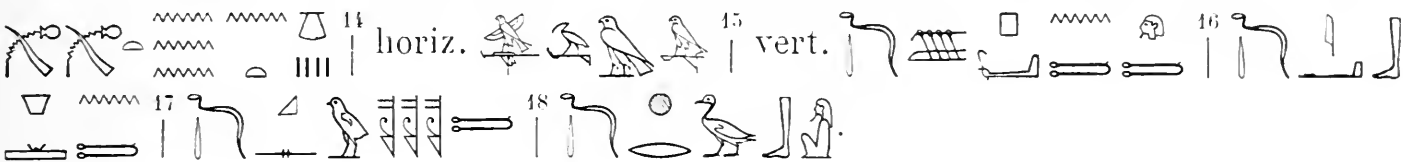
1. Ce texte dans *Pépi II*, l. 233-235 et 351-355.
 2. Cf. *Pépi I^{er}*, l. 122, *Pépi II*, l. 97.
 3. Texte que je n'ai pas trouvé autre part.



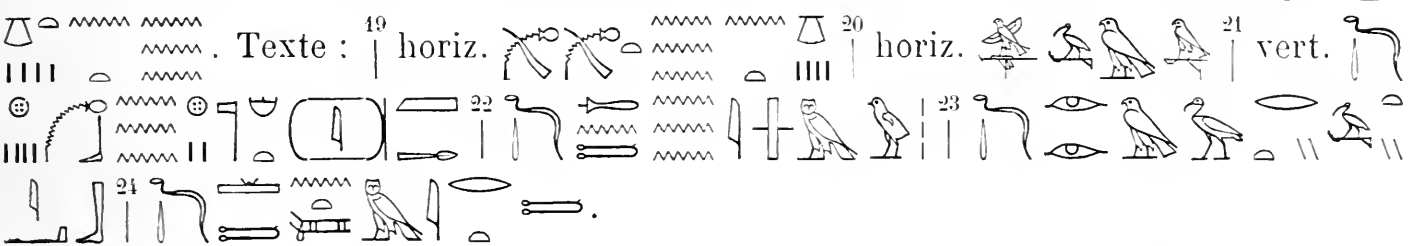
§ 3. Le sam présente un brasier à la statue¹ : Texte :



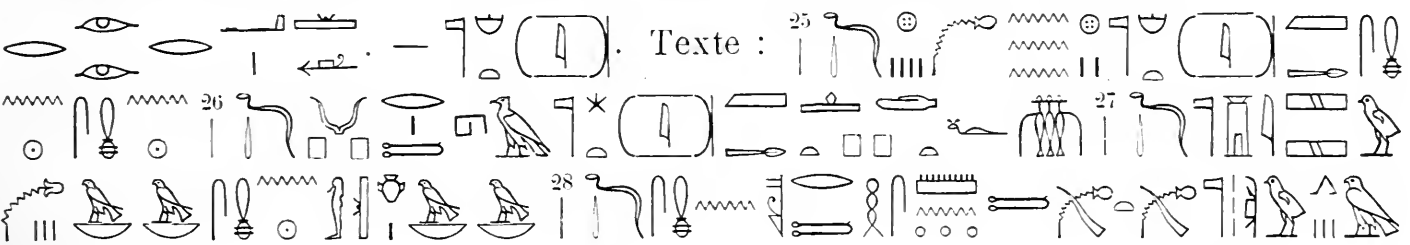
§ 4. Le sam penche un vase d'où s'échappe un quadruple jet d'eau qui entoure la statue² : Texte disposé comme dans Sêti : ¹³ | horiz.



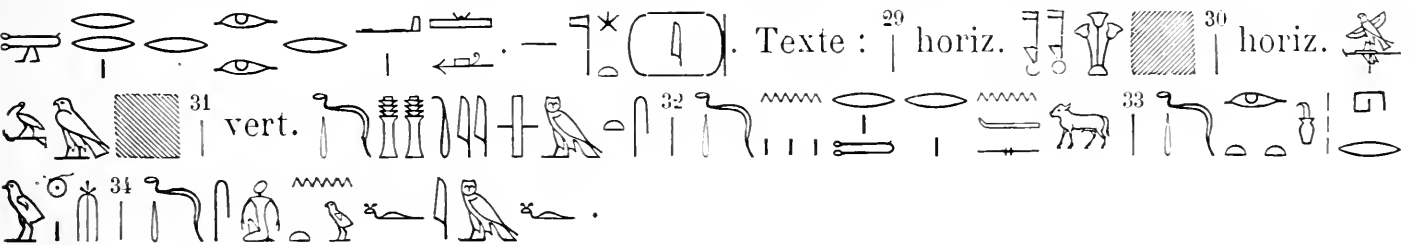
§ 5. Scène semblable à la précédente, avec légende³ : Texte :



§ 6. Le sam présente un vase⁴. Texte :



§ 7. Scène semblable à la précédente⁵. Texte :



Mur est. — § 8. Le sam présente à la statue un vase d'encens⁶. Texte :



1. Cette scène ne se trouve pas dans *Sêti* à cette place, mais l. 30-33.
 2. *Sêti*, l. 5-8.
 3. *Sêti*, l. 9-12.
 4. *Sêti*, l. 13-17.
 5. *Sêti*, l. 18-21.
 6. *Sêti*, l. 22-29.



§ 13. Le sam, trois hommes, la statue¹.

Texte :

§ 14. Le sam, tenant sa peau de panthère, parle à la statue².

Texte :

§ 15. Trois personnages à côté les uns des autres, le sam qui leur fait face et la statue³.

Texte :

§ 16. Tableau pareil au précédent⁴.

Texte :

§ 17. Trois hommes côte à côte, un autre tourné vers eux, ayant un rouleau à la main, la statue⁵.

Texte :

§ 18. Le kher-heb parlant au sam, la statue⁶.

Texte :

§ 19. Le kher-heb parlant au sam, la statue⁷.

Texte :

1. Le signe comme à la ligne 61, avec image de la reine debout.

2. *Séti*, l. 56-59.

3. *Séti*, l. 60-62.

4. *Séti*, l. 63-66.

5. *Séti*, l. 67-69.

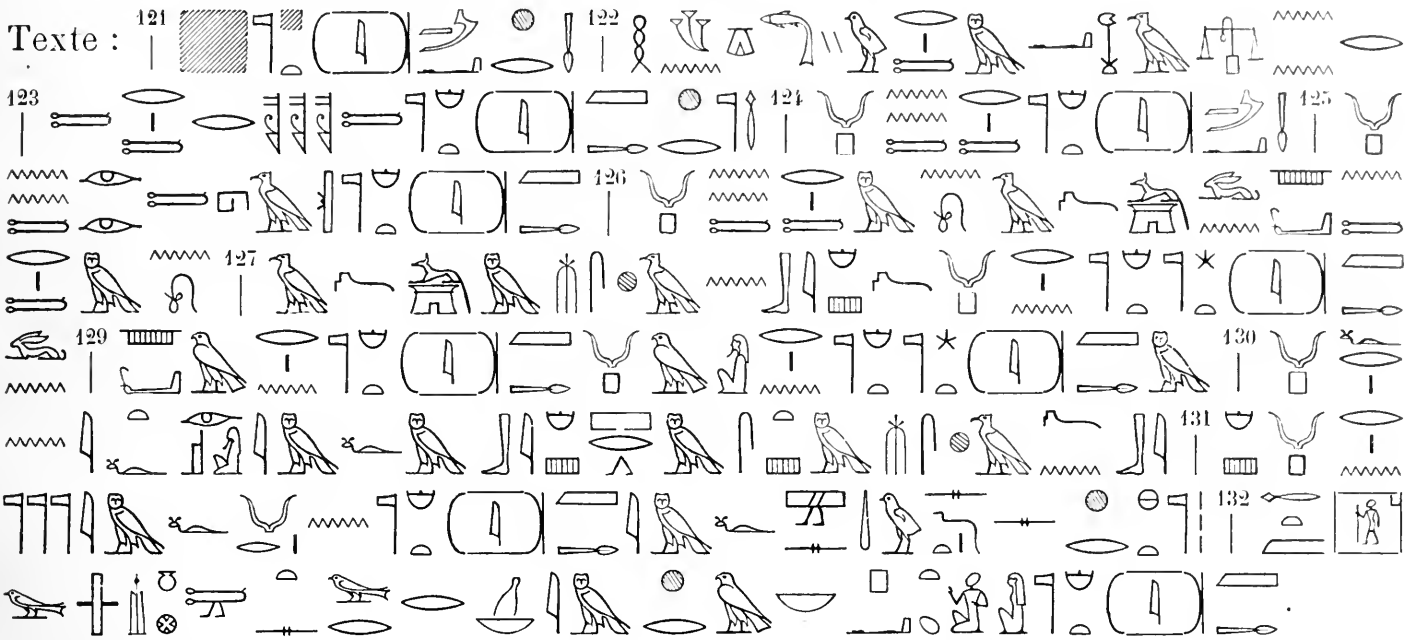
6. *Séti*, l. 70-72.

7. *Séti*, l. 73-75.

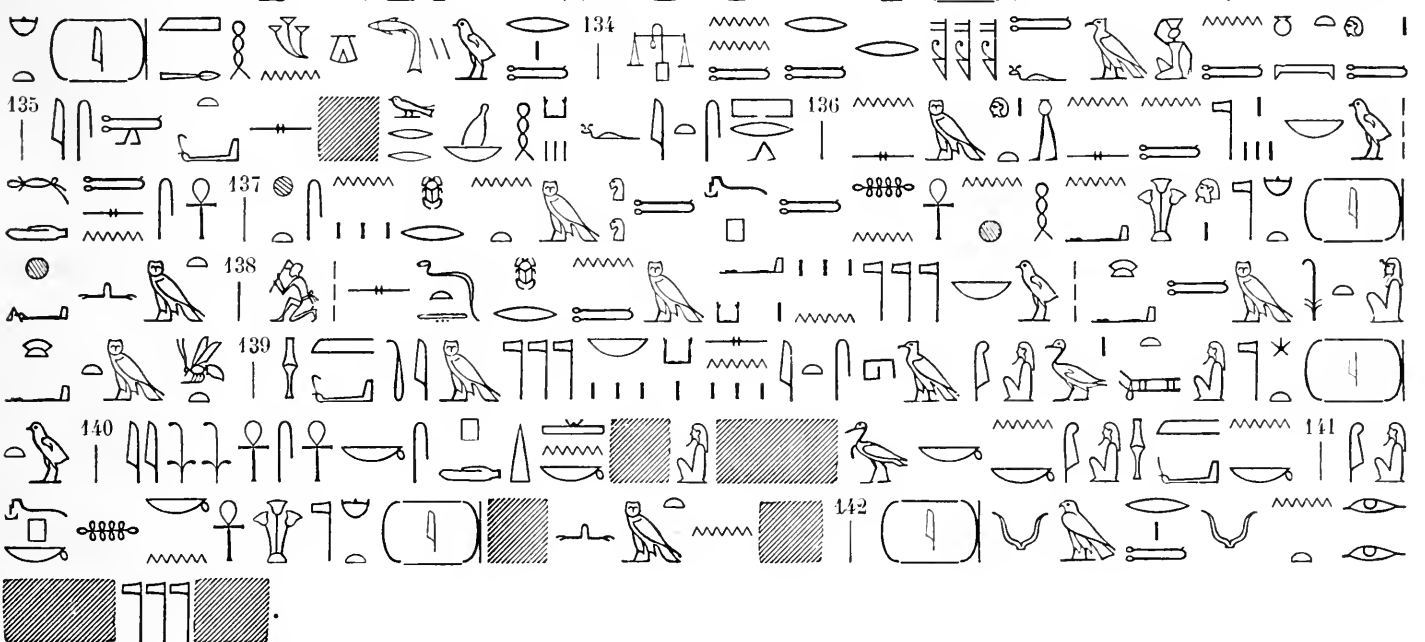
8. Image du sam tenant sa peau de panthère.

9. *Séti*, l. 76-80.

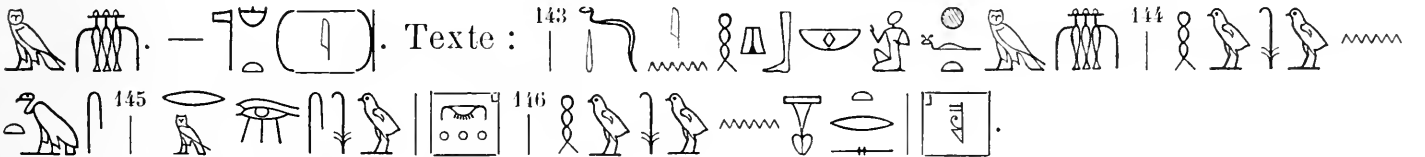
§ 25. Un kherb-heb, le sam avec un long outil terminé par un crochet qu'il approche de la figure de la statue¹. 

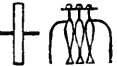
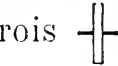

Texte : 

Mur ouest. — § 26. Un kher-heb, un sam approchant un long sotep de la figure de la statue². 

Texte : 



§ 27. Un kher-heb et un homme derrière la statue de la princesse³. 



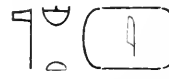


Texte : 




§ 28. Un , trois  qui lui font face, la statue de ⁴.

Texte : 




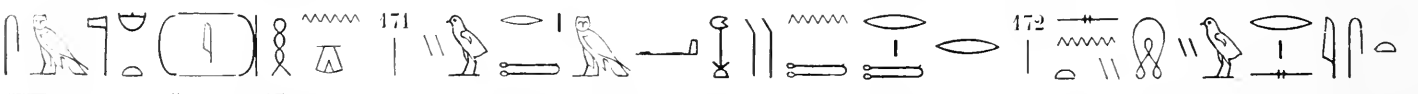
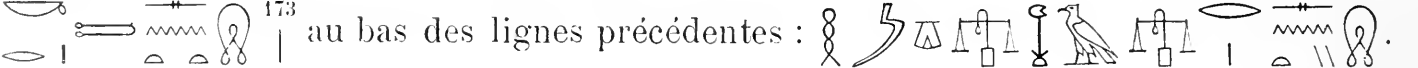
1. Sêti, l. 100-112; Pépi II, l. 213-216.
 2. Sêti, l. 113-127.
 3. Sêti, l. 128-132.
 4. Sêti, l. 133-135.


§ 29. Un kher-heb parlant à trois hommes qui sont devant la statue¹.  Texte : 




§ 30. Tableau placé plus bas que les autres, au-dessous du § 31. Un  conduisant par le poignet un homme , la statue ². Texte : 
157-160 : 

§ 31. Tableau au-dessus du § 30. Le , placé devant la statue , fait vis-à-vis à trois individus : . Pas de texte³.

§ 32. Un  derrière la statue de . Un sam, derrière lequel est un , touche la figure de la statue avec une tige de fer⁴ : 
Texte : 
169 en petites colonnes au-dessous du texte précédent : 

§ 33. Le  et le  viennent vers la statue⁵. Texte : 

173 au bas des lignes précédentes : 

§ 34. Petit tableau dans le bas, au milieu des inscriptions⁶. Un prêtre devant la statue, avec la légende .

§ 35. Un  présente un vase de vin à ⁷. Texte : 

1. *Séti*, I, 136-138.

2. *Séti*, I, 139-143.

3. *Séti* : le tableau correspondant est dans la même situation.




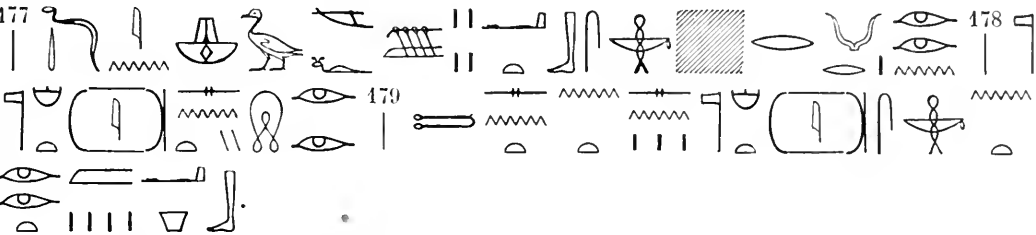






















4. *Séti*, I, 14 -149.




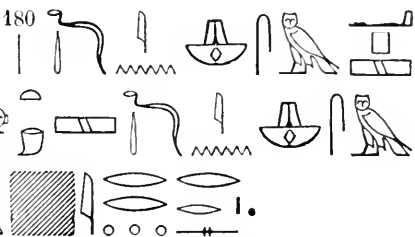



























5. *Séti*, I, 150-154.
































6. Ne figure pas dans le tombeau de Séti.

7. Correspond à *Séti*, I, 155-160.


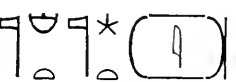

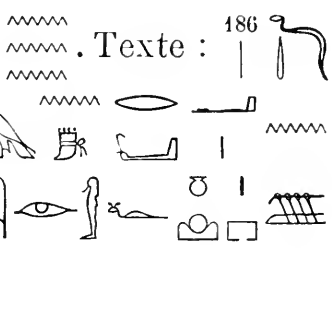























§ 36. Le  présente à  un plateau sur lequel sont quatre rectangles . Texte :  177       178          179         

§ 37. Le  présente  à . Texte :  180          181          182         

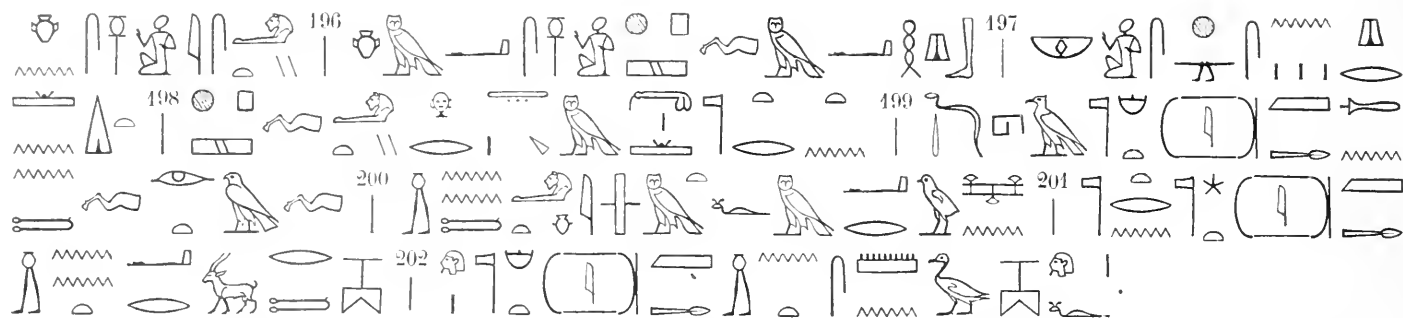
§ 38. Un  présente une plume  à la statue . Texte :  183          184          185         

§ 39. Petit tableau au milieu des inscriptions. Deux prêtres, dont l'un porte un sac; la statue de la princesse.

§ 40. Un  présente à  un vase : . Texte :  186          187          188          189         

Mur nord, partie ouest. — § 41. Grand tableau analogue à celui du § 23, comprenant un  et un , une femme  disant :  189          190          191          192          193          194          195         

1. Texte de *Séti*, l. 162-166; tableau différent.
 2. N'existe pas dans le tombeau de *Séti*.
 3. En réalité, le signe représente une autruche.
 4. N'existe pas dans *Séti*.



§ 42. Un  et un  devant la statue d'Ameniritis,    .



La grande liste des offrandes est gravée, de l'autre côté du corridor, sur la paroi extérieure est de la chambre centrale. Elle n'offre pas de variantes notables avec les nombreux exemplaires qu'on en possède.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNES

PAR




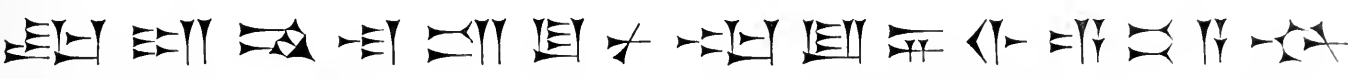



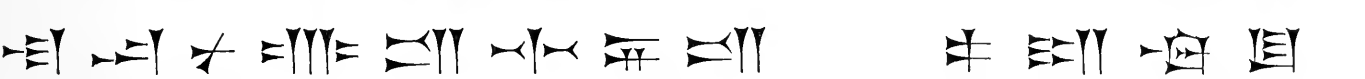


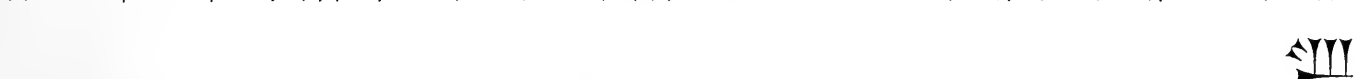




V. SCHEIL, O. P.

LV. *Un nouveau fragment du Mythe d'Étana.* — Le document que je donne ici en première édition au public et qui m'appartient en propre, ne le cède en rien comme intérêt aux précédents de même genre, contenus dans ce même *Recueil* : *Déluge*, *Légende de Kutha*, *Adapa*. C'était une belle grande tablette de terre cuite, avec, par face, trois ou quatre colonnes qui se suivaient de manière que la première du *verso* fût adossée à la dernière du *recto*, et la fin du texte au commencement. J'ai des raisons de croire que la pièce vient de Senkereh. L'écriture en est archaïque et, sans aucun doute possible, antérieure à Hammurabi. Le contenu embrasse le *début* et la *conclusion* d'un chapitre, car le récit ne s'achève manifestement pas d'une façon définitive, puisqu'il se termine sur une réponse, dans un dialogue entre Étana et l'aigle.

Tout au plus peut-on croire que nous avons ici le premier chapitre et son commencement, du *Mythe d'Étana*. Rien de plus plausible, à en juger par l'allure du prologue.

Première colonne. — Recto



5               

Ra-bu-tum ilu A-nun-na ša-i-mu
ši-im-tim

uš-bu im-li-ku mi-li-ik ša ma-a-
ta-am

ba-nu-u ki-ib-ra-tim ša-ki-nu ši-
ki-it-tim

mah(?) - ru a-na ni-ši i-lu I-ge-gu

5 *i-si-nam a-na ni-ši i-ši-mu*

šar-ra-am la iš-ku-nu ka-lu ni-ši
e-bi-a-tim

i-na lim-me-tim la ka-aš-ra-at ku-
ub-šum me-a-nu

u ḥa-aṭ-tu-um as-ni-a-am la ša-ap-
ra-at

la ba-nu-u iš-ti-ni-iš pa-ra-ak-ku

Les grands dieux Anunna qui règlent
le destin
s'assirent et tinrent conseil au sujet
de la terre :

les créateurs des régions, les auteurs
de la nature,
les dieux Igigi étaient hostiles aux
hommes,

5 le désordre (?) aux hommes ils don-
nèrent en partage.

Ils n'instituèrent pas de roi. Aucun
des hommes habitant des maisons,
dans un district, n'a ceint tiare et dia-
dème,
sceptre et bâton, n'a tenu!

Ensemble, ils n'ont construit aucun
trône,

10 *si-bi te-ba pu-ud-du-lu e-lu da-ap-nim*
ḥa-aṭ-ṭu-um me-a-nu-um ku-ub-sum
u si-bi-ir-ru
ku-ud-mi-iš A-ni-im i-na sa-ma-i
ša-ak-nu
u-ul i-ba-aš-ši mi-it-lu-ku ni-ši ša
[šar-]ru-tum i-na sa-ma-i lik-
da-am

10 les *Sept*, violents, éminents, sublimes, puissants!
 Sceptre et tiare, diadème et bâton, anciennement comme le firmament, dans les cieux sont placés, et il n'y a pas de projet d'hommes qui, du ciel, la royauté puisse enlever!

Deuxième colonne. — Recto

	<i>li-ki ku-[ubsum]... (prends le diadème)</i>
	<i>mar-ḥi-is... (sa femme)</i>
	<i>la aḥ-li (?)...</i>
	<i>bu-šu...</i>
5	5 <i>u a-na...</i>
	<i>lu-paq... (qu'il confie)</i>
	<i>il-li... (il alla)</i>
	<i>wa-aš...</i>
	<i>i-na...</i>
10	10 <i>i-na...</i>
	<i>i...</i>
	<i>il-ki... (il prit)</i>
	<i>u...</i>

Dernière colonne. — Verso

=𐎶 𐎶𐎶 =𐎶𐎶 𐎶 𐎶𐎶 =𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶
 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶
 5 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶
 𐎶𐎶 (?) 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶
 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶
 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶 𐎶𐎶

Sa-am-na wa-ar-ḥa-am Šam-ši te-
ga šu-ut-ta...
e-ru-u ma-ḥi-ir u-ku-ul-ta-am ki-
ma ni-ši-im na-ra-ri
e-mu-ga-am *i-šu*
e-ru-u [pašu] i-pu-ša-am-ma a-na
E-ta-na-ma is-za-ga-ar-šu
 5 *ib-ri... ra-nu a-na... at-ta*
ki-bi...
E-ta-na... a-na e-ru-u is-za-ga-
ar-šu
i... *ka-ti-im-ti*

Le huitième mois.....
;
 l'aigle reçut de la nourriture, comme
 un apport de secours;
 il reprit force.
 (Alors) l'aigle parla et dit à Étana :
 5 Mon ami, toi,
 dis...
 Étana parla et dit à l'aigle :
 Allons (?)... la porte (ou le filet).

NOTES

Recto, 1^{re} col. — 2. *Milik* ne suppose pas le relatif *ša* à sa suite, puisque l'état construit y supplée. Cependant il y a des exceptions, et je ne puis lire ici *šamâtam* en un mot. Nous avons simplement un état construit abusif.

4. C'est un fait, déjà constaté ailleurs, de l'hostilité des Igigi contre l'homme.

5. Le sens de *isinam* n'est pas très certain. La ligne qui précède implique quelque chose de malveillant, et le verbe *išimu* ne s'applique guère à rien de concret, mais plutôt aux entités abstraites, morales ou collectives. Le sens de *isinam*, « fête cultuelle »,

ne s'adapterait pas bien. La coupure *izi NAM* (= *šimtu*) *ana niši isimu* ne paraît pas non plus plausible.

6. *Ebiatim* existe au singulier sous la forme *ebitum*, *II R.*, 43, 14, *a*, avec la synonymie *šubtu nihtum*, « lieu de repos ».

7. *Lim-me-tim* pourrait se lire *ši-pi-tim*, « lieu de jugement, jugement (?) », et donnerait à la phrase un sens aussi plausible qu'avec *limmetim*, *limetim*.

Qaşrat, perm. fém., 3^e sing., doit se rapporter à *niši* qui est du féminin.

Notre traduction suppose un enjambement de 6 sur 7. Pour l'éviter, il faudrait rapporter *iškunu* à *kalu niši*, et, alors, ce collectif se trouverait d'abord employé avec la 3^e personne masculine du pluriel au parfait, et ensuite avec *qaşrat* à la 3^e personne féminine du permansif, ce qui me paraît plus inconvenant.

7. *Kubšum* et *meanu* (voir *mênu* dans les Dictionnaires) sont deux coiffures, comme *haţtu* et *asniam* (voir, pour ce dernier, MEISSN., *WB.*, p. 13), deux bâtons de commandement. Le signe *as* dans *asniam* est pareil au deuxième de *qaşrat*, et peut être lu *as*, *uk*, *gir*, selon le contexte; les petits signes \blacktriangleleft , \blacktriangleright diacritiques manquent, comme il arrive souvent dans ces anciens textes babyloniens. Dans notre cas, *ukniam*, avec le sens d'« albâtre », de « lapis », ne peut convenir. Il nous faut un substantif, à cause du passage parallèle, ligne 11, où un premier sceptre est groupé avec une première coiffure et un deuxième sceptre avec une deuxième coiffure : *haţtum meanum*, *kubšum u šibirru*. *Šibirru* est précisément un bâton, et remplace *asniam* de la ligne 8.

8. Le sens de *şaprat*, *şabrat* me paraît ressortir du contexte, indépendamment de la documentation de *şabâru* qu'on peut lire dans les Dictionnaires. Il s'agit, en effet, d'insignes dont personne n'a usé, que personne n'a saisis, revêtus, puisqu'il est dit, ligne 6 : *şarram la iškunu*, « ils n'établirent pas de roi ».

9. *Istinis* peut s'entendre de la « société », qui demande un roi, ou des « trônes », dont pas *un seul* n'existait. *Parakku* se dit du temple, du sanctuaire, du trône, et même, par métaphore, du roi. Mais, après *qaşrat* et *şaprat*, *banû* ne peut avoir ici que le sens de *construire*, au matériel, et *parakku*, celui de « palais royal », « trône ».

10. Les « Sept », *sibi*, sont les Igigi. Quatre épithètes résonnantes dépeignent ces ennemis des hommes et ces maîtres des cieux. *Puddulu* se trouve déjà implicitement dans les Dictionnaires sous *badâlu* analogue de *edu*, *edlu* (DEL., *HWB.*, 167). *Dapnu* est connu comme synonyme de *qarradu* (DEL., *HWB.*, 596).

12. *Kudmiš* (rel. *qudmiš*) *anim* rappelle, comme locution, *labariš umé*, « au vieillissement des temps », *kakkabiš šamâmi*, « comme les étoiles du ciel », *aḫrataš umé*, « au déclin des jours ». La racine *katâmu* donnerait le sens de « en cachette cela (*anim*) dans le ciel ils mirent ». Les coupures *inašama išknu* sont possibles théoriquement parlant. Pourtant, le contexte semble réclamer autre chose que ces verbes au temps présent du *kal* ou au *nifal*. *Šamai* serait pour *šamami*, *šamawi*.

14. *Likdam*, perm. de *lakâdu*, un des nombreux synonymes de *alâku* (voir DEL., *HWB.*, p. 69), avec *ba'u*, « chercher », *likû* (resp. *liqû*), « prendre ».

Le sens général du récit paraît être le suivant :

Les Anunna siègent pour statuer en faveur des hommes, contre les Igigi qui leur sont hostiles.

Le malheur de l'humanité semble venir de ce qu'elle n'a pas de roi. Cependant les insignes de la royauté existent, mais les *Sept*, c'est-à-dire les Igigi, les détiennent dans le ciel, et il n'est pas d'homme qui puisse les y ravir.

Il s'agira de découvrir un moyen pour acquérir ces insignes.

Dès la deuxième colonne, nous avons un discours direct : *liki ku[bšum]*, « prends la tiare ».



Il est probable que l'aigle joue un rôle dans cette entreprise, comme l'oiseau ZU dans le rapt des tablettes du Destin.

Une première tentative dût échouer. A la fin de la tablette, nous trouvons un convalescent, pendant huit mois (?), nourri par l'aigle comme par un homme sauveur, et qui reprend ses forces. Ce héros n'est autre qu'Étana. Dès lors, le dialogue s'engage entre l'aigle et Étana.


LE TITRE « HORUS D'OR » DANS LE PROTOCOLE PHARAONIQUE

PAR

A. MORET






Vers le début de la IV^e dynastie, sous le règne de Snofroui¹, on voit apparaître dans le protocole pharaonique, après le titre d'Horus simple , un autre titre composé de l'épervier Horus debout sur le signe de l'or . Ce groupe, accompagné généralement d'une ou plusieurs épithètes variables avec chaque souverain, reste en usage jusqu'à l'époque romaine; quelle est sa signification précise? On a l'habitude de le traduire « Horus d'or », mais sans explication, ou bien on l'interprète « Horus vainqueur, triomphant » sur la foi d'une inscription ptolémaïque. Nous voudrions essayer de déterminer ici quelle est la préférable de ces deux traductions, quelle est celle qui se justifie le mieux au contact de traditions anciennes comme le titre lui-même.






*
*
*

Brugsch a, le premier, interprété  *Hor noub*, d'après une inscription hiéroglyphique, trouvée à Philæ par Wilkinson². Le texte donne le protocole de Ptolémée V Épiphane, assez complètement pour suppléer à la lacune du texte hiéroglyphique de la pierre de Rosette, où le protocole du même roi n'existait plus que dans les textes démotique et grec. Brugsch démontra, — ce qui fut confirmé plus tard par la découverte

1. LEPSIUS, *Denkm.*, II, 2, a.

2. H. BRUGSCH, *Uebereinstimmung einer hieroglyphischen Inschrift von Philæ mit dem griechischen und demotischen Anfangs-texte des Dekretes von Rosette nachgewiesen*, Berlin, 1849.

d'un second exemplaire hiéroglyphique complet du décret de Rosette¹, — que  a son équivalent démotique dans les deux mots HO KAKI et son équivalent grec dans ($\beta\alpha\tau\iota\lambda\epsilon\beta\omicron\nu\gamma\omicron\tau\omicron\varsigma$) $\acute{\alpha}\nu\tau\iota\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\nu\gamma\omicron\upsilon\pi\epsilon\rho\tau\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon$, c'est-à-dire « superior inimicis² ». Quel est cet ennemi? se demande Brugsch; c'est celui qu'Horus, « vengeur de son père », a vaincu, Sit-Typhon. Le signe de l'or, *noub* , est employé ici par allitération avec l'ethnique *Noubti*  « l'habitant de la ville Noub, Ombos », épithète caractéristique du meurtrier d'Osiris. Le groupe  représenterait donc précisément Horus *sur* Sit d'Ombos, c'est-à-dire *dominant* son adversaire, *trionphant* de Sit-Typhon. Dans un de ses derniers ouvrages, Brugsch remarque aussi que les épithètes variées qui suivent dans le protocole de chaque pharaon l'élément fixe *Hor noub* expriment souvent le triomphe du roi sur ses ennemis, assimilés à Sit : « vainqueur des Asiatiques, des étrangers, fort du glaive, fort de courage³, » etc. L'opinion de Brugsch a été généralement adoptée; E. de Rougé en voit même la confirmation dans ce fait que Papi I^{er}, qui ajouta aux deux Égyptes la province de Nubie, s'intitule , c'est-à-dire « le triple Horus vainqueur » de la Thébaïde, du Delta et de l'Éthiopie⁴.

Notre intention n'est point de contester l'interprétation donnée par Brugsch des inscriptions ptolémaïques de Rosette ou de Philæ. Ainsi que le suggèrent les transcriptions démotique et grecque, le groupe *Hor noub* pouvait bien être interprété *Hor Noubti* aux basses époques; mais on sait, par d'autres exemples, combien, à l'époque grecque, certains titres ou expressions officiels ont été détournés de leur sens premier. Ainsi, on ne saurait considérer que l'épithète   *nib hibou sitou* ait été rendue exactement par $\kappa\upsilon\rho\acute{\iota}\omicron\varsigma$ $\tau\rho\iota\alpha\kappa\omicron\nu\gamma\rho\tau\alpha\epsilon\tau\eta\rho\acute{\iota}\delta\omicron\nu\gamma$, « seigneur des panégyries trentenaires », attendu que ces panégyries ne sont, à l'origine, nullement trentenaires et qu'elles ne tombent jamais que par hasard sur la trentième année d'un règne. — Nous doutons aussi qu'avant la basse époque on ait pu écrire l'épithète du dieu Sit *Noubti*, « l'Ombien », autrement que  avec le  caractéristique de l'orthographe d'Ombos et le , indice du nom ethnique⁵. Si, à l'époque grecque, *noub* a fait penser à *Noubti*, c'est peut-être à cause de la vogue du sanctuaire d'Ombos, où le culte typhonien de Sobkou était en grand honneur depuis que les Ptolémées avaient magnifiquement restauré le temple local, et depuis qu'Ombos était devenu métropole d'un nome particulier, « l'Ombitès⁶ ». Aussi nous demandons-nous si l'expression *Hor noub* ne signifie pas simplement « Horus d'or », et non point « Horus sur Sit ».



D'abord, pour justifier la traduction « Horus sur Sit », nous doutons qu'on puisse tirer grand parti des épithètes variables qui accompagnent et commentent l'élément « Hor noub ». Jusqu'à la fin du Moyen-Empire thébain, ces épithètes sont très courtes :

1. Publié par BOURIANT dans le *Recueil*, t. VI, p. 1-20.







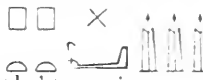
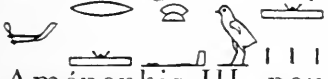


2. H. BRUGSCH, *loc. cit.*, p. 13-14.










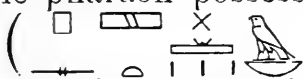




3. *Die Ägyptologie*, p. 202.

4. E. DE ROUGÉ, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 116-117. Cf. MASPERO, *Histoire*, I, p. 262 et 416.


5. Voir les mémoires de PLEYTE, *Sur quelques monuments relatifs au dieu Set*, et d'Éd. MEYER, *Set-Typhon*, où les très nombreux exemples de *Noubti* ont toujours l'orthographe  ou .


6. BRUGSCH, *Dictionnaire géographique*, p. 318.



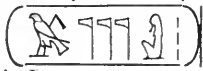





Ousirniri s'appelle  « Hor noub est divin »; Papi II,  « Hor noub prime »; Amenemhait I^{er},  « Hor noub renouvelle les naissances »; Amenemhait II,  « Hor noub est juste de voix »; un des Sobkouhotpou,  « Hor noub a ses doubles divins ». Jusqu'ici, rien ne se rapporte à l'idée d'Horus « triomphant ». A partir de la XVIII^e dynastie, l'épithète se développe en plusieurs expressions de deux mots, relatives aux événements du règne et en particulier aux faits de guerre: c'est à ces épithètes que Brugsch fait allusion. Il est certain que la plupart des pharaons de la XVIII^e et de la XX^e dynastie font suivre leur titre de termes tels que « frappeur des 9 arcs », , ou « écraseur des Anou », ; mais chacun de ces rois attache aussi au même titre *Hor noub* des épithètes à sens purement religieux ou pacifique. Par exemple, Toutmès III est « illustre par ses levers », , en même temps que « grand du glaive, écraseur des 9 arcs »; Aménophis III, pourvu de sept épithètes, se dit « brillant de devenirs, grand de merveilles », , tout autant que « frappeur des Monitiou, écraseur des Tehennou »; Ramsès II, qui use d'une douzaine de formules, n'en a que trois nettement belliqueuses. Le caractère multiple, verbeux, contradictoire de ces épithètes, semble prouver qu'elles étaient devenues vagues, peu significatives; « frappeur des 9 arcs » s'ajoutait après *Hor noub* aussi aisément que « riche d'années », , qualité que s'attribuent la plupart des Ramsès. Aussi nous semble-t-il qu'on ne peut s'appuyer, pour préciser le vrai sens du titre *Hor noub*, que sur les épithètes *uniques*, invariables et plus significatives des pharaons de l'Ancien-Empire.



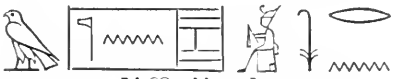

Sous l'Ancien-Empire, les épithètes se réduisent à un seul groupe, parfois à un signe. Snofroui, le premier pharaon qui utilise le titre, l'emploie tout seul; il intercale simplement  dans son cartouche. Après lui, on trouve pour Chéops , pour Chephren , pour Ousirniri , pour Papi I^{er} , pour Mihtimsaouf I^{er} , pour Papi II . Les formes telles que  ou ² sont très significatives. Chacun sait que ces deux éperviers symbolisent les dieux des deux parties de l'Égypte, Horus et Sit, les jumeaux qui s'étaient partagé le monde; à ces deux divinités on assimilait le pharaon possesseur des deux Égyptes qui sont les deux moitiés d'Horus et de Sit (, var. ). Si donc  sont Horus et Sit, il devient difficilement admissible que  soit *Noubti*, c'est-à-dire Sit: en effet, on aurait alors « Horus et Sit sur Sit », « vainqueurs de Sit », ce qui est inexplicable ici³. Il nous semble donc que dans des expressions de ce genre la traduction « or » s'impose pour , ce qui est conforme à l'orthographe et au sens radical du signe.


1. Les exemples dans LEPSIUS, *Königsbuch*, passim.

2. Cette forme semble analogue à , employée pour désigner les dieux des deux moitiés de la vallée du Nil (les rives est et ouest, ou le nord et le sud). — (Cf. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 186; Éd. MEYER, *Set-Typhon*, p. 35; Éd. NAVILLE, *Recueil*, t. XXI, p. 121.)

3. Au contraire, des exemples de l'expression , qui semble bien devoir se traduire par « Sit d'or » et non pas « Sit Noubti », sont donnés par Pleyte, *Sur quelques monuments relatifs au dieu Set*, pl. VII, n° 145, et pl. III, n° 4 et 13. Au n° 13 correspond un Sit, double couronne en tête, glaive et massue en mains, c'est-à-dire en costume royal, ainsi qu'il convient à un dieu qui porte le « nom d'or ».


La forme particulière du titre de Papi I^{er}, , interprétée, pour des raisons historiques, par E. de Rougé « le triple Horus vainqueur », ne peut être opposée à la traduction « Horus d'or ». De même que Chéops et Mihtimsaouf I^{er} sont comparés non pas à « Horus d'or », mais « au double Horus d'or (Horus et Sit) » , de même Papi I^{er} est identifié à une autre forme d'Horus, la forme plurielle, qui existait à côté de la forme simple et de la forme double. La liste dynastique divine du Papyrus de Turin fait régner, après Osiris et Sit, le dieu-roi  « Horus-les-dieux¹ »; or, précisément, les textes de la pyramide de Papi I^{er} comparent celui-ci à cet Horus particulier :  « ce Miriri (Papi) est Horus-les-dieux² ». La variante  ne semble donc pas demander une explication historique; elle est à l'Horus pluriel ce que  est à l'Horus double, ce que  est à l'Horus simple; l'adjonction de  ne doit pas plus étonner dans ce cas que dans les autres.

Pour défendre la traduction  = or dans le groupe , nous invoquerons enfin le témoignage de la pierre de Palerme. On lit sur ce monument, qui date au plus tard de la VI^e dynastie, après le nom d'Horus simple d'un roi, une rubrique qui signale un « nom doré », mais celui-ci est malheureusement en lacune. Le passage est celui-ci :  ... « l'Horus Noutir-n (dont) le nom royal doré³... ». Il paraît difficile de ne pas voir ici mention d'un « nom d'or » dans le protocole d'un roi : pouvons-nous croire que ce « nom d'or » puisse désigner un titre autre que  ?

Nous croyons donc qu'à l'époque ancienne, la vraie traduction du groupe  est « Horus d'or ». Pour préciser le sens exact de ce titre et comprendre en quoi il différait du nom d'Horus simple, nous devons nous demander quel effet les Égyptiens attendaient de l'or et quelle puissance ils lui prêtaient.

*
* *

L'or symbolisait pour les Égyptiens, entre autres choses, la durée et l'indestructibilité. A ce titre, l'or et d'autres métaux faisaient partie intégrante du corps 1^o des dieux, 2^o des rois, 3^o des morts qui avaient subi les rites préservateurs de la corruption. C'est ce qu'il nous faut établir rapidement pour définir le sens du titre *Hor noub*.


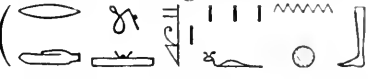
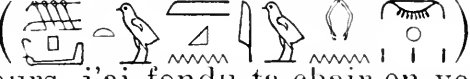

Les dieux étaient mortels comme les hommes⁴, mais leurs corps avaient le privilège de se minéraliser, c'est-à-dire d'être incorruptibles, et, en cet état, la mort n'était qu'une autre forme de la vie. Les récits relatifs au règne du roi Râ nous disent que « lorsque ce dieu devint vieux, ses os furent d'argent, ses chairs d'or, ses cheveux de lapis-lazuli véritable » 

1. Cf. *Königsbuch*, pl. III où se trouve un fac-similé du Papyrus de Turin.



2. *Pyramide de Papi I^{er}*, l. 251.

3. A. PELLEGRINI, *Nota sopra un' iscrizione egizia del Museo di Palermo* (extrait de *l'Archivio storico Siciliano*, N. S., anno XX, 1896), p. 305, pl. I. — Cf. l'article d'Éd. NAVILLE, *Recueil*, t. XXI, p. 117.

4. Cf. MASPERO, *Histoire*, I, p. 111, note 2.

). L'or, formant les chairs, était donc une partie essentielle du corps des dieux. Aussi, quand on reconstituait le corps d'Osiris, aux fêtes du mois de Choïak, les quatorze parties du corps divin se divisaient en cinq d'or (toute l'ossature), cinq d'argent (or blanc), le reste de bronze². — Les rois, étant les héritiers des dynasties divines et les propres fils des dieux, engendrés matériellement par eux, devaient participer de leur nature « minérale » et avoir le privilège d'un corps indestructible. Au papyrus Westcar, quand on décrit la naissance de trois futurs rois, enfants du dieu Râ, on dit que les enfants qui viennent de naître « ont des os vigoureux, la texture des membres en or et la chevelure de lapis-lazuli vrai³ » (). Dans les Décrets de Phtah-Totunen en faveur de Ramsès II et de Ramsès III, le dieu dit au pharaon : « Je t'embrasse dans mes bras d'or » () et « j'ai fait de toi un roi éternel, un chef qui dure à toujours, j'ai fondu ta chair en vermeil, tes os en airain, tes bras en fer du ciel... » (). La répartition des métaux est ici quelque peu différente, mais nous voyons que l'or, sous forme de vermeil, tient encore la première place.

D'autre part, tout homme mort devenant, si les rites funéraires étaient exécutés, un Osiris à la fois dieu et roi, au sens précis de ces mots, avec le costume, les attributs distinctifs, les privilèges, le pouvoir de la royauté et de la divinité, tout homme mort, par les soins de ses parents, prenait un corps minéralisé, incorruptible et digne d'un roi ou d'un dieu. Deux *Rituels d'embaumement* (Papyrus n° 3 de Boulaq et Papyrus n° 5158 du Louvre⁵) nous font savoir en quoi consistait cette minéralisation du cadavre. Quand le corps avait été vidé de ses entrailles, saturé de natron, oint d'huiles canoniques, le prêtre disait : « O Osiris, ils viennent à toi, l'or avec l'argent, le lapis avec le mâfkait; voici que vient le cristal pour éclairer ta face, la cornaline pour affermir (embrasser) ta

marche » (). Après quoi, on faisait le simulacre de dorer le cadavre; comme il eût été coûteux d'effectuer l'opération pour le corps entier, on se contentait de dorer les ongles des mains et des pieds, en récitant la formule : « O Osiris, tu reçois ton ongle d'or, tes doigts d'or, ton pouce d'électrum; le liquide de Râ pénètre en toi comme en les membres d'Osiris » ().

1. Texte établi d'après les deux versions du récit de la *Destruction des hommes par les dieux* (Éd. NAVILLE, *Transactions S. B. A.*, IV, p. 1, et VIII, p. 412). Autre description analogue du corps de Râ dans *Pap. de Boulaq I. 2*, n° VI.


2. MARIETTE, *Dendérah*, IV, pl. 36, l. 54, et *Texte*, p. 127; cf. LORET, *Recueil*, IV, p. 23.



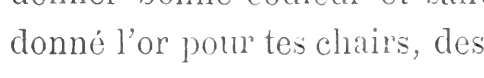
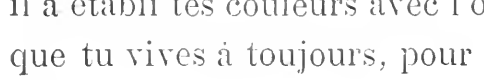

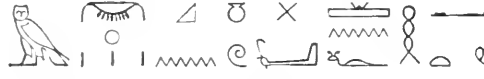

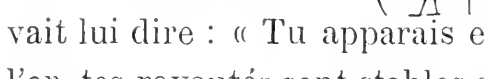
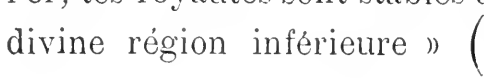
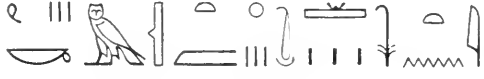
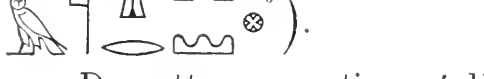
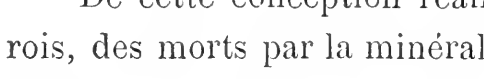
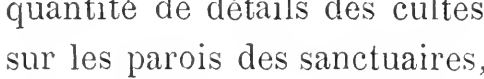
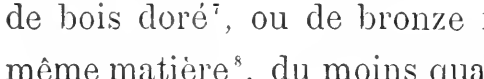

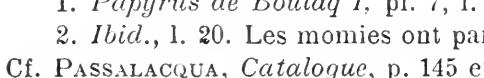
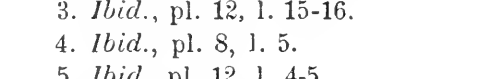
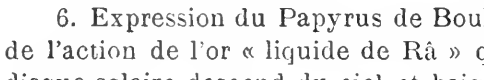
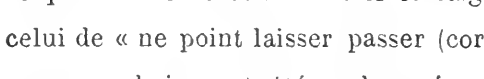
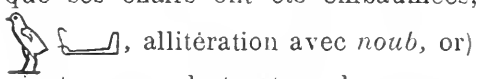
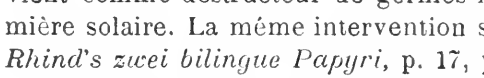
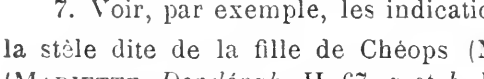
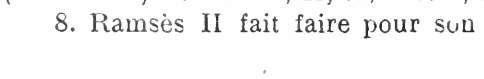


3. Ad. ERMAN, *Pap. Westcar*, pl. X, l. 10-11, 18-19, 25-26.

4. Éd. NAVILLE, *Transactions S. B. A.*, VII, p. 119; texte de Ramsès II, l. 7 et 9; texte de Ramsès III, l. 10 et 13.

5. Le premier traduit, le second transcrit et traduit par MASPERO, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, p. 18 sqq.

6. *Papyrus de Boulaq I*, pl. 7, l. 8.



 Cet or, « venu des montagnes, amulette excellente des dieux dans leurs demeures, éclaire la face » du mort () et le peu qu'on en a mis sur le cadavre suffit pour lui donner bonne couleur et santé éternelle. Voici la conclusion du rituel : « Horus t'a donné l'or pour tes chairs, des couleurs excellentes pour les extrémités de tes membres; il a établi tes couleurs avec l'or, il a fortifié tes chairs avec le vermillon pour que tu vives, que tu vives à toujours, pour que tu rajeunisses, que tu rajeunisses à jamais (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » (). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » (): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » ().

De cette conception réaliste qui assure l'indestructibilité du corps des dieux, des rois, des morts par la minéralisation, par l'infusion de l'or « liquide de Râ⁶ », dérivent quantité de détails des cultes funéraire et divin. On sait, par les indications trouvées sur les parois des sanctuaires, que les statues des dieux étaient d'or et de vermillon, ou de bois doré⁷, ou de bronze incrusté d'or; les statues de double des morts étaient de même matière⁸, du moins quand la fortune des survivants le permettait. L'habitude de

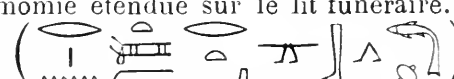
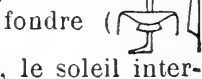
1. *Papyrus de Boulaq I*, pl. 7, l. 16-17.


2. *Ibid.*, l. 20. Les momies ont parfois le nombril et le bout des seins dorés et des étuis d'or pour les ongles. Cf. PASSALACQUA, *Catalogue*, p. 145 et 185.

3. *Ibid.*, pl. 12, l. 15-16.




4. *Ibid.*, pl. 8, l. 5.

5. *Ibid.*, pl. 12, l. 4-5.

6. Expression du Papyrus de Boulaq. Cf. MASPERO, *op. cit.*, p. 23, 30, 35, 36. C'est sans doute à cette idée de l'action de l'or « liquide de Râ » qu'on doit la vignette du chap. CLIV du *Todtenbuch* (éd. LEPSIUS) où le disque solaire descend du ciel et baigne de ses rayons la momie étendue sur le lit funéraire. Ce chapitre est celui de « ne point laisser passer (corrompre) le cadavre » (); le défunt dit que ses chairs ont été embaumées, et, s'adressant à Toum, le prie « de l'établir, de le fondre (), allitération avec *noub*, or) comme un maître de sa sépulture ». D'après la vignette, le soleil intervient comme destructeur de germes morbides; ce serait une observation du pouvoir anti-microbien de la lumière solaire. La même intervention solaire est mentionnée au rituel démotique du Papyrus Rhind (BRUGSCH, *Rhind's zwei bilingue Papyri*, p. 17, pl. 18, l. 8; et *Die Ägyptologie*, p. 194).

7. Voir, par exemple, les indications sur les statues divines d'or ou de bois doré, , etc., données par la stèle dite de la fille de Chéops (MARIETTE, *Mon. divers*, pl. 53) et par les représentations de Dendérah (MARIETTE, *Dendérah*, II, 67, a et b, IV, 68-69, 89-90).

8. Ramsès II fait faire pour son père défunt une statue en or (MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 7, l. 49) et aussi

poser une feuille d'or sur le visage du mort, de dorer ou de peindre en couleur d'or la face des cercueils sculptés en forme de corps humain, de colorer en bleu leur chevelure¹, vient également de la préoccupation de rendre le mort pareil à une image divine ou royale. D'après le Papyrus Amhurst, voici quel était l'aspect de la momie du roi Sobkousaouf (XIII^e dynastie) : « sa tête était recouverte d'or à la face, la momie auguste de ce roi était garnie d'or en son entier, et ses cercueils étaient revêtus d'or et d'argent à l'intérieur et à l'extérieur » (). — Enfin, dans les temples et les tombeaux, la salle où les images dorées³ des dieux et des morts subissaient les rites funéraires ou divins et reposaient indestructibles, s'appelait  « la maison d'or », ou  « la salle d'or⁴ »; là, suivant le texte des Livres sacrés, le sol était d'or ou d'argent. De même, dans le palais du roi, la salle où « Horus d'or » donnait audience s'appelait « Salle de Vermeil⁵ ». Naturellement les « salles dorées » des tombeaux des temples et des palais pouvaient ne réceler qu'une très faible partie d'or dans leur décoration dont la richesse était proportionnée à la fortune du possesseur.





La qualité prophylactique de l'or explique aussi pourquoi l'on couvrait les momies de talismans d'or⁶ ou dorés, que l'on retrouve dans les tombes et qui sont énumérés dans

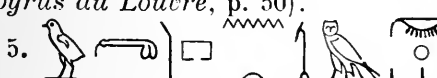
en vermeil (*ibid.*, pl. 7, l. 63). Dans le Conte de Sinouhit, le héros reçoit du pharaon une statue funéraire « ciselée en or avec une robe de vermeil » (cf. A. MORET, *La Condition des Fœaux*, Recueil, t. XIX, p. 130). Les statues de double du roi Hor Aou-ab-ri (XIII^e dynastie), trouvées par M. de Morgan (*Dahchour*, p. 91-92, 95), étaient en bois recouvert de feuilles d'or.

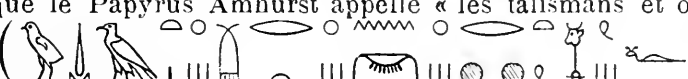
1. Les cercueils du roi Hor-Aou-ab-ri et de la princesse Noubhotpou (XIII^e dynastie), trouvés par M. de Morgan, étaient en bois lamé d'or, avec masque en bois doré (*Dahchour*, p. 99-101). Des statuètes en bois, trouvées par M. Amélineau dans la butte d'Om el-Gaab, avaient la figure couverte d'une feuille d'or (*Les Nouvelles Fouilles d'Abdos*, p. 167). Sur les masques en feuilles d'or et en cartonnages dorés, les cercueils dorés ou peints en jaune, cf. MARIETTE, *Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq*, 3^e édition, p. 45, 230, 232-233, etc.; MASPERO, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, 1883, p. 241, 312, 371, etc.; E. DE ROUGÉ, *Description sommaire des salles du Musée égyptien du Louvre* (nouvelle édition), p. 115, etc.; PASSALACQUA, *Catalogue...*, p. 185. — Sur les statues divines à visage d'or ou doré, voir MARIETTE, *Dendérah*, texte, p. 195.




















































































































2. *Pap. Amhurst*, ap. CHABAS, *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 10-11, et pl. II, 4-6.



3. On désigne souvent les déesses par l'épithète *Noubit*, « la dorée ».

4. La salle principale du tombeau où se faisait l'ouverture de la bouche et des yeux s'appelait  (SCHIAPIARELLI, *Il Libro dei Funerali*, I, p. 22-27, 50-53); le plan du tombeau de Ramsès IV, conservé à Turin, appelle  la salle du sarcophage (CHABAS, *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 195). Aussi, un des euphémismes pour remplacer le mot *mourir* était « connaître la salle d'or ».  (Abdos, I, pl. 6, l. 33). — Au Sérapéum, à Coptos, à Dendérah,  désigne le sanctuaire; voir, avec corrections, BRUGSCH, *Dict. géogr.*, p. 320-325. Le sol d'or ou d'argent est mentionné au *Rituel de l'embaumement* (dans MASPERO, *Papyrus du Louvre*, p. 50).

5. , *Pap. de Berlin I*, l. 251; cf. MASPERO, *Les Contes populaires*, p. 123, n° 2. On sait, par les inscriptions dédicatoires, que les murs, les colonnes et les portes des temples étaient souvent dorés. Cf., entre autres, MARIETTE, *Abdos*, I, pl. 13 et 18.

6. C'est ce que le Papyrus Amhurst appelle « les talismans et ornements d'or qui sont au cou (du roi Sobkmousaouf) » (). — Cf. CHABAS, *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 10, pl. II, l. 4.

les rituels funéraires : ce sont surtout le scarabée d'or¹ qu'on met à la place du cœur, le  d'or², l'œil  en lapis enduit d'or³, le collier  en or⁴, le vautour d'or , la vache d'or , qu'on met au cou. Les textes spécifient que ce sont des talismans « protecteurs »,   *saou*⁵; si on les applique sur les chairs de la momie, c'est « pour qu'ils en repoussent tout mal et toute blessure », « pour qu'aucune partie des chairs ne soit sans dieu » protecteur (            ). Vêtu de cette armure dorée, le mort est semblable au « cynocéphale d'or des dieux⁶ » (                           ), il se transforme en « épervier d'or¹⁰ » (    ), c'est-à-dire en « épervier divin¹¹ » (    ); il est désormais « sain comme le soleil Râ » (                      ), car « l'image de Râ, c'est une image d'or¹² » (    ). L'épervier d'or dans lequel peut se transformer tout défunt nous est connu matériellement par un monument trouvé à Abydos par M. Amélineau : un nommé Ahmesou avait reçu de la faveur du roi Aménophis II un bel épervier en calcaire, recouvert de feuilles d'or qui subsistent encore en partie; c'était l'image du dieu Horus coiffé des deux couronnes, à laquelle tout mort justifié avait l'ambition de s'assimiler. La statue avait été restaurée dans la suite et déposée dans la « chambre d'or » de la tombe (                           ) par un des descendants d'Ahmesou¹³. Ainsi, une des formes du mort devenu dieu-roi était l'épervier d'or; il n'échappera à personne combien ceci est significatif pour le sens du titre  appliqué à un roi-dieu.

L'action protectrice des amulettes d'or finit par prendre corps et se matérialiser en une divinité vivante. Devéria, dans son étude sur « Noub, la déesse d'or des Égyptiens¹⁴ », a montré comment les déesses funéraires Isis, Hathor, Mâit, Nekhabit, se transforment souvent en une divinité particulière *Noubit*, « la dorée », qualifiée « dame de la vallée funéraire¹⁵ » ou « régente de la montagne où résident les dieux¹⁶ ». Son rôle consiste « à faire monter le défunt vers la demeure du dieu grand¹⁷ », à « présenter la *monait* au nez du défunt¹⁸ », à garantir au défunt « un charme protecteur   *éternel*¹⁹ ». Noubit est « la grande déesse d'or des dieux », tout comme Isis est « l'or des dieux et des

1. *Todtenbuch* (éd. LEPSIUS), ch. XXX, l. 4-5, et ch. LXIV, l. 33.

2. *Ibid.*, ch. CLV.

3. *Ibid.*, ch. CXL, l. 11.

4. *Ibid.*, ch. CLVIII.

5. *Ibid.*, ch. CLVII.

6. *Ibid.*, ch. CLXII, l. 8.

7. *Ibid.*, ch. CLVII.

8. *Ibid.*, ch. XLII, l. 4-9 et l. 10. — Voir, dans RHIND, *Thebes*, pl. VII, la disposition des amulettes d'or sur une momie, et pl. VI, une couronne de feuillage en or, placée sur la tête d'une momie.

9. *Ibid.*, ch. XLII, l. 22.

10. *Ibid.*, ch. LXXVII.

11. *Ibid.*, ch. LXXVIII.

12. *Ibid.*, ch. CXXXIII, l. 4 et 7.

13. E. AMÉLINEAU, *Les Nouvelles Fouilles d'Abydos*, p. 141, 169-172, et pl. V.

14. DEVÉRIA, *Cœuvres choisies*, I, p. 1-25.


15. *Ibid.*, p. 8.

16. *Ibid.*, p. 10.



































17. *Ibid.*, p. 2.

18. *Ibid.*, p. 5-6.

19. *Ibid.*, p. 15 et pl. IV.

déesse¹ ». Aussi est-elle souvent représentée au fond des sarcophages ou sur la caisse des cercueils, accroupie sur le signe de l'or et ouvrant les deux bras pour protéger la momie². Dans cette attitude, « Noub sur l'or » forme un groupe de même valeur que .




*
* *

Si maintenant nous nous reportons au titre « Horus d'or », il nous semblera que ce titre appliqué au pharaon lui décerne par avance et de son vivant le privilège de l'indestructibilité, de l'incorruptibilité que le mort se flattait d'obtenir par la vertu de l'or et les incantations de la déesse « Dorée³ ». On sait que le mort parfait devenait un dieu et un roi; aussi est-il en or comme sont les dieux, et voilà ce que le roi se vante d'être, dès son intronisation, par son titre d'*Hor noub*. Dans le protocole royal, le groupe  exprime donc une idée distincte de celle que rend le groupe ; celui-ci désigne proprement l'âme du roi en tant que « Horus des vivants », suivant l'expression bien connue :      ou       ; le nom d'« Horus doré » spécifie que le roi, en tant qu'héritier et fils des dieux, est déjà incorruptible d'âme et de corps avant même la pratique de l'embaumement. De plus, comme il arrive souvent en égyptien, le titre  exprime les deux faces de l'idée qu'il représente; l'expression a un sens passif en tant qu'elle s'applique à l'Horus rendu incorruptible; elle a aussi un sens actif par lequel l'Horus doré étend aux autres êtres, tout comme la déesse Noubit et les autres dieux d'or, la protection dont il jouit lui-même. De là, des locutions comme celles de la stèle de Kouban où Ramsès II est appelé « l'épervier (Horus) au plumage bariolé, le bon épervier de vermeil qui a protégé l'Égypte de son aile en mettant à l'ombre (à l'abri) les « Rekhitou » comme un mur de vaillance et de victoire » (                  ). Ainsi l'« Horus d'or » était comme une amulette dorée personnifiée, attachée au corps de l'Égypte. Telle est la double prérogative de *sauegarde personnelle* et de *protection sur autrui* que le titre d'Horus d'or semble attacher à la personne du pharaon⁵.

L'interprétation que nous proposons ici n'empêche point d'admettre, d'après le texte grec de Rosette, qu'à la basse époque l'épithète *Hor noub* ait pu signifier, par

1. DEVÉRIA. *Œuvres choisies*, p. 16; cf. LEPSIUS, *Denkm.*, IV, 36 c.

2. *Ibid.*, p. 13.

3. On a vu, par les exemples cités plus haut, que l'or est le « liquide de Rà » et le corps même du Soleil. Il faut voir dans cette croyance l'explication de ce fait que la première forme connue d'un nom doré royal a été  (protocole du roi Zosiri dans la pyramide à degrés de Saqqarah, LEPSIUS, *Auswahl*, pl. VII; *L'Inscription de Sehel*, 1. 1), rédigée au nom de Zosiri à l'époque ptolémaïque, remplace  par , forme qui, en effet, prévalut après Zosiri.

4. *Stèle de Kouban*, 1. 2.

5. De là, et par extension du sens de protection, les épithètes belliqueuses qui commentent le titre sous les XVIII^e et XIX^e dynasties.

confusion de *noub* avec *Noubti*, « Horus sur son adversaire Sit ». Mais nous croyons qu'à l'origine le sens du titre était simplement « Horus d'or », et que cette interprétation se justifie non par des considérations historiques, mais par les traditions que nous venons de rappeler¹.

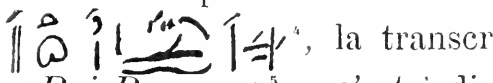

Paris, 12 juillet 1900.

LA MOMIE DU ROI MER-EN-PTAH BA-EN-RA²



(Suite³)

PAR

WILLIAM GROFF

L'inscription sur le linceul de la momie du roi Mer-en-ptah est ainsi écrite : , la transcription en est : , et la traduction : « Roi Ba-en-ra⁴, » c'est-à-dire « Mer-en-ptah ». On voit bien, par la forme des caractères, qu'elle aurait été écrite par un scribe très habile, peut-être le chef des écrivains, en tout cas, il doit avoir été un personnage bien important et qui jouait un rôle capital lorsqu'on réunissait et cachait les momies royales. Ainsi, quant à l'identité de la momie, on a le témoignage, dans l'inscription, d'un des plus hauts fonctionnaires de la XXI^e dynastie, peu de temps après la mort de Mer-en-ptah, et quand l'identité des momies royales fut bien connue.

Le texte a 0^m06 de haut et 0^m16 de long; l'écriture est très claire et nette, on peut remarquer qu'à certains endroits elle est très noire, et à d'autres plus pâle, l'étoffe a absorbé rapidement l'encre, ce qui la faisait manquer sur le *kalam*; puis, plusieurs fois, l'étoffe a cédé sous le *kalam* du scribe, d'où une forme anormale de







1. Pendant l'impression de cet article, un nouvel ouvrage de M. Petrie nous a fait connaître une nouvelle interprétation du titre *Hor noub*. M. Petrie estime que l'apparition de ce titre de « dieu du métal » peut rappeler la conquête des mines du Sinaï par les rois de la IV^e dynastie; le sens de « victorious over enemies » ne serait qu'une signification secondaire. D'accord avec M. Petrie sur ce dernier point, nous n'en pensons pas moins que la conquête des mines du Sinaï ne suffit pas à expliquer les titres  et , et que l'interprétation historique cède le pas ici à l'explication par les traditions religieuses (Fl. PETRIE, *The royal Tombs of the first Dynasty*, Part I, p. 36).

2. Le nom « Mer-en-ptah Ba-en-ra » est composé du nom Mer-en-ptah, par lequel le roi est généralement connu, et de Ba-en-ra, la transcription du nom divin du roi écrit sur le linceul de sa momie (GROFF, Lettre du 14 mai 1898, dans *The American Register*).

3. La présente étude a été divisée en deux parties à cause du manque d'espace dans le fascicule précédent du *Recueil*. On peut résumer les notes ici ainsi : LORET, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1898, p. 98 sqq. (séance de l'Institut égyptien du 13 mai 1898); GROFF, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1898, p. 238, et 1900 (séance de février); *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 224, etc.; t. XXII, p. 136; *Ha-em-us*, *Mambrès de la tradition chrétienne*; cf. *Kabus et Haman, de la tradition arabe* (voyez mes études, *Recueil de Travaux*, t. XXI, p. 219 sqq., et t. XXII, p. 41 sqq.; SALE, *The Koran*, p. 115 et 290). — Le vrai texte est Ἰάωνης καὶ Μαυέρος (cf., à ce sujet, SMITH, *Dic.*, t. I, p. 928).

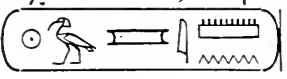
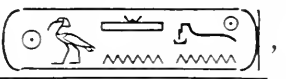
4. Les textes des momies royales trouvées au tombeau d'Aménophis II, ont été révélés pour la première fois par M. Loret, à la séance de l'Institut égyptien du 13 mai 1898; mais les textes cités dans la présente étude sont d'après mes propres copies faites directement et soigneusement, par moi-même, sur les textes originaux des momies royales, actuellement déposées au Musée de Gizeh.

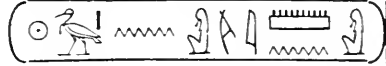
5. Le cartouche manque, de même que, d'ailleurs, peut-être on croyait le nom royal suffisamment indiqué par le mot « roi » qui le précède.







certaines signes : par exemple,  n est fait . La main du roi Mer-en-ptah se trouve juste sous la partie supérieure du signe , qui suit ; puis, il y a un petit espace où rien ne soutient l'étoffe, d'où l'hiératique du signe  a la forme . Un peu après l'inscription, on voit ce qui paraît être une grosse tache d'encre. Dans le cercueil il y a quelques tiges de plantes, de fleurs¹, ce qui témoigne la vénération des prêtres d'Amen, ou d'autres encore, pour le corps et la mémoire du roi.




La lecture *Khu-en-aten* des signes hiératiques est inadmissible, de même que l'identification avec Aménophis IV². Nous reviendrons un peu plus loin sur le sort probable de ce roi et de sa momie.

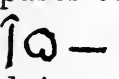










Quant au nom propre écrit sur le linceul de la momie, en hiératique, précité, le seul roi, dès la XVII^e dynastie jusqu'à la XXI^e, dont on ne possède pas le corps, qui devrait se trouver avec ces momies royales, et dont le prénom est terminé par *en-ra*, est *Ba-en-ra*, c'est-à-dire « Mer-en-ptah ».

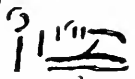
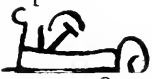
On pouvait songer que le scribe, en écrivant le premier signe du nom divin du roi Mer-en-ptah I^{er}, c'est-à-dire *Ba-en-ra*, aurait pensé au nom divin de Mer-en-ptah II, c'est-à-dire *χu-en-ra*; le prénom de ce dernier roi est écrit sur le couvercle de son sarcophage : ³ au lieu de , on aurait donné à





Mer-en-ptah II un titre de Mer-en-ptah I^{er} : . Mais, assurément,



le premier signe du nom propre sur la momie n'est pas , car, d'abord, le signe syllabique  est ordinairement accompagné par : , ,  ou , et non

pas par , qui servent à indiquer . De plus, le premier signe hiératique du nom propre, sur le linceul de la momie, est autrement fait que le signe , on n'a que com-

parer ce nom avec celui de *χu-en-ra*, écrit sur le linceul de la momie de ce roi, ainsi :  -   , qu'il faudrait bien transcrire       , et traduire : « Roi *χu-en-ra*⁴. » On voit que non seulement le premier signe hiératique des

noms propres n'est pas le même, mais que la disposition des signes est différente dans les deux noms. Plus important encore, le groupe de signes  correspond à celui qui se trouve dans les papyrus employé pour écrire le nom du roi : 

  ⁵ « Ra-ba-en », c'est-à-dire Mer-en-ptah⁶. On voit que l'hiératique du signe  est un peu autrement fait sur le linceul de Mer-en-ptah que dans le texte du papyrus.

On trouve un nombre de formes, en hiératique, du signe , elles paraissent se rattacher toutes à un prototype ⁷; mais la lecture de ce signe pouvait donner lieu à des équivoques, d'où un nombre de formes, à part celles qui ne se rattachent pas à la

1. Voyez LORET, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien* (précité). Peut-être on leur attribuait des vertus magiques envers la momie ou envers l'âme du roi.

2. Voyez LORET, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, étude précitée.



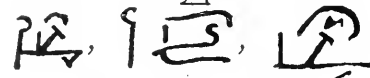
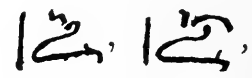

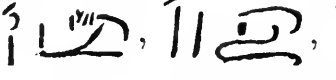


3. Voyez LORET, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, étude précitée. — Le , manque.

4. LORET, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, précité.


5. *Papyrus Anastasi II*, 6, 4.

6. Voyez MASPERO, *Du genre épistolaire*.




7. *Papyrus Prisse VII*, 12. Voyez VIREY, *Études sur le Papyrus Prisse*, p. 52.

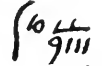

présente étude, on peut esquisser l'histoire du signe , ainsi; le prototype en est Σ qui, pour le caractériser, est muni de divers signes tels que : I, II, III, ω , γ , \cup , etc., soit seuls, soit combinés de diverses façons; puis, le signe fondamental est suivi par I, et lorsque le signe *ba* est employé avec la valeur d'un signe idéographique et syllabique, il reçoit pour déterminatif . Comme exemples, on peut noter, sous la XIX^e dynastie, les formes ¹; sous la XX^e, ², ³; sous la XXI^e, ³; enfin, notons, sous la XXII^e, ⁴. Les diverses formes de l'hieratique du signe *ba* sont toutes équivalentes; pour n'en citer qu'un seul exemple, on trouve la phrase , écrite en hiératique⁵ :







Ce qui montre l'équivalence exacte de ces diverses formes des signes : .










Quant à la lecture du signe , on trouve l'équivalence hiéroglyphique ; assurément, à l'époque de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, il correspondait au \beth sémitique; il fut l'homophone de , qui fut rendu en assyrien par \beth *bi*⁶. Dans

les *Notes d'un Sorcier*, le mot  est transcrit *ba* et *baer*⁷; ainsi,  peut être transcrit *ba*, *be* ou *bi*, mais la lecture *ba* paraît être un peu plus préférable.

Quant à la disposition des caractères employés pour écrire le nom .

On s'attendrait à trouver le signe , non pas sous  et avant , mais après ; on reconnaît que c'est une particularité autographique qu'on trouve constamment employée d'ailleurs dans les textes écrits en hiératique, dans le nom propre : « Ba-en-ra », prénom de Mer-en-ptah, et qu'on aurait adoptée pour le caractériser⁸.

Le signe hiératique  qui suit  est , il est ici à sa place habituelle dans le nom *Ba-en-ra*, il est vrai qu'on trouve ailleurs le signe *Ra* au commencement du nom, mais le signe  se trouve bien ici dans l'expression :  « âme du soleil », de même, dans le nom propre sur la momie et dans la phrase précitée, le signe  se trouve deux fois; on peut noter que, dans la phrase,  occupe la place où l'on s'attendrait à le trouver, mais ce n'est pas ici le nom propre du roi.

1. *Papyrus Anastasi et d'Orbiney*. Cf. LEVI, *Raccolta dei segni ieratici egizi*, n° 168.



2. *Grand Papyrus Harris. Ostraca au Musée de Gizeh*, n°s 179, 181 (et 182, Biban el-Molouk).

3. Sur le linceul de la momie de Mer-en-ptah. *Papyrus de la XXI^e dynastie au Musée de Gizeh*.

4. *Papyrus n° 589 du Musée de Gizeh*.





5. Au Musée de Gizeh, Ostracon n° 181, *Papyrus 686*, I, l. 2, planche n° 1225, l. 2. Voyez MASPERO, *Les Momies royales*, p. 594 et pl. XXV, col. I, l. 2).

6. BRUGSCH, *Grammaire*, p. 121 (n° 221); DE ROUGÉ, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, p. 33; OPPERT, *Les Rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 92.








7. *Notes d'un Sorcier* (voyez MASPERO, *Recueil de Travaux*, t. I, p. 36). La transcription  (voyez HESS, *Setna*, p. 153 s.) montre, par le déterminatif, qu'on aurait assimilé ce mot à l'oiseau , en copte $\beta\alpha\iota$, $\nu\alpha\tau\tau\iota\kappa\omicron\rho\alpha\zeta$ (PEYRON, *Lexique*); Horapollon en donne la transcription (voyez LEGRAIN, *Thèse de l'École du Louvre*, p. 30). — *Les Notes d'un Sorcier*. Voyez mon étude, *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. III, fasc. IV, et le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1897 et 1898.

8. Voyez *Papyrus Anastasi*, etc.

9. *Papyrus au Musée de Gizeh*, salle 62. K, 2^e col., l. 6.


Puis, dans le nom divin du roi, tracé sur le linceul de sa momie, on lit le groupe : le signe *Ra* surmonté par un signe \ominus est si fréquent dans les procès-verbaux relatifs aux momies royales et dans les papyrus de la XX^e dynastie, qu'il est inutile d'en citer des exemples. On peut noter que le signe \ominus , sur le linceul de la momie, a la forme  et non pas . Aux exemples du nom propre *Ba-en-ra*, qu'on trouve dans les papyrus, le signe *Ra* est écrit au commencement, littéralement : *Ra-ba-en*; sur le linceul de la momie, le signe *Ra* est à la fin du nom. Ce fait n'a rien de surprenant, il en est de même dans le nom *χu-en-ra*; c'est la forme populaire des noms et qu'on rencontre fréquemment dans les textes démotiques, où le nom de la divinité est souvent mis à la fin et non au commencement. Enfin,  est bien à sa place.

Ainsi, il ne reste pas un seul point douteux, ni quant à la lecture *Ba-en-ra*, ni pour l'identification avec Mer-en-ptah I^{er}: la momie du roi est bien là où elle devrait être.







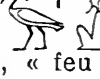

La signification de *Ba-en-ra* est : « âme » ou « principe vital du soleil ». Les noms propres, chez les anciens Égyptiens, peuvent être divisés en plusieurs catégories² : un des plus importants est celui des noms théophores qui furent censés indiquer le rapport entre la personne et une divinité. Le nom de la divinité pouvait être, soit exprimé, soit sous-entendu; dans une forme de ces noms, le sujet seul est exprimé et le verbe attributif est sous-entendu. Ainsi, le nom propre      signifie « (la) gloire de Ra » et sous-entend « m'illumine » ou « me rend glorieux³ », ou a un sens analogue.   signifie « principe vital du soleil⁴ » et sous-entend « me fait vivre », ou a quelque sens analogue. Pourtant il est bien possible que la signification du nom *Ba-en-ra*, « âme du soleil », devrait être appliquée au roi encore plus littéralement. Le même esprit qui a porté les Égyptiens à établir une assimilation entre la vie de l'homme et le cours diurne du soleil leur aurait fait espérer qu'après la mort, de même que le soleil reparait à l'Orient, l'âme retournerait, serait douée d'immortalité; mais, pour qu'il en fût ainsi, il fallait assimiler l'âme de l'homme au soleil. Mer-en-ptah, pour s'assurer de l'immortalité, s'est fait appeler, s'est assimilé au *Ba-en-ra*, à l'« âme du soleil ».

*
* * *

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les momies royales, actuellement au Musée de Gizeh, on constate qu'il y a celles d'à peu près tous les souverains des XVIII^e, XIX^e,

1. C'est une tache d'encre qui sert à remplir l'espace au-dessus de \ominus , ce n'est pas un caractère hiéroglyphique, mais on peut le transcrire par \ominus . Il n'y a rien entre \ominus et \odot ; pas la moindre trace d'un .

2. Voyez GROFF, *Étude sur les noms propres chez les Égyptiens. Revue égyptologique*, t. V.

3. Le mot *χu* signifie : 1^o lumière, gloire, etc.; 2^o l'« âme » (après sa séparation du corps, — après la mort), la « lumineuse », et doit, probablement, son origine au *feu follet* qu'on aurait vu aux cimetières; le mot *χu* dans le sens de « lumière », « gloire », etc., est écrit :   , etc.; dans le sens de « l'âme »,   (ou  ), etc., ou suivi de signes phonétiques, mais le signe syllabique *χu* n'est jamais écrit (correctement) :   . S'appeler « la gloire de Ra... » donne un sens satisfaisant, mais s'appeler, s'identifier avec l'âme, « feu follet » d'une divinité morte, ce serait bien peu satisfaisant, sinon inadmissible (cf. MASPERO, *Recueil de Travaux*, t. I, p. 22, n.).

4. Voyez GRÉBAUT, *Hymne à Ammon-Ra*, p. 137 s.

XX^e et XXI^e dynasties¹ qui auraient été bien vus des prêtres d'Amen. Il ne manque que celles des rois qui auraient été mal vus du sacerdoce d'Amen. Ainsi, de la XVIII^e dynastie, il manque la reine Hatshepsetou, qu'on considérait « comme une usurpatrice² », et les derniers rois de la dynastie qui furent, plus ou moins, des adversaires du culte d'Amen; la XIX^e dynastie est au complet, sauf Hor-em-heb (qu'on s'attendrait à trouver)³ et Amenmésès, qui fut un usurpateur; les rois de la XX^e dynastie y sont tous, sauf les derniers, dont les règnes furent si éphémères qu'on paraît s'être peu soucié d'eux⁴. De la XXI^e dynastie, il manque Her-hor⁵; quant à Pionkhi, il serait mort en Éthiopie; l'absence de Ra-men-kheper est surprenante⁶. Il est possible que les momies de Hor-em-heb, de Her-hor, et au moins de quelques-uns des derniers Ramessides, et de Ra-men-kheper soient parmi les momies trouvées à Deir el-Bahari, au tombeau d'Aménophis II, ou parmi celles des prêtres d'Amen, et qu'on ne les ait pas encore reconnues.

Une des momies trouvées avec les momies royales à Deir el-Bahari est intentionnellement anonyme; il semble bien que la personne soit morte empoisonnée. Puis, pour maudire son âme dans l'autre monde, on a cousu son corps dans la peau d'un mouton, et on l'a mis dans un sarcophage probablement usurpé, mais, en tout cas, on s'est abstenu d'y inscrire son nom où la moindre indication qui révélerait son identité⁷. Mais lorsque, pour les sauvegarder, on réunit et on cacha les corps des souverains de l'Égypte, on s'est bien souvenu de lui et son corps a été mis soigneusement avec ceux des potentats. Tous ces faits indiqueraient qu'il avait été un personnage fort important, difficilement un prince; il est vrai qu'un prince peut bien avoir été assassiné pour une cause politique quelconque, mais maudire son âme est une vengeance du clergé contre un adversaire de la religion, un prince n'aurait pas eu l'autorité nécessaire pour être un adversaire bien dangereux du culte d'Amen et, par suite, pour avoir attiré sur lui une haine atroce du sacerdoce. La momie devrait donc être celle d'un roi, ennemi du culte et du sacerdoce d'Amen, mais de quel roi? Quant aux rois, dont les corps paraissent manquer, assurément on n'a pas de raison de croire qu'on aurait cherché à

1. Même Raskenen, de la XVII^e dynastie.

2. MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 197.

3. Pourtant le mystère qui plane sur son origine et sur son sort, puis le fait que sa momie paraît manquer (mais peut-être serait-elle perdue par un accident quelconque) fait penser que, peut-être, on le considérait comme un usurpateur. On peut supposer qu'il était de famille noble ou un homme du peuple qui aurait obtenu une influence, et les prêtres d'Amen s'en sont servis pour aider à rétablir le culte d'Amen, puis l'ont abandonné ou se sont débarrassés de lui (lorsque Ramsès I^{er} parvint au trône). Voyez MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 212 sqq.

4. Voyez MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 273-289. Il est probable qu'un nombre d'entre eux n'ont jamais régné, et leurs momies, par suite, n'ont pas été honorées par la protection des prêtres d'Amen.

5. Voyez MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 288, 354, etc. On peut expliquer l'absence de sa momie de diverses manières; peut-être serait-il mort et enseveli loin de Thèbes ou sa momie aurait-elle été détruite, peut-être est-elle parmi celles non identifiées.

6. Voyez MASPERO, *Histoire ancienne*, p. 414. Bien entendu, les momies des rois tanites de la XXI^e dynastie manquent. Ces rois, à l'origine du moins, furent loin de Thèbes et furent considérés comme étant plus ou moins des adversaires du culte d'Amen.

7. Le sarcophage fut, peut-être, celui d'une femme (ou fut destiné à une femme). Voyez VIREY, *Notice sur les Monuments du Musée de Gizeh*; MASPERO, *Les Momies royales*, dans les *Mémoires de la Mission française au Caire*; *Contes populaires* (roman de Sinouhit), etc. Cf. mon étude *La fille du Pharaon*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1895-1896.

maudire l'âme d'Amenmésès, non plus que celle d'un des derniers rois de la XX^e dynastie, encore moins celle d'Hor-em-heb ou de Her-hor. Enfin, Ra-men-kheper fut un grand prêtre d'Amen lui-même. Il ne reste donc que les derniers rois de la XVIII^e dynastie; mais, sauf un seul d'entre eux, ils ne paraissent pas avoir été des ennemis acharnés du culte d'Amen. On peut même croire qu'il y eut entente entre eux et le clergé; on comprend bien que les prêtres d'Amen ne se seraient pas préoccupés à sauvegarder les corps de ces rois, mais la haine du clergé contre eux doit être arrêtée au seuil de leurs tombeaux. De tous ces rois il ne reste donc qu'un seul, Khu-en-aten. Il serait bien intéressant que la momie anonyme fût celle du grand adversaire du culte et du sacerdoce d'Amen¹.

Le tombeau d'Aménophis IV a été détruit, son sarcophage a été brisé, peut-être, en cinq cents fragments par ou à l'instigation des prêtres d'Amen; il paraît qu'il y avait des fragments d'étoffe dans le tombeau, ce qui porterait à croire que sa momie fut détruite². Mais rien ne nous prouve que Khu-en-aten y fut jamais enseveli; de plus, la destruction de son corps n'aurait fait, selon les croyances de ces temps-là, que tuer son âme dans l'autre monde, ce qui n'aurait pas suffi à apaiser la rage du clergé contre lui, il leur aurait fallu maudire son âme, dans l'autre monde, pour tout temps et l'éternité. C'est bien, sans nom ou aucune indication qui révélerait son identité, soigneusement conservée par les prêtres d'Amen, mais cousue dans une peau de mouton et dans un sarcophage probablement usurpé, en tout cas sans un nom sur lui, qu'on devrait trouver la momie de Khu-en-aten³. Il paraît bien que le personnage dont la momie est anonyme serait mort empoisonné; il est bien possible qu'Aménophis IV ait été assassiné par ou à l'instigation des prêtres d'Amen. Peut-être le jour viendra-t-il où le voile qui couvre l'identité de la momie anonyme sera levé, alors on saura qui il fut; mais, en tout cas, pour le moment, aucune identification n'est plus plausible que de reconnaître que c'est celle du grand adversaire du culte et du clergé d'Amen, le roi Aménophis IV, c'est-à-dire Khu-en-aten⁴.

*
* *

Il y a des jours dans la vie, même des plus tristes, qu'on aime à se rappeler et à dire : « Alors je fus heureux, » de même que la vie d'un homme est celle d'un peuple. Des chagrins du présent font oublier ceux du passé, et on se plaît à se rappeler les gloires d'autrefois; chez les Égyptiens on supposait, comme des réminiscences d'enfance, qu'il y avait eu, dans un passé lointain, un temps de parfait bonheur. Bien plus

1. Voyez mes observations dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1898, p. 238, etc.

2. Communication verbale de M. Barsanti.

3. Peut-être fut-on, en quelque sorte, fasciné d'horreur par lui (comme un oiseau par un serpent), on le détestait trop pour détruire son corps, mais on le gardait et maudissait ainsi son âme.

4. Le visage de la momie ne paraît pas correspondre bien à celui de Khu-en-aten, tel qu'on le voit dans les représentations de ce roi, mais où il a été, peut-être, changé. — A ce sujet, voyez MASPERO, *Histoire des Peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 325, 326 et 330 (et illustrations); cf. *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, t. I, p. 550, etc., et pl. IX. J'espère revenir sur ce sujet.

historiques furent des souvenirs des hauts faits et gestes des IV^e, V^e et VI^e dynasties et de même les gloires des temps de la XII^e dynastie; mais aucune époque dans l'histoire des anciens Égyptiens, même dans l'histoire du monde, n'a autant ébloui tous les peuples, et cela même jusqu'à ceux de nos jours, que les gloires, plus fictives que réelles, des règnes de Ramsès II et de Mer-en-ptah.

Jadis il y avait une croyance qu'aussi longtemps le souvenir d'une personne durait sur la terre, que son âme vivrait dans l'autre; la mémoire d'une personne fut, en quelque sorte, inséparablement associée avec son âme. Quant à Khu-en-aten, il est loisible de croire que les prêtres d'Amen, pour maudire son âme dans l'autre monde, auraient gardé sa momie, cousue dans la peau d'un mouton et dans un sarcophage qui n'était pas à lui, afin de ne pas réveiller sa réminiscence, pour que sa mémoire fût oubliée, on n'y aurait pas tracé son nom. Quant à Mer-en-ptah, sa momie a été soigneusement conservée, ornée de fleurs, et son nom: *Ba-en-ra*, qui l'assimilait au soleil et lui promettait de vivre éternellement, fut tracé sur le linceul, au-dessus de là où fut son cœur. Le roi brigua l'immortalité; après plus de trois mille ans, sa mémoire est encore bien vivace et florissante. Aujourd'hui, il sort du tombeau en personne, son corps durera pour des siècles, mais on se souviendra, pendant bien des milliers d'années encore, du roi Mer-en-ptah Ba-en-ra.



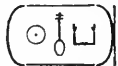
ZUR GESCHICHTE DER LIBATIONSFORMELN

VON

FR. W. VON BISSING

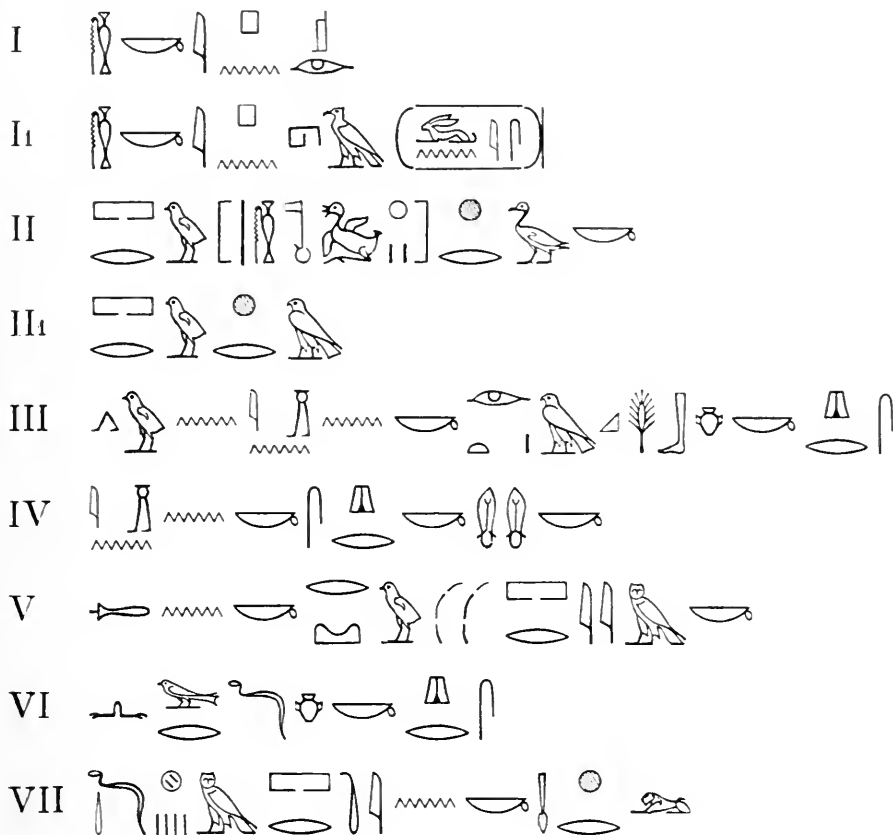
Die Inventarisierung der sog. Situlæ des Gise-Museums führte mich von selbst auf die Beschäftigung mit den darauf geschriebenen Formeln und deren Geschichte. Die häufigste von ihnen liess sich bis auf die Texte der Onnospyramide zurück verfolgen und erschien schon hier in nicht unberührter Gestalt. Da es immer von Interesse ist, einen ägyptischen Text durch die Jahrtausende verfolgen zu können, so habe ich das Ergebnis hier veröffentlicht. In der Überlieferung klafft, für mich wenigstens, leider eine Lücke: möchte es Beleseneren gegeben sein, sie auszufüllen!

I. — DIE FORMEL , ETC.

1. *Die Gestalt der Pyramidentexte.* — Ich lege zu Grunde  (Onnos), 10 ff. Paralleltexte bieten: *Onnos*, 32 ff., 78 ff., 343 ff.,   (Phiops), 231 ff., 261 ff., 348 ff., 559 ff. (nur Fragmente). Rein orthographische Abweichungen

1. Ich habe die drei grossen Zeitschriften, die Veröffentlichungen der *Mission du Caire*, Mariettes *Abydos*, das *Libro dei Funerali* und noch manches andere ohne Erfolg durchgesehn.

sind nicht angegeben. Die Einteilung in Kola geschieht nur aus Bequemlichkeit und soll keinen Sinnabschnitt bezeichnen.



Abweichende Lesungen


- I1. Am Schluss fügt Onnos 32 hinzu : , 78 .
- II. Die Worte [...] fehlen bei sämtlichen anderen Zeugen.
- IV. Hinter schiebt Onnos 34 ein.
- VII. Am Schluss giebt Onnos 346 .


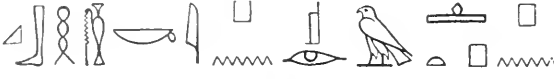
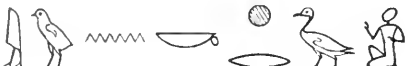


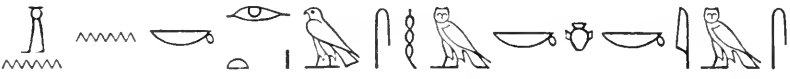

Dass die Zusätze zu I1 und VII den weggelassenen Worten in II entsprechen, ist eben so klar, wie dass beide aus liturgischen Randbemerkungen in den Text gekommen sind. Die ursprüngliche Fassung hat wohl II [...] bewahrt¹. Schwierig ist das in IV bei Onnos 34. Ist etwa dahinter ausgefallen? Das Einschiebsel sollte doch wohl als Glosse zu bezeichnen. Solche Erklärungen und Erweiterungen des Textes erkenne ich auch in I1 und II1, die sich gegenseitig bedingen; denn erst wenn für Osiris der König eintrat, war der Ausdruck « Dein Sohn » missverständlich. Ich übersetze nun den Text unter Weglassung der Einschiebsel.




(I) Diese Deine Libationen, Osiris (II) sind hervorgegangen von Deinem Sohn : (III) ich bin gekommen, ich bringe Dir das Horus-Auge, damit Dein Herz darunter sich erfrische, (IV) ich bringe es Dir unter Dich : (V) Empfange für Dich (?) die

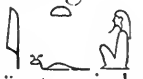


1. Wenigstens zeigen die Bilder der Situlen fast immer den Spendenden mit dem Wassergefäß und der Weihrauchpfanne in den Händen. Nur die Situlæ, die diese Scene darstellen, oder solche ohne Bilder, niemals aber diejenigen mit der Darstellung des Göttervereins und der Fahrt des Sonnenboots durch die Unterwelt, geben die hier besprochene Formel.





Flüssigkeit, die aus Dir hervorgegangen ist, (VI) damit nicht ruhe Dein Herz darunter. (VII) Sprich vier mal also : es geht für Dich¹ (?) heraus die Stimme.

2. *Die Gestalt des mittleren Reichs.* — Hier liegt leider nur der Text im Grab des  vor (*Mission du Caire*, I, S. 149, Zeile 201 ff.). Er lautet :

- I 
- I₁ 
- II 
- II₁ 
- III 
- III₁ 
- IV 

Es ist ohne weiteres klar, dass der Text, wie er hier vorliegt, die ältere Gestalt voraussetzt. Die Neuerungen sind nicht immer glücklich. Zunächst hat der Verfasser (oder wohl seine Quelle) Anstoss daran genommen, dass die beiden ersten Kola doppelt waren, das dritte einfach. Er hat also frisch weg aus IV unter einfacher Wiederholung der zweiten Hälfte von III die Worte  genommen, das Ganze mit  eingeleitet, ohne zu bemerken, dass er wenigstens die beiden Kola hätte umstellen müssen, denn  bezieht sich auf das erst III₁ folgende, « Horusauge ».

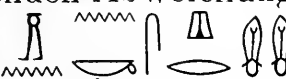


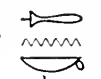

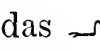




Die übrigen Abweichungen sind kaum besser. In I setzt  « mein Vater » doch voraus, dass der Spendende Horus ist. Damit verträgt sich aber schlecht II  für das gewöhnliche .



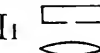
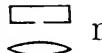
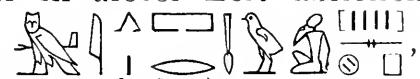
In IV habe ich den Anfang in Klammern gesetzt. Ich fasse ihn als Glosse « nämlich das, was Du wirfst » — eher geminierte Relativform als Infinitiv — die den alten Anfang verdrängt hat und den Ausdruck « Horusauge » in Verbindung mit dem folgenden erklären sollte : Der Libierende wirft die Libation unter die Füße des Osiris. Durch das Eindringen der Glosse in den Text ist dann wohl  zu  « das was sich befindet unter » geworden, denn an ein bedeutungsloses Zufügen des  wird man in dieser Zeit doch nicht gern glauben, oder ist es eine Variante zu  ? (s. oben). Einer Übersetzung bedarf der Text der XII Dyn. wohl kaum, so sehr stimmt er mit dem älteren überein.

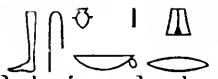

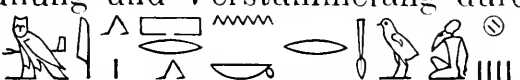
3. *Die Gestalt der Spätzeit.* — Leider kenne ich nicht ein einziges Beispiel der

1. Ist  Passiv =  (?).

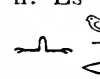
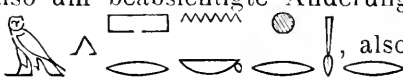
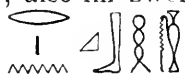
Formel aus der Zeit des älteren neuen Reichs¹. Weder die Thebanischen Gräber noch der Tempel von Abydos scheint sie uns bewahrt zu haben und vergebens habe ich im *Libro degli Funerali* danach gesucht. Es mag das Zufall sein; immerhin bleibt die Thatsache bemerkenswerth, dass auch die ältesten uns bekannten Situlae z. B. Petrie, *Denderah*, Taf. 24, 10-14, die Formel nicht haben. Um so reicher fliesst das Material für den Text in der « saitischen » Periode bis in die Ptolemäerzeit herab.

Ich beginne mit einer von Chabas in dem *Congrès de Saint-Étienne*, II, Taf. 3, veröffentlichten Opfertafel, die durchaus die Gestalt des Textes Onnos, 10 ff., bietet mit folgenden Abweichungen: in II fehlen die in [] geschlossenen Worte; in IV heisst es nur ; der Saite hatte also erkannt, dass hier eine doppelte Lesart vorlag und sich für die oben als Glosse erklärte entschieden. Die Ersetzung von  durch  in V beruht wohl darauf, dass er  als « ich bringe Dir dar » verstand². In VI bietet er dem jüngeren Sprachgebrauch entsprechend  im Absichtssatz für das  der Pyramiden. VII, giebt er  was wie oben angedeutet eine richtige Interpretation des alten Textes seien könnte³, während die in der Spätzeit geläufige Formel (s. u.) ein Missverständnis enthalten würde:  (alte Form von ) könnte eine falsche Deutung des  des alten Textes enthalten.

Sehr nahe dem alten Text steht auch die Gestalt der Formel auf der Situla Cairo, 3447 (*Rec. de Trav.*, VII, S. 120); lehrreich ist, dass hier hinter  bei I die vollen Titel des Gottes, hinter Osiris in I₁ hingegen Name und Titel des Verstorbenen sich finden — entsprechend dem oben zum Onnostext bemerkten. Der Text, der mit der Opfertafel übereinstimmt, bricht leider bei III hinter  ab. Vollständig enthält den Spruch Cairo, 3448, wo aber die Titel des Gottes Osiris hinter I, stehen, in II und öfters , in II₁  nach der in dieser Zeit üblichen Schreibung gelesen wird; IV ist ausgelassen, VII lautet: , also « komme, gehe hervor, Stimme; [vier] mal (nämlich zu wiederholen) ».

Als nächste schliesst sich an die Inschrift a der grossen Situla 3450 (*Rec. de Trav.*, VII, 119). Als Abweichungen hebe ich hervor: in III  « damit Dein Herz unter ihm herauskomme » (?) — was der Saite sich dabei gedacht hat, sehe ich nicht. Unverständlich ist auch die Umstellung von IV, das hinter VI kommt und lautet  « ich bringe Dir Deine Sandalen ». Vielleicht wurde der Saite zu dieser Anordnung und Verstümmelung durch das Schlusskolon VII geführt, das die Form hat:  « komme! Du bist (?) hervorgegangen auf die Stimme, vier mal (zu wiederholen) ».

1. Während der Correctur werde ich auf den Text im *Tombe des Vignes*, *Rec. de Trav.*, XXII, S. 87, aufmerksam. Ich hoffe ihn indem nächsten Heft dieser Zeitschrift zu behandeln.

2. Beide Abweichungen zeigt auch der ganz übereinstimmende Text im Grabe des Psametichos, *Rec. de Trav.*, 17, 18, Zeile 5 ff. Es handelt sich also um beabsichtigte Änderungen der Saitischen Zeit. Dagegen schreibt Psametichos  und , also im zweiten Satz verständiger als die Opfertafel. Bei Psametichos liegt uns auch die Überschrift  vor.

3. Da hier augenscheinlich die Passivform vorliegt.

Man sieht die Texte verwildern mehr und mehr.

Auf dem selben Gefäß tritt der Libationsspruch noch einmal auf; ich setze ihn ganz her, weil hier seine ursprüngliche Gestalt kaum mehr erkennbar ist.

I		Diese Deine Libationen, Osiris,
I ₁		Diese Deine Libationen, Osiris, Herr des Hades,
I ₂		Diese Deine Libation aus meiner Hand :
α		Du empfängst von ihr aus der Hand Deines Sohnes Horus
VII ₁		Deine Majestät geht hervor auf seine Stimme.
VII		Komme! Du gehst hervor auf meine Stimme.

Was ich mit α bezeichnet habe, ist wohl eine Contamination aus II und IV in der der Tote mit Horus gleichgesetzt wird. In VII₁ und VII liegt aber *vielleicht* eine alte Doppelfassung vor.


Stark verstümmelt ist auch der gleichfalls saitische Situlertext bei Pierret, *Études*, II, S. 121. Hier ist auch der Anfang umgestaltet :



II₂. Erscheint mir überhaupt nicht verständlich und im folgenden macht sich offenbar das Bedürfnis geltend möglichst viele Gottheiten einzuführen. Ganz gegen den ursprünglichen Sinn ist auch die Erwähnung des Weins und der « Speisen » « die aus dem Nu hervorgegangen sind ».

Verkürzt, aber in einer Variante ($\text{𓂏} = jn-j$) Verständnis beweisend, lautet die Formel auf der Situla Cairo, 3451 (*Rec. de Trav.*, VII, 120) mit dem selben Eingang wie bei der Louvre-Vase :







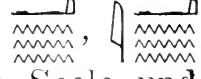



α  folgt der Name.

α. Kommt auf der selben Situla noch einmal vor als Überschrift gleichsam zu dem Bild der dem verstorbenen Bruder spendenden Schwester. Der Text lässt sich glatt übertragen: « (I) Empfange für Dich¹? diese Deine Spenden (II) die hervorgegangen sind aus Abydos. (III) Ich bringe Dir die Spende, die hervorgegangen ist aus Osiris, (VI) auf dass nicht ruhe Dein Herz darunter. (α) Du empfängst das Wasser [und den Weihrauch?] aus der Hand Deiner Schwester. » Wunderlich genug ist hier in III + II₁ Osiris an Stelle seines Sohnes Horus getreten, die Identification des Toten mit Osiris scheinbar fallen gelassen. Dem entspricht der Zusatz « aus Abydos » in II₁ (s. unten).

Als letzten Text gebe ich endlich die Formel der Situla Cairo, 3449² (*Rec. de Trav.*, VII, 120), der die Höhe der möglichen Verwirrung bezeichnet:

I  I₁ 
 III 
 VI 
 β 

III₁  folgt der Name des Verstorbenen.


Man mag in III  verbessern,  für  oder ,  erklären, der Text bleibt rettungslos. Der Zusatz β « damit lebe Deine Seele und wachse Dein Name » ist eine Ausführung und Erklärung des Vorhergehenden. Was in III₁ « damit Dein Herz sich erfrische für den Osiris u. s. w. » soll, kann man nicht sagen. Man ist versucht hinter  abzurechnen und  « gemacht für » zu conicieren, was dann auf die ganze Formel ginge.

So war nach dreitausendjähriger Dauer die alte Pyramidenformel zu einer völlig unverständenen Folge von einzelnen Sätzen geworden. Gedacht werden sich die Schreiber der Sprüche und wohl auch die Käufer der Vasen etwa ebenso viel dabei haben, wie die Leser der magischen Texte der Spätzeit und die Anhänger der Abraxas-Zauberei: wenn nur bekannte Götternamen und fromm klingende Laute ertönten, konnte der Erfolg nicht ausbleiben: je unverständlicher, desto wirksamer³.

1. So muss doch wohl übersetzt werden, vor allem um der Responson zu III + II₁ willen Vergl. auch III₁ bei Cairo, 3449.



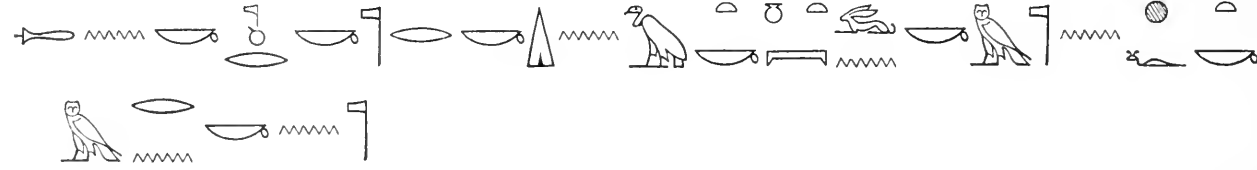
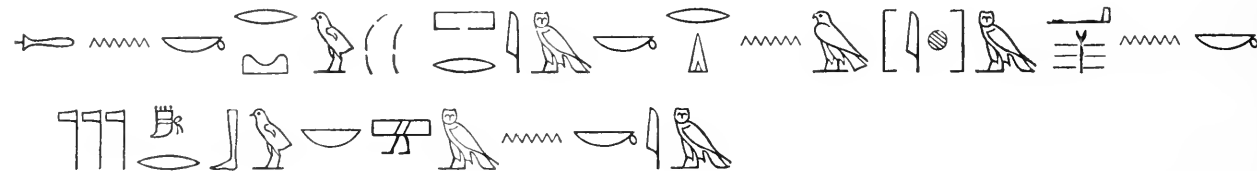
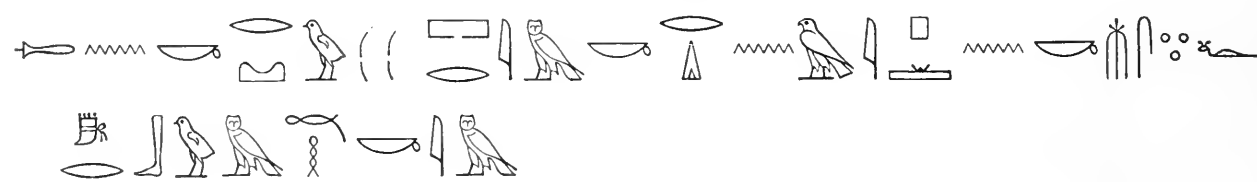


2. Die Texte der Bronzesitulae in Cairo werden demnächst in dem im Druck befindlichen betreffenden Band des *Catalogue général* erscheinen. Ich habe in der vorliegenden Arbeit *kleine* orthographische Versehen berichtigt. Die Texte sind schwer lesbar, aber immerhin besser geschrieben und erhalten, als man nach der Publication im *Recueil de Travaux*, VII, 119 ff. erwarten sollte.

3. Den Nutzen den uns späte Abschriften und Wiederholungen alter Texte gewähren, hat kürzlich


II. — DIE FORMEL 


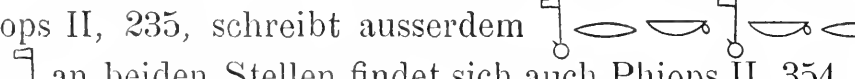

Dieser Spruch ist nur in den Pyramiden des Phiops I und II erhalten, und zwar folgt er bei Phiops II, 233 ff. und 351 ff., auf die erste Formel, während er Phiops I, 31 ff., Phiops II, 37 ff., 562 ff., selbständig auftritt. Die letzte Stelle ist leider so zerstört, dass sie nicht in Betracht kommen kann.







Ich lege im Folgenden Phiops I, 31 ff., zu Grunde und gebe, wie bei der ersten Formel nur solche Abweichungen an, die sachlichen Wert haben. Auch hier ist die Einteilung in Kola nur ein Notbehelf.

- I 
- II 
- III 
- IV 
- IV₁ 
- V 
- V₁ 



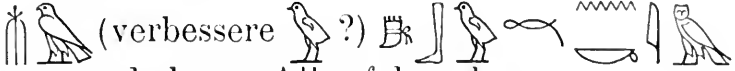


Abweichende Lesungen




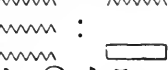
II. Phiops II, 38, schreibt wohl gut , also den Plural.

III. Phiops II, 38, 235 und 354, bieten auch hier die regelmässige Form . Phiops II, 235, schreibt ausserdem  und stellt III und IV um.  an beiden Stellen findet sich auch Phiops II, 354.

IV.   liest Phiops II, 39, und so, nur mit anderm Determinativ scheint nach der Grösse der Lücke auch Phiops I gelesen zu haben. Phiops II, 234, 352, bieten  . Phiops II, 352, ersetzt die  Form am Schluss durch .

G. Möller « über die in einem späthieratischen Papyrus erhaltenen Pyramidentexte » gut abgewogen. Man wird im Allgemeinen annehmen dürfen, dass in Papyri und bei nicht im Kult fortwährend gebrauchten Texten, die Tradition zuverlässiger ist als bei häufigen gleichsam abgenutzten Sprüchen, wie sie hier vorliegen.









IV₁.  fehlt bei Phiops II, 353; Phiops II, 39, liest ; Phiops II, 353,  (verbessere ?) . Phiops II, 235 ff., lässt dies Kolon ganz aus und ebenso Alles folgende.

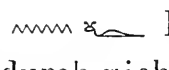
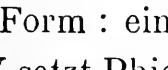
V.  hat Phiops II, 40 und 355, bei Phiops I ist das Zeichen zerstört, für  liest Phiops II, 355, , für :





V₁. Phiops II, 40,  ohne ; die andern Texte lassen V₁ aus.


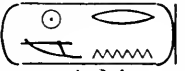
Es ist ohne weiteres klar, dass hier zwei Überlieferungen vorliegen, die auf denselben Grundtext zurückführen: Phiops I und Phiops II, 37 ff., einerseits; Phiops II, 233 ff. und 351 ff., andererseits. Dass die zweite Gruppe mit der ersten Formel zusammen schon in der Vorlage stand, ergibt sich aus der Verkürzung, die sie eben darum erfahren hat: IV₁ empfand man nach V der ersten Formel als zu häufige Wiederholung; im einzelnen freilich ist man bei der Kürzung des Textes verschieden verfahren.





Sodann scheint mir einleuchtend, dass in IV und IV₁ alte Doppelfassungen vorliegen. Vielleicht ist nur III ursprünglich und IV wie IV₁ aus dem Kolon V der ersten Formel entstanden. Jedes der Kola II, III, V, V₁, enthält eine etymologische Spielerei, während IV und IV₁ davon frei sind. Auch ist die Reihenfolge von III und IV unbestimmt.



Im Einzelnen ist zu bemerken:  in III der ersten Klasse verdient vor  der zweiten Klasse doch wohl sicher den Vorzug. Die Lesart von Phiops II, 235, kommt der allgemeinen Übereinstimmung der andern Texte gegenüber nicht auf. Die zweite Klasse erweist sich auch im Einzelnen als die schlechtere. Die Bedeutung von  in IV ist zweifelhaft. Das  wird sicherlich mit Maspero, *Rec. de Trav.*, XII, 59, als prostheticum zu erklären sein (Phiops II, 563,  ist  zu lesen), das bei der  Form für zweiradicalige Verben ja gebräuchlich ist. Dann ist es von  (BRUGSCH, *Wb.*, 1082) zerbrechen, zerstören abzuleiten.

In IV wie in IV₁ wechselt in der Überlieferung am Ende die  Form und die  Form: ein merklicher Bedeutungsunterschied entsteht dadurch nicht.

In V setzt Phiops II, 355,  für das gleichbedeutende  (ERMAN, *Gram.*, § 80, A), ebenda steht  für , was Maspero « diviseur » übersetzt. Ich kann damit nichts anfangen.


Bei V und V₁ muss man das Vorkommen des gleichen Spruchs an andern Stellen beachten: V und V₁ kehren beide in cap. 145 (Schack) wieder: , 174; Phiops I, 120; Mentesuphis () 155 ff.; Phiops II, 109. Ich setze die Abweichungen her.

Bei V₁: T. und M. geben , alle geben  (dass Phiops I hier verstümmelt ist, kommt nicht in Betracht),  hat T. die andern geben wie unser Text, doch mit Auslassung des .

Bei V: hier lautet die Fassung bei  180  und ebenso mit nur orthographischen Abweichungen Phiops I, 525 ff., Mentesuphis, 163. Sie ist zu übersetzen: « Es kommt Horus damit er

seinen Vater abschätze in Dir, und Du wirst verjüngt in Deinem Namen des sich verjüngenden Wassers. »

An welcher Stelle die Verse ursprünglich standen, kann nicht zweifelhaft sein : sie gehören notwendig in die Reihe der gleichartigen Sprüche des cap. 145 und sind an diese Stelle nur geraten weil der erfindungsarme Compiler auf II und III noch weitere Wortspiele folgen lassen wollte. Sie dürften folglich in den Text gekommen sein ehe IV und IV₁ dazu kamen d. h. unser « Urtext » erweist sich in diesem Fall als eine einfache Zusammenstückelung nicht für einander gedichteter Teile. Entstanden ist er natürlich in Anlehnung an die Formel I.

Ohne Verunstaltung ist es dabei nicht abgegangen. Aus der 2ten Person Pseudo-participii *rnpti* ist anscheinend die Pluralform von **ꜥꜣꜣꜣ** das Jahr geworden, und ob man  *rnpu* oder *rnpoꜣe* umschreiben muss, ist nicht sicher auszumachen, wenn auch das erste wahrscheinlich ist. Wer freilich der Horus der Jahre oder gar das Wasser der Jahre¹ sei, wird auch der altägyptische Verfasser kaum gewusst haben.

Und um den Spruch gut in Zusammenhang zu setzen ist der Eingang verstümmelt.

Man wird sonach in der Auslassung bei Phiops II den Versuch sehen, den Spruch einfacher zu gestalten und vermuten, dass die 2te Klasse die Nichtzugehörigkeit von V₁ zum übrigen erkannt hatte.

Ich versuche nun eine Übersetzung zu geben, bei der die Doppelungen und Zusätze in () eingeschlossen sind.

- I (Oh Osiris Phiops) Empfange (?) für Dich diese Deine Spenden.
- II Spende für Dich von Horus her in Deinem Namen der hervorgekommen ist aus der Spende.
- III Empfange (?) für Dich Dein Natron, damit Du Gott seiest, welches gab Deine Mutter Nut damit Du seist als Gott für Deinen Feind in Deinem Namen « Gott ».
- IV (Empfange (?) für Dich die Flüssigkeit, die aus Dir hervorgegangen ist, welche Dir Horus gab, damit die Götter für Dich Zerstörung machten an jedem Ort wohin Du gehen magst.)
- IV₁ (Empfange (?) für Dich die Flüssigkeit, die aus Dir hervorgegangen ist, welche Horus Dir gegeben hat, damit für Dich seine Kinder die Schätzung machen an dem Ort, dessen Du Dich bemächtigst.)
- V (Es zählt Dich der Horus der Jahre (?) in diesem Deinem Namen « Wasser Jährlich sich erneuend (?) »).
- V₁ (Erhaben ist er, Horus welcher seinen Vater abschätzt, in Dir in seinem Namen *Horbꜣjt-rpt.*)

Aus späterer Zeit ist mir diese Formel nicht bekannt. Sie scheint kein langes Leben gefristet zu haben.

1. Wenn *rnpoꜣe* zu umschreiben wäre.

III. — SCHLUSS

Wer die erste und die zweite Formel mit einander vergleicht, wird leicht erkennen, dass sie nicht unabhängig von einander entstanden sind. Die erste Formel ist die einfachere und steht der Urform gewiss näher. Dass sie aber nicht diese selbst darstellt, glaubte ich aus dem Auftreten von Doppelungen erschliessen zu dürfen¹, aus dem Eindringen von Glossen in den Text.

Die Formel so wie wir sie kennen, lag aber dem Verfasser der Formel II schon vor: Denn dieser gestaltet eines Teils das Kolon V der Formel I in IV und IV₁ der 2ten Formel aus (ja er schaltet diese Kola wahrscheinlich in den älteren, etymologisierenden Text erst ein); andererseits ist II doch nur eine wieder mit einem Wortspiel verbundene Umschreibung von I₁ und II₁ der ersten Formel. Die Unselbständigkeit des Verfassers von Formel II erhellt auch aus der ganz sinnlosen Einführung von V und V₁, die aus ihrem wahren Zusammenhang, einem alten Text voller Wortspiele, gerissen sind. Dabei sind in der äusserlichsten Art Veränderungen vorgenommen und ein neuer Horus-Beiname geschaffen worden.

Es scheint als ob die 2te Klasse der II Formel wenigstens dies letzte Flickwerk absichtlich fortgelassen habe und auch in IV₁ die lästige Wiederholung empfunden habe².

So etwa stellt sich das Bild der Überlieferung dar. Manches mag darin hypothetisch erscheinen, manches sich als falsch heraus stellen. Aber zweierlei, glaube ich, ergibt sich auch hier wieder, nichts Neues zwar, aber doch nützlich, wenn es durch neue Beispiele belegt wird:

1. Die Gestalt der uns vorliegenden Pyramidentexte weist weit zurück auf eine Anzahl einzelner Formeln und Gebete.

2. Diese Formeln und Gebete sind in den uns vorliegenden alten Inschriften und ebenso in den späteren Texten nicht nur durch Zufall entstellt, sondern auch absichtlich interpoliert, verkürzt und corrigiert. Nur in besonders glücklichen Umständen aber kann man zu der sicheren Reconstruction eines solchen Urtextes gelangen, wie es Erman mit dem Gebet an Nut gethan hat.

1. Das allerdings vom « Parallelismus der Glieder » begünstigt worden sein mag.


2. Man könnte das Verhältnis auch umgekehrt auffassen und in der 2ten Klasse die ursprüngliche Tradition sehen, die in der ersten erweitert wäre. Aber abgesehen davon, dass dann der älteste Text (Phiops I) die jüngere Gestalt böte, was an sich denkbar wäre, ist oben mehrfach darauf hingewiesen worden, dass die 2te Klasse die schlechtere zu sein scheint und zudem stimmen die beiden Texte der 2ten Klasse unter sich gerade in den Auslassungen nicht überein (s. oben).

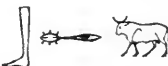
A TRAVERS LA VOCALISATION ÉGYPTIENNE

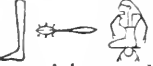




PAR

G. MASPERO

§ XIV. *Deux exemples d'obscurcissement d'A en o.* — L'obscurcissement de l'A égyptien en o, si fréquent, ainsi que nous l'avons vu à partir de l'époque saïte¹, est encore mal connu des égyptologues, et le peu d'attention qu'ils ont prêté jusqu'à présent à cet ordre de faits les empêche parfois de reconnaître la valeur exacte de certains mots, qu'ils rencontrent en transcription dans les papyrus ou chez les auteurs classiques. En voici deux exemples récents :

A. Dans son mémoire sur les *Papyrus-Urkunden*, Wilcken, rencontrant le nom $\text{M}\alpha\tau\alpha\iota$, dont on a le génitif $\text{M}\alpha\tau\alpha\iota\sigma\alpha\iota$, se rappelle aussitôt le copte $\alpha\alpha\tau\alpha\iota$ T. M. $\alpha\alpha\tau\alpha\iota$ T. $\pi\alpha$, *miles*, et il se demande si $\text{M}\alpha\tau\alpha\iota$ n'est pas la forme que le mot prenait dans le dialecte du Fayoum². Qu'une forme $\alpha\alpha\tau\alpha\iota$, $\alpha\alpha\tau\alpha\epsilon\iota$, ait pu exister dans ce dialecte, rien n'est plus probable, mais, comme dans beaucoup des formes où le bashmourique, — je garde, par commodité, ce nom pour désigner l'ensemble des dialectes encore mal classés de l'Égypte moyenne, — montre un A, quand les autres dialectes ont un o, c'est la forme antérieure de l'égyptien saïte et ramesside qui nous a été ainsi conservée. On sait avec quelle facilité les noms propres gardent des prononciations et des orthographe archaïques, *Langlois, Lefrançois, François*, à côté de *Langlais, Lefrançais, Français* : $\text{M}\alpha\tau\alpha\iota$ est l'équivalent de  *MAZAÏ, qui, ainsi que je l'ai indiqué déjà³, a précédé nécessairement $\alpha\alpha\tau\alpha\epsilon\iota$, $\alpha\alpha\tau\alpha\iota$, $\alpha\alpha\tau\alpha$.

B. Spiegelberg, rencontrant le nom du taureau d'Hermonthis,  B + KH, transcrit $\text{B}\alpha\sigma\chi\alpha\iota\sigma$, $\text{B}\acute{o}\chi\alpha\iota\sigma$, $\text{B}\alpha\sigma\chi\alpha\iota\sigma$, dans des textes gréco-égyptiens, le rapproche naturellement de celui de *Bacis*, qui, selon Macrobe, était donné au taureau d'Hermonthis⁴; mais il déclare qu'en présence des transcriptions grecques, qui montrent presque partout la voyelle ô (ö, une seule fois), la lecture *Bacis* de l'auteur latin ne lui paraît pas pouvoir être tolérée plus longtemps. Il propose donc de corriger le texte et d'y rétablir *Bucin* au lieu de *Bacin*⁵. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rien changer au texte latin, si les manuscrits portent vraiment *Bacis* en cet endroit.

Le verbe , *naître*, n'a pas laissé de dérivé copte à ma connaissance, mais son doublet différencié par le sens, , *concevoir*⁶, reparait dans cette langue sous la forme $\alpha\alpha\tau\alpha\iota$ M., avec $\epsilon\pi\alpha\alpha\tau\alpha\iota$, *concupere*, $\alpha\alpha\alpha\tau\alpha\iota$, $\pi\alpha$, *conceptio*. Or, les variantes du prototype égyptien présentent, à côté de , les formes , avec le signe  qui suppose un A

1. Cf. *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 154-155, 159; t. XX, p. 153, 156 sqq.; t. XXII, p. 218 sqq.

2. *Archiv für Papyrusforschung*, t. I, p. 144.

3. *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 160.

4. MACROBE, *Saturnales*, I, XXI, 20 : « in oppido Hermunthi magnifico Apollinis templo consecratum soli colunt taurum, *Bacin* cognominantes ».

5. SPIEGELBERG, *Buchis der heilige Stier von Hermonthis*, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, t. I, p. 339-342.

6. Je n'insiste pas ici sur l'alternance de Δ Q et de \ominus KH dans la même racine, cette alternance paraissant légitime à M. Spiegelberg comme à moi (*Archiv*, t. I, p. 339).

à la première syllabe, ce qui nous donne pour la vocalisation du mot, ΒΑΚΑΟΥ, et, avec la forme en -T, *BAKAÏT-BAKAÏ-BAKEÏ-ÉORT. Je pense que le nom du taureau et, par suite, la racine \int ← B-KH ont eu la même histoire : *BAKHAÏ est devenu *BOKHEÏ-BOUKHEÏ-Boûχις-Bôχις. Il me semble que les deux formes Boûχις-Bôχις des textes gréco-égyptiens et Bacis de Macrobe sont également légitimes au point de vue philologique, et qu'il n'y a pas lieu de corriger *Bacin* en *Bucin*. Macrobe aura puisé son renseignement chez un auteur qui, lui-même, connaissait directement ou indirectement la forme ΒΑΚΗ du nom du taureau. La prononciation BACIN qu'il a notée représenterait seulement une tradition plus archaïque que ΒΟΥΚΗΣ-ΒΟΚΗΣ.




§ XV. *Un nouvel exemple de π pour πη.* — J'ai interprété le copte πητωκ, *four*, par \int ← πητωκ, \int ← πητωκ¹ : j'ai relevé depuis un texte bilingue démotique et copte qui confirme cette façon de voir. Le *Papyrus Casati* connaît un nom de localité, Πητωκωρ, que son antigraphe démotique rend par les groupes \int ← πητωκωρ². Brugsch, qui le premier signala ces textes, avait transcrit d'abord le nom \int ← πητωκωρ³; il reconnut par la suite la valeur réelle du groupe initial, et il transcrivit correctement \int ← πητωκωρ⁴ : substituant au \int de Brugsch le \int , qui est le prototype véritable du signe démotique de l'article, on a pour la forme hiéroglyphique du nom \int ← πητωκωρ⁵, en lettres coptes ΠΗΠΩϞωρ, auquel le grec Πητωκωρ répond exactement avec l'équivalence π pour πη, comme dans πητωκ.

§ XVI. — Que le suffixe du féminin fût une flexion lourde et qu'il déplaçât l'accent tonique du mot auquel il se joignait, c'est ce qui résulte bien, je crois, des exemples que j'ai cités depuis quelques années au cours de ces études, et, notamment, des mots dissyllabiques en égyptien comme \int ← *SABAÏT, \int ← *PARAÏT, \int ← *HARAÏT, qui sont devenus monosyllabiques en copte cêω, πρω, ρρω, dans les conditions que j'ai indiquées, surtout quand, à côté de la forme féminine, le copte nous a conservé la forme masculine accentuée différemment, comme dans ρω T. M., ρω T. π, *serpens*, à côté de ρω M. †, ρω, ρω T. τ, τε, *vipera*⁶. Le catalogue des monosyllabes en ε, η final, tels que πε T. τ, *cœlum*, σεη T. M. τ, *vox*, nous permet de déduire des conclusions semblables à celles que j'ai tirées de celui des monosyllabes en ω-ο-οτ final⁶. Si l'on passe aux dissyllabes féminins qui présentent les mêmes finales, on voit de suite que la place de l'accent y est sur la dernière, comme dans πρω, ερω T. τε, ερω M. †, *portus*, ψηη T. M. τ, *longitudo*. Enfin, des considérations du même genre tendent à prouver que, dans les dissyllabes en -ε, -ι, final, l'accent posait de même sur l'-ε, -ι, du féminin au moins à l'origine. De là, cette affirmation, dont je me suis contenté jusqu'à présent, que la terminaison -IT[ET] attirait l'ictus à elle et prenait souvent l'accent tonique du mot. Elle a suffi pour les recherches préliminaires, mais, au point






1. *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 64.
2. *Papyrus Casati*, 11, 3, 47, 2.
3. *Dictionnaire géographique*, p. 160.
4. *Zeitschrift*, 1884, pl. I, n° 2, et p. 13-14.
5. *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 150 sqq.
6. *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 154 sqq.

où j'en suis arrivé actuellement, je ne pourrais la maintenir dans la forme où je l'ai présentée d'abord, sans risquer de tomber moi-même ou de faire tomber le lecteur dans des erreurs graves.


Il est certain, en effet, que, au moins dans son état dernier qui est le copte, l'égyptien a eu l'accent tonique sur la syllabe qui précède celle qui contient l'ε-ι du féminin. Le fait est évident pour des mots comme *ἐντ* *T. M.* τ, *costa*¹, *ⲛⲓⲗ* *M.* †, *ⲉⲓⲗ* *T. B.* τε, *manus*, *κως* *κως* *M.* †, *sepulchrum*, *κωρ* *κωωρ* *T. M.* †, τ, *angulus*, *vertex*, *summitas praerupta*, *ⲙωρ* *M.* †, *arsio*, *accensio*, *ⲉⲟⲗ* *M.* †, *linum*, *ellyphnium*, *ⲗⲟⲙ* *M.* †, *ⲉⲟⲙ* *T.* τ, *vis*, *robur*, *ⲗⲟⲙ* *M.* τ, *lebes*, *olla*, *ⲉⲟτ* *T.* τ, *cetas*, *qualitas*, et bien d'autres. Stern, les étudiant, avait vu qu'ils avaient subi une mutilation, et il a déclaré qu'ils avaient traversé un état antérieur où ils possédaient la terminaison -ε, -ι². De fait, un nombre suffisant de mots de ce type se rencontrent, soit dans le même dialecte, soit dans un des dialectes voisins, avec un doublet en ε-ι qui représente leur forme régulière la plus ancienne :

<i>ⲛⲓ</i> <i>M.</i> τ, <i>numerus</i> ,	<i>ⲛⲓ</i> <i>M.</i> <i>ⲛⲓⲉ</i> , <i>ⲛⲓⲛⲓⲉ</i> <i>T.</i> τ, de  *ΑΙΡΑΙ-ΑΡΕΙ,  ΑΡΑΙΤ,
<i>ⲟⲩⲟⲙ</i> <i>M.</i> †, <i>socrus</i> ,	<i>ⲟⲩⲟⲙ</i> <i>M.</i> †, <i>ⲟⲩⲟⲙⲉ</i> <i>T.</i> τ,
<i>ⲉⲓⲟⲩⲛ</i> , <i>ⲉⲓⲟⲩⲛ</i> <i>T.</i> τ, <i>balneus</i> ,	<i>ⲉⲓⲟⲩⲛⲉ</i> <i>T.</i> τ, <i>ⲉⲓⲟⲩⲛⲓ</i> <i>M.</i> †,
<i>ⲛⲁρⲉ</i> <i>T.</i> τ, <i>collus</i> , <i>cervix</i> ,	<i>ⲛⲁρⲉ</i> <i>T.</i> τ, <i>ⲛⲁρⲉⲓ</i> <i>M.</i> Ⓟ, †, de  *ΝΑΗΑΒΙΤ,

et d'autres. De plus, une partie de ceux pour lesquels nous ne possédons pas de doublets de ce genre en copte ont, à notre connaissance, un prototype hiéroglyphique muni de la terminaison féminine ◡, IT [ĒT] ordinaire :

<i>ⲟⲩⲟ</i> <i>M.</i> τ, <i>victus</i> ,	 [vNKH]OUÍTOU,
<i>ⲟⲩⲁⲩⲩ</i> <i>M.</i> τ, <i>albedo</i> , <i>candor</i> ,	 [OUBKH]AÍT,
<i>ⲟⲩⲛⲁⲙ</i> <i>T. B.</i> , <i>ⲟⲩⲛⲁⲙ</i> <i>B.</i> τ, <i>ⲟⲩⲛⲁⲙ</i> <i>M.</i> †, <i>dextera</i> ,	 [OUNM]AÍT,
<i>ⲧⲟⲓⲉ</i> <i>M.</i> †, <i>ⲧⲟⲓⲉ</i> , <i>ⲧⲟⲓⲉ</i> <i>T.</i> τ, <i>assumentum</i> , <i>fascia</i> ,	 [Zs]OUÍTOU,
<i>κως</i> , <i>κως</i> <i>M.</i> †, <i>sepulchrum</i> ,	 [KRS]AÍT,

pour ne citer que ceux-là. Il est donc certain que tous les féminins de ce type, conservés en copte, ont passé par une forme en -ε ou en -ι final, qui les rattache au type ordinaire des noms égyptiens. Ils ont donc eu, comme ces derniers, un accent sur -ε, -ι, soit sur la flexion -IT [ĒT], mais comment expliquer que cet accent a disparu et qu'il ne leur est plus resté qu'un accent sur la voyelle de la première syllabe radicale?

Pour comprendre mieux ce qui s'est passé, prenons un exemple, le mot  s+N, et étudions-le au point de vue vocalique. Le mot était certainement dissyllabique à l'origine et formé de deux syllabes ouvertes, s(?) + N(?). La voyelle de la première syllabe devait être un A, obscurci plus tard en o, selon la règle que j'ai mentionnée souvent, car on trouve en copte *ⲉⲟⲩ* *T. M.*, *ⲉⲟⲩ* *B.* π, *frater* : le bashmourique a con-

1. Cf., pour ce mot, le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 190.

2. STERN, *Koptische Grammatik*, § 125, p. 60; § 128, p. 61; § 129, p. 62.

servé, ici comme presque toujours, la vocalisation la plus ancienne. La forme $\sigma\alpha\gamma$ *T.*, $\sigma\eta\gamma$ *T. B.*, $\sigma\eta\sigma\gamma$ *M. B.*, du pluriel montre que la voyelle de la seconde radicale était également un α' : probablement fallait-il joindre à cette vocalisation, au moins pendant les époques antiques, l'ou léger de la terminaison masculine singulière. On a donc, pour le masculin singulier, la prononciation vraisemblable * $S\acute{A}NAOU-S\acute{A}NA$ avec l'accent sur la première syllabe, comme le prouve la place de la voyelle dans le copte $\sigma\alpha\pi$ - $\sigma\alpha\pi$. Ajoutons à $S\acute{A}NAOU-S\acute{A}NA$ la terminaison lourde du féminin, - $\bar{I}T$ [$\bar{E}T$], et voyons quelles seront les prononciations possibles du mot \downarrow $\overset{\sim}{\sigma}+N+\bar{I}T$, *sœur*, qui résultera de cette combinaison.

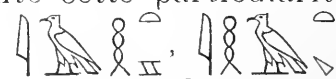



A. Et d'abord, prenons la première syllabe : le féminin de $\sigma\alpha\pi$ *B.* et de $\sigma\alpha\pi$ *T. M.* y présente dans les deux dialectes la même forme en \bar{o} long, $\sigma\omega\pi$ - $\sigma\omega\pi$. Steindorff l'explique par une loi d'après laquelle toute voyelle brève peut s'allonger, lorsque la syllabe dans laquelle elle se trouve passe à l'état de syllabe ouverte, α et ϵ en η , \circ en ω : $\sigma\alpha\pi$, *frère*, syllabe fermée, avait un \circ bref, mais, l'adjonction de l' ϵ du féminin ayant pour effet d'ouvrir la première syllabe, l' \circ bref se muait en ω long². Je reviendrai plus loin sur cette loi. Essayons d'abord de retrouver le mécanisme de l'allongement qu'on observe au féminin. La présence de l' \bar{o} à cette place nous montre que nous avons affaire à un phénomène d'époque relativement récente, puisqu'il ne remonte pas plus haut que le moment où l' α commença à s'obscurcir en \circ , soit probablement à la fin de l'époque thébaine et pendant la première époque saïte. Des altérations analogues se rencontrent dans un certain nombre d'autres mots, $\epsilon\omega\pi$ *M.*, $\epsilon\omega\omega\pi$ *T.*, *malus, moxius*, $\epsilon\sigma\pi$ *M.*, $\epsilon\sigma\pi$ *T.* τ , *noxā*, $\epsilon\theta\omega\psi$ *M.*, *Æthiops*, $\epsilon\theta\omega\psi$, *Æthiopissa*, $\kappa\sigma\pi$ *M.*, *surdus*, $\kappa\sigma\pi$, *surda*, $\psi\omega\pi$, $\psi\omega\omega$ *T. M.* π , *socer*, $\psi\omega\omega$ *T.* τ , $\psi\omega\omega$, $\psi\omega\omega$ *M.* \dagger , *socrus*, $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$ *M.*, $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$ *T. M.*, π , *camelus*, $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$ *M.* \dagger , $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$ *T.* τ , *camela*, et ce changement est attribué justement par Stern à l'influence de la flexion féminine³. Les exemples ne sont pas assez nombreux pour qu'on en découvre la règle à première vue, et les données qui en résultent sont assez contradictoires : si les \circ brefs du masculin s'allongent, comme c'est le cas pour $\sigma\omega\pi$ de $\sigma\alpha\pi$, les ω longs du masculin s'abrègent tout aussi bien dans $\epsilon\sigma\pi$ - $\epsilon\sigma\pi$ de $\epsilon\omega\pi$ - $\epsilon\omega\omega\pi$ et dans $\epsilon\theta\omega\psi$ de $\epsilon\theta\omega\psi$. Ce sont, je crois, les deux formes $\kappa\sigma\pi$, *surda*, et $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$, $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$, *camela*, qui peuvent nous fournir la solution du problème. Le mot $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$, $\sigma\alpha\mu\sigma\lambda$, a d'autant plus d'importance en l'espèce qu'il est emprunté à une langue étrangère; pour qu'il ait revêtu au féminin une vocalisation si différente de celle que le féminin a d'ordinaire dans la langue d'origine, il faut que l'analogie l'ait plié aux règles que le féminin subissait en égyptien vers l'époque où il s'est fixé dans sa prononciation actuelle. Cet exemple et celui

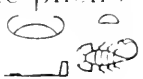

1. Steindorff admet aussi la présence de cet α final : « Die... Nomina $\sigma\alpha\pi$ Bruder und $\sigma\alpha\pi$ Schiff bilden die Purale $\sigma\eta\gamma$ und $\epsilon\eta\gamma$. Beiden liegt eine Singularform * sna und * $ed'a$ zu Grunde » (*Koptische Grammatik*, § 113, p. 62). $\sigma\alpha\pi$ répond en effet à l'antique $\sigma\alpha\pi$ $\sigma\alpha\pi$ * zai , où l' α s'est obscurci en \circ .


2. STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, § 33 b, p. 25 : « Umgekehrt werden kurze Vokale gedehnt, wenn die Silbe geöffnet wird, und zwar α zu η , ϵ zu η , \circ zu ω (bez. $\sigma\gamma$, § 33 a); z. B. $\pi\alpha\kappa$, *dir*, aber $\pi\eta\pi\pi$ (*nē-tēn*), *euch*; $\psi\omega\omega$, *Schwiegervater*, aber $\psi\omega\omega$, *Schwiegermutter*; $\sigma\alpha\pi$, *Bruder* (äg. * son), aber fem. $\sigma\omega\pi$, *Schwester* (äg. * $sō-net$) u. a. m. »

3. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 100, § 205.

de *κατρι* nous permettent d'invoquer le témoignage des effets produits sur la vocalisation d'un thème nominal par l'adjonction d'un autre suffixe, celui du pluriel; *καμοτλ* *M.* fait au pluriel *καμοτλι* *M.*, *cameli*, et toute une série d'autres mots qui ont perdu l'ι-ουι final du nombre conservent la modification intérieure de α en ατ, ainsi : *αθατ* *M.* π, *onus*, *αθαττ*, *απαττ* *T.* *M.* π, *jusjurandum*, *απαττ* *T.* *M.* π, π, *ακαττ* *T.* *M.* π, *afflictio. dolor*, *ακαττ* *M.* ραπ, *εθωττ* *M.*, *Æthiops*, *εθατττ*, *Æthiopes*, *επαττ* *T.* *M.*, *vinculum. funis*, *επαττ* *M.*, *επεταττ* *B.* ρπ, *επαττ* *M.* π, *brachium*, *επαττ* ραπ, *σαλαττ* *M.* †, *pes*, *σαλατττ* *M.* *B.* ραπ. L'exemple de *καμοτλι* *M.* ραπ, *cameli*, où l'ι pluriel a subsisté, montre bien que le changement survenu dans la syllabe accentuée est dû à l'adjonction de la flexion : *αθαττ*, *απατττ*, *εθατττ*, *ακατττ*, *επατττ*, *επατττ*, *σαλατττ*, supposent des formes antérieures avec suffixe **αθατττι*, **απαττττι*, **εθαττττι*, **ακαττττι*, **επαττττι*, **επαττττι*, **σαλαττττι*, semblables en partie du moins aux formes féminines en ι. Or, les formes en ατ, ατ̄, se résolvent sur la tonalité ο, ainsi que nous l'avons vu, c'est-à-dire sur la tonalité qu'on observe dans *κοιτε*, *κοιτι*, *εθωττι*, *πρωτε*, etc. Il me paraît donc probable que ceux du moins de ces noms féminins dont la première syllabe correspond à celle d'un thème en Α de l'ancien égyptien ont passé par des formes en ΑΟΥ-ατ̄ avant d'arriver à leurs formes actuelles en ω, ο, et qu'on a eu **καουτι-καουτε*, **εαουτι-εαουτε*, **παουτι-παουτε*, avant de prononcer *κοιτι-κοιτε*, *κοιτι-κοιτε*, *πρωτι-πρωτε*, avec un accent sur la première, comme le montrent les formes telles que *πρωτε* *M.* †, *socrus*, d'où l'ι est tombé. Pour exprimer le résultat jusqu'à présent acquis sous forme de règle, on peut dire que, au moins à l'époque qui précéda immédiatement la période gréco-copte, l'adjonction à un thème nominal de la flexion du féminin déterminait souvent, dans la syllabe qui supportait l'accent tonique, l'apparition d'un τ, ου-ο, qui, se diptonguant plus tard avec l'Α primitif du thème, aboutit à une prononciation ω ou ο selon les cas. *ΣΑΝΑΟΥ-ΣΑΝΑ*, élargi par la suffixion de -ίτ, donne donc alors au féminin une vocalisation *SAOUNAIT*, *SAOUNI-κώιι[ε]*, avec un accent sur la syllabe ainsi modifiée.

Si nous examinons maintenant quelle forme présente en copte la première syllabe de tous les noms féminins dissyllabiques ou polysyllabiques en ε-ι final, nous remarquerons, au cours de cet examen, des faits de nature à appuyer cette idée, mais aussi à en modifier l'expression. Prenons les thèmes qui ont ω-ο-οτ en copte à la première syllabe, et d'abord *ιωρε*, *ειωρε* *T.* π, *ιορι* *M.* π, *ager*, qui présente cette particularité d'avoir changé de genre et de répondre à un féminin antique,  **ΑΗΑΙΤ*, *ΙΑΗΑΙΤ* : la transition entre la forme antique et la moderne sera **ΑΟΥΗΑΙ-ΙΑΟΥΗΑΙ-ΙΑΟΥΗΑΙ-ΙΑΟΥΗΕ-ιωρε-ιορι*. De même, *κωτε* *T.* τ, *ager, campus*, se rattache à  **SAKHAÏT*, par **SAOUKHAÏT-SAOUKHAÏ-SAUCHE*; *ερωτε* *T.* τ, π, *ερωτι* *M.* *B.* π, †, *lac*, à  **ARATAÏT-ARAOUTAÏT-ERAOUTAÏ-ERAUTE*. Pour les mots qui ont ωω, οο, la marche suivie a dû être un peu différente, et je crois qu'elle nous est indiquée par des formes telles que *κοοττε*, *κωοττε* *T.* τ, *κωοττι* *M.* †, *ovum*, de  : il semble en effet que le ∫ initial du mot égyptien ait été vocalisé en Α, ce qui donnerait la série **SAOUHAÏT-SAOUHAÏ-SAOUHE*, et, par obscurcissement de l'Α, *κοοττε-κωοττε* : la transformation de l'Α en ο s'est produite avant que la dipton-

gaison de l'A et de l'ou se fût accomplie, puisque le copte a $\omega\sigma\upsilon\gamma\epsilon$ - $\sigma\sigma\upsilon\gamma\epsilon$ et non * $\sigma\omega\gamma\epsilon$ - $\sigma\omega\gamma\epsilon$. Dans les cas où il y a une voyelle redoublée, comme dans $\epsilon\omega\omega\iota\epsilon$, $\omega\omega\omega\iota\epsilon$, et ainsi de suite, un troisième procédé est entré en jeu probablement. La variante bashmourique du mot pour *nourrice*, $\omega\omega\omega\iota\iota$, nous montre en effet l'a doublé à la première syllabe. Au lieu de diphtonguer la voyelle, l'addition du suffixe en a provoqué l'allongement, * $\text{MAN}\bar{\text{A}}\bar{\text{I}}\text{T}$ -* $\text{MAN}\bar{\text{A}}\bar{\text{I}}$ -* $\text{MAN}\bar{\text{E}}\bar{\text{I}}$ -* MANI , est devenu * $\text{MAAN}\bar{\text{A}}\bar{\text{I}}$ -* $\text{MAAN}\bar{\text{E}}\bar{\text{I}}$ - $\omega\omega\omega\iota\iota$, et non $\text{MAOUN}\bar{\text{A}}\bar{\text{I}}$, MOOUNE - $\text{M}\bar{\text{O}}\text{OUNE}$ sur le modèle de $\sigma\sigma\upsilon\gamma\epsilon$: après quoi, l'A s'obscurcissant en thébain, la transformation du premier A en o a entraîné celle du second $\omega\omega\omega\iota\epsilon$, tandis que le memphitique se contentait de la voyelle simple $\omega\omega\omega\iota$ pour * $\text{MAN}\bar{\text{E}}\bar{\text{I}}$ -* MANI . Le même phénomène s'est passé, je crois, pour $\sigma\sigma\omega\sigma\gamma\epsilon$ T. τ. *scorpius*. L'ancien égyptien  * $\text{OUAHA}\bar{\text{I}}\text{T}$ a donné directement le dérivé $\sigma\sigma\omega\sigma\gamma\epsilon$ T. τ. par obscurcissement de l'A en o; mais, à côté de la forme simple $\text{OUAHA}\bar{\text{I}}$, il a dû y avoir la forme allongée * $\text{OUAAHA}\bar{\text{I}}$, dans laquelle le second A s'est enharmonisé au premier pour fournir $\sigma\sigma\omega\sigma\gamma\epsilon$. Ici encore, l'étude des pluriels nous donne un grand nombre de formations qui confirment cette exposition, et un pluriel $\sigma\omega\omega\omega\gamma$ T. de $\sigma\omega\omega\gamma$, *sanguis*, suppose un * SNAAF -dérivé de même du singulier SNAFOU , . Je ne fais ici qu'indiquer le fait, afin de ne pas élargir cet article outre mesure.

Je n'ai examiné jusqu'à présent que des noms dans lesquels l'A thématique s'était, ou diphtongué en AOU pour aboutir à o, ou obscurci directement en o-ô. Il y a toutefois nombre de cas où le même A s'est diphtongué en AI pour aboutir à -e. Sans revenir sur des faits que j'ai déjà étudiés longuement par ailleurs, j'en prendrai ici ce qui est nécessaire pour ma démonstration. La combinaison A+I a subsisté quelquefois en copte, comme dans $\epsilon\lambda\iota\pi\tau\iota$ M., *corbis*, à côté de $\epsilon\lambda\iota\pi$ T. M. τ, qui dérive d'un antique * $\text{BARA}\bar{\text{I}}\text{T}$, par * $\text{BARA}\bar{\text{I}}$ - $\text{BAIRA}\bar{\text{I}}$ - $\text{BAIRE}\bar{\text{I}}$, comme dans $\omega\omega\iota\pi\epsilon$ T., *fasciculus*, de * $\text{MARA}\bar{\text{I}}\text{T}$, et, dans ce dernier cas, le memphitique, en conservant l'i, a élargi directement l'A premier en η , $\omega\eta\iota\pi\iota$ M. Cette combinaison AI s'est diphtongué presque toujours et a produit un η : ainsi,  * $\text{ZABA}\bar{\text{I}}\text{T}$ - $\text{TABA}\bar{\text{I}}\text{T}$ a produit $\tau\alpha\iota\eta\epsilon$ T. τ, $\tau\alpha\iota\eta\iota$ M. †, *arca, capsula*, puis $\alpha\iota$, diphtongué, aboutit à $\tau\eta\eta\epsilon$ T. τ, $\theta\eta\eta\iota$, $\theta\epsilon\eta\iota$ M. †. Il est donc vraisemblable que des noms comme $\gamma\pi\eta\pi\epsilon$ T. τ, $\gamma\pi\eta\pi\iota$ M. †, *flos*, ont eu des formes telles que * HRAIRE - HRAIRI , et remontent par elles à un antique * $\text{HARARA}\bar{\text{I}}\text{T}$ - $\text{HERARA}\bar{\text{I}}\text{T}$. L'adjonction de la flexion féminine produit donc ici sur la syllabe accentuée l'effet que je signalais seulement la modification se produit par l'introduction dans la syllabe d'un son secondaire I.

En résumé, la règle indiquée plus haut peut prendre pour le moment la forme suivante : *la présence à la fin d'un thème nominal de la flexion it[ET] du féminin déterminait le plus souvent, dans la syllabe de ce thème qui portait l'accent tonique, soit l'allongement de la voyelle radicale A [o], soit l'apparition derrière cette voyelle d'un son complémentaire ou, i, qui, bientôt diphtongué avec elle, aboutit en copte à ω -o, η -e. Inversement, lorsque, dans un mot copte féminin — ou masculin dérivé d'un féminin antique, — on rencontre, à la syllabe qui porte l'accent, un ω -o, η -e, on peut rétablir probablement, à l'âge immédiatement antérieur, une prononciation $\bar{\text{A}}\text{OU}$, $\bar{\text{A}}\bar{\text{I}}$, puis AOU, Aî, enfin A.*

B. Passons maintenant à la seconde syllabe - $\pi\iota$, - $\pi\epsilon$. Elle résulte, comme nous

l'avons dit, d'une forme antérieure -NAÏT, où l'A du thème nominal et l'I de la flexion féminine, d'abord en hiatus, se sont diphtongués pour aboutir en thébain à -e par * $\widehat{\text{AI}}\text{-}\widehat{\text{AE}}$, en memphitique à -i par * $\widehat{\text{AI}}\text{-}\widehat{\text{EI}}^1$.


La syllabe NA étant atone, puisque l'ictus se trouvait sur la syllabe SA de *SANAOU-^{~~~~~}*SANA, \downarrow \uparrow , et, d'autre part, l'IT[ET] du féminin étant flexion lourde, le mot antique avait, à côté de son accent tonique sur SA, un accent second sur -IT[ET]. Le jour où les sons A-I, d'abord en hiatus, SÁNA-ÍT, se diphtonguèrent, ce fut nécessairement pour former une diphtongue ascendante, c'est-à-dire une diphtongue où l'A fut prononcé très vite et très faiblement, mais où l'I fut prononcé fortement, *SÁNAĪ : celui-ci devient SÁNAĒ-SÁNĒ-COŪC ou SÁNEĪ-SÁNI-COŪI, par la marche que les diphtongues ascendantes de ce type suivent naturellement dans les langues. La diphtongaison, supprimant l'atone médiale A, met en contact direct les deux syllabes accentuées dont le mot se compose désormais, CŌŪĒ-CŌŪĪ. Il est probable que la syllabe qui portait l'ictus du thème nominal était prononcée un peu plus fortement que l'autre, car l'on voit peu à peu la prononciation de l'I-e final s'affaiblir jusqu'au moment où le son disparaît complètement et n'est plus écrit. *SŌNĒ devient SŌNĒ, et si *SŌNĒ lui-même ne passe pas à *SŌN parallèlement au masculin COŪ, du moins un certain nombre de mots se présentent-ils à nous sans leur I-e final dans l'orthographe copte, ne fût-ce que ceux que j'ai cités déjà, ⲛⲓ M. ⲛⲓ M. ⲛⲓⲉ T. τ , *numerus*, ⲛⲁⲟⲩ T. ⲛⲁⲟⲩⲉ T. τ , ⲛⲁⲟⲩⲓ M. ⲉ , ⲛ , ⲛ , *collus, cervix*, ⲥⲓⲟⲟⲩⲓ T. ⲥⲓⲟⲟⲩⲉ T. τ , ⲥⲓⲟⲟⲩⲓ M. ⲛ , *balneus*, ⲥⲓⲟⲟⲩ M. ⲛ , ⲥⲓⲟⲟⲩⲉ T. τ , ⲥⲓⲟⲟⲩⲓ M. ⲛ .

La constatation de ces jeux d'accent, qui transforment un mot à double accent et à trois syllabes, $\widehat{\text{A}}\text{-PA-}\widehat{\text{IT}}$, en un mot d'accent unique, d'abord dissyllabique, * $\widehat{\text{A}}\text{ĪPE-}\text{ⲛⲓⲉ}$, puis monosyllabique ⲛⲓ , nous oblige à revenir sur un des points traités au paragraphe précédent, et à nous demander si la diphtongaison en AU- ω , AI- ⲛ de la tonique date du temps où la finale féminine était encore indépendante, c'est-à-dire conservait encore son -í accentué, ou bien si elle s'est produite pendant le procès de diphtongaison au moment où A+I aboutissait à È. C'est le second terme de l'alternative qui me paraît le plus vraisemblable. En effet, l'addition de la flexion -IT [ĒT] au thème masculin, si elle déterminait l'apparition dans le mot d'un accent second, ne changeait rien à l'intensité de l'accent tonique : il n'y avait donc aucune raison de changer quoi que ce fût à la syllabe qui portait celui-ci. Mais lorsque, par le progrès des temps, l'A, qui était en hiatus avec l'I, se fut diphtongué avec lui, puis que la diphtongue se fut résolue au son simple È, l'accent second de -í[T] ne put subsister, et, sa disparition rompant l'équilibre du mot, c'est à ce moment que la diphtongaison s'introduisit dans la première syllabe, diphtongaison en A+OU, en A+I, en O+I, qui varie selon des influences diverses qu'il y aura lieu d'étudier plus tard. Je modifierai donc la règle formulée plus haut et je dirai que la diphtongaison de la première syllabe de * $\widehat{\text{S}}\widehat{\text{A}}\text{NAĪT}$, \downarrow \uparrow , par exemple, se produit seulement après la chute du -T féminin et la diphtongaison de l'I féminin devenu final avec l'A du thème nominal : c'est au moment où la finale -NAĪT de * $\widehat{\text{S}}\widehat{\text{A}}\text{NAĪT}$

1. Je n'insiste pas ici sur la forme féminine -i du memphitique, me réservant d'en traiter une autre fois l'origine et le développement. Comme on le verra par la suite, tout ce qui est dit ici de la finale -e s'applique à elle, avec quelques modifications de détail qui seront exposées en leur lieu.









devint -N.E-NÈ ou -NÈÍ-NI, que la tonique $\overline{s\bar{a}}$ - devint $\overline{s\bar{a}ou}$ -, puis $s\bar{o}$ -, en copte $\overline{c\bar{o}nc}$, $\overline{c\bar{o}nt}$.


On explique ainsi d'une manière vraisemblable les formes ordinaires du féminin en $\bar{i}-\epsilon$ final, mais la même explication ne saurait s'appliquer sans modification aux féminins coptes en $-\omega$ et $-\eta$ final, $\overline{c\bar{e}\omega}$, $\overline{p\bar{r}\omega}$, $\overline{c\bar{a}\eta\eta}$, $\overline{p\bar{i}\eta\eta}$. Dans ceux-ci, en effet, l'ictus est passé nécessairement de la syllabe du thème sur la finale, du $*s\bar{a}$ - de $*s\bar{a}baou$ sur l' \bar{o} de $\overline{c\bar{e}\omega}$ et l' η de $\overline{c\bar{a}\eta\eta}$. Comment ce phénomène, contradictoire à ceux que je viens de signaler, a-t-il pu se produire?

Considérons, pour commencer, les formes en $-\omega$, $-\overline{o\bar{y}}$, $-\bar{o}$, qui sont pour $-\overline{o\bar{i}}$, $-\overline{o\bar{y}}$, $-\bar{o}\bar{i}$, à l'origine, et rappelons une fois de plus que presque tous ces mots en ω , sinon tous, présentent à la place de l' ω un  A dans la forme de l'égyptien antique qui a précédé le copte. La façon dont l'A s'est obscurci en o n'est pas claire partout. Dans bien des cas, il semble que l'A ait passé d'abord à la diphtongue $\bar{a}ou$, peut-être sous l'influence d'un ou à la finale, après quoi la diphtongue $\bar{a}ou$ se serait resserrée en un o probablement ouvert, qui, lui-même, aurait abouti à l'o fermé, rarement à l' $\overline{o\bar{y}}$. Le plus souvent il semble que le phénomène s'est produit par modification phonétique directe, très probablement par analogie avec quelques mots très usités qui avaient donné, les premiers, l'exemple d'un A obscurci en o par l'intermédiaire d'une diphongaison $\bar{a}ou$. Quoiqu'il en soit, on peut considérer comme certain qu'à un moment donné, l'o a pris la place de l'A dans ces noms féminins, et que l'hiatus oi s'est substitué à l'hiatus ai .

Qu'ensuite l'accent qui portait sur l' i [E] du féminin se soit reporté sur cet o, c'est ce qui est prouvé par les exemples que j'ai donnés déjà des mots égyptiens et coptes, où l'hiatus $o+i$ et la diphtongue $\bar{o}\bar{i}$ qui en résulte se sont résolus en $\bar{o}-\omega-\overline{o\bar{y}}$. L'avancement sur la pénultième \bar{o} de l'accent qui avait porté sur la dernière syllabe a rompu l'équilibre du mot : de même que l'adjonction du suffixe du participe présent latin a déplacé l'accent dans *AMANTEM* et a produit *AMÁNT* à côté de *AMAT*, [il] *AÍME*, de même la présence de ce suffixe $\bar{o}\bar{i}$, accentué sur la pénultième, a rendu atone la syllabe radicale qui portait auparavant l'ictus et de *SÁBAÍT* a fait *SABÓI* au début, puis *SEBÓI*, qui, par amuïssement des deux atones, est devenu $\overline{c\bar{e}\omega}$ *M. †*, *doctrina*. La même explication s'applique nécessairement à tous les substantifs de la même forme $\overline{g\bar{r}\omega}$, $\overline{\bar{a}p\omega}$, $\overline{c\bar{a}p\omega}$ (où l' ϵ parasite du début a été produit après une réduction de $\overline{g\bar{r}\bar{a}}$ *MARAÍT* au monosyllabe $\overline{a\bar{p}\omega}$, à cause de la difficulté de prononciation que présente le groupe $\bar{a}+p$), $\overline{p\bar{r}\omega}$, etc., et les mots tels que $\overline{a\bar{k}\omega}$, $\overline{c\bar{e}\eta\omega}$, etc., que la présence d'un squelette consonantique solide a maintenus plus proches de leur forme primitive.

Passons ensuite à l'examen des noms en η , et prenons pour exemple le mot $\overline{c\bar{a}\eta\eta}$ *T. M. τ*, féminin de $\overline{c\bar{a}\eta\epsilon}$ *T. M. π*, *sapiens*, *prudens*. Et d'abord quelle différence les deux orthographe $\overline{c\bar{a}\eta\epsilon}$ et $\overline{c\bar{a}\eta\eta}$ marquent-elles dans la prononciation? D'une manière approximative, ϵ répond à l' E fermé du français, et η , quand il n'est pas i , à son E ouvert. Ainsi $\overline{c\bar{a}\eta\epsilon}$ se prononcera *SABÉ* et $\overline{c\bar{a}\eta\eta}$, *SABÈ* : l' ϵ de $\overline{c\bar{a}\eta\epsilon}$ est donc, à sa manière, moins intensif que celui de η , et il faut rechercher, dans l'ancien égyptien, s'il n'y a point quelque fait grammatical qui justifie la présence au féminin de cet η plus marqué. Prenons un autre mot de la langue antique, qui s'est conservé, lui aussi,

dans le copte,  Q+A+M+I, *jardinier, vigneron*, et qui présente les mêmes phénomènes. Ce dernier dérive du mot  Q+A+M+OU, soit vocalisé *QAMAOU, qui a donné au copte $\sigma\omega\mu$ T. M. n, *hortus, ager*, et qui, par conséquent, avait l'accent sur le premier A, *QÁMAOU-^{*}QÁMA, et par obscurcissement de A accentué en o, *QÓME- $\sigma\omega\mu$: l'adjonction de la flexion  des noms d'agent et d'état a fourni  Q+A+M+I, soit *QAMAOU-^{*}QAMAI, et elle a déterminé un changement d'équilibre qui a rejeté l'ictus sur le second A, *QAMÁI avec hiatus d'abord, puis l'hiatus A+I arrivant à la diphtongaison, l'ictus, suivant la marche ordinaire en pareil cas, a sauté sur l'i, ce qui, d'une part, a déterminé l'amuissement de l'atone QA-Q^E et la résolution de la diphtongue ascendante AÍ en Æ-ε, soit *Q^EMAÍ-Q^EMÆ- $\sigma\omega\epsilon$, avec l'accent sur l'ε. Élevons *QAMAÍ au féminin, ou, en d'autres termes, ajoutons-lui la flexion  ÍT [ET], nous aurons *QAMAÍ+ÍT, soit une prononciation *QAMAYÍT, QAMAÍT, qui doit à ses deux I originels de comporter deux accents, l'un sur la terminaison ÍT, l'autre sur la tonique du thème masculin *QÁMAÍT, puis *QÁMAÍ-^{*}QAMÆ-^{*}Q^EMÆ- $\sigma\omega\epsilon$. Dans le masculin comme dans le féminin antiques, la voyelle en jeu est un  I, au masculin l'I des noms d'agent ou d'état, au féminin le même  combiné avec l'autre  i identique qui marque la vocalisation des féminins : il semblerait donc qu'on dût avoir en copte le même son en cet endroit $\sigma\omega\epsilon$ ou $\sigma\omega\epsilon$ pour le féminin comme pour le masculin, et pourtant on a $\sigma\omega\epsilon$ pour le masculin, $\sigma\omega\epsilon$ pour le féminin. Des variantes que les grammairiens et les lexicographes coptes regardent d'ordinaire comme fautives montrent qu'au moins pendant un temps, on écrivit indifféremment ε et n les formes du féminin et du masculin :

$\sigma\omega\epsilon$ M. †	à côté de	$\sigma\omega\epsilon$ M. †	<i>ligo quo terra effoditur,</i>
$\sigma\omega\pi$ T. n	—	$\sigma\omega\pi$ T. n	<i>pistor,</i>
$\sigma\omega\epsilon$ T. n	—	$\sigma\omega\pi$ T. n	<i>præses,</i>
$\sigma\omega\pi$ T. t	—	$\sigma\omega\pi$ T. t	<i>arca, capsula,</i>
$\sigma\omega\epsilon$ T. B. n	—	$\sigma\omega\pi$ T. B. n	<i>linum,</i>
$\sigma\omega\pi$ T. t	—	$\sigma\omega\pi$ T. M. †	<i>hortus,</i>
$\sigma\omega\epsilon$ M. †	—	$\sigma\omega\pi$ M. †	<i>ultima,</i>
$\sigma\omega\pi$ M. †	—	$\sigma\omega\pi$ M. †	<i>cibus,</i>
$\sigma\omega\epsilon$ T. B. t	—	$\sigma\omega\pi$ T. B. t	<i>modus, ratio,</i>
$\sigma\omega\pi$ T. n	—	$\sigma\omega\pi$ T. n	<i>faber lignarius,</i>
$\sigma\omega\pi$ T. te	—	$\sigma\omega\pi$ T. t	<i>cibus,</i>
$\sigma\omega\epsilon$ M. n	—	$\sigma\omega\pi$ M. n	<i>pelicanus,</i>
$\sigma\omega\epsilon$ T. n	—	$\sigma\omega\pi$ T. n	<i>hircus,</i> de  par chute de R médiale,
$\sigma\omega\pi$ M. †	—	$\sigma\omega\pi$ M. †	<i>scutella, cochlear.</i>


Divers indices semblent montrer que, de ces deux graphies, celle en n est la plus ancienne : 1° le bashmourique, qui a conservé souvent un état de la langue antérieur à celui des autres dialectes, met souvent cette terminaison en n où le thébain et le memphite ont de préférence un ε :


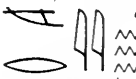
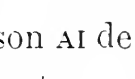
απн B. τ, <i>caput</i> ,	à côté de	απε T. τ et αφε M. †
αρη B., <i>bos</i> ,	—	ερε T. M. π et τ, <i>bos, vacca</i>
μετρн B., <i>testis</i> ,	—	μετρε, μιτρε T. μεθρε M. π
πн B. τ, <i>cælum</i> ,	—	πε T. et φε M. τ
сѣн B., <i>janua</i> ,	—	сѣε T. M. π
κнн B., <i>hircus</i> ,	—	σνε, σнн T. π
έλλη B., <i>cæcus</i> ,	—	έελλε T. M., <i>cæcus</i> , έελλη étant réservé au féminin dans ces dialectes,


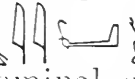
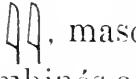
et d'autres qu'on trouvera aisément: 2° dans les mots où cet η a cédé la place à l'ε au singulier, il reparait souvent au pluriel :

αεε M., <i>bubulcus</i> ,	αεноу M., <i>bubulci</i>
εεχε M., <i>merces</i> ,	εεחנוу M., <i>mercedes</i>
πε T. φε M. τ, <i>cælum</i> ,	πноуε, πнτε T., φноуи M., <i>cæli</i>
εрπε, рπε T. π, εрφει M. πи, <i>templum</i> ,	εрпнτε, р̄пнτε T., εрφноуи M., <i>templa</i>
щхе T. M. пе, <i>locusta</i> ,	щחנוу M., <i>locustæ</i> ,



quelle que soit du reste l'origine de cet ε; 3° cet η du pluriel a persisté parfois dans des mots où l'A de l'égyptien s'est obscurci en o ou même a disparu au singulier :


χοи T. M. π, <i>navis</i> ,	avec un pluriel	חנוу, εחנוу T., εחנוу M., dérivé de
соп T. M. π, <i>frater</i> ,	—	 ZAI
ρωή T. M. B. π, <i>negotium</i> ,	—	сннчу T. B., снноу M. B.
	—	ρήнτε, ρήноуε T. ρήноуи M. B.


La coexistence de pluriels en α où l'A antique a subsisté, ainsi dans снαγ T., *fratres*, αραγ B., *boves*, de соп T., αρη B., montre la progression directe de α vers η. Pour que le pluriel du mot qui signifie *barque* en copte ait un η, résultant ici de la fusion de A+I, il faut que cette fusion se soit produite en un temps où l'A de  *ZAI ne s'était pas encore obscurci en o, c'est-à-dire avant l'époque saïte, où l'on signale déjà des formes comme Μοῦρις pour  *MAIRI : alors la combinaison AI de  *ZAIΟΥ se résolvait en un é ouvert, *ZÉOU, le même que les Coptes ont rendu par l'η grec.


En résumé, des observations que j'ai pu faire jusqu'à ce jour, il me paraît résulter que la combinaison de A et de i, dans l'égyptien des Ramessides et des Saïtes, aboutit progressivement à un seul son analogue à celui de notre È ouvert, quelle que fût d'ailleurs l'origine de l'i; en d'autres termes, l'i  masculin de  QAMAI, et l'i[T]  [T], féminin de QAMAI[T], combinés avec l'A du thème nominal, aboutissaient à une même prononciation QAM.E-QAMÈ. où l'È répondit d'abord à l'η des Grecs. A un moment donné, cette prononciation uniforme se scinda, — par un phénomène analogue à celui qui scinda en deux, vers la fin du moyen âge, la prononciation unique de l'e

français provenant de l'*a* latin, — et une partie des mots qui la comportaient prit un son répondant à l'*é* fermé, *ε* en copte, tandis que les autres conservaient le son *н*, *è*. Il paraît même qu'on songea à utiliser les deux prononciations pour distinguer le genre des mots et que, réservant *ε* au masculin, on attribua *н* au féminin. Toutefois, au temps où l'on transcrivit les hiéroglyphes en lettres grecques, la distinction entre les deux sons était si peu tranchée qu'on écrivit l'*Æ* final de certains noms masculins *н*, *αερн*, *pistor*, *απн*, *praeses*, *щн*, *lignum*, *εαμщн*, *faber lignarius*, et celui de la majorité des noms féminins par *ε*, *потре*, *vultur*, *πε*, *φε*, *caelum*, *σωκε*, *soror*. L'*ε* l'emporta de plus en plus sur l'*н*, et celui-ci ne subsista plus avec sa valeur propre que dans un petit nombre de noms ou d'adjectifs, où il servit par tradition à distinguer le féminin du masculin.

Que si maintenant on demande pourquoi la même combinaison *SABAÏT a produit deux formes aussi différentes que *сѣω* d'une part et *сѣнн* de l'autre, j'en vois la raison dans ce que j'ai dit plus haut à propos de l'obscurcissement d'*A* en *o*, et de l'effet qu'il produit sur l'hiatus de *A*+*i*, tel qu'on l'avait dans  *SABAÏT. D'une part, l'*o*, provenant de l'*A* obscurci, appelle sur lui d'abord l'accent secondaire de la flexion féminine *i[Т], puis l'accent principal du mot, et il prend lui-même l'ictus, *SÁBAÍ- *SABÓI- *SĔBÓI- *сѣω. D'autre part, l'*A* s'étant maintenu, l'hiatus *A*+*i*, avec accent sur l'*i* de la flexion féminine *i*, se résoud en une diphtongue ascendante *ái-Æ-È*, où l'accent secondaire, ne changeant point de place, n'exerce d'abord aucune action sur la syllabe accentuée du thème nominal. C'est seulement quand la diphtongaison est complète et que le son *è* s'est établi définitivement que la question d'accent se pose. Comme, par définition, l'*i* du féminin n'a qu'un accent secondaire, la diphtongaison de *A* et de *i*, n'étant troublée par aucun accident, ne produit aucune modification qui nécessite un déplacement de l'accent tonique analogue à celui que produit l'obscurcissement de *A* en *o* : l'ictus reste sur la première syllabe *сѣ-*, et la finale *-нн* devient atone. Après quoi l'*È* ouvert s'est affaibli en *É* fermé, et cet *É* fermé s'est parfois amui, comme l'*È* final des infinitifs latins dans son passage vers le français. Peut-être y a-t-il dans ces observations les éléments d'une chronologie. Les formes en *-нн*, telles que *сѣнн*, où la diphtongaison s'est faite sur l'*A* antique de *SABAÏT, représentent un état plus ancien que les formes en *-ω*, telles que *сѣω*, où l'amuissement de l'*i* féminin n'a pu avoir lieu qu'après l'obscurcissement de l'*A* antique en *o*. Les noms et adjectifs féminins en *ô*, *-ω*, *-o*, *-oγ*, où l'*o* provient d'un *A* antique, *αερω*, *сѣω*, *ερω*, *εβω*, *ακω*, *שמω*, *שמω*, *שמω*, *то*, *φο-βο*, *χω-χογ*, *что*, sont postérieurs aux noms et adjectifs féminins en *-нн*, *-ε[Т]*, final, *потре-потри*, *αμн-αμε*, *щнн-щне*, *ερη-ερε*, *σωκε-σωки*. Les mots féminins en *-нн*, *-ω* final se rattachent donc à la même loi que les mots féminins en *-ε*, *-Т* final, et tous dérivent, par des jeux d'accentuation différents, des noms antiques en  -i[ÉT] final.

L'action que la finale féminine  -i[ÉT] exerce sur les mots auxquels elle se joint, doit donc, autant que j'en puis juger pour le moment, se définir comme il suit :

1° Elle est une flexion lourde qui, ajoutée au thème du masculin, conserve son accent et détermine dans le mot l'apparition d'un accent secondaire :  *SÁNAOU-

*SÁNA étant élevé au féminin ↓  *SÁNAÍT, ce dernier mot contient désormais deux accents, l'accent du thème masculin qui demeure l'accent tonique, et l'accent de la flexion qui constitue un accent second SĀ-NA-ÍT, les deux séparés par une syllabe atone -NA-.

2° Vers la fin de l'époque ramesside probablement, le -T final étant tombé, l'i accentué de la flexion, qui jusqu'alors avait été en hiatus avec la voyelle finale du thème masculin, A ou bien OU-O, se combina avec elle et se diphtongua: *SÁNAÍT, *SÁNAÍ, devint SANĀÍ sans changement d'accent, la diphtongue résultant de A atone et de í accentué étant nécessairement une diphtongue ascendante.

3° Entre la fin de l'époque ramesside et la fin de l'époque saïte¹, un certain nombre de mots, qui contenaient un A dans la langue antique à l'hiatus avec l'i [É], ayant obscurci cet A en o, la série en ô des mots féminins s'accrut d'autant. Une différence commença à s'établir entre la forme extérieure de ces mots, par suite des jeux d'accents divers qui se produisirent selon que la voyelle en hiatus avec l'i féminin était un A ou un ô-OU : les thèmes en A, conservant le second accent que la flexion féminine avait introduit en eux, résolurent leur diphtongue ascendante AÍ en ĀE-È, *SANĀÍ-SANĀE, et, par contrecoup, l'á tonique se diphtongua en AOÛ ou en ĀI, *SAOÛNI, *SAOÛNE, au lieu de SĀNAÍT, ταιήε, *arca*, au lieu de *TĀBAÍT, pour aboutir à *κοπε-κοπι*, τηήε et au pluriel τωήι M.; — les thèmes en ô attirant l'accent tonique sur l'A obscurci, *SĀBAÍ devient SABŌÍ, puis S^EBŌÍ, *χω* par amuissement des atones initiale et finale, lorsque les lettres dont le mot se composait s'y prêtaient, *αρω*, *ρω*, *ρω*, par amuissement de la seule atone finale lorsque les lettres ne s'y prêtaient point, *αρω*, *ερω*, *ερω*, *αρω-ερωγ*, etc.

4° La série en ω une fois formée ne comporta plus de changements, au moins en ce qui concerne la syllabe tonique, et elle demeura immuable jusqu'à l'extinction de la langue égyptienne.

5° La série en è, au contraire, demeura vivante et continua son évolution. L'è ouvert atone se transforma en é fermé, et on profita un moment de la différence des deux E pour essayer de différencier les noms masculins à finale -E provenant de -AÍ des noms féminins à finale -E provenant de -AÍ[T] : *SĀBÉ, *savant*, se distingua ainsi de SĀBÈ, *savante*. Toutefois, cette tentative ne semble pas avoir été poussée bien loin, et, si le copte a conservé quelques exemples de cette différenciation dans les adjectifs tels que *καμε T. χαμε M., niger*, *καμη T. χαμη M., nigra*², le plus souvent il ne distingue pas dans l'usage les finales η et ε, et il ramène peu à peu tous les mots qui auraient dû se terminer par un è ouvert -η, à se terminer par un -é fermé -ε. La terminaison courante des mots féminins devint, selon les dialectes, -ε ou -ι.






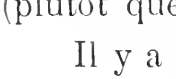
6° L'É fermé lui-même s'amuit à son tour et tomba, dans la prononciation d'abord, puis dans l'orthographe, exemples *σωε*, *socrus*, ou *ηπ*, *numerus*, pour *σωεη-σωεε*,

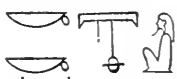
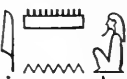
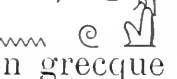



1. La présence de la prononciation Μοῖρις dans Hérodote, au V^e siècle, nous fournit la limite la plus basse à laquelle l'obscurcissement de l'A en o a pu commencer à se produire.

2. Le nom propre *χαμη M. κημε T., la terre noire, l'Égypte*, est un doublet dans lequel la diphtongaison en ĀÍ de l'A tonique s'est immobilisée : *καμε-καμη* représente un stage de la langue plus ancien que *κημε*.

ⲏⲡⲉ, etc., si bien que la flexion féminine disparut complètement, et que nulle trace ne subsista de sa présence si ce n'est, dans un certain nombre de mots, l'altération produite à la syllabe tonique par la diphtongaison en $\bar{\text{I}}$ ou en $\bar{\text{OU}}$, τωις-τωεις-τωις pour TOISÈ-TĀISE-TĀSAÍ-TĀSAÍT [ZĀSAÍT] ou ⲏⲡ pour ⲏⲡⲉ-ĀĪPÈ-ĀPAÍ-ĀPAÍT.

C'est à ce point que j'arrête pour le moment les études sur la flexion féminine et sur les noms, substantifs ou adjectifs, qui la renferment. Si la loi indiquée par Steindorff est exacte, ce qui précède donnerait l'explication du phénomène qu'il n'aurait fait que constater.

§ XVII. Deux cas de diphtongaison en $\alpha\gamma$ de la tonique dans les noms féminins. — Un des plus curieux Papyrus de Leyde publiés par Leemans, au tome II de ses *Papyri Graeci*, contient le passage suivant, qui est intéressant à bien des points de vue : ⲟⲛ ⲃⲟⲣⲣⲟⲣⲟⲩⲟⲩⲛ ⲟⲓ ⲧⲓ ⲡⲓⲗⲁⲕⲁⲥ, Ἡώλω, Χούζ, Νοῦν, Χζῶνι, Ἀμοῦν, Ἀμζῶνι¹. Leemans suppose qu'il s'agit des planètes et propose de corriger τῖ en ζ², mais un simple coup d'œil jeté sur les noms montre qu'il est question de l'ogdoade hermopolitaine, pour prendre la transcription de Brugsch, ΗΕΗΥ-ΗΕΗΕΤ, ΚΕΚ-ΚΕΚΕΤ, ΝΥΝ-ΝΥΝΕΤ, ἈΜΕΝ-ἈΜΕΝΤ. Le scribe, qui a donné correctement les deux paires ΝΥΝ-ΝΥΝΕΤ et ἈΜΕΝ-ἈΜΕΝΤ, a passé l'un des personnages de chacune des paires ΗΕΗΥ-ΗΕΗΕΤ, ΚΕΚ-ΚΕΚΕΤ, et n'a écrit ainsi que six noms au lieu de huit qu'il annonçait. La transcription qu'il donne des noms des deux paires complètes est très correcte, , jadis *AMĀNOU³ est devenu Ἀμοῦν, par obscurcissement de l'ā en ou, et  AMĀNAÍT, Ἀμζῶνι, ainsi qu'il a été dit⁴; de même,  NANAOU (plutôt que ) a donné Νοῦν, et  NĀNAOUIT-NĀNAÍT (plutôt que ) Χζῶνι.

Il y a là une confirmation inattendue des idées que je viens d'exposer au § XV de ces recherches, et je l'indique sans pousser plus loin l'étude de ce texte curieux. Je me borne à faire remarquer que nous avons les moyens de rétablir dans leur forme exacte les noms qui manquent. Χούζ est à  ΚĀKAOU ce qu'Ἀμοῦν et Νοῦν sont à  AMĀNOU,  NĀNAOU, soit le représentant du mâle de la paire divine : la transcription grecque du nom de la déesse  *ΚĀKAÍT sera donc Χζῶνι comme Χζῶνι, Ἀμζῶνι. D'autre part, Ἡώλω a cette finale en -ω qu'on retrouve dans $\chi\omega$, $\alpha\pi\omega$, $\alpha\kappa\omega$, etc., et, par conséquent, il doit représenter le féminin  *HAHOUIT-HÉOHOUIT; le masculin  HAHOUHOU-HÉOHOUHOU serait donc Ἡώζ ou Ἡῶζ, sans voyelle finale, ainsi que cela a lieu pour Χούζ, Ἀμοῦν et Νοῦν.

1. *Papyrus W*, col. 17, l. 40-42.

2. *Papyri Graeci*, t. II, p. 192.

3. Cf. *Recueil de Travaux*, t. XXII, p. 218 sqq.

4. Voir plus haut, p. 51-52 du présent volume.

NOTES PRISES A KARNAK



PAR

GEORGES LEGRAIN

V


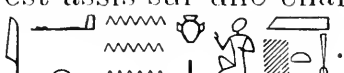
SUR L'EXISTENCE D'UN TEMPLE DE KHONSOU
VERS LA XII^e DYNASTIE



Mariette pensait que le temple de Khonsou, fondé et bâti par Ramsès III, avait remplacé un autre monument bâti par Aménophis III. La stèle suivante nous permet de croire, maintenant, qu'un temple plus ancien encore existait à Karnak et que Khonsou y recevait un culte dès le Moyen-Empire. Le monument, par son style même, ne peut être que de cette époque. Il est en assez bon état, malgré un séjour prolongé dans le sebach. Il fut découvert dans la partie sud-est de la grande enceinte d'Amon. D'autres morceaux de la même époque ont été trouvés épars dans cet endroit. Cependant, rien ne permet encore de penser à l'existence d'un monument quelconque en ce lieu.

Stèle en calcaire. Haut., 0^m 58; larg., 0^m 33. Le haut du monument est légèrement arrondi. Dans le cintre, . En dessous, inscription de trois lignes, allant de droite à gauche : 



Trois registres de personnages sont étagés en dessous de ce texte.

Premier registre (supérieur). Au centre est une table d'offrandes.

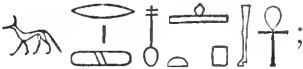
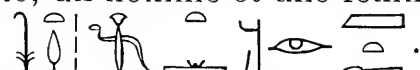
A gauche, le  est assis sur une chaise à quatre pieds de lion, tenant le Δ . On lit sous le siège : .

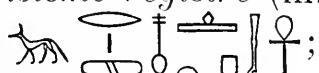
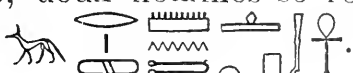
A droite, la  assise, respire un pot d'onguents. On lit sous la chaise : .

Second registre (médian). A gauche, deux femmes debout, se regardant :


Celle de gauche est :  ; celle de droite : .

On a tracé en graffito, en dessous de ces deux textes : .

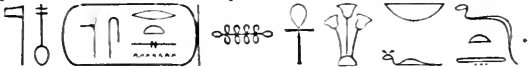
A droite, un homme et une femme se regardant. L'homme est :  ; la femme : .

Troisième registre (inférieur). A gauche, deux hommes se regardant : celui de droite :  ; celui de gauche : .

Second groupe. Calcaire dur. Hauteur actuelle, 1^m 50.

Ce groupe est semblable au précédent. Le personnage de gauche a disparu comme dans le premier cas. Le roi est le  (le nom d'Amon est martelé). Ce monument en a été brisé en nombreux morceaux, mais l'enlèvement du voisin royal est antérieur au bris définitif.

Troisième groupe. Granit gris. Hauteur actuelle, 1^m.

Celui-ci a été trouvé dans la salle à colonnes au sud du pro-sanctuaire et de la porte *Amen-mer-sar-fou*. Le seul individu qui reste est assis, les mains posées sur les genoux, la droite tenant la bandelette. La tête est brisée. Des fragments de claf royal couvrent les clavicules. Le bras du voisin, aujourd'hui absent, passe derrière le dos du roi; la main droite s'appuie sur son épaule. Le bras est martelé, la main est demeurée intacte. On lit au dos : .

Quatrième groupe. Mariette, qui le trouva au sud du premier corridor de ronde, le décrit ainsi :

« 4. Granit rose; hauteur du fragment : 0^m 75. Groupe de deux personnages assis sur un socle commun. Toute la partie supérieure manque. Le personnage de droite est le roi Amenmhat I^{er}. Le personnage de gauche était une femme, dont le nom n'a probablement jamais été gravé. Ce deuxième personnage n'est reconnaissable qu'à certaines traces en relief et en creux laissées sur le granit du socle, exactement à la place où il était assis. De l'étude de ces traces, on pourrait conclure que la statue de femme devait être d'une autre matière, peut-être de bois ou d'ivoire enrichi d'incrustations. Quelque bizarre qu'elle soit, cette curieuse association de matériaux divers employés dans l'exécution d'une même œuvre d'art mérite d'être signalée. Le groupe a été trouvé dans l'enceinte de l'ancien sanctuaire, près de la muraille du sud. » (*Karnak*, p. 41 et pl. 8).





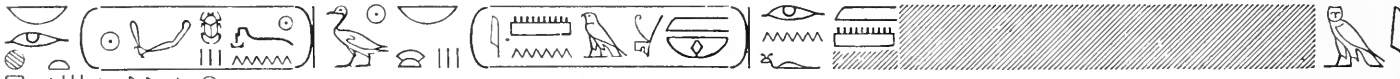

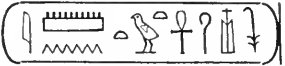
Pendant le déblaiement de cette partie du temple, j'ai trouvé des fragments de statue qui m'écartent de l'opinion de Mariette et de ses conclusions. On remarquera, sur le groupe en question, que, à la hauteur des mollets de la statue absente, se trouve une encoche à section trapézoïdale. J'ai trouvé deux jambes masculines, de granit rose, avec tenon à section trapézoïdale s'engageant exactement dans l'encoche. Puis, ce furent des fragments de la shenti, une main faite à part. En somme, la statue voisine d'Amenmhat I^{er} était faite de pièces et de morceaux ajustés. Le style et le granit ne sont pas semblables à la statue royale. Je crois que, de ce qui précède, il vaudrait peut-être mieux penser que les quatre groupes que je viens de mentionner représentaient Amenmhat I^{er}, Ousertesen, Thotmès III et Aménophis II assis à la droite d'Amon. Aménophis IV aurait ensuite supprimé les images divines, tout en respectant celles de ses prédécesseurs. Lors du rétablissement du culte amonien, Toutankhamon, Harmhabi ou plutôt Sési I^{er} dut tenter de restaurer au moins un des groupes, celui d'Amenmhat, en même temps qu'il faisait regraver le nom d'Amon sur les obélisques d'Hatshopsitou et les autres monuments qui avaient subi des dommages de la réaction de Khouenaten.

VIII




STATUES COLOSSALES D'AMON ET D'AMONIT

En avant de la porte nord du pro-sanctuaire, se dressaient, à l'est, l'image d'Amonit, à l'ouest, celle d'Amon. Ces statues colossales mesuraient 6 mètres environ de hauteur. Elles sont taillées dans le grès rouge sonore.

Nous n'avons, jusqu'à présent, retrouvé d'Amon que les jambes, jusqu'au genou, le haut du torse depuis les pectoraux, la tête qui est d'une grande beauté (malgré que le nez soit cassé) et enfin les grandes plumes de la coiffure.


Au dos, tout en haut, derrière les plumes, est un tableau finement gravé. Amon-Râ, maître des trônes des deux mondes, dans Khou-mennou, , assis, tenant le *ouas*, tend le signe  vers l'épervier  surmontant le nom du double royal, . En dessous, descend la ligne verticale suivante : . Le premier cartouche est une surcharge sous laquelle on peut retrouver . Le second se rétablit ensuite, . Le nom de double et les deux cartouches sont ainsi d'accord. Les mots *m apitou* sont gravés de droite à gauche.

Le nom d'Amon n'a pas été martelé. Ceci prouverait que cette statue et celle d'Amonit sont bien l'œuvre de Toutankhamon, et non antérieures à Aménophis IV.

La statue d'Amonit a été, elle aussi, fort maltraitée. Nous n'avons pu encore en retrouver la tête. Le corps était brisé en nombreux morceaux que j'ai pu remettre à peu près en place. Lorsqu'elle fut trouvée, le socle et les pieds étaient tombés vers l'ouest, le torse couché, enfoncé sous le niveau du sol devant le seuil de granit de la porte; les cuisses étaient plus au sud, près du pilier carré de granit nord. Je trouvai, sous l'endroit où devait poser jadis le socle de la statue, une pierre de fondation . Ceci, d'ailleurs, m'est arrivé en beaucoup d'endroits autour du sanctuaire. Ces pierres étaient, pour ainsi dire, semées dans le sol. Ce fait montre, en tout cas, que le sol était factice, de remblai, et que la statue ne devait poser sur aucune fondation. Il fallait cependant retrouver la place exacte, occupée par ce monument pour l'y rétablir. Remarquons que cette image porte au dos l'inscription : .  (le mot *Amon* du cartouche est intact, le nom d'Harmhabi est en surcharge comme pour la statue d'Amon). On peut donc admettre qu'on a dû passer derrière et supposer, entre elle et le mur, un écartement minima de 0^m 50.

La statue d'Amonit était placée dans un angle à l'entrée du couloir des Annales de Thotmès. Nous avons la distance du mur nord, reste à trouver celle du mur est. L'image a été, du côté est, brisée en deux endroits, au bas de la robe et au mollet. On s'est servi de coins de métal. On doit donc admettre que le déprédateur eût assez de place pour pouvoir frapper ce coin avec un marteau. L'espace de 0^m 60 est suffisant dans ce cas. Un

fait inattendu est venu confirmer ces hypothèses. Le socle ayant été remis en place, aux distances ci-dessus données, j'ai pu constater qu'une encoche, une brisure à la partie inférieure de la face antérieure, coïncidait avec une brisure concave du dallage qui vient à cet endroit affleurer la base d'Amonit : le trou ainsi produit résulte de l'introduction d'un levier qui servit à renverser le bas de la statue. Il mesure 0^m 10 × 0^m 06. On peut déduire encore de ces dimensions que ce levier était métallique, et probablement en fer, comme ceux dont nous nous servons journellement.

En résumé, les statues d'Amon et d'Amonit nous apprennent, puisqu'on les a refaites de nouveau , qu'Aménophis IV avait fait disparaître les anciennes, que Toutankhamon fit tailler les nouvelles dans un grès rouge d'une admirable pureté, qu'Harmhabi les usurpa sur son prédécesseur, qu'elles furent renversées à l'époque romaine ou copte; enfin, que celle d'Amonit reposait sur le sol même où Hatasou avait enterré jadis ses pierres de fondation, peut-être sous la statue précédente détruite par Khouenaten.

LE TEMPLE ET LES CHAPELLES D'OSIRIS A KARNAK

PAR

GEORGES LEGRAIN

II

LA CHAPELLE ET LE TOMBEAU D'OSIRIS OUNNOFRÉ

AU MUR EST DU TEMPLE D'APET

ÉTAT ACTUEL DU MONUMENT

La Commission d'Égypte, décrivant le petit temple du sud de Karnak, en admirait la bonne conservation. Il semblerait, disait-elle, que le monument sort des mains de l'ouvrier, tant il est blanc et propre. Près de cent ans passèrent, et ce monument, temple d'Apet et d'Osiris, justifiait en 1892 la description qu'en fit M. de Rochemonteix et le surnom de « château des Chauves-Souris » que lui avaient donné les habitants¹.

Un poste de police, une prison y avaient été établis jadis (d'où le nom de « Nagga ez-Zaptieh, que porte le quartier), un fourneau de cuisine établi, et, la fumée et les chauves-souris aidant, le monument avait pris, à l'intérieur, une teinte de suie qu'il sera difficile de lui faire perdre. Il servait alors de magasin au Service des Antiquités. Depuis cinq ans, je travaille au temple d'Apet quand les autres travaux de Karnak me laissent un instant de liberté.

1. *Kasr el-Ouatouat*. Il porte encore le nom de *Kasr el-Agouz*, « le château du Vieux ». Je l'entendis aussi nommer parfois le château des Crocodiles, *Kasr el-Tamasieh*. Non loin de là, au sud, un terrain en contrebas, où les eaux séjournent parfois, était nommé « la mare des Crocodiles », *Birket el-Tamasieh*. Renseignements pris, je constatai que l'histoire n'avait rien à voir dans cela. La mare et la maison à côté du temple appartiennent à la famille des Timsah (crocodile; pluriel, *tamasieh*). De là, une confusion que je crois utile de noter. On connaît aussi les prétentions de la famille à la possession de nombreux territoires à Karnak.

Aujourd'hui, les colonnes qui menaçaient ont été réparées, les antiquités transportées dans un magasin que j'ai fait construire, le fourneau a disparu, la porte d'entrée n'est plus fermée que par une grille, et, grâce aux fenêtres, portes et ouvertures que j'ai débouchées, l'air et la lumière peuvent pénétrer librement.

Le déblaiement intérieur nous fit découvrir complètement les souterrains du temple. Ils sont en très bon état. Un seul d'entre eux contenait des ossements de

bœufs. Des graffiti grecs et démotiques s'y lisent sur les parois. Ils ont été copiés par M. le D^r Spiegelberg.

Le déblaiement extérieur était moins facile. Au nord se trouve la mosquée d'Abou-Touab, dont, après de longues négociations, nous venons d'obtenir le déplacement. A l'ouest et au sud, les habitations du village. A l'est, un étroit passage sépare Apet du temple de Khonsou. C'est par là que nous commençâmes l'attaque. On ne tarda pas à trouver, au centre du mur extérieur, un haut de

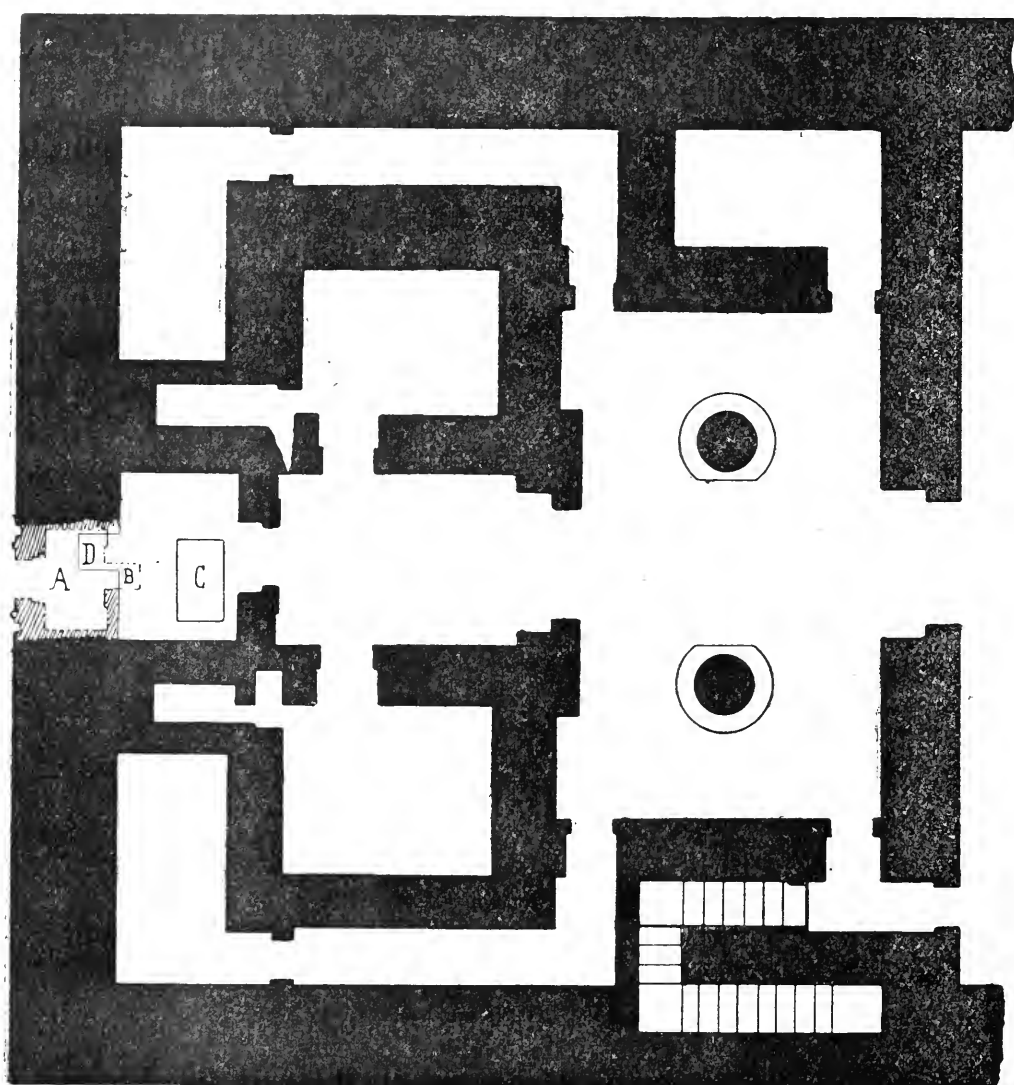


FIG. 1. — PLAN D'APET ET D'OSIRIS

A. Chapelle d'Osiris. — B. Niche de l'emblème. — C. Puits. — D. Niche d'Apet.

porte inattendu et qu'aucun plan ne mentionnait. Cette baie donnait entrée dans une petite *chapelle*, dont le plafond était en dessous du niveau du temple d'Apet. La paroi du fond était brisée. Ceci nous fit trouver un *puits* funéraire, dont l'orifice était bouché jadis par les dalles du sanctuaire d'Apet. Un petit *réduit* est ménagé dans la paroi est, au bas du puits.

En plan (voir fig. 1), la chapelle et le puits sont sur un axe différent de celui du temple de la déesse à tête d'hippopotame. Tous deux sont le « propre » d'Osiris, et chapelle, puits et réduit constituent *un* des tombeaux d'Osiris.

En coupe (voir fig. 2), nous remarquerons que la niche de la statue d'Apet, la chapelle d'Osiris et le réduit du fond du puits où se trouvait peut-être la relique du dieu sont, comme en plan, superposés assez exactement. Je ne crois pas que ceci soit

un effet du hasard; c'est la trace d'une observance religieuse, de la vénération d'un point du sol, comme dans d'autres cultes. Ici se trouvait le point exact où Osiris était né. En vidant le puits, je trouvai d'intéressants fragments de l'idole d'Apet en granit rose¹, deux têtes d'épervier et un torse en granit noir.

Le réduit était vide, ainsi qu'on pouvait s'y attendre d'ailleurs.

Les textes de la chapelle d'Osiris et du mur est du temple sont nombreux et bien gravés. La chapelle et la porte sont de Ptolémée XIII, les bas-reliefs des murs appar-

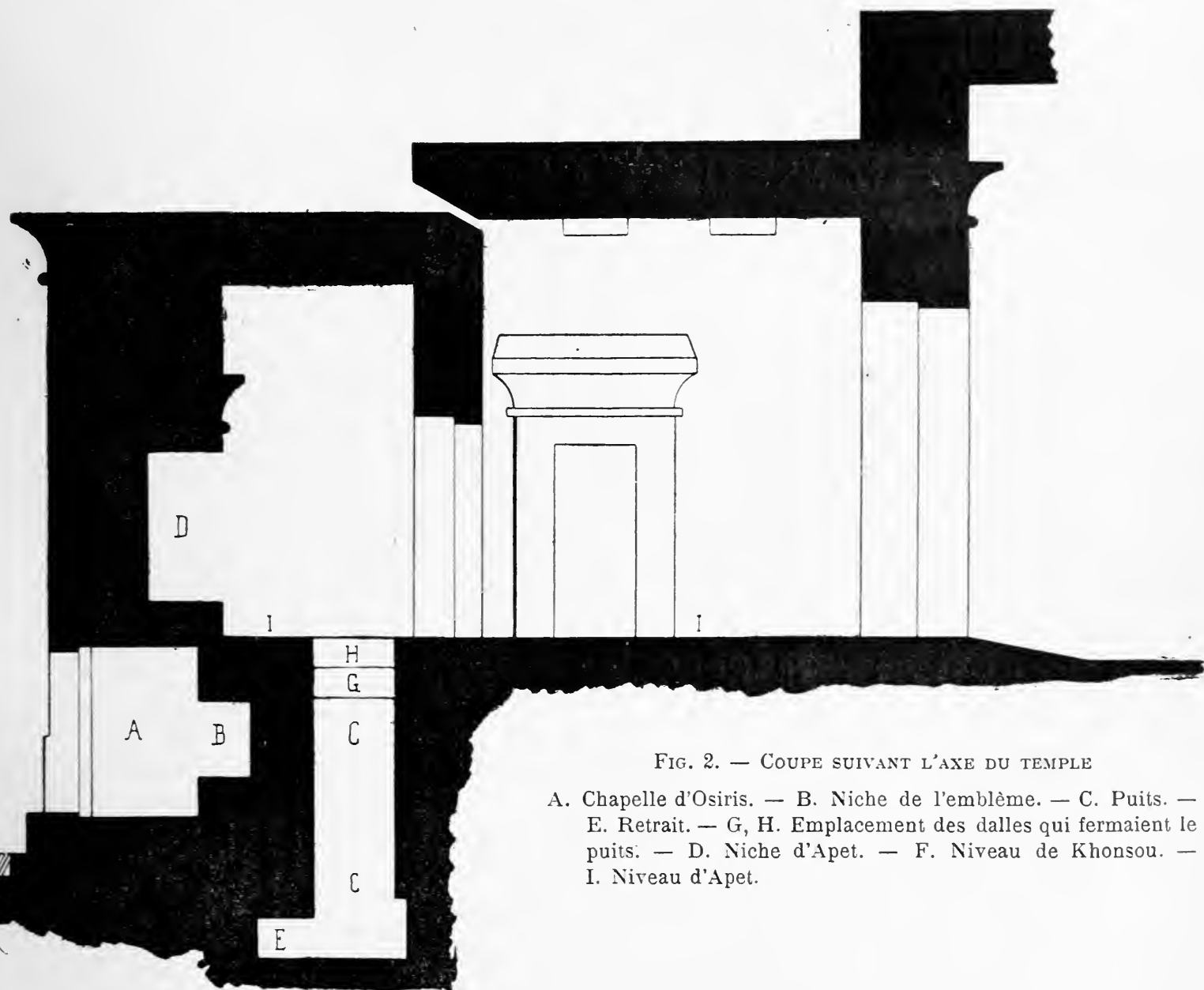


FIG. 2. — COUPE SUIVANT L'AXE DU TEMPLE

A. Chapelle d'Osiris. — B. Niche de l'emblème. — C. Puits. — E. Retrait. — G, H. Emplacement des dalles qui fermaient le puits. — D. Niche d'Apet. — F. Niveau de Khonsou. — I. Niveau d'Apet.

tiennent à l'empereur Auguste. Ils sont, ainsi qu'on le verra, intéressants pour la mythologie et pour la géographie.

Si le temple est connu, maintenant, du côté ouest, il est loin d'en être de même des autres faces, au moins pour la partie inférieure des murailles. On ne connaissait ce monument, jusqu'alors, que jusqu'au niveau d'Apet. Les dernières fouilles nous ont permis de nous assurer que, au nord comme au sud, nous trouverons bientôt de fins

1. Nous avons rencontré, depuis, un nouveau fragment de la tête de cette statue enfoui dans la salle hypostyle du temple de Khonsou (décembre 1900).

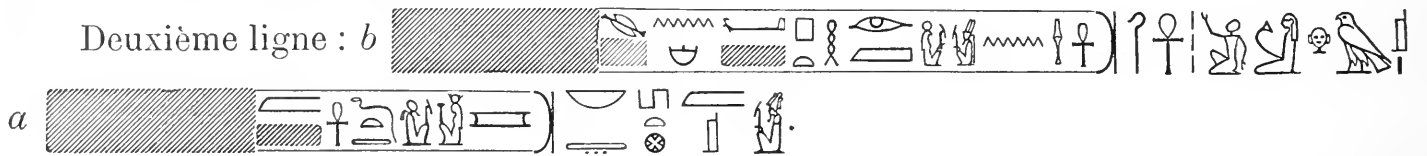
bas-reliefs et des inscriptions nombreuses. Elles feront, je l'espère, l'objet d'un article complémentaire.

BAS-RELIEFS ET TEXTES

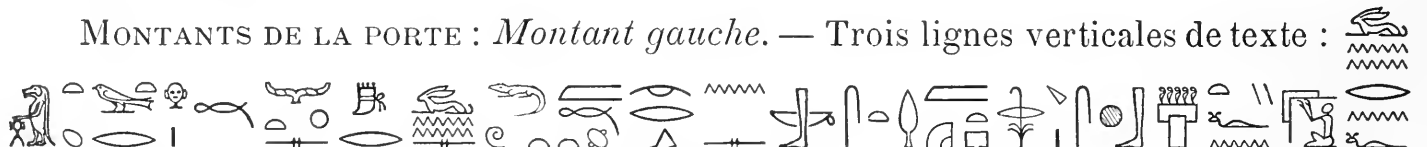
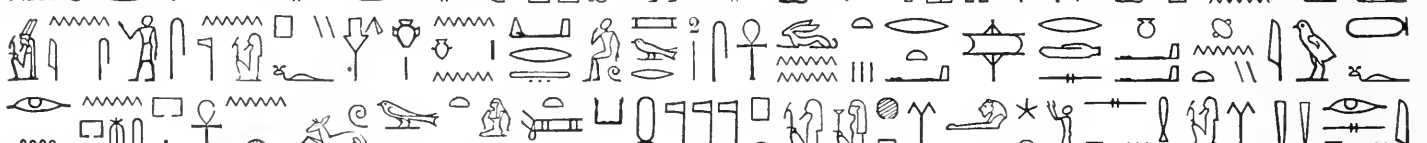


PORTE




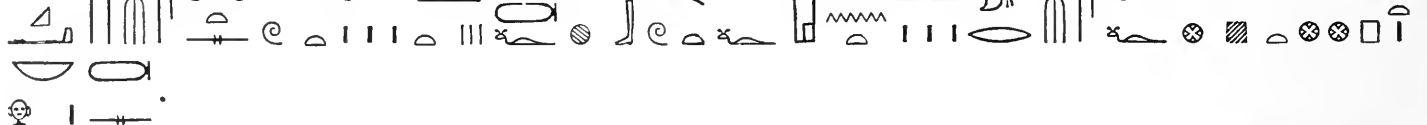
Porte. — Le haut de cette porte est décoré de deux lignes d'hiéroglyphes.



Première ligne : a 

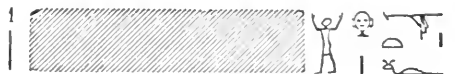

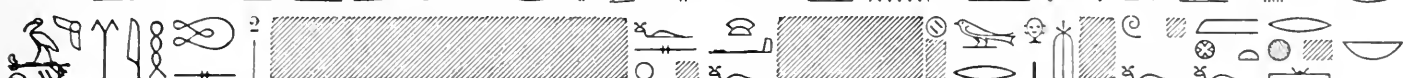

Deuxième ligne : b 

MONTANTS DE LA PORTE : *Montant gauche.* — Trois lignes verticales de texte :







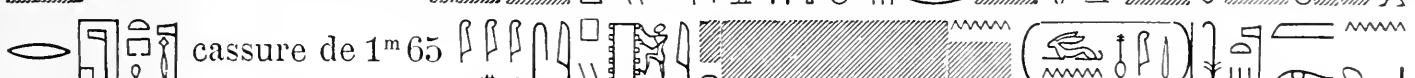







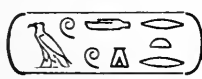





Montant droit : 






Montant intérieur gauche. — Deux lignes verticales : 




Montant intérieur droit. — Deux lignes verticales : 




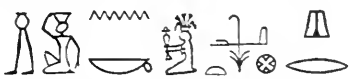
AILE GAUCHE

Côté sud. — Ligne supérieure au-dessus du registre du bas : 




 cassure de 3 mètres 

 cassure de 1^m 65 


PROCESSION DES OFFRANDES. — Registre inférieur. *Premier tableau.* — Le  (coiffé ) apporte  à  (coiffé ) qui lui donne : . Derrière le roi est une inscription de trois lignes : 

Second tableau. — Un Nil agenouillé, portant , la tête surmontée du . Les autres Nils qui suivront seront semblables à celui-ci.

Au-dessus du Nil, on lit :  et . Derrière lui sont trois lignes de texte : 



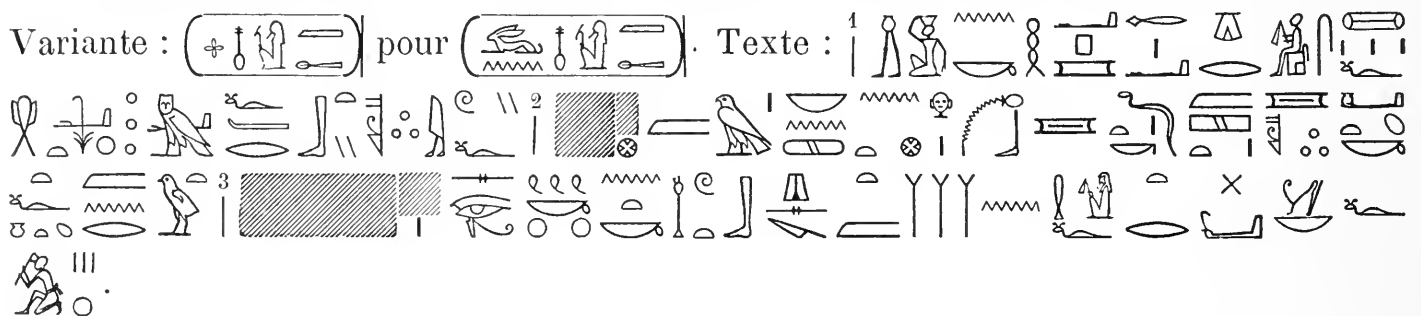

Troisième tableau. — Nil agenouillé. Les variantes du texte gravé au-dessus sont :




Quatrième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est celui du second tableau.




Cinquième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est celui du troisième tableau.

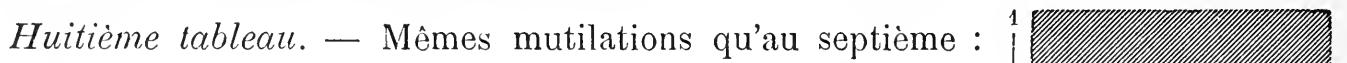


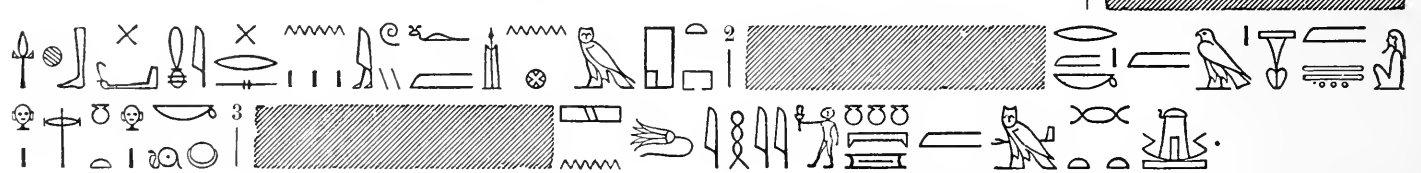
Sixième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est semblable à celui du second tableau. Texte : 

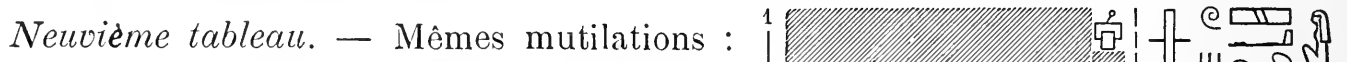


Septième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est mutilé, ainsi que la partie supérieure des trois lignes verticales : 



Huitième tableau. — Mêmes mutilations qu'au septième : 

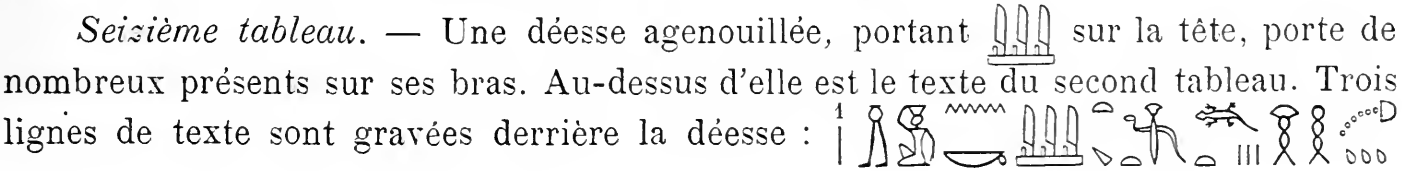
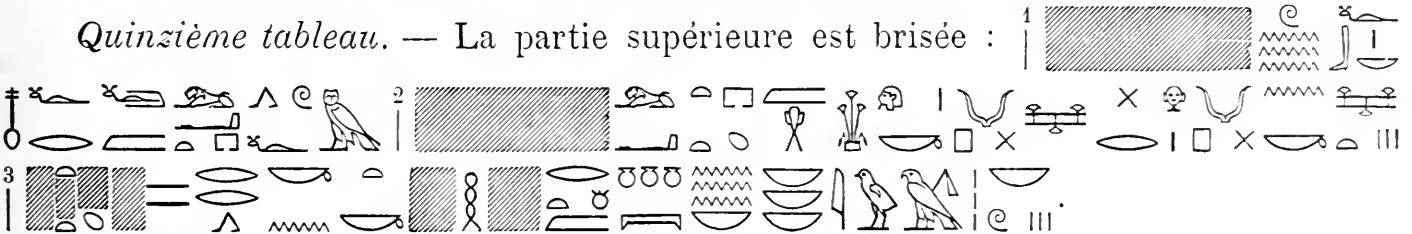
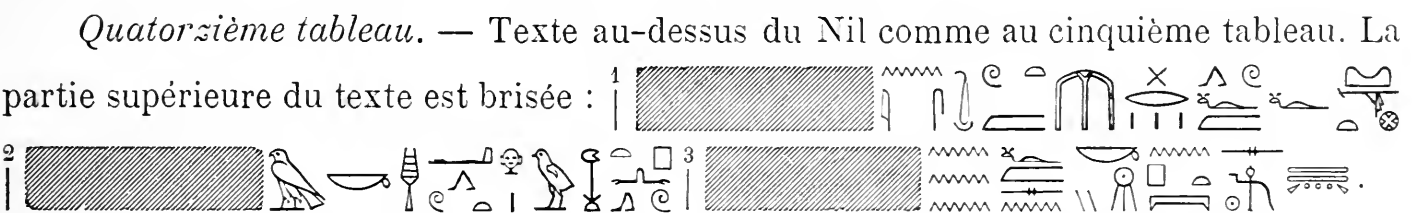
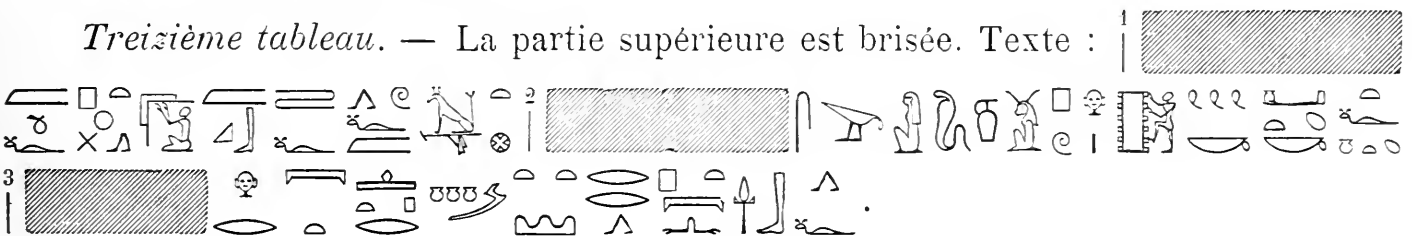
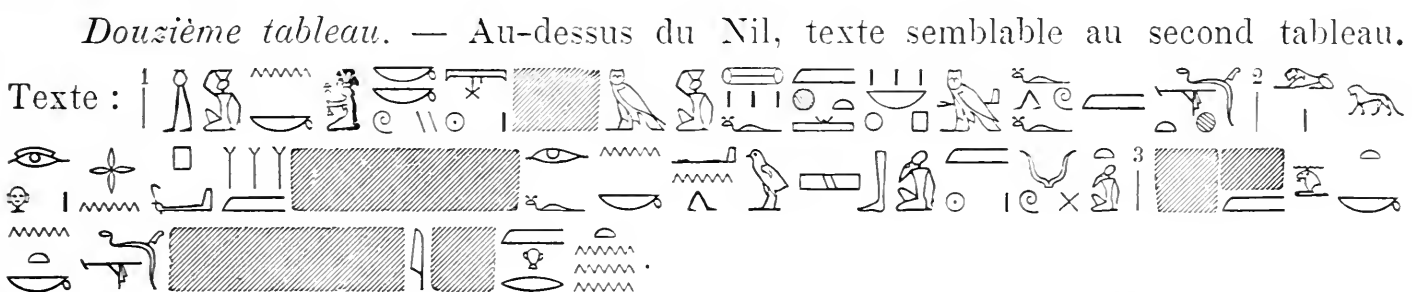
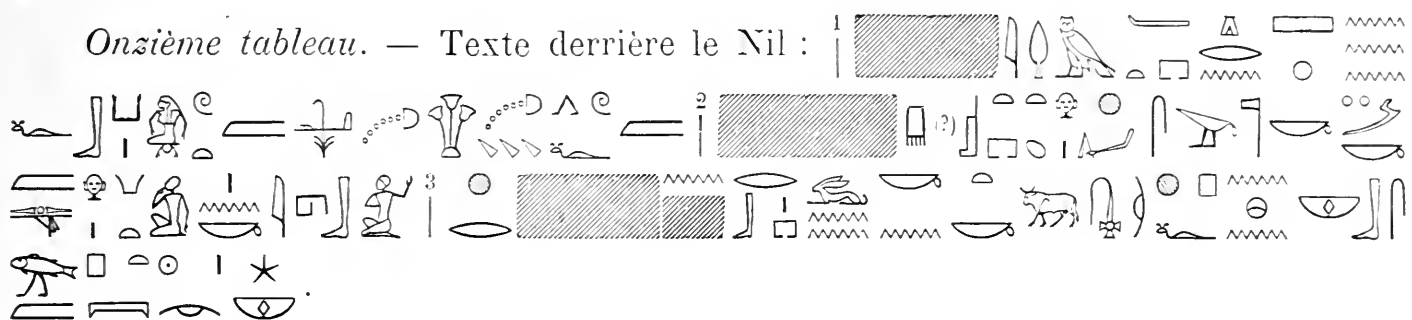


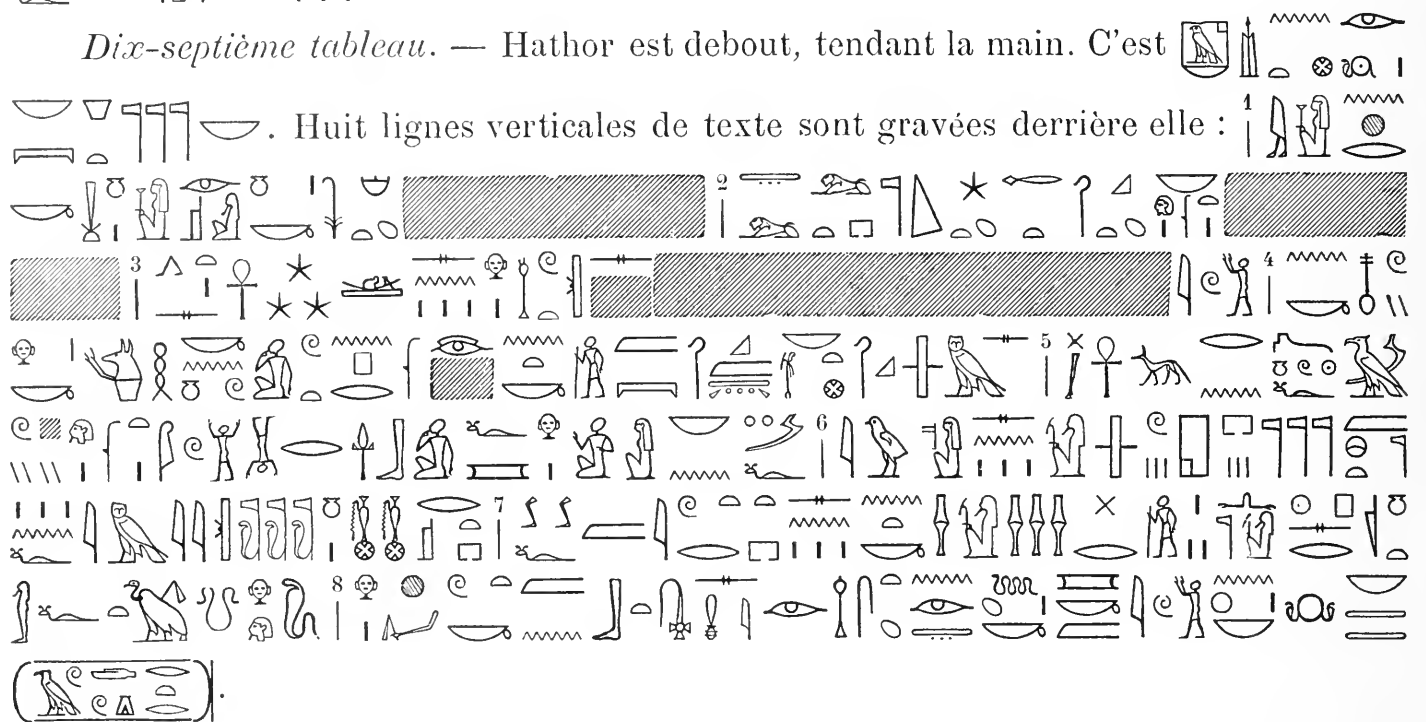
Neuvième tableau. — Mêmes mutilations : 



Le mur redevient lisse à cet endroit. Je crois qu'il avait là une murette appuyée d'un côté au temple de Khonsou, de l'autre à celui d'Apet et Osiris.

Le registre supérieur aussi bien que l'inférieur sont, en tout cas, interrompus pendant un mètre environ. J'attribue à ce fait l'abandon dans lequel avait été laissée cette partie du monument. Les fouilleurs précédents, voyant que la paroi devenait lisse, abandonnèrent leurs recherches, les croyant inutiles.

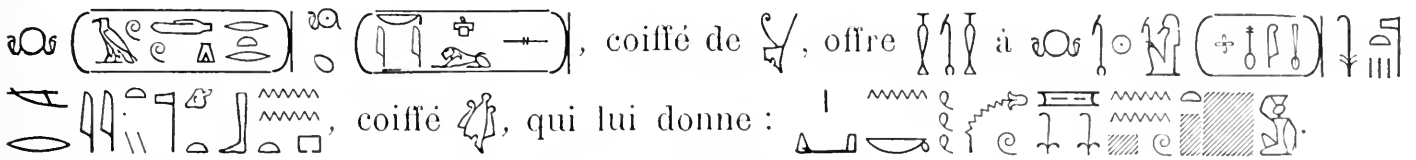










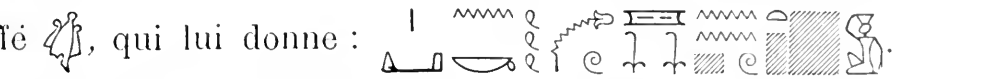






AILE DROITE

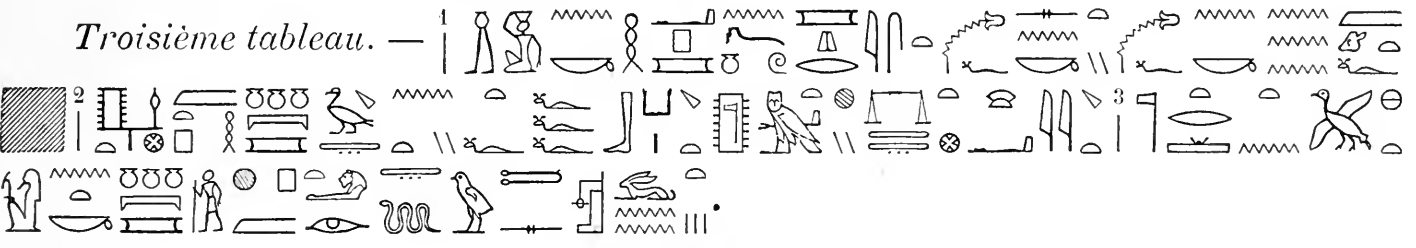


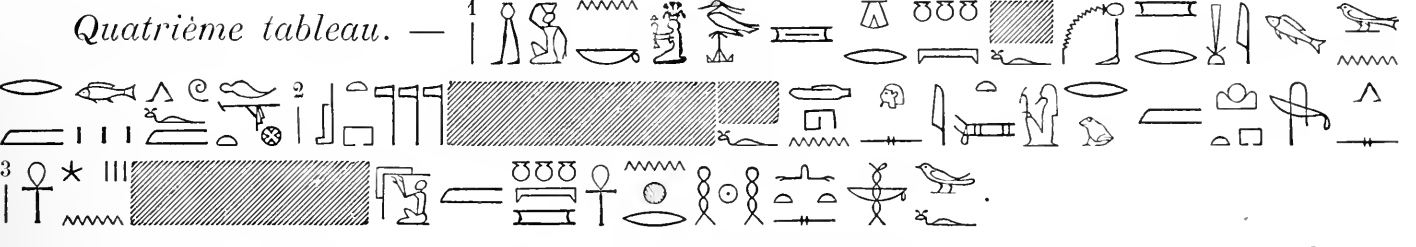
PROCESSION DES OFFRANDES. — Registre inférieur. *Premier tableau.* — Le

), coiffé de , offre  à      
, coiffé , qui lui donne : .

Derrière le roi sont gravées trois lignes de texte : 

Deuxième tableau. — Les quatorze Nils qui vont suivre sont semblables à ceux de l'aile gauche. Leur insigne capital, seul, change : . Les textes gravés au-dessus ne fournissent aucune variante nouvelle. Nous ne publions que les lignes de texte placées derrière chaque Nil : 

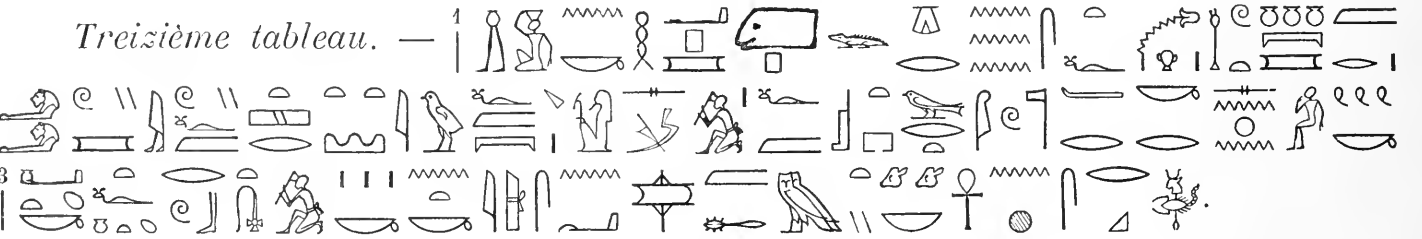
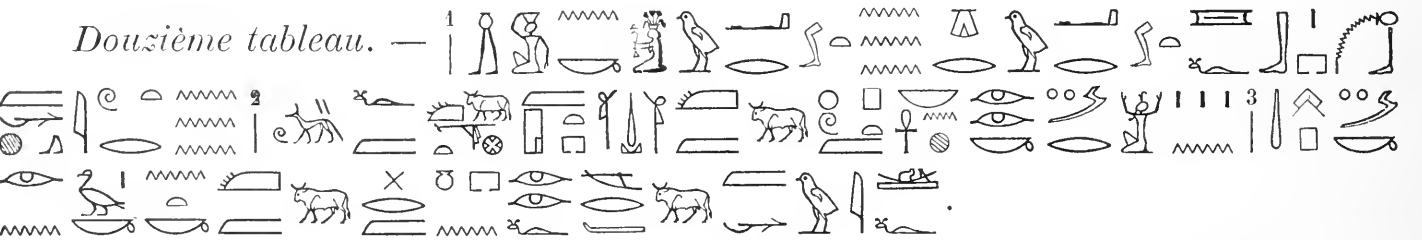
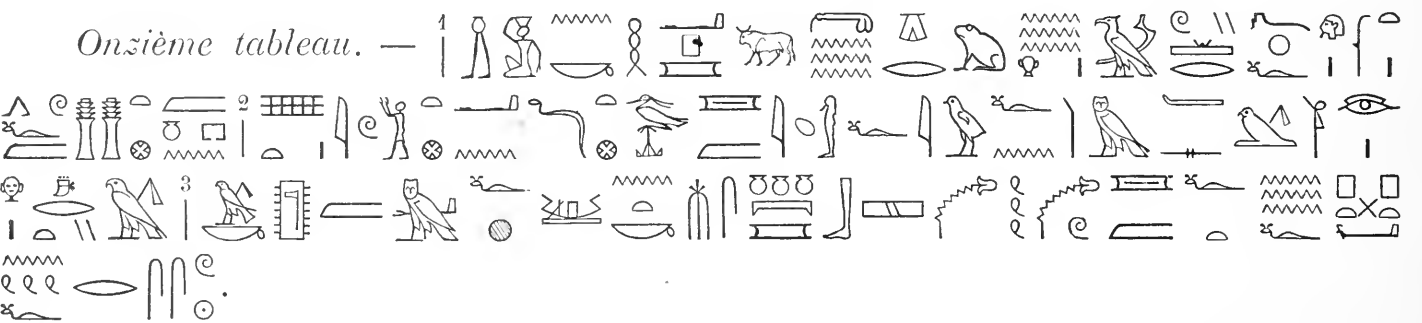
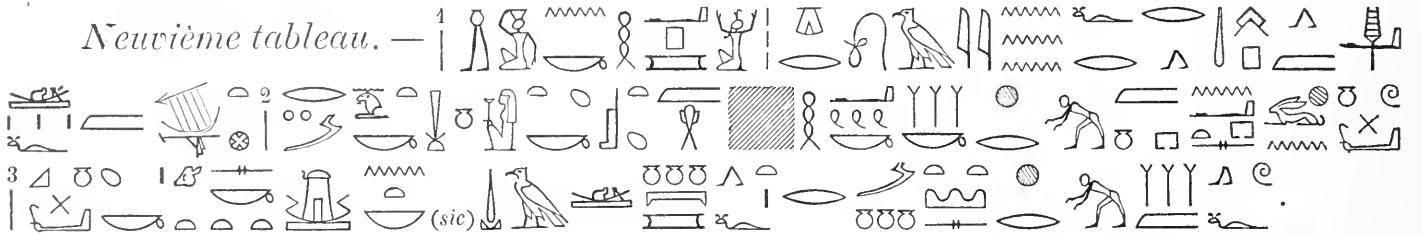
Troisième tableau. — 

Quatrième tableau. — 


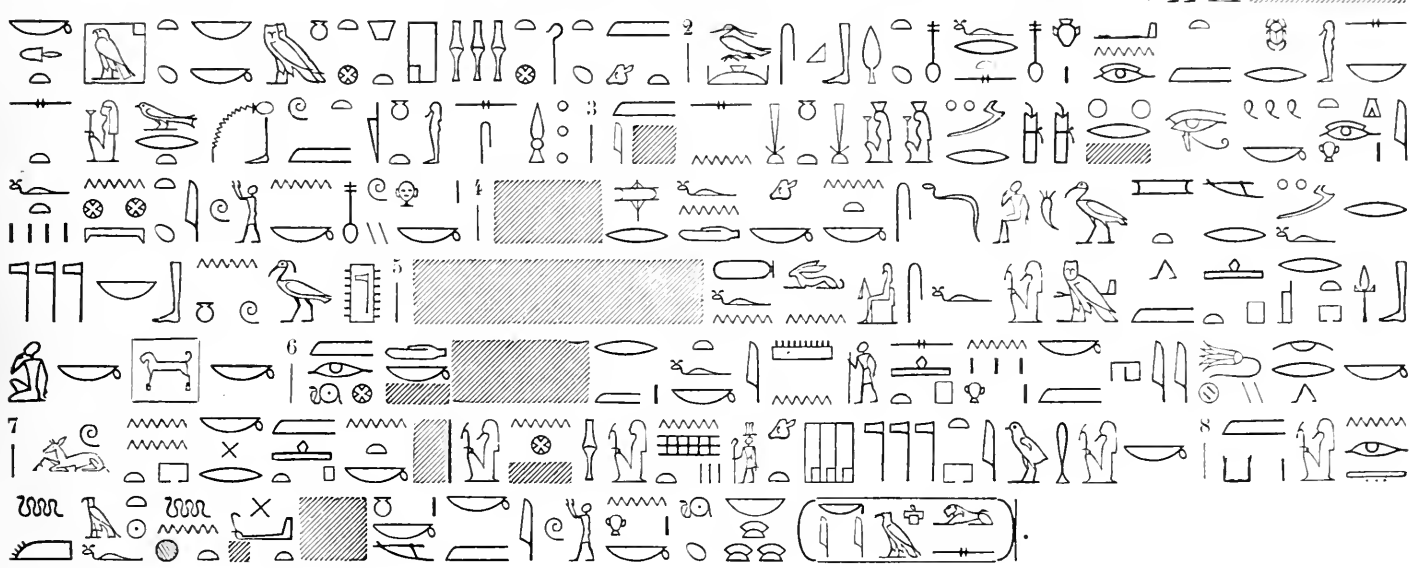
Cinquième tableau. — 

Sixième tableau. — 

Septième tableau. — 



Seizième tableau. — Déesse agenouillée, les bras chargés d'offrandes, la tête surmontée de . | 

Dix-septième tableau. — Une déesse debout. Texte de huit lignes : |  

AILE GAUCHE

Côté sud. — Ligne horizontale au-dessus du registre supérieur de la procession des offrandes :  

de 2^m 50  lacune et mutilations

TEXTES PROVENANT DU SÉRAPÉUM DE MEMPHIS



(Suite)

PAR

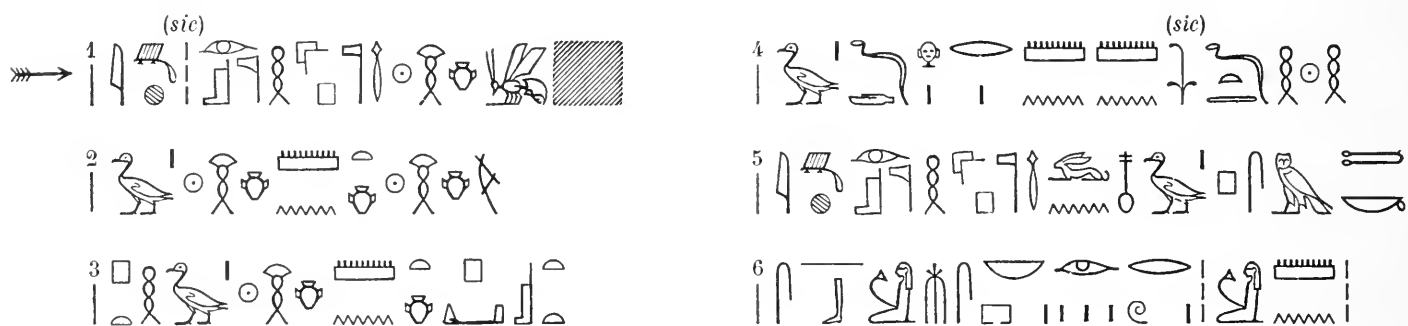
É. CHASSINAT

CXXVIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 17. — N° 352 (inv. 421-339), 4217, R. 522. — XXVI^e dynastie, Apis IV^e.

Dans le cintre, le signe du ciel et le disque ailé.

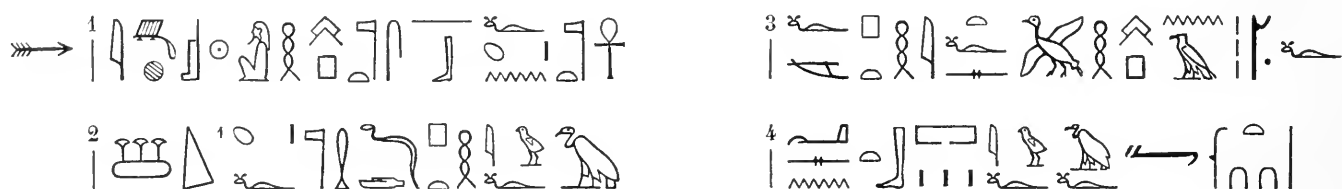
Premier registre. — Apis, , allant à droite. Devant lui, une table d'offrandes et un personnage agenouillé, .

Deuxième registre. —




CXXIX. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 135. — N° 353. — XXVI^e dynastie, Apis I^{er}.

Sans représentation; texte disposé en colonnes (hiéroglyphes entremêlés de signes hiératiques).

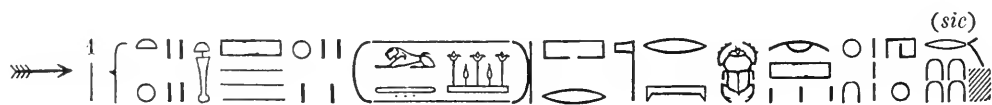


CXXX. — Stèle cintrée². Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 38. — N° 355 (4012). — Apis de l'an IV de Darius.

Dans le cintre, le signe du ciel; au-dessous, le disque .

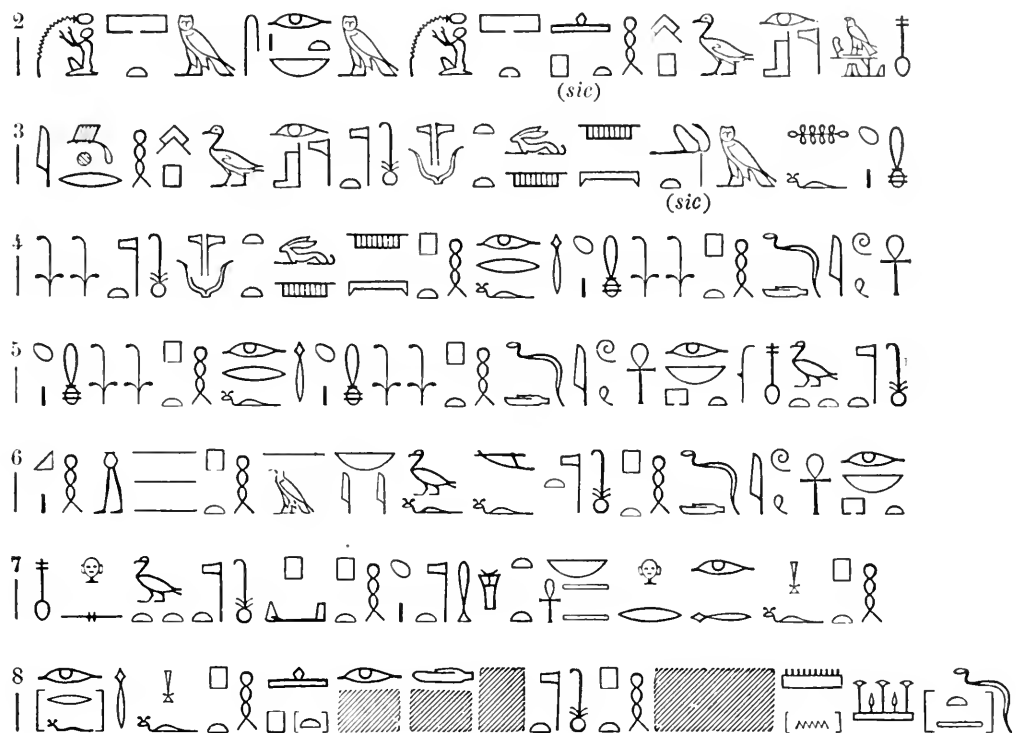
Premier registre. — Le bœuf Apis allant à droite; devant lui, une table d'offrandes; le reste de la scène est détruit. Toute cette partie de la stèle est tracée à l'encre.

Deuxième registre. —

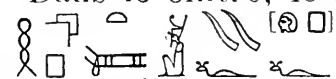
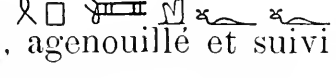


1. =   .

2. Voir LIEBLEIN, *Dictionnaire des noms*, n° 1051.



CXXXI. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 78. — N^o 357, S. 2274, R. 389. — Épitaphe officielle de l'Apis de l'an IV de Darius.

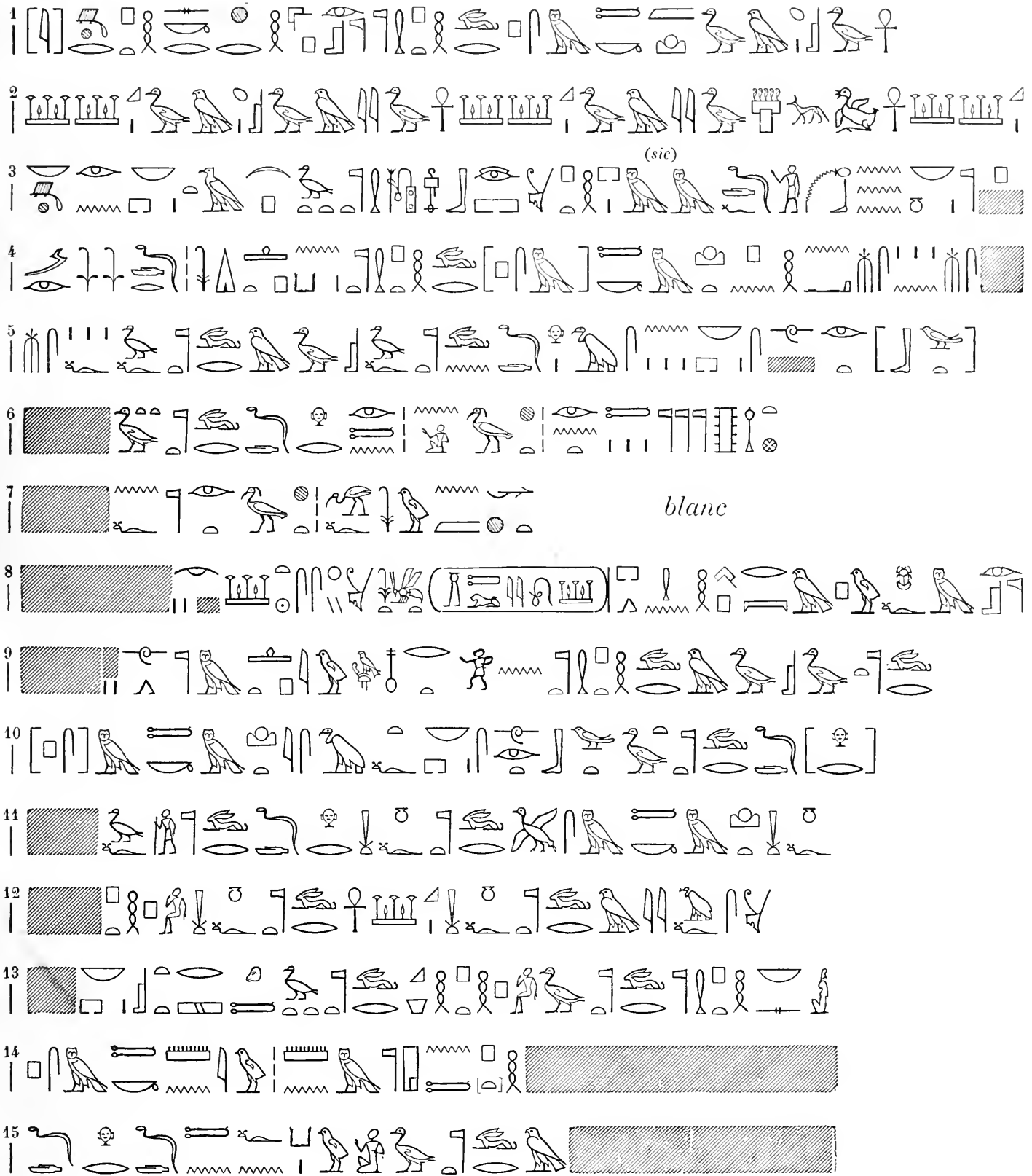
Premier registre. — Dans le cintre, le signe du ciel; au-dessous, le disque ☉ . A la gauche de la stèle,  marchant, coiffé de l'uraeus. Devant lui, le  agenouillé et suivi de son *ka* (la bannière est vide). Entre le dieu et le roi, une table chargée d'offrandes.

Le second registre renferme une inscription de onze lignes, très mutilée :




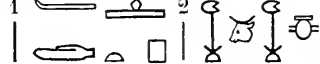
1. Les restitutions sont faites d'après le texte des stèles officielles de Nékao, d'Amasis, etc.



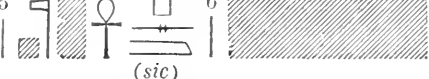
Deuxième registre. —



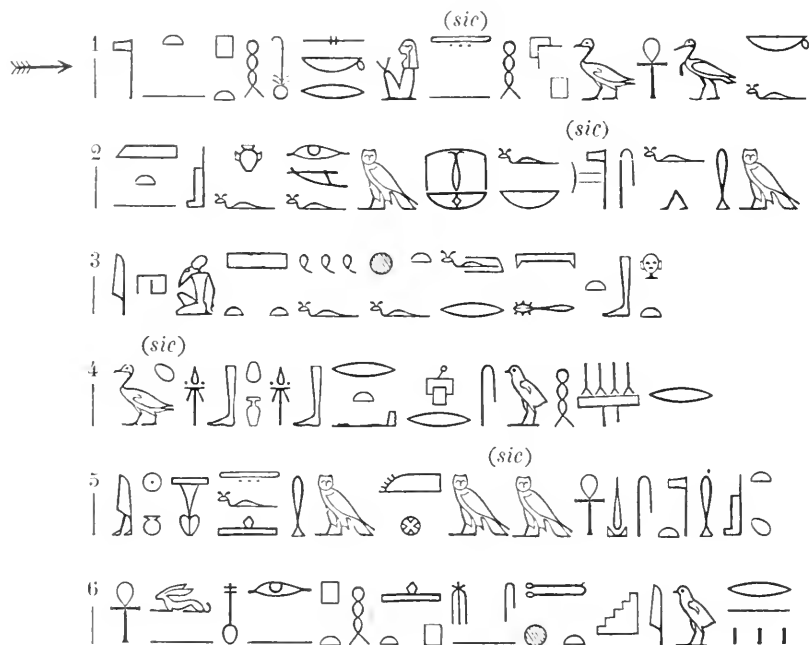
Cette dernière ligne est en caractères beaucoup plus petits que ceux du reste de l'inscription.


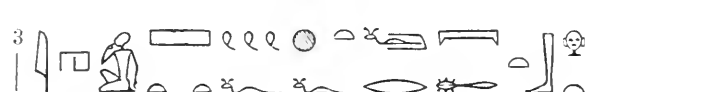



CXXXIV. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 30. — N^o 365, R. 529 (inv. 421-350), 4009.

Premier registre. — Apis debout, , allant à droite; devant lui, une table d'offrandes, accompagnée de la légende : , et trois hommes



debout : 1°.  2°.  3°. 
 3°.  (sic).

Deuxième registre. —




→  (sic)
 (sic)

 (sic)
 (sic)


CXXXV. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 30. — N° 366. — Apis de l'an VI de Darius.

Premier registre. — Cette partie de la stèle a beaucoup souffert : on ne distingue plus de la scène d'adoration qu'un personnage prosterné, . Parmi les graffiti démotiques, hiératiques et hiéroglyphiques confus qui recouvraient tout le champ de ce registre, on distingue encore les groupes suivants, tracés en hiéroglyphes cursifs : .

Deuxième registre. — Le deuxième registre est occupé par une inscription de seize lignes ainsi disposées : 1° Trois lignes horizontales :

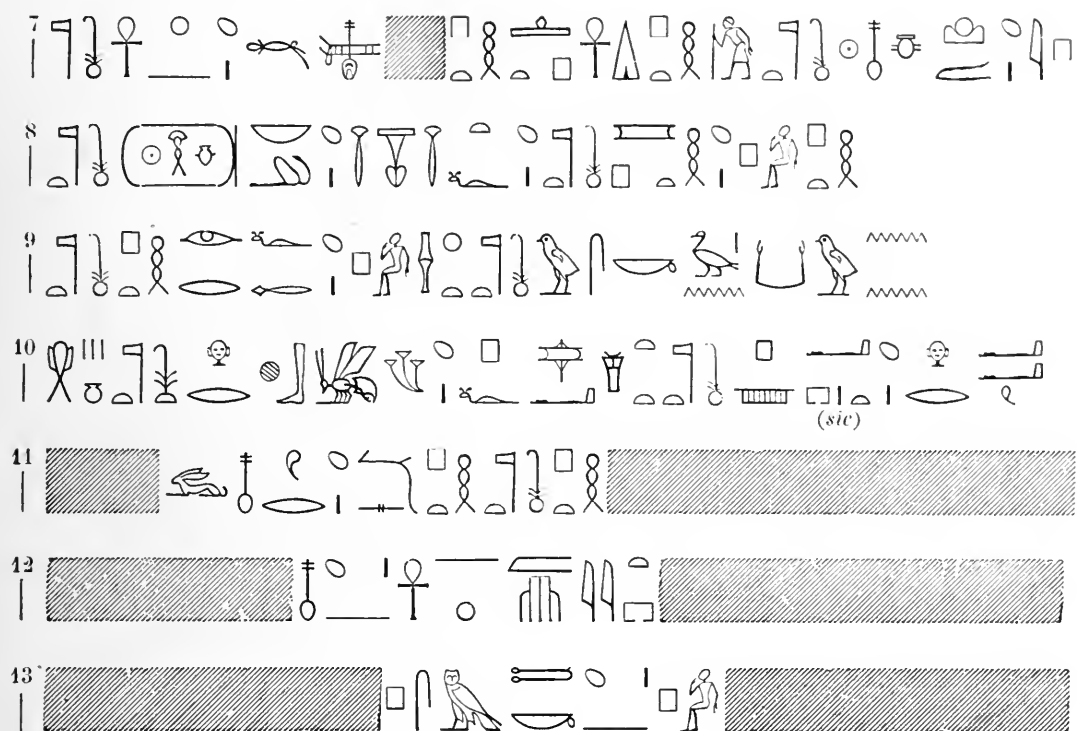


1 
 2  (sic) (?) (sic)
 3 

2° Dix lignes en colonnes :



1  (sic)
 2 
 3 



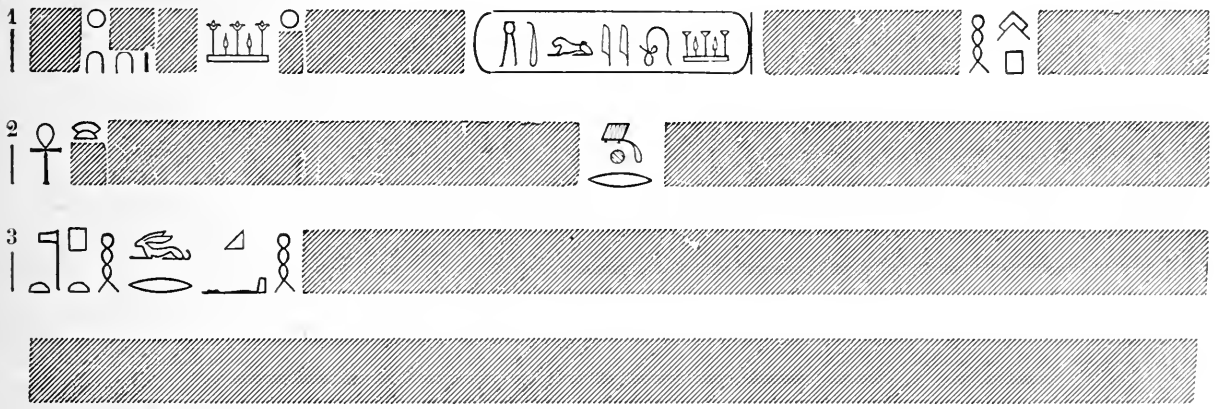
3° Trois lignes horizontales :



CXXXVI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 17. — N° 374 (inv. 421-347). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis allant à droite; devant lui, un personnage debout, en adoration, ; les légendes sont détruites.

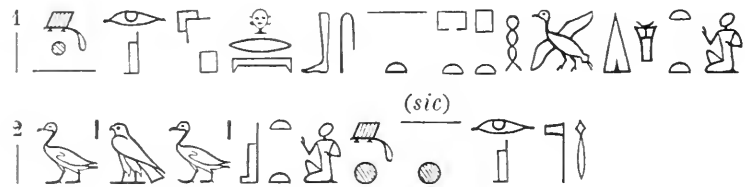
Deuxième registre. — Brisé au bas; le texte est presque entièrement détruit par suite du soulèvement de la couche supérieure de la pierre.



CXXXVII. — Stèle cintrée¹. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 28. — N° 378 (3010), R. 531.

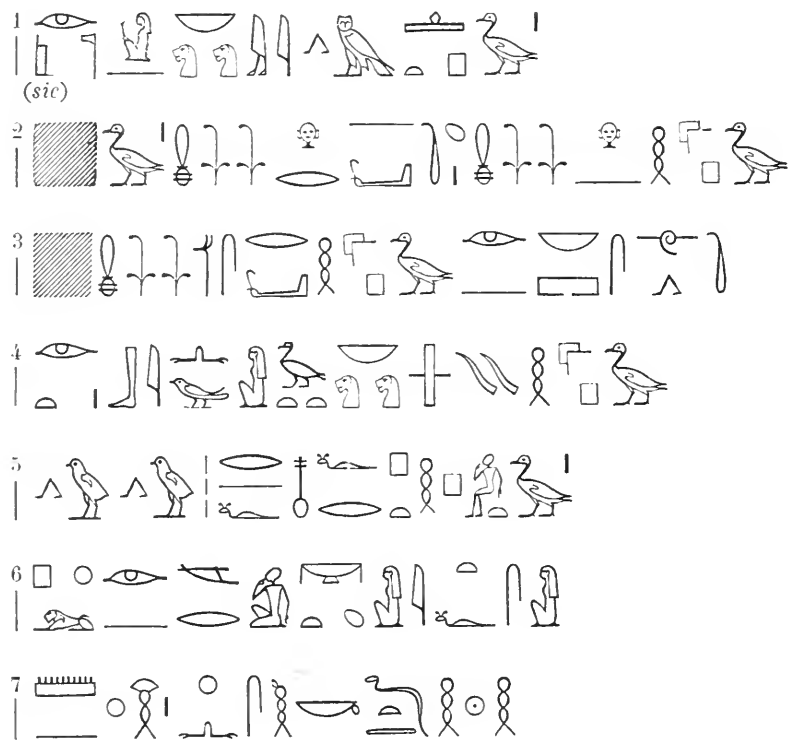
1. Publiée par MARIETTE, *Fouilles*, pl. XLVI.
RECUEIL, XXIII. — NOUV. SÉR., VII.

Premier registre. — Apis allant à droite; lég. : , au-dessus duquel plane le disque ailé, ; devant le dieu, un personnage en adoration, .
Deuxième registre. —



CXXXVIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 21. — N° 383, R. 532 (inv. 421-366). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis, , allant vers la droite; devant lui, un personnage nommé ^ , debout.
Deuxième registre. —

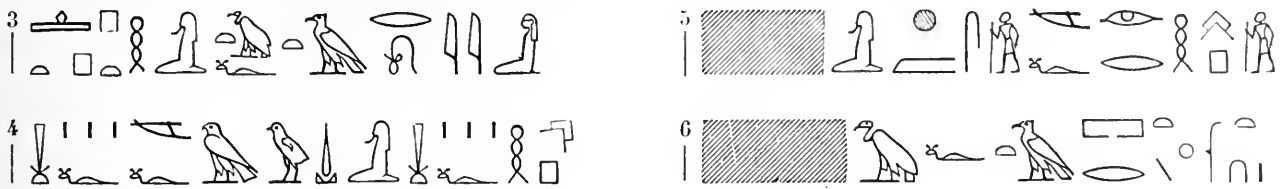


CXXXIX. — Stèle cintrée. Inscription gravée et peinte : il reste des traces de couleur verte dans le creux des hiéroglyphes. — Calcaire. H., 0^m 245. — N° 388 (inv. 421-36-3061). Ancien n° 280 de la salle historique, armoire A. — XXII^e dynastie, Apis VI^e.

Premier registre. — Apis allant à droite; devant lui, une table d'offrandes et un personnage agenouillé. Le tout sculpté en demi-relief plat. On a ajouté à l'encre noire différents détails, de manière à simuler un naos surmonté d'une rangée d'uræus, au milieu duquel la scène d'adoration a lieu. Au-dessus du dieu, on a également tracé un disque ailé.

Deuxième registre. —



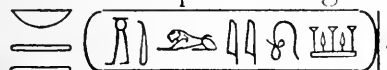




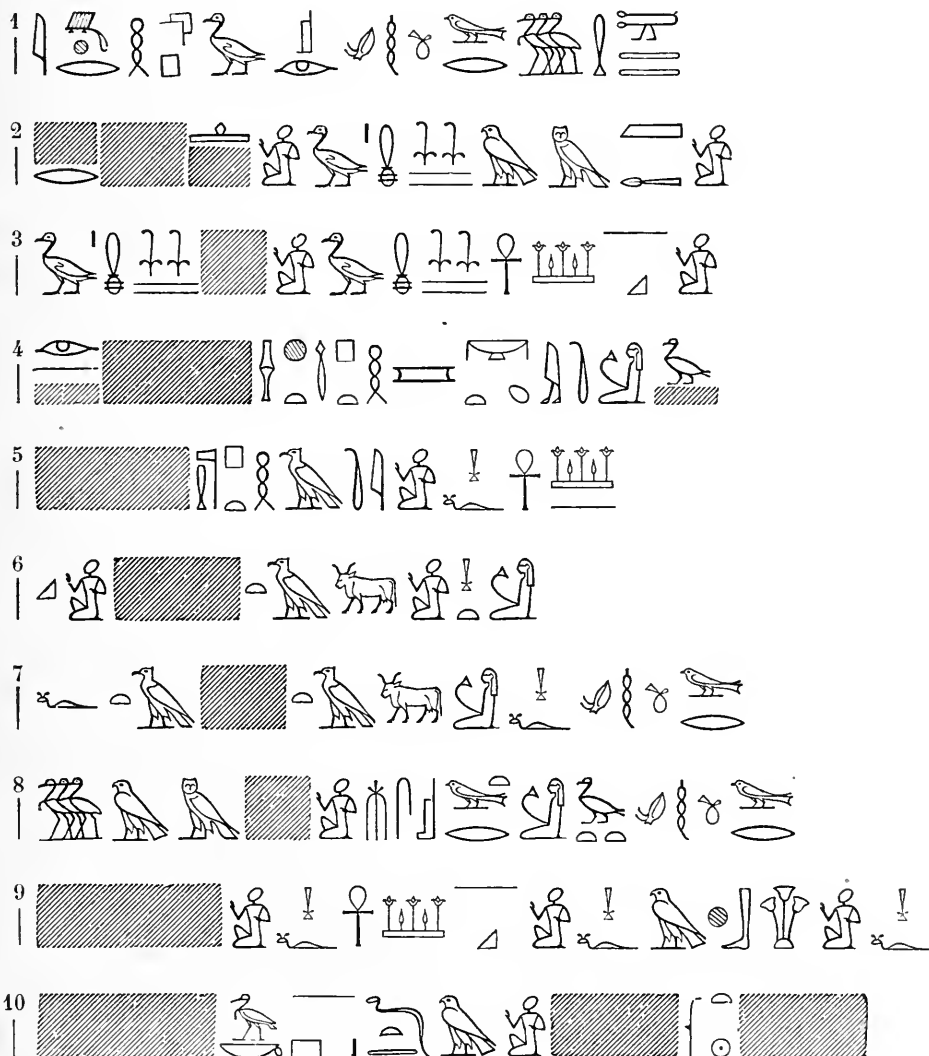
Cette stèle a été découverte, le 27 février 1852, à l'extrémité nord des petits souterrains du Sérapéum.

CXL. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 315. — N° 390. — Apis de l'an XXXIV de Darius.


Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis, , allant à droite. Devant lui, une table d'offrandes et un personnage en adoration, , derrière lequel on lit l'inscription suivante : .

Deuxième registre. — En colonnes :




CXLI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 26. — N° 391. — Apis de l'an XXXIV de Darius.


Premier registre. — Apis, , allant à droite; devant lui, un personnage debout, en adoration.



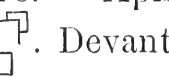
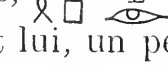
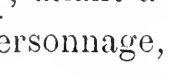



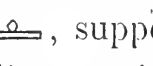


Deuxième registre. — En colonnes :



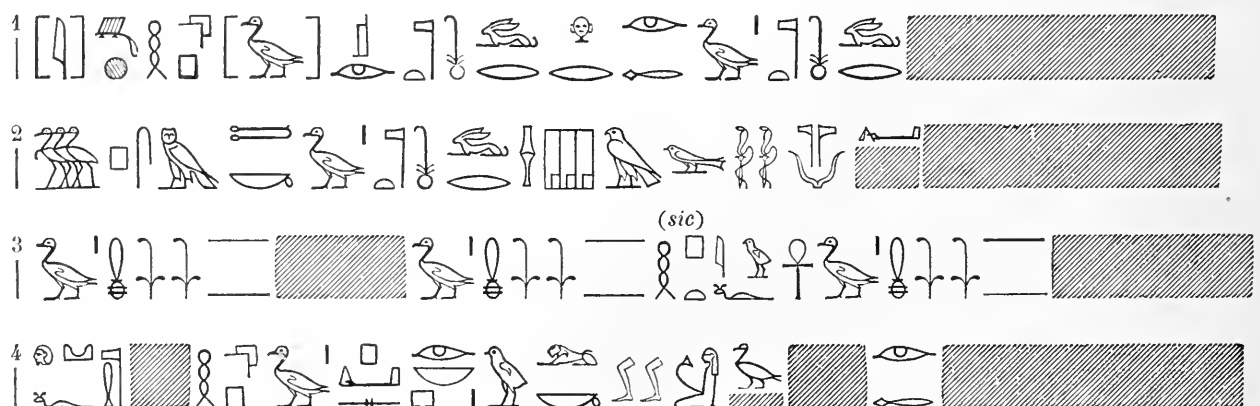
Au-dessous, une ligne horizontale, dont il ne reste que : . Cette inscription est très endommagée par suite de l'écaillage de la surface de la pierre.

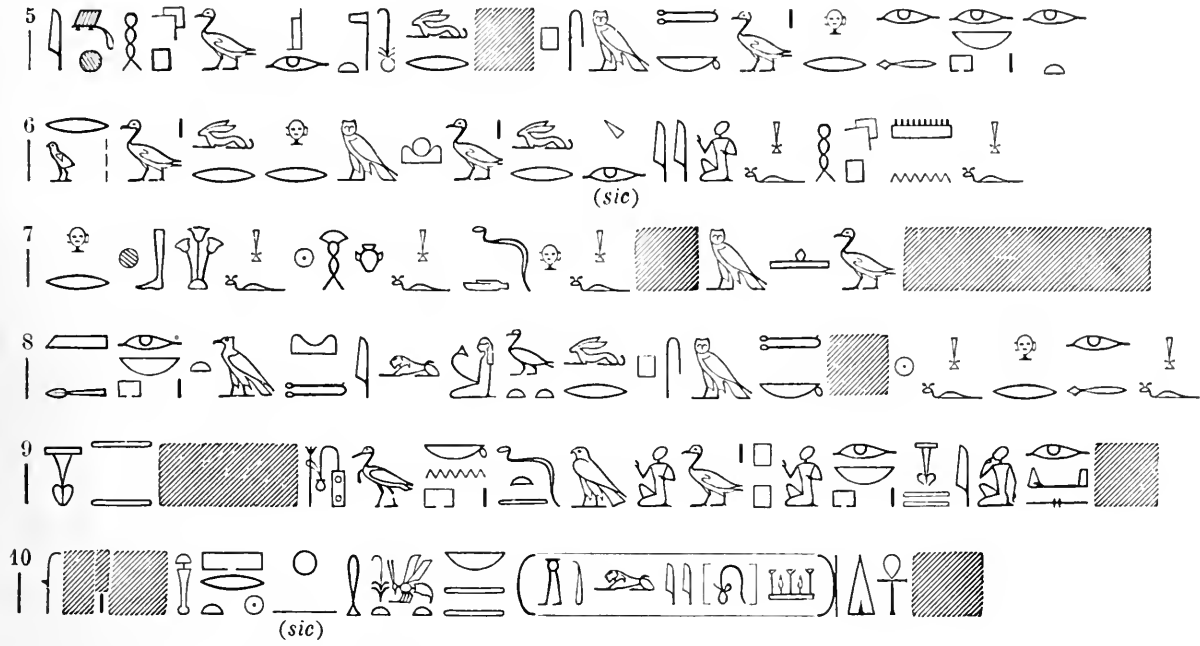
CXLII. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 22. — N° 394 (4045). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé, armé de deux uræus au cou desquelles est passée une croix .

Premier registre. — Apis, , allant à droite; derrière lui, de nouveau, la légende . Devant lui, un personnage, ¹, ², ³, ⁴, debout, tenant  et versant une libation, , sur une table d'offrandes, , supportant deux vases,  et .

Deuxième registre. — Inscription en colonnes :



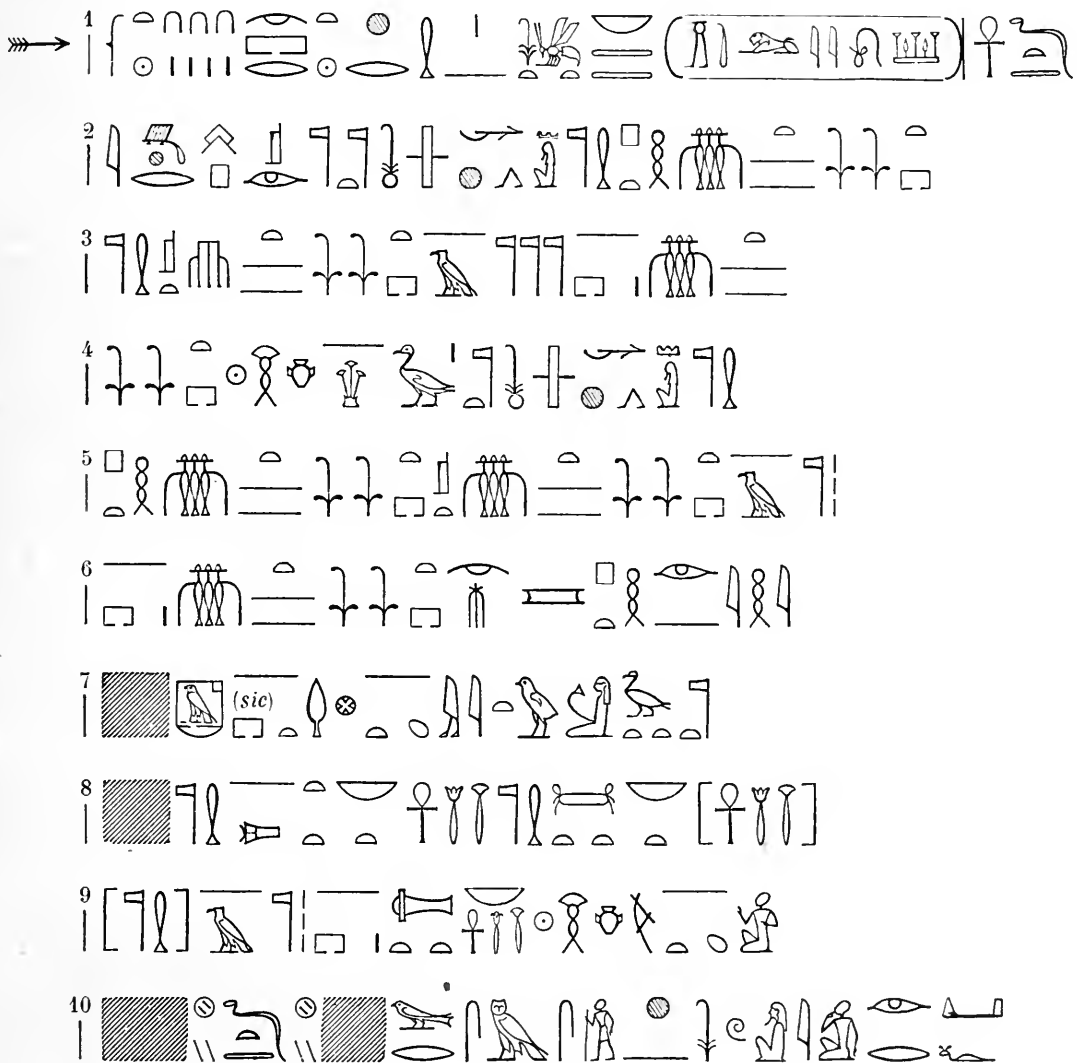


Cette stèle est très endommagée.

CXLIII. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 18. — N° 398 (4033). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

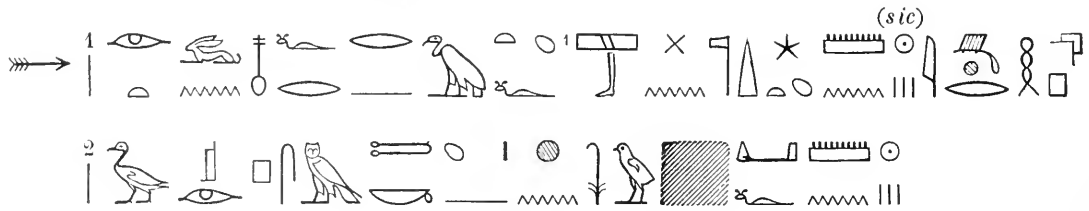
Premier registre. — Apis allant à droite, ; devant lui, une table d'offrandes et un personnage en adoration, , nommé .

Deuxième registre. —




Cette dernière ligne en caractères plus petits et semi-hiératiques.

Sur la tranche droite de la stèle, une inscription de deux colonnes, rédigée en caractères hiératiques et hiéroglyphiques :

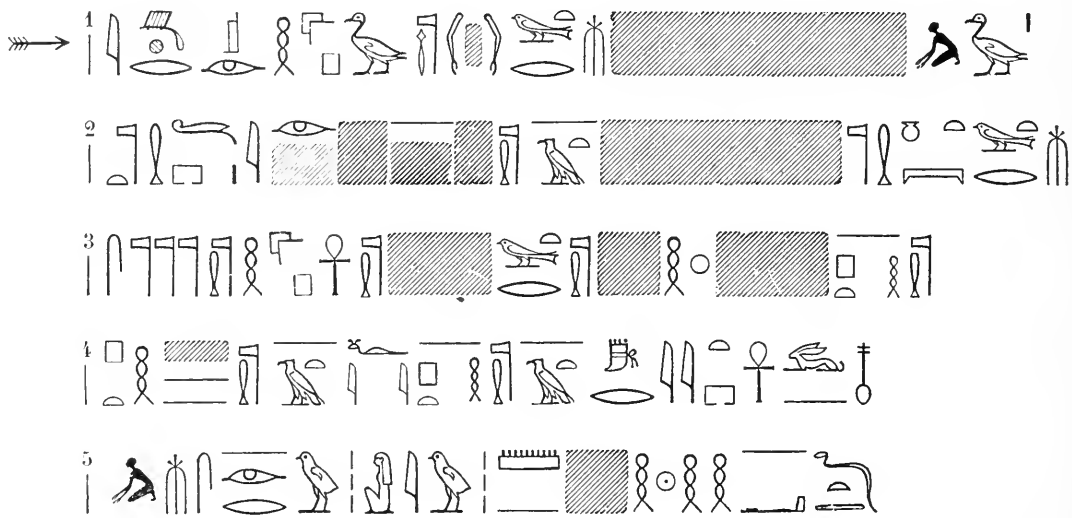


CXLIV. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 20.
— N° 399 (inv. 421-383), 4060. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé, .

Premier registre. — Apis, . Devant lui, une table d'offrandes et un personnage nommé  , faisant le .




Deuxième registre. —



Très endommagée par le soulèvement de la surface de la pierre.



CXLV. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 24.
— N° 401 (137). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis allant à droite; lég. :  . Devant lui, une table d'offrandes et le  , en adoration, .

Deuxième registre. —











1.  (sic), .

2. La partie soulignée de l'inscription est écrite en rouge.



CXLVI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 17. — N° 402 (inv. 421-394), 4150. — Apis de l'an XXXIV de Darius.







Premier registre. — Apis allant vers la droite; devant lui, un personnage agenouillé, , nommé  ¹   ²    .

Deuxième registre. —

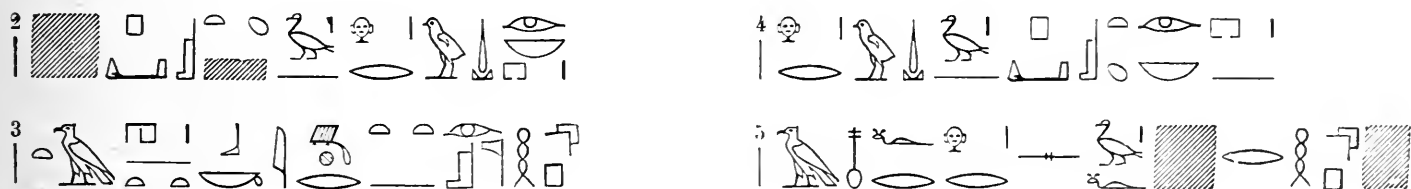


CXLVII. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 16. — N° 463 (inv. 421-398), 4169. — Apis de l'an XXXIV de Darius.



Dans le cintre, le disque ailé.




Premier registre. — Apis, , allant vers la droite; derrière lui, écrit à l'encre rouge, le nom  . Devant le dieu, une table d'offrandes et un personnage nommé  , en adoration, .

Deuxième registre. —        

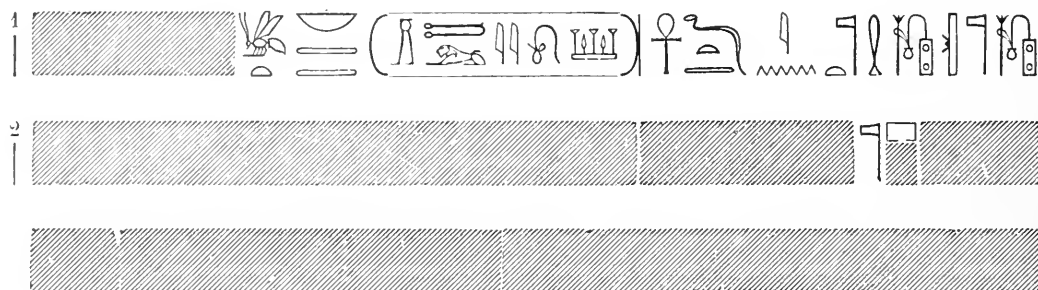


CXLVIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 145. — N° 404 (inv. 421-382), R. 533. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis debout sur une estrade ornée de  et de  alternés.

Devant lui, un autel, , supportant un pain rond et une fleur de lotus épanouie. Lég. du dieu : . Près de l'autel, un homme debout, une main élevée, l'autre tenant un rouleau de papyrus; il est vêtu de la peau de panthère. .

Deuxième registre. — Presque entièrement détruit : il ne reste plus que deux lignes mutilées :

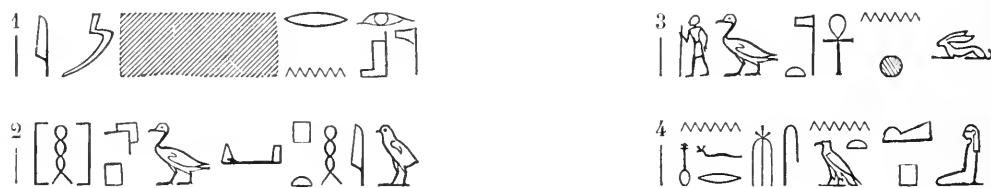


CXLIX. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0^m 185. — N° 405 (inv. 421-366), 4056. — Apis de l'an XXXIV de Darius.


Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis allant vers la droite; devant lui, un personnage en adoration.

Deuxième registre. — En colonnes :



CL. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre rouge. — Calcaire. H., 0^m 17. — N° 406 (inv. 421-390). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

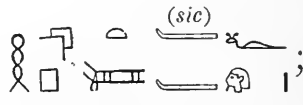

Premier registre. — Apis allant à droite; devant lui, un homme en adoration, .

Deuxième registre. —



CLI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre. — Calcaire. H., 0^m 20. — N° 407 (inv. 421-393), 4003. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

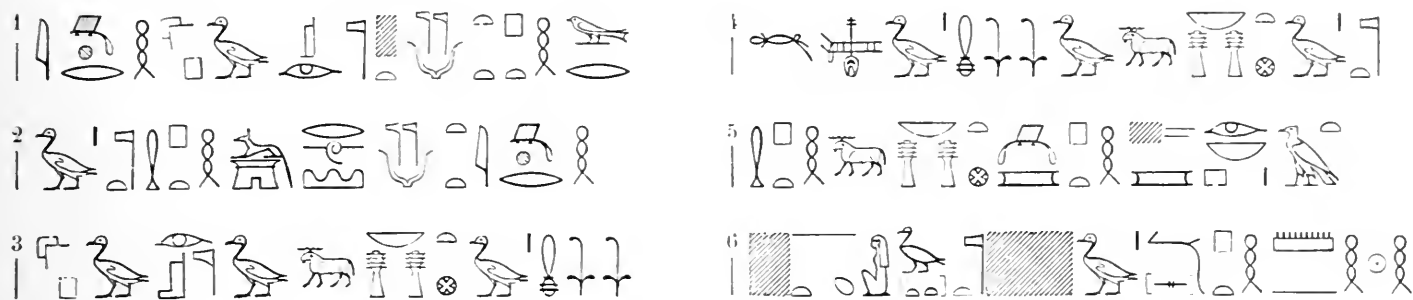
Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis allant vers la droite, lég. : ; devant lui, une table d'offrandes et un personnage agenouillé, .

Deuxième registre. —



CLII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 15. — N^o 408.
 Sans représentation.

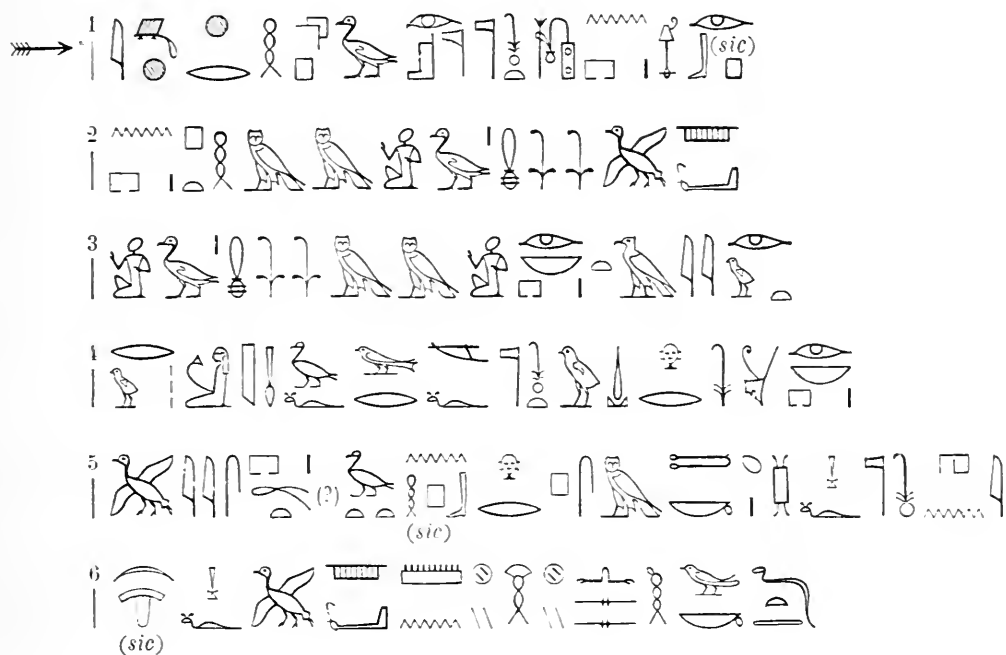


CLIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 25. — N^o 409.
 R. 534 (inv. 421-403). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le ciel supporté par des sceptres ↑; au-dessous, le disque ailé, d'où tombent deux uræus.

Premier registre. — Apis, allant à droite; devant lui, un personnage en adoration, vêtu d'une longue robe.

Deuxième registre. —



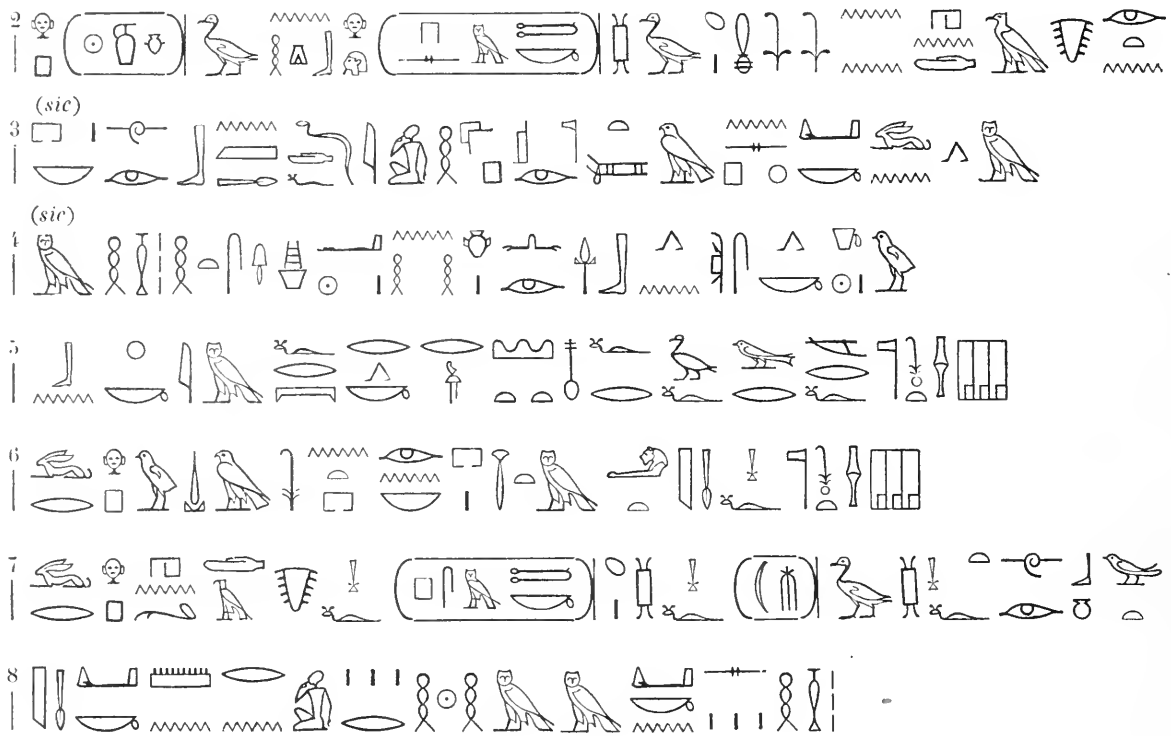
CLIV. — Stèle cintrée¹. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0^m 28. — N^o 410.
 R. 535.

Premier registre. — allant à droite. Devant lui, le agenouillé, près d'une table d'offrandes. En haut, dans le cintre, le disque ailé et le ciel. Les textes, pour ce registre, sont simplement tracés à l'encre.

Deuxième registre. —

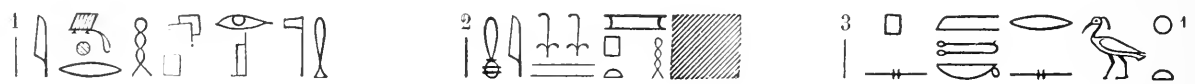


1. Voir LIEBLEIN, *Dictionnaire des noms*, n^o 1216. Publiée par MARIETTE, *Fouilles*, pl. XVII, et par BRUGSCH, *Thesaurus*, p. 989.

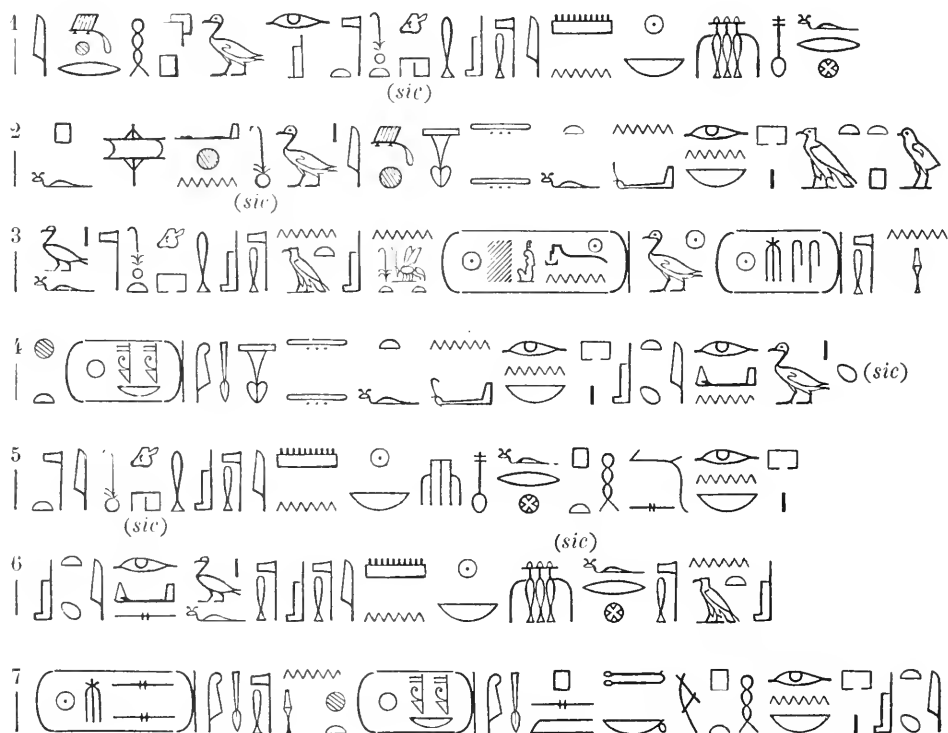


CLV. — Stèle cintrée. Inscription gravée, travail rude. — Calcaire. H., 0^m 24. — N° 413 (inv. 421-399). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

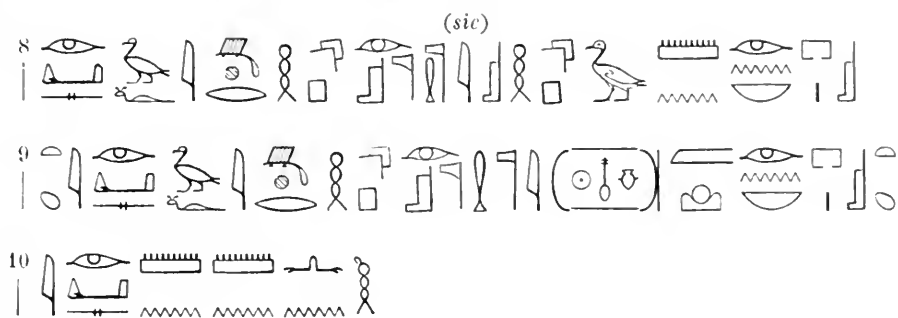
Premier registre. — La représentation ordinaire, qui était ici tracée à l'encre, a été effacée; il ne reste plus, à gauche de la stèle, qu'une inscription de trois lignes, à l'encre noire, dont les premiers signes ont été gravés :



Deuxième registre. —



1. Les ●, ⊙, ⊗ sont écrits ○ dans l'original.

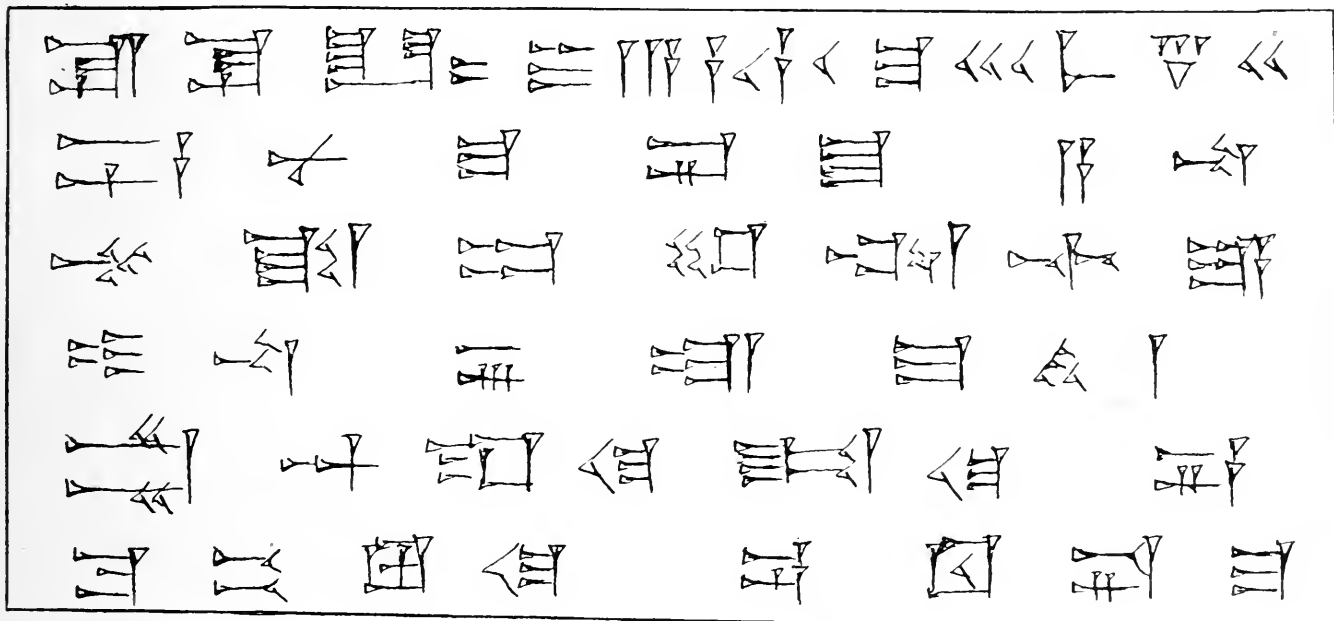


NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNES

PAR

V. SCHEIL, O. P.

LVI. *Inscription babylonienne d'un roi achéménide.* — Dans une lettre écrite sur le Tigre en décembre 1898, adressée au *Recueil de Travaux* où elle fut publiée (t. XXII, p. 123-127), je signalais une inscription cunéiforme sur plaque de marbre, rencontrée à Mossoul et dont l'authenticité me paraissait suspecte, malgré la parfaite exécution de bon nombre de signes. Je la produis ici tout au long :



Anaku 𐎶 Ku-raš (?) šarru 𐎶 A-ḥa-ma-
niš-ši-²

é-nu-ma bitu šû a-na

mu-ša-ab šar-ru-ti-ya

i-na ir-ši-it

KÂ-DINGIR-RA-KI ša ki-rib

Ba-bi-lu(ki) é-pu-uš-ma.

« Moi, Cyrus, roi, Achéménide :

En ce temps-là, cette maison pour

le siège de ma royauté

sur le terrain

de KÂ-DINGIR-RA (Babylone) qui est
au milieu

de Babylone, je construisis! »

Un mot certain de la première ligne est *Aḥamanissî*? 𐎶𐎶𐎶 est écrit comme s'il

constituait quatre signes. $\langle \nabla \rangle$ est aussi disloqué, comme s'il y avait $\langle \langle \langle \nabla \rangle \rangle \rangle$ ∇ *eš-bar*, en groupant \langle avec le signe précédent. L'aspiration qui suit généralement ce nom manque. Mais $\nabla \langle \langle$, qui termine la ligne et dont aucune lecture *šaniš*, *šaman*, *karniš*, etc., ne donne un sens satisfaisant pour ce contexte, ne peut être autre chose que le signe $\nabla \rightarrow$, vu et rendu de travers par un scribe ignorant ou un faussaire.

Aḥamanissī' est précédé, comme il convient, du clou perpendiculaire. (Voir *Les Textes achém.*, BEZOLD, 93, *ult.*)



Cela acquis, comment faut-il lire le nom du titulaire de l'inscription? Et d'abord le signe qui précède ∇ *Aḥamanissī'* est celui de *šarru*, « roi », $\rightarrow \nabla$. Seulement, au lieu d'obliquer pour la dernière moitié, on l'a rendue tout à fait horizontalement $\rightarrow \rightarrow$, et on a disloqué le signe, tout comme il a été fait dans $\nabla \rightarrow$ qu'on a placé perpendiculairement pour ∇ et obliquement pour \rightarrow , et qu'on a aussi disloqué. Comme le nom *Aḥamanissī'* est précédé du clou perpendiculaire, il est presque impossible que le nom royal lui-même n'ait pas pareillement ce clou perpendiculaire en tête; et c'est, selon toute apparence, le clou terminal du premier signe. De cette manière, le texte s'ouvre par quelque chose qui ressemble au signe \rightarrow de basse époque, et qui doit se lire ici *anaku*, ainsi rendu à tort ou à raison.

En théorie, *ku* a bien cette valeur (BRUNN., 10522), mais on ne la trouve point dans l'application, surtout dans les textes du genre de celui qui nous occupe, où *anaku* est exprimé par $\nabla \rightarrow$ ou par $\nabla \rightarrow \nabla \rightarrow$. Le scribe n'était-il qu'un copiste et n'a-t-il pas aperçu le clou initial qui se confondait avec la ligne de l'encadrement? Ou bien était-il élamite et s'est-il imaginé que, de même qu'en anzanite où dans $\nabla \rightarrow \rightarrow \rightarrow \rightarrow$ *u* qui signifie « moi », il n'y a que le deuxième signe qui compte, ainsi pouvait-il en être en babylonien dans $\nabla \rightarrow$? Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir que *anaku*, suivi du clou prédéterminant le nom propre à venir.

Mais quel est ici le nom propre? La première partie est encore, d'après ce que nous venons de dire, *ku*. Dès lors, dans la série des rois achéménides, il n'y aurait *a priori* que le nom de *Kuraš*, « Cyrus », qui dût pouvoir s'adapter ici. Dès lors, aussi, le grand signe qui nous reste à expliquer devrait être *raš* ou *ra-aš*. Dans le premier cas, nous aurions affaire à $\rightarrow \rightarrow \rightarrow \rightarrow$ qui se confond avec $\rightarrow \rightarrow \rightarrow \rightarrow$ et qui aurait la valeur *raš* à cause du signe enclavé (outre sa valeur *gir*, *mir*), comme inversement $\rightarrow \rightarrow$ *raš*, *kaš* doit aussi avoir la valeur *gir*, d'où *girru*, synonyme de *harrānu*, « chemin ». Cette explication n'est que spécieuse. Peut-être notre scribe a-t-il simplement combiné les deux signes $\rightarrow \rightarrow$ et $\rightarrow \rightarrow$, bien que le *ra* de la cinquième ligne soit irréprochable. Mais, dans le même texte, alors que $\rightarrow \rightarrow$ est fort bien fait à la ligne troisième dans *mu-ša-ab*, il ne l'est plus à la ligne cinquième dans *ša kirib*.

J'incline à lire *Ku-ra-aš* ou *Ku-raš*, plutôt que *Ku-mir* ou *Ku-bar* ($\rightarrow \rightarrow$), et, comme on ne saurait assez baisser l'époque de notre texte, s'il est authentique, à cause de sa forme décadente, je l'attribuerai à un usurpateur de ce nom, aux temps des Séleucides ou des Arsacides.

Dans la ligne deuxième, le signe *é* est allongé d'une façon démesurée. Le reste et toute la ligne troisième sont correctement gravés. On peut remarquer dans le mot

šarrutiya l'emploi du signe URU, RU pour , emploi qu'on ne trouve guère dans ce mot qu'à l'époque de Nabuchodonosor. Dans la ligne quatrième, afin de combler l'espace disponible, le scribe a disloqué en trois parties *ma-ḫi-tiš* le signe simple . A la ligne cinquième, le premier signe KĀ (*Bāb*) n'est pas incorrect, absolument parlant; cependant il s'en faut qu'il se présente ailleurs sous un aspect si simple et si sommaire. On peut en dire autant du signe *ki*, trois fois employé dans le reste du texte.

A la ligne troisième, le signe *ša*, comme nous l'avons dit, n'est pas différent du signe classique babylonien, mais à la ligne cinquième, pour combler l'espace, on l'a allongé outre mesure.

Enfin, contre l'authenticité du document, on ne peut élever aucune objection tirée du style même. La phrase ainsi établie est bien correctement babylonienne.

Le fait de l'emploi de *enuma* comme adverbe n'est pas nouveau.

L'expression même de *ina iršit KĀ-DINGIR-RA-KI ša kirib Babilu ki*, si étrange qu'elle paraisse, puisqu'elle signifie « sur le terrain de Babylone (idéogr.) qui est dans Babylone (phonét.) », ne doit pas nous ébranler, puisque la même locution se trouve dans le grand texte de *Nabuchodonosor*, VII, 39-42 : *admanim šarruti ina iršiti Babili ša kirib Babili*, où aussi une portion de Babylone porte plus spécialement ce nom et se trouve enclavée dans Babylone, au sens large.

LVII. *Premier texte de la deuxième dynastie de Babylone*, dite dynastie de *ŠIS-ĤA* ou *Aḫa(ki)* qui est aussi *Tuba* ou *Tubu(ki)*, cf. *R. II*, 57, 73, *b*, et *R. IV*, 38, 12.

Hommel a contesté l'existence de cette dynastie qu'il appelle apocryphe. Halévy la fait exister parallèlement à la première dynastie dite de Babylone.

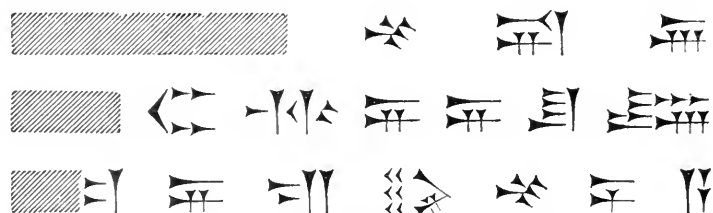
Le texte suivant, que j'ai rapporté autrefois de Sippara et qui est actuellement au Musée de Constantinople, nous éclaire définitivement sur le premier point, mais laisse ouverte la question du rang à assigner à ce groupe de rois.

Il s'agit d'un fragment de tablette noire, cuite (non numéroté), qui portait probablement un contrat de partage de biens avec sa suscription historique, mutilé sur toute la longueur au commencement des lignes et sur toute sa largeur au bas de la tablette.

... *eqlu ḫa-ma(?) - tum UŠ-A-DU* ...
 ... *Ē-RU-A KI-SLAḪ ita bīt Zittu [ilu] Šamaš*
 ... *(AN)ZA-KAR-RA zittu-ma(?) Amil* ...
 *TIG-LAL za* ...
 ... *ŠAR eqlu ŠU-NI (?) AK*
 ... *ni ma AB-UL*
 ... *tum UŠ-A-DU Im-gur Sin*
 *UŠ-A-DU Im-gur Sin*

 [*pân*] ... *(ilu) Nin-ip NU-AB(EŠ) (nišakku)*
 [*pân*] ... *ul-te (an) NIN-LIL-LA(L)*
 [*pân*] ... *é(?) bi(?) mâr (ilu) DA-MU A-ZU*

[pân]... [D]un-gi SIS-SIS-A-NI (ahèsu)
 [pân]... (ilu) [Nin]-ip màr Amil (ilu) LU(?), A-RA-ZU(?)



[arah... ùm...] MU-UŠ-SA [Da]-mi-iq i-li-šu šarru
 dâr ([BA]D) Ni-si-in MU-RU-A

« Année qui a suivi celle où *Damiq ilišu*, roi, a (re)construit l'enceinte de Nisin. »

Il va sans dire qu'il ne peut s'agir ici d'un autre roi que du *troisième* de la seconde dynastie de Babylone, encore orthographié *Dam-ki i-li-šu* et $\langle \text{Y} \text{---} \text{A} \text{---} \text{Y} \rangle$ *i[-li-šu]* dans les listes royales. Toute la dynastie est donc authentique et non apocryphe.

Quant au rang à assigner chronologiquement, parmi les dynasties, à celle qui comptait *Damiq ilišu*, il ne ressort rien de notre texte. Le type de l'écriture est une base trop infirme pour y appuyer l'antériorité ou la postériorité d'une époque par rapport à une autre époque. J'affirmerai toutefois, sous toutes réserves convenables, que notre texte m'a paru *antérieur* à ceux de *Hammurabi*, bien qu'il soit de même famille au point de vue graphique. C'est l'impression que j'ai marquée en tête de ma transcription (1895) avant même de m'apercevoir de quel roi était la suscription.

Du fait de la présence à *Sippar* de cette tablette de *Damiq ilišu*, il résulte assez clairement que ce roi et toute la dynastie ont, en réalité, régné en Babylonie et sur Babylone même, bien que le siège de leur gouvernement ait pu être dans une autre ville; tout synchronisme avec une autre dynastie babylonienne est donc improbable.

La mention de la reconstruction de l'enceinte de la ville de Nisin (Isin) ne précise rien. Cette ville fut prise, ruinée et reconstruite, plusieurs fois.

LVIII. *Glane à Suse*. — Je trouve dans le *premier* volume des *Mémoires de la Délégation de Perse* (paru chez Leroux) quelques bribes d'inscriptions que j'isole de leur cadre archéologique pour les commenter ici :

Page 64, fig. 52. Sur une grande amphore mesurant environ 1^m 50 de haut sur 0^m 40 de diamètre, on lit en monogramme les lettres grecques **AM**, signature du potier, ou chiffre de la mesure, $\mu(\varepsilon\tau\tau\tau\tau\tau\tau)$, c'est-à-dire 1 m.

Page 90. Figure une base de colonne achéménide avec l'inscription trilingue.

Y Hi-ši²-ar-si šarru i-gab-bi ina šilli ša
 (ilu) A-hu-ru-ma-aš-da² bitu a-[ga]-a Y
 Da-ri-ga-a-muš šarru abu-u-a at-tu-u-a
 šu-u i-te-pu-uš-su.

« Le roi Xerxès dit : Sous la protection d'Aurmazda, cette maison, Darius mon propre père l'a construite. »

La phrase se trouve presque mot pour mot dans le texte C^a et C^b de Persépolis.

Pour les trois versions, voir BEZOLD, *Die Achäm. Inschr.*, p. 40 et 42; WEISSBACH, *Die Achäm. Inschr.* II^{ter} Art, p. 83; WEISSBACH et BANG, *Die Altpers. Inschr.*, p. 42.

Page 110. Cylindre-cachet au nom de *Du* (ou *Tum-*)*ma...*, *mār A-pil KU-BI* (?) [*Arad*] *ilu Mar-tu*. Caractères archaïques.

Page 130, fig. 315. Mesure de capacité à *1 qa* plus *1 sa*. Caractères babyloniens modernes. Des deux côtés, une poignée servait à saisir le vase. Il est impossible de restituer les deux diamètres et la hauteur du vase, et, par conséquent, d'en calculer le volume total. C'est assez de constater qu'il existait de ces mesures portant l'évaluation de leur capacité, et de pouvoir espérer trouver un jour un échantillon mieux conservé.

Fig. 314. Vase au nom de *Ikšerša, Hišī' arša* (Xerxès).

Fig. 316. Vase au nom de Artaxerxès.

Page 137. Poids en forme de canard, avec l'inscription en caractères archaïques, *5 ma-na*, 5 mines.

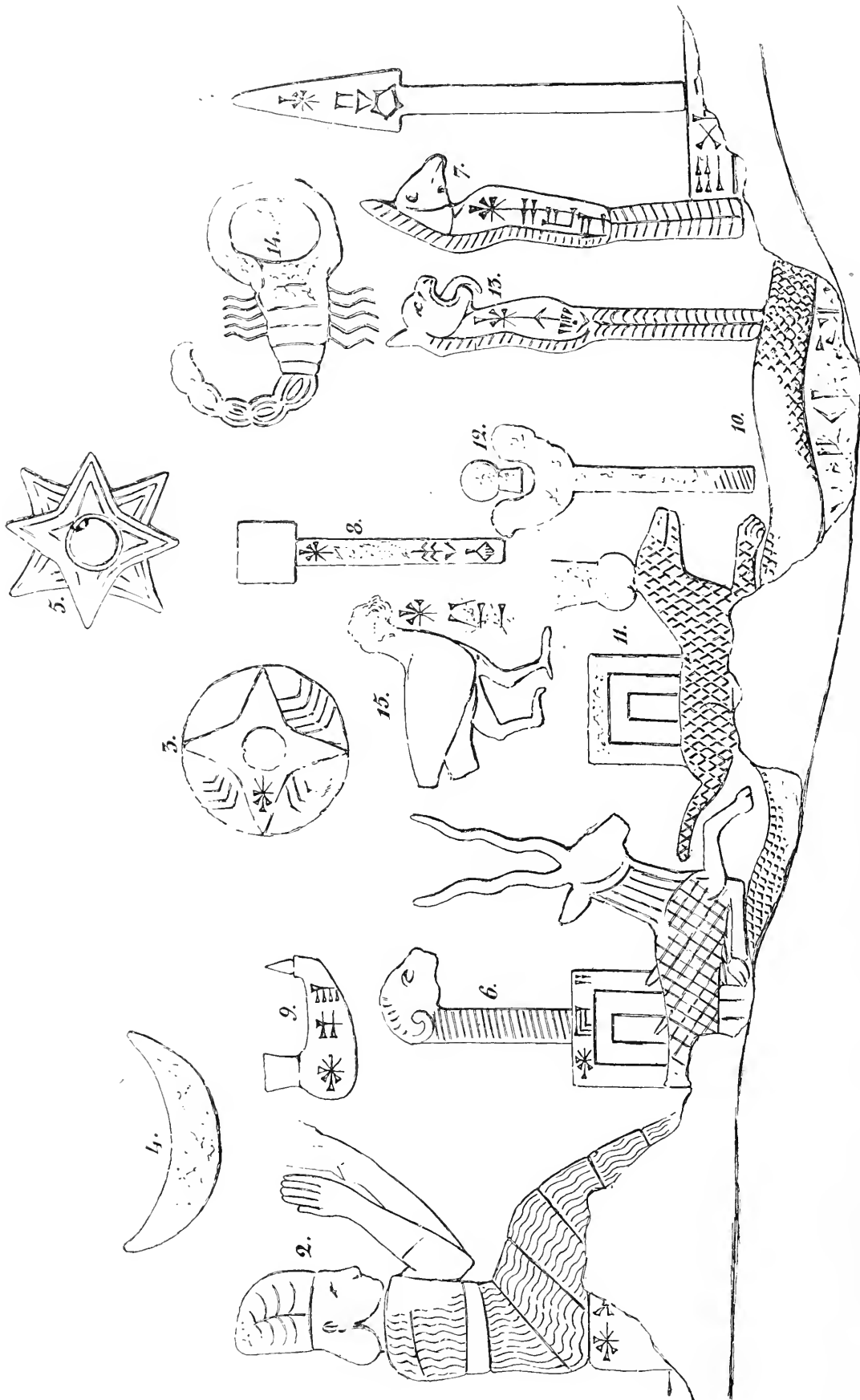
Page 168 et suiv. *Sommet de kudurru*. Cette pièce est sans contredit des plus intéressantes tant par ce qu'elle nous donne que par ce qu'elle nous promet. Il s'agit d'une pointe de *kudurru* avec les emblèmes divins accompagnés des noms corrélatifs de divers dieux. Quelques-uns de ces noms sont comme martelés; mais nous pouvons, dès maintenant, espérer identifier un jour sur un exemplaire mieux conservé, tout le panthéon babylonien avec les divers symboles qui le figuraient, contribution importante, s'il en est, à l'étude de la religion des anciens Babyloniens.

Et d'abord, sans plus, disons qu'il ne s'agit pas de *zodiaque* dans cette affaire. L'ensemble des reliefs qui figurent sur les *kudurru* se réfère aux dieux nommés dans le texte du *kudurru* (avec omission ou addition, on peut le préjuger), aux dieux protecteurs du droit et vengeurs de toute violation éventuelle de la propriété. D'après le *kudurru* de Nazimaruttaš (voir le volume des *Textes élamites sémitiques*), les dieux étaient représentés par leurs figures, *ušurâte*, ou par leurs armes, *kakké*, ou par leur siège ou résidence, *šubāti*. En effet, tous les symboles connus ont l'aspect matériel d'une de ces trois catégories. C'est ainsi qu'il y a un parallélisme parfait, comme je l'ai fait remarquer il y a longtemps, entre la série des emblèmes de la stèle de Bêl-Harrân-bêl *ušur* et les dieux invoqués dans le prologue de cette inscription (*Rec. de Trav.*, t. XVI, p. 176).

Le fragment fondamental qui nous occupe laisse facilement reconnaître Šamaš, Sin et Ištar; les noms ont disparu, car ils s'y trouvaient. Au dernier plan, à gauche, se trouve assis un dieu dont le nom commençait par $\rightarrow\text{†}$ *Gu...*, ou bien $\rightarrow\text{†}$ *Nin...*, c'est-à-dire *Gula*, ou *Ninip*, ou *Bêlit*, ou un de ces dieux si nombreux dont l'idéogramme débutait par *Nin*, « seigneur (ou) dame ».

L'objet placé devant les mains de ce dieu est une *lampe* et figure le dieu *Nusku*

✠ ✠✠, comme je l'avais deviné avant la découverte de ce document-ci, en me référant à ce texte de Craig (*Relig. Text.*, I, pl. 35).



Mémoires de la Délégation en Perse, t. I, p. 168 (*Description des objets d'art*, par DE MORGAN)

A-na (ilu) Nusku bêli sur-bi-e da-a-a-an i...
 nîru nam-ru mu-nam-mir mu-ši-li šame-[e] (?)...
 (ilu) ellu mul-lil ilu u amilu mu-nam-mir e[-tuti]...
 (ilu) Nusku šur-bu-u (ilu) qar-du qa-mu-u limnûti...

- 5 *mu-še-rib ur-ti u te-e-me pa-qid an-ni-[e]...*
na-din šur-qin-ni mu-šaḥ-miṭ tak-li-me a-na [nišé]...
mār Ê-kur šur-bu-u ša ki-ma (ilu) Nannar-ri...
mut-tab-bil pa-ra-aš (ilu) Bêl-u-ti na-šir pi-r[is-ti]
ḥa-a-a-iṭ ur-ti gim-ri mu-še-rib te-ri-e-ti
- 10 *da-a-a-an kit-ti ba-ru-u ka-raš nišé ša...*
mu-ub-bi-ib kit-ti u mi-ša-ri...

que je traduisais ainsi dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, en 1897 :

- « A Nusku, maître grand, juge [des dieux]...
 lumière brillante, qui éclaire la nuit...
 dieu auguste qui illumine le dieu et l'homme, qui éclaire l'obscurité,
 Nusku, grand, vaillant, qui brûle les méchants,
 5 promulgue loi et décret, châtie la faute!
 Donateur des offrandes, qui fait ardre la révélation aux [hommes]...
 fils d'Ê-kur, le grand, qui brille comme Nannar...
 porteur de l'oracle de la Souveraineté, gardien des décisions,
 il sait toute législation, il insère les lois (dans le cœur)!
- 10 Juge du droit, il voit l'intérieur de l'homme...
 fait luire le droit et la justice... »

Matériellement comparant, ce sont les mêmes attributions qu'on trouve dans la poésie chrétienne appliquées au Saint-Esprit.

Sous la lampe-Nusku, est assis et nommé Êa, sous la triple forme possible de ses figurations, *uṣurtu*, *šubtu*, *kakku*, dessin, trône, arme. Antilope finissant en poisson, *turaḥu-nânu*, niche ou temple d'où Êa paraît sortir, et massue se terminant en tête de bélier. Ces trois formes apparaissent plus parfaitement encore sur le *kudurru* de Melišihu (*Textes élam. sémit.*).


Le volatile qui vient ensuite pourrait bien être (*ilu*) KA-[DI] ou un (*ilu*)



L'arme voisine est certainement le symbole du dieu kassite [*Šuqa*]-*mu-na*, dieu *Nergal*, d'après le *Vocabulaire kassite*, recto 13. (Ce document ajoute Nusku à Nergal, mais il n'y a pas lieu ici à cumulation, puisque Nusku a déjà son emblème.)


Le n° 13 doit être U-BUR ou plutôt U-ZAG qui est *Nabû bêlu ašaridu* (BRUNN., 8823). Dans la stèle de Bêl-Ḥarrân-bêl uṣur, Nabû est figuré par un ciseau de sculpteur comme dieu des lettres; mais ici, nous le voyons, non sous la forme de ce symbole, mais plutôt comme serpent à tête de tigre ou de lion, avec une partie du corps dissimulé, faute de place. Le grand serpent *Anu* seul est toujours figuré en entier.

Le n° 7 est certainement le dieu ZA-MAL-MAL ou ZA-GÂ-GÂ, forme de Ninip, au pays de Kiš. C'est encore un serpent terminé par une tête d'aspect singulier pareille à celle du Set égyptien.

Enfin, le dernier dieu assimilé est Marduk, , sous la forme d'une lance, comme sur la stèle de Bêl-Harrân-bêl ušur où cette arme est ornée de glands, à la jonction de la haste et du fer.

Avec cette base, il reste un beau travail à faire sur l'ensemble des *kudurru* à reliefs.



Page 176. Fragment de relief de *kudurru*. On y voit Adad fulminant sur son taureau, comme ailleurs inondant.




L'emblème de Marduk y figure aussi, sans nom : mais le prêtre qui accomplit un rit devant cet emblème porte l'inscription : *šalmu ša*  *UŠ (ilu) Marduk*, « image de Zikir (ilu) Marduk ».



PAAPIS

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Dass der manethonische¹ « Amenophis Sohn des Paapis » mit  *A'men-hotep s; Hape* identisch ist, hat ERMAN, *Ä. Z.*, 1879, S. 147, erwiesen. Die Identität der ersten Namen liegt auf der Hand². In Παῦπις³ glaubte ERMAN  mit Artikel sehen zu dürfen.

Indessen  *Hip*⁴, *ḡape*⁵, mit Artikel würde *Φῆπις (aus *P+hape*) lauten. Παῦπις kann nur als n. pr.  mit dem Possessivartikel erklärt werden. « Der des *Hape* » ist nämlich die jüngere Form des alten *s; Hape* « Sohn des *Hape* ». Diese späte Wiedergabe von *s; « Sohn »* durch *πα* lässt sich auch in einem andren Beispiele belegen. Für den alten Namen  Ἄρσιῆσις tritt später (von der Ptolemäerzeit an) die Nebenform Ἄρπαῖσις auf. Beide bedeuten « Horus, Sohn der Isis », und auch hier steht für *s; « Sohn »* der Possessivartikel.


Diese genealogische Bedeutung des Possessivartikels lässt sich auch sonst nachweisen, nämlich in der älteren Form *pn*, welche später durch *πα* abgelöst worden ist⁶. Die älteste Stelle, die ich dafür kenne, datiert aus der Regierung des Schabaka (*Ä. Z.*, 1896/84, A. 2)  N « der Sohn des N » ein späteres Beispiel  ist Canopus, *Z. 2*.

Aus dem Vorstehenden ergibt sich also, dass das manethonische « Amenophis, Sohn des Paapis » aus **ἀμενωφε παḡape* = « Amenophis, Sohn des *Hape* » missverstanden worden ist, indem **παḡape* : Παῦπις irrtümlich als Vatername verstanden

1. S. LEPSIUS, *Chronologie*, S. 318.

2. Vgl. SETHE, *Verbum*, I/§ 214.

3. So ist natürlich anstatt des überlieferten Παῦπις zu accentuieren.

4. Für diese Lesung s. *P. I/242*. Das  hatte also den Lautwert *ḡ* und war wohl schon im N. R. verschwunden, da es keine Spuren (Vokalbrechung) hinterlassen hat.

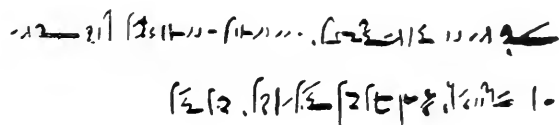
5. S. LEMM, *Kleine koptische Studien*, XVIII, S. 73 ff.

6. S. ERMAN, *N. Gr.*, § 35.

wurde. Das ist um so begreiflicher, als ja ein n. pr. Παῖσις sehr wohl existiert haben mag, das zu den häufigen Πα- bildungen mit Götternamen gehörte¹.

In der Ptolemäerzeit schrieb das Demotische in der Gruppe 𐤀𐤁𐤁𐤃 den Vaternamen noch richtig. Für die Gruppe 𐤀𐤁 = $Hape$ verweise ich besonders auf 𐤀𐤁𐤁𐤃 = hierogl. 𐤀𐤁𐤁𐤃 in Ä. Z., 1884, S. 107. Im übrigen Rosett. 18, Rhind, 8/7.

Damit gewinnen wir nun auch die sichere Übersetzung für die Titel, welche REVILLOUT (*Revue égypt.*, III, 131) so übersetzt hat: « prêtre gardien de tous les actes de Pahotep n hoou (de Kak), qui sur la montagne de Djême, l'épistate du basilicogrammate Amenhotep, fils de Hui, le dieu grand, — Amenhotep... » In Wahrheit steht aber folgendes da — ich lege dabei *P. Berlin 3111* zu Grunde —



$wn-pr^2$ (?) p $ei-hotep$ n $p-hib$ n $p-bek$ web $wn-pr$ (?) n ei ... nib $shai$ $stni$ $A'men-hotep$ pa (?) $Hape$ — $A'men-hotep$, « der Pastophor der Ruhestätte des Ibis (und) des Sperbers, der Priester und Pastophor des Hauses aller Schriften (o. ä.) des königlichen Schreibers 'Amen-hotep, Sohnes des Hape, — A'men-hotep ».

Es liegt hier also derselbe Titel vor, welchen *P. Turin VI* (ed. Peyron) mit Παστοφόρος Ἀμενώσιος (τοῦ) ἐν τοῖς Μεμνονείοις³ kurz zusammenfasst. Das Demotische giebt die Sohnschaft durch das bekannte /, für welches ich *Demotische Studien*, I, S. 15, die Lesung s; zweifelnd vorgeschlagen habe. Ich möchte aber jetzt glauben, dass die demotische Wiedergabe 𐤀𐤁𐤁𐤃 von * $\alpha\mu\epsilon\nu\omega\phi\epsilon$ παρὰπαι dem / den Wert πα⁴ zuweist, den man ja schon auf Grund des entsprechenden Feminins τα « Tochter des » (s. SPIEGELBERG, a. O.) erwartet.

Als Hauptergebniss dieser Ausführungen möchte ich noch einmal betonen, dass der Name des Vaters des ägyptischen Weisen $Hape$ (* $\Delta\pi\iota\varsigma$) durch den missverstandenen Possessivartikel πα, welcher die Sohnschaft bezeichnet, zu einem Παῖσις geworden ist.

1. SPIEGELBERG, *Demotische Studien*, S. 27, § 9, 1.


2. Die Lesung der Gruppe ist noch zweifelhaft. Für meine Lesung ist *P. Rhind*, 3/1, 4, bestimmend, wo 𐤀𐤁𐤁𐤃 = 𐤀𐤁𐤁𐤃 die zum Zweck der Einbalsamierung vorgenommenen Einschnitte bezeichnet. Ausserdem findet sich in dem Choachytendepot von El-Barabi (s. *Northampton Report*) auf vielen Krügen der Titel 𐤀𐤁𐤁𐤃 und 𐤀𐤁𐤁𐤃 wn pr , den man gerade hier gern als Bezeichnung eines Choachyten gelten lassen wird. Nur muss man für die Lesung der häufigen demotischen Gruppe annehmen, dass das) vor 𐤀𐤁 aus Bequemlichkeitsgründen fortgelassen ist. Wir würden also wieder eine Gruppe vor uns haben, welche durch Abfall des ersten Bestandteils entstanden ist (S. Ä. Z., 1899, S. 21). Die griechischen Texte geben sie durch παστοφόρος (so *P. Berlin 3116*, 3/17 = *P. Casati*) und χοαχύτης (so *P. Berlin 3119* = *P. Grey*) wieder.













3. Cf. *ibid.*, V: τῶν ἄλλων πα(στ)οφόρων Ἀμενώσιος τῶν περὶ (τ)ῶν Μεμνονείων, vgl. weiter VII. Es handelt sich also nicht um den König Amenophis, sondern um den ägyptischen Weisen. Für diesen vgl. jetzt *SETHE, Aegyptiaca-Ebers*, S. 107 ff.; WILCKEN, *ib.*, S. 142 ff.; WIEDEMANN, *Am Urquell*, VII, S. 283 ff.




4. Wir haben es mit einer Sigle zu thun, deren Ursprung dunkel ist.

ZU DER INSCRIFT VON TUKH EL KARMUS


AUS EINEM BRIEFE DES HERRN W. SPIEGELBERG AN HERRN FR. V. BISSING


In Ä. Z., 1899, S. 87, haben Sie für die von Naville veröffentlichte Inschrift eine neue Umschrift und Erklärung versucht, durch welche, wie Sie selbst hervorheben, nicht alle Schwierigkeiten beseitigt werden. In der Hauptsache, glaube ich, haben Sie Recht. Die erste Gruppe ist  zu lesen, aber in einigen anderen Punkten möchte ich abweichende Lesungen bzw. Emendationen vorschlagen. Wer die fehlerhafte Orthographie dieser hieratischen Cursive der Spätzeit kennt — in Wahrheit ein Gemisch von Hieroglyphen + hieratischer Cursive + hierat. Unziale — der weiss, wie oft man leider zu emendieren hat¹, um den Sinn einer solchen Inschrift zu gewinnen.

Die zerstörte Stelle ist aller Wahrscheinlichkeit nach so herzustellen   *wr* ' ; *n* ; *m*(šwšš). Dazu stimmen sowohl die Zeichenreste der Publikation wie auch das von Ihnen freundlichst verglichene Original, welches für  die Ligatur  (d. h. ) giebt. Dieselbe Form des Titels mit dem Pluralartikel *n* findet sich z. B. *Recueil*, XXII, S. 11. Der folgende Eigenname ist sicher, wie Sie auch am Original konstatiert haben,  *Har-wod* (*Ἄρϋώτης*)² zu lesen. Für den anderen Namen  ist Ihre Umschrift genau, aber hier liegt die in der Spätzeit häufige Verwechslung von  und  vor. Die Gruppe  spricht dafür, dass  hier für  steht. Ich möchte daher den Namen *Pn-hn* lesen.


Doch alles das ist unwesentlich gegenüber der Hauptschwierigkeit, dass bei Ihrer Lesung, wie Sie selbst betonen, « die doppelte Sohnschaft » des Haryotes vorliegen würde. Sie ist indessen glücklicherweise leicht zu beseitigen. Anstatt  (Z. 3), welches gewiss die paläographisch naheliegendste Lesung ist, ist wohl  zu lesen. Die Rundung des Gefässes, welche ja dem Schreiber erhebliche Schwierigkeiten machen musste, liess den langen, schrägen Strich für das  kurz und gerade werden.

Ich lese also :                      
« Weihung eines Gefässes für den Opfertisch der grossen Isis, der Göttermutter für den *ka* des Grossfürsten der libyschen Söldner *P-warme* durch seinen Sohn *Haryotes* (und) seinen Sohn *Pen-hen*. Im Jahre 33 (?). »

Sie sehen, ich komme, was die Auffassung von *k* und die letzte Gruppe anlangt, wieder auf NAVILLES Interpretation zurück. Man muss dann natürlich  corrigieren, was bei der sonstigen Beschaffenheit dieses Textes gewiss eine leichte Emendation ist.

1. Man beachte in unserem Texte die Fehler in der Gruppe für Osiris, auf welche schon Naville hinwies, sowie die Schreibung von  (ohne Strich).

2. S. SPIEGELBERG, *Demotische Studien*, I, S. 6*, No. 17.

3. Der Strich gehört zu .

Auch die Lesung $\left\{ \begin{array}{l} \triangle \\ \circ \end{array} \right.$ halte ich für zutreffend¹. Nun unterliegt es bei dem Namen und Titel des Vaters der beiden Söhne keinem Zweifel, dass unsere Inschrift in die libysche Zeit (Dyn. XXII) gehört, die nur 2 Herrscher aufweist, welche für das Jahr 33 in Frage kommen könnten, Scheschonk III und IV.

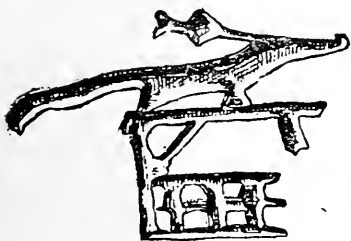
Unsere Inschrift hat nun aber noch ein weiteres Interesse. Das zugehörige Gefäss ist in den Ruinen eines Tempels zu *Tukh el Karmus* gefunden worden. Wenn auch ein einzelnes Fundstück keinen *sicheren* Beweis liefern kann, so darf man doch auf Grund des Textes die Vermutung wagen, dass die Tempelruinen einem kleinen Isistempel angehörten. Das Grundsteintäfelchen mit dem Namen des Philipp Arrhidæus würde dann lehren, dass unter diesem Herrscher ein Anbau an den alten Tempel gemacht worden ist. Aber wie gesagt, mehr als eine Vermutung soll das nicht sein.

DER NAME DES TENTYRITISCHEN GAUS

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Man² pflegt heute den Namen des tentyritischen Gaus $\left\{ \begin{array}{l} \triangle \\ \triangle \\ \text{III} \end{array} \right.$ *i;t-di* (?) zu lesen, und zwar, soweit ich sehen kann, auf Grund der ptolemäischen $\left\{ \begin{array}{l} \triangle \\ \triangle \\ \text{III} \end{array} \right.$ Gaulisten. Sieht man sich aber diese³ näher an, so erkennt man, dass *i;t-di* (?) einer der zahllosen Namen von Dendera ist, der *Hauptstadt* des Gaues, welcher in den ptolemäischen Listen durch $\left\{ \begin{array}{l} \triangle \\ \triangle \\ \text{III} \end{array} \right.$ bezeichnet wird. Diese Auffassung hat auch DÜMICHEN, wie sich aus der Tabelle 1 der « losen Blätter » ergibt, später vertreten.



Das Wappen des tentyritischen Gaues lässt sich nun schon für das mittlere⁴ Reich an einer bislang nicht erklärten⁵ Stelle der Stele V₃ zu Leiden, Z. 2-3, nachweisen. Dort wird

ein Beamter genannt $\left\{ \begin{array}{l} \triangle \\ \triangle \\ \text{III} \end{array} \right.$ *sš n ... mr(z)h(w)t m tp(i)-r's Tnū wr imsw rs r ... (?) mhtū r Hnt-Mn*, « Schreiber des ... Vorsteher der Äcker des in Oberägypten⁷ gelegenen grossen thinitischen Gaues, dessen Süden bis zum tentyritischen, dessen Norden bis zum

1. Die Datierung am Ende findet sich in der Spätzeit auch sonst, so Serapeumsstele LXXXVI (CHASSINAT, *Recueil*, XXI/S. 165), LII (*ib.*, S. 17), LXXI (S. 23), LXXX (S. 26). Nach Bissing sind die Spuren des $\left\{ \begin{array}{l} \triangle \\ \triangle \\ \text{III} \end{array} \right.$ noch sichtbar.

2. So BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 1038; DÜMICHEN, *Geographie*, S. 126, und *Atlas des Egypt Exploration Fund* zu Tafel 5. Vgl. auch BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 983.

3. Z. B. DÜMICHEN, *Geograph. Inschriften*, Tafel III und VI. Vgl. auch BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 658.

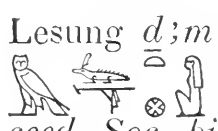
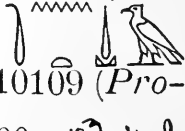


4. Aus dem Jahr 33 des *Sen-wosret* (Usertesen) I.

5. De Rougé übergibt die Stelle in seinem Commentar *Revue archéologique*, 1^{re} série, VI, 2, S. 557 ff.

6. Die genaue Form der Hieroglyphe s. in der nebenstehenden Zeichnung, welche ich der Liebenswürdigkeit meines Freundes Böeser verdanke.

7. S. ERMAN, *Ä. Z.*, 1891, S. 119, und SPIEGELBERG in QUIBELL, *Ramesseum*, S. 14.

panopolitischen Gau reicht ». Diese Beschreibung der Lage des thinitischen Gaues ist dadurch von Bedeutung, dass sie uns klar zeigt, dass im M. R. der thinitische Gau noch den Diospolites (VII oberäg. Gau) mitumfasste, der ja später als selbständiger Gau abgetrennt wurde¹.

Was die Lesung des Gauzeichens anlangt, so hat BIRCH (*Ä. Z.*, 1870, S. 66) die Lesung $\bar{d};m$ vorgeschlagen, und zwar auf Grund des Personennamens  *T-nt-d;m-t*. Wie aber in dem betreffenden Papyrus Br. M., 10109 (*Proceed. Soc. biblical arch.*, VII, Tafel June 1885) die demotische Wiedergabe  *Ta-deme* (= *Τασιμεις*) ebenso wie die var.  beweist, liegt hier in  die auch sonst BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 988 ff., bekannte var. des bekannten *ΣΗΜΕ* vor. Die Lesung des Gauzeichens von Dendera bleibt also noch zu bestimmen².

Es erübrigt noch, auf die Notiz bei Strabo (814) einzugehen, dass die Bewohner des tentyritischen Gaues im Gegensatz zu den anderen Ägyptern³ das Krokodil am meisten von allen Tieren verabscheuen. BRUGSCH hat nun zwischen dieser Thatsache und dem Gauzeichen einen Widerspruch gesehen. Aber derselbe liegt, bei Licht besehen, nicht vor, denn das Wappen des Viten oberägyptischen Gaues ist zwar ein Krokodil aber ein *erlegtes Tier*, in dessen Rücken eine Harpune, eine Lanze, ein Messer o. ä. steckt. Dazu kommt, dass in dem grossen geographischen Text von Edfu (BRUGSCH, *Dict. géogr.*, 1359) die Osirisreliquien den Namen führen « die Glieder welche den Horus gegen das Krokodil schützen », und weiter wird in einer zuerst von DÜMICHEN⁴ richtig erklärten Stelle die Gruppe so gedeutet, dass das Krokodil Set sei und die Feder auf dem Kopf des Tieres Osiris. Auch darin liegt deutlich die Verabscheuung des Tieres ausgesprochen.

Aus den obigen Ausführungen ergibt sich klar, dass das Wappen des tentyritischen Gaues ein erlegtes Krokodil war. Eine bessere Bestätigung der oben erwähnten Angaben Strabos kann man sich also nicht wünschen.

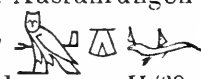
DER PRIESTERTITEL *ibh*

VON

WILHELM SPIEGELBERG



In den neuen von BORCHARDT (*Ä. Z.*, 1899, S. 89 ff.) herausgegebenen Papyrus von Kahun findet sich 2 mal der Titel , den der Herausgeber ungelesen und

1. Dass es sich in der Inschrift des *Mtn* (L., D., II, 3) nicht um unseren Gau, wie BRUGSCH (*Geogr. Inschriften*, I, 109) meinte, sondern um das Fajum handelt, hat MASPERO (*Carrière*, S. 343) richtig erkannt.

2. Man wird auf Grund der obigen Ausführungen vermutlich einen der zahlreichen Namen des erlegten Krokodils zu wählen haben, z. B. *Mig*  (BRUGSCH, *Dict. hiérog.*, II, 622).

3. Dass das nicht genau ist, lehrt HERODOT, II/69. Vgl. WIEDEMANN zu der Stelle.

4. *Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*, S. 38, und BRUGSCH, *Dict. géogr.*, 991.

unexploré gelassen hat. Neuerdings hat nun PIEHL (*Sphinx*, IV, S. 108) die Richtigkeit der Lesung bezweifelt und vorgeschlagen die obige Gruppe durch  zu ersetzen — gewiss mit Unrecht. Denn Leiden, V. 38¹, findet sich der in Frage stehende Titel in der Verbindung  zweimal. Daraus ergibt sich abgesehen von der Lesung *ibh* auch, dass der Titel ein priesterliches Amt bezeichnet.

TEXTES DE L'ANCIEN TESTAMENT EN COPTE SAHIDIQUE

PAR

PIERRE LACAU

TOBIE, XII, 6. — JUDITH, IV, 8-13. — ISAÏE, X, 6-21; XI, 5 — XVI, 10; XXVI, 2-10.

JÉRÉMIE, XVII, 19-25

Les fragments de manuscrits qui contiennent ces textes sont les suivants :

1° Un feuillet de Katameros, conservé à l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, non relié et coté provisoirement Ac. 1900 *a*.

2° Six feuillets d'un manuscrit d'Isaïe, également à l'Institut français au Caire, non reliés et cotés Ac. 1900 *b*.

3° Un feuillet du même manuscrit d'Isaïe, à Paris, Bibliothèque Nationale, Copte 129³, fol. 143.

Ces fragments proviennent du Deir Amba Shenoudah. Nous verrons en effet que les deux volumes auxquels ils ont appartenu sont représentés à la Bibliothèque Nationale par plusieurs autres feuillets dont l'origine est connue : ils font partie du lot considérable de parchemins coptes trouvé par M. Maspero, en 1883, au célèbre couvent d'Akhmim².

Les sept premiers feuillets ont été achetés au Caire en juillet 1900. Sans doute, beaucoup de textes venant d'Akhmim se trouvent encore en Égypte. On pourra les sauver en y mettant le prix. Il y aurait grand intérêt à recueillir jusqu'aux moindres débris. Ils compléteraient souvent, comme les fragments que je publie aujourd'hui, quelques-uns des manuscrits actuellement dispersés dans les musées d'Europe. Malheureusement il faudrait aussi pouvoir faire appel à tous les touristes entre les mains desquels bon nombre de feuilles ont dû s'égarer peut-être pour toujours.

C'est en essayant de reconstituer chaque volume que nous arriverons à connaître le contenu de cette riche bibliothèque copte et l'étendue des pertes qu'il nous faudra combler. Il est clair, d'ailleurs, qu'un classement méthodique des manuscrits devra

1. Ein unveröffentlichter Text aus der ersten Hälfte der Dyn. XVIII (Thutmosis I-III).

2. MASPERO, *Fragments de manuscrits coptes thébains*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. VI, fasc. I, p. 1-296, Paris, 1892. Sur la trouvaille, voir p. 1.

précéder toute tentative d'édition critique. Pour aider à ce classement, je joins aux textes qui suivent quelques notes sur les deux manuscrits dont ils proviennent.

I

Un feuillet de Katameros. — Parchemin. Haut., 0^m 357; larg., 0^m 280¹. Paginé $\overline{\rho\Omega}-\overline{\rho\Theta}$. Première feuille d'un cahier, $\overline{\text{I}\Xi}$. — Texte écrit sur deux colonnes de trente-huit et trente-neuf lignes. La largeur des colonnes délimitée par un trait à la pointe sèche. Onciale, encre jaunie. Le petit trait remplaçant l'ε régulièrement employé; tréma sur les $\overline{\text{v}}$. Des titres en rouge, numérotés en noir. — Le recto (qui forme le commencement d'un cahier) est très orné. Une longue bande de feuillages coloriés entre les deux colonnes de texte. En haut de la page et au milieu, une croix; à droite de la croix, un petit carré. En bas, deux quadrupèdes étranges se faisant face. En tête de la deuxième colonne, un **H** majuscule occupant la hauteur de sept lignes. Tous ces ornements en trois couleurs, rouge, vert et jaune. — Au verso, dans la marge de la première colonne, un **A** majuscule avec une longue hampe et une face humaine dessinée dans la boucle à laquelle s'accrochent des feuillages. Dans la marge de la deuxième colonne, un **T** majuscule portant un oiseau sur la barre horizontale; la barre verticale très allongée, terminée par un feuillage. Le tout colorié comme au recto.

Ce feuillet appartenait à un manuscrit dont je connais les fragments suivants :

I. — A Rome, Musée Borgia. — Neuf feuillets², publiés par Ciasca. — Voir CIASCA³, t. I, p. xxv, *Description du manuscrit n° XXXII* (il cite Zoega), et pl. XVII. Voir cette planche pour le type de l'écriture :

1° Un feuillet, paginé $\overline{\text{c}\tau}-\overline{\text{c}\zeta}$, contenant les morceaux $\overline{\rho\lambda\Xi}-\overline{\rho\lambda\tau}$.

2° Quatre feuillets consécutifs, pag. $\overline{\text{c}\text{I}\Xi}-\overline{\text{c}\text{I}\Theta}$, contenant $\overline{\rho\mu\alpha}-\overline{\rho\mu\alpha}$.

3° Quatre feuillets consécutifs, pag. $\overline{\text{t}\tau}-\overline{\text{t}\text{I}\tau}$. (Ciasca ne donne pas le numéro des morceaux.)

II. — A Paris, Bibliothèque Nationale. — Sept feuillets⁴ : Copte 129¹⁹, fol. 9-15; publiés par M. Maspero :

Folio 9. — Un feuillet incomplet, pagination disparue, pas de numéro de morceaux.

— MASPERO, *ibid.*, p. 22.

— 10. — Un feuillet, pag. $[\overline{\rho\mu\text{H}}]-\overline{\rho\mu\Theta}$ ⁵, contenant $\overline{\mu\alpha}-\overline{\mu\epsilon}$. — *Ibid.*, p. 22.

1. Les bords de la feuille ne paraissent pas rognés, ce sont les dimensions primitives.

2. Cette identification est faite d'après la planche XVII de CIASCA reproduisant la page $\overline{\text{c}\text{I}\tau}$.

3. CIASCA, *Sacrorum Bibliorum fragmenta Copto-Sahidica Musei Borgiani*, 2 vol. in-4°, Rome, 1885-1889.

4. J'ai pu comparer à la Bibliothèque Nationale le feuillet du Caire aux feuillets de Paris, et je me suis assuré qu'ils proviennent bien d'un même manuscrit.

5. M. Maspero, p. 22, donne pour ce feuillet la pagination $\overline{\mu\text{H}}-\overline{\mu\Theta}$. Mais il y a des traces du **p** initial au verso, et cette pagination concorde seule avec le numérotage des morceaux.

- Folio 11. — Un feuillet, pag. disparue, dernier feuillet du cahier $\bar{\tau}$, contenant $(\bar{\xi}\bar{\alpha} - \bar{\xi}\bar{\epsilon})$.
 — *Ibid.*, p. 10.
- 12. — Un feuillet, pag. $\bar{\rho}\bar{\xi}\bar{\epsilon} - \bar{\rho}\bar{\xi}\bar{\epsilon}$, premier feuillet du cahier $\bar{\tau}\bar{\alpha}$ ¹, contenant $\bar{\xi}\bar{\alpha} - \bar{\xi}\bar{\epsilon}$.
 — *Ibid.*, p. 10.
- 13. — Un feuillet, pag. disparue, contenant $\bar{\delta} - \bar{\delta}\bar{\epsilon}$. — *Ibid.*, p. 28.
- 14. — Un feuillet, pag. $\bar{\kappa}\bar{\kappa}\bar{\epsilon} - \bar{\kappa}\bar{\kappa}\bar{\zeta}$, contenant $\bar{\rho}\bar{\pi}\bar{\zeta}$. — *Ibid.*, p. 223.
- 15. — Un feuillet, pag. $\bar{\epsilon}\bar{\lambda}\bar{\epsilon} - \bar{\epsilon}\bar{\lambda}\bar{\zeta}$, contenant $\bar{\rho}\bar{\delta} - \bar{\rho}\bar{\delta}\bar{\alpha}$. — *Ibid.*, p. 23.

III. — A Londres, British Museum. — Deux feuillets incomplets². Or. 3579 A (1) et (7). Pag. disparue. Le premier feuillet contient un morceau numéroté $\bar{\pi}\bar{\epsilon}$. — Inédits.

IV. — Au Caire, Institut français. — Le feuillet publié ci-dessous.

Soit en tout dix-neuf feuillets actuellement connus. Le manuscrit en comprenait au moins cent cinquante-sept (puisqu'il y a à Rome un feuillet paginé $\bar{\pi}\bar{\epsilon} - \bar{\pi}\bar{\epsilon}$)³.

Celui que je publie contient : sans numéro = Isaïe, xxvi, 2-10; $\bar{\eta}\bar{\alpha}$ = Jérémie, xvii, 19-25; $\bar{\eta}\bar{\epsilon}$ = Judith, iv, 8-13; $\bar{\eta}\bar{\epsilon}$ = Tobie, xii, 6. Jérémie et Judith sont nouveaux à ma connaissance. Pour Isaïe, les versets 2-6 sont nouveaux, les autres sont déjà connus par Maspero (*ibid.*, p. 216). Tobie est connu par Maspero (*ibid.*, p. 294), Ciasca (*ibid.*, t. I, p. 220-221), Amélineau⁴ (t. IX, p. 102-103). (Ces deux dernières publications sont faites sur un même manuscrit de Rome.)

Les crochets marquent une lacune, et les points entre ces crochets représentent le nombre approximatif de lettres disparues. Les parenthèses indiquent les lettres dont il subsiste quelques traces, mais dont la lecture reste matériellement douteuse.

1. Dans les cahiers $\bar{\tau}\bar{\alpha}$ et $\bar{\tau}\bar{\epsilon}$, les points et le $\bar{\phi}$ ne sont pas rehaussés de rouge comme dans le reste du manuscrit. Le rouge devait être mis après coup, et on a oublié ces deux cahiers. On pourrait croire d'abord à l'existence de deux manuscrits différents.

2. Je dois cette identification à l'extrême obligeance de M. Crum.

3. Je n'ai fait aucune recherche dans les autres bibliothèques.

4. AMÉLINEAU, *Fragments de la Version thébaine de l'Écriture (Ancien Testament)*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII-X.

Verso

ροθ

24 αρω εταμπρετρηχι ¹¹τςβω
 αρω εснащωπε ететп
 щансωт̄м̄ п̄сωї̄ пе
 же п̄χοεїс̄ етаμπре
 тетп̄еїне еροση̄ п̄ре
 петπω ρїтп̄м̄п̄т̄лн
 п̄неї̄πολїс̄ ρ̄м̄пе
 ρροσ̄ м̄псаħħατοп̄ ет̄м̄
 пррететп̄р̄ лааτ̄ п̄
 ρωħ̄ αρω п̄тетп̄т̄ħ̄
 ħο м̄περοσ̄ п̄псаħħα
 25 топ̄ ет̄еї̄ еροση̄ ρїтп̄
 м̄п̄т̄лн̄ п̄теї̄πολїс̄ п̄
 σї̄ пр̄ρωσ̄ м̄п̄нар
 χωп̄ ет̄ρμοос̄ ρї̄χ̄м̄пе
 θροпос̄ п̄δατ̄еї̄δ̄

 ϣħ̄ ιοτ̄ατ̄θ : —

JUDITH

IV, 8 Αρω π̄ρ̄λλο м̄п̄п̄аниос̄
 тп̄р̄ч̄ м̄п̄п̄л̄ паг̄ ε
 петρμοос̄ пе ρ̄п̄ο̄γ̄л̄н̄ӣ
 9 ατ̄χ̄ῑщ̄κακ̄ еρ̄ραї̄ еп̄
 ποτ̄τε п̄σї̄ ρωμε̄ п̄ї̄м̄
 ρ̄м̄п̄п̄л̄ ρ̄п̄οτ̄п̄οσ̄ п̄
 соп̄с̄ αρω ατ̄θ̄ħ̄ħ̄ї̄ο̄ п̄
 пет̄ψ̄т̄χ̄н̄ ема̄те̄ ема̄
 10 τε̄ п̄тоσ̄т̄ м̄п̄пет̄ρ̄г̄
 оме̄ м̄п̄щ̄н̄ре̄ коτ̄г̄
 м̄п̄пет̄т̄ħ̄п̄οσ̄τε̄ αρω
 ρ̄м̄п̄σοї̄де̄ п̄ї̄м̄ м̄п̄неτ̄
 χαї̄ħ̄εκε̄ м̄п̄пет̄щ̄ωп̄
 ραρο̄м̄п̄т̄ ет̄κω̄ п̄неτ̄
 σοσ̄т̄не̄ ρї̄χ̄п̄неτ̄ϣ̄не̄
 11 αρω ρωμε̄ п̄ї̄м̄ п̄τεп̄
 н̄л̄ ρ̄г̄с̄ρ̄ї̄ме̄ ρї̄щ̄н̄ре̄
 коτ̄г̄̄ пет̄οτ̄н̄ρ̄ ρ̄п̄ο̄г̄ε̄
 л̄н̄ӣ ατ̄παρ̄τοτ̄ м̄п̄м̄
 το ħολ̄ м̄п̄ρ̄не̄ αρω
 ατ̄κω̄ ποτ̄κερ̄μ̄н̄с̄ ε̄
 м̄п̄пет̄αп̄н̄τε̄ ατ̄

12 πορ̄щ̄ п̄п̄ετ̄σοσ̄т̄не̄
 м̄п̄εμ̄то̄ ħολ̄ м̄п̄χο
 εїс̄ αρω πεθ̄н̄с̄ї̄ас̄
 тп̄р̄ї̄οп̄ ατ̄σοο̄λ̄ϣ̄ ποτ̄
 σοσ̄т̄не̄ ατ̄χ̄ῑщ̄κακ̄ ε̄
 ħολ̄ еρ̄ραї̄ еп̄ποτ̄τε̄ м̄
 п̄п̄л̄ ρ̄ї̄οτ̄соп̄ ет̄м̄
 † п̄п̄ετ̄щ̄н̄ре̄ коτ̄г̄̄ ет̄
 τωρ̄п̄ αρω пет̄ρ̄г̄ї̄οме̄
 ет̄щ̄ωλ̄ αρω м̄πολїс̄
 п̄тет̄κ̄л̄н̄ροп̄ομ̄ї̄а̄
 ет̄τακο̄ αρω пет̄μᾱ
 ет̄οτ̄αаħ̄ ет̄χ̄ωρ̄ε̄ м̄п̄
 οτ̄п̄οσ̄п̄σ̄ ет̄ре̄ п̄ρεθ̄
 13 ποс̄ ραще̄ м̄μοос̄т̄ а̄ п̄
 χοεїс̄ сωт̄м̄ епет̄ρ̄ροос̄
 αϣ̄паτ̄ ет̄ετ̄θ̄л̄г̄ϣ̄їс̄
 πεре̄ п̄λαос̄ δε̄ тп̄р̄ч̄
 п̄н̄сте̄τε̄ п̄ρ̄п̄ροос̄ ε̄
 пащ̄ωοτ̄ ρ̄п̄ϣ̄οτ̄ααг̄а
 м̄п̄ο̄г̄ε̄л̄н̄ӣ м̄п̄εμ̄то̄
 ħολ̄ м̄п̄пет̄οτ̄αаħ̄ м̄
 п̄χοεїс̄ п̄пап̄τωκ̄ρα
 τωρ̄

 ϣħ̄ δωħ̄т̄ : —

ТОВІЕ

XII, 6 Τοτε̄ αϣ̄μ̄οτ̄τε̄ еροσ̄т̄ п̄
 σї̄ πατ̄τελοс̄ ρ̄п̄οτ̄ρ̄ωп̄
 πεχαϣ̄ πατ̄т̄т̄ же̄ с̄μοτ̄
 еп̄ποτ̄τε̄ п̄тет̄п̄е̄
 ζομ̄ολοσ̄εї̄ паϣ̄ м̄п̄м̄
 то̄ ħολ̄ п̄п̄ετ̄οп̄ρ̄ т̄н̄
 ροτ̄ ет̄ħ̄ε̄ п̄п̄таϣ̄ааτ̄
 п̄м̄м̄н̄т̄п̄ οτ̄ατ̄αθ̄οп̄
 пе̄ с̄μοτ̄ еп̄ποτ̄τε̄ αρω
 еχ̄їс̄ε̄ м̄п̄εϣ̄ραν̄ ет̄щ̄а
 же̄ еп̄ερ̄ħ̄н̄τε̄ м̄п̄поτ̄
 те̄ п̄тет̄п̄οτ̄ωп̄ρ̄ε̄ м̄
 μοос̄т̄ ħολ̄ ρ̄п̄οτ̄м̄п̄щ̄а̄

Notes

ISAÏE, v. 9. — $\alpha\iota\chi\epsilon\omega$. Le ϵ a été récrit sur un ϵ gratté.

— v. 10. — Après $\alpha\sigma\epsilon\eta\eta\epsilon$, deux lettres ont été grattées, laissant un blanc.

JÉRÉMIE, v. 23. — $\alpha\iota\tau\epsilon\chi\epsilon\omega$. Il y avait d'abord $\alpha\iota\chi\epsilon\omega$; les deux lettres κ et τ ont été rajoutées après coup, le κ au-dessus de la ligne, le τ entre ι et ϵ .

JUDITH, v. 10. — $\alpha\iota\tau\epsilon\tau\psi\eta\eta\epsilon$. $\eta\epsilon\tau$, d'abord oublié, a été rajouté au-dessus de la ligne.

II

Trois feuilles doubles d'un manuscrit d'Isaïe, formant six feuillets consécutifs. — Parchemin. Haut., 0^m 333; larg., 0^m 262¹. Pag. $\overline{\alpha\alpha}$ - $\overline{\alpha\beta}$. Texte sur deux colonnes de trente-deux lignes. La largeur des colonnes délimitée par un trait à la pointe sèche. Réglage à la pointe sèche. — Onciale, encre très noire. Les lettres qui dépassent la largeur de la colonne au bout des lignes sont plus petites. — Le trait remplaçant l' ϵ régulièrement employé. L' ι porte le tréma seulement à l'initiale et dans les diphthongues². — Les versets et les phrases sont séparés par des points ou des virgules. Sur la lettre finale de chaque mot, une sorte d'accent grave. — Des titres en rouge. — Dans les marges, des feuillages et des oiseaux en noir s'accrochant aux majuscules. Page $\overline{\alpha\tau}$ et page $\overline{\alpha\alpha}$, un χ et un τ majuscules très ornementés en rouge et noir. Conservation excellente. Cf. un feuillet de Rome, CIASCA, t. I, pl. IV et p. xviii, n° IV. Les caractéristiques de ces deux manuscrits sont identiques et ils pourraient bien être de la même main.

Ces fragments présentent une particularité paléographique fort intéressante, qui, je crois, n'a pas encore été signalée. C'est l'emploi d'un signe analogue à un accent grave (ou à un accent circonflexe quand il est placé sur un ω) servant à marquer la dernière lettre de chaque mot. Les manuscrits ne séparant jamais les éléments d'une même phrase, chaque éditeur de textes adopte jusqu'à présent un système de coupure entièrement théorique. Nous voyons ici, pour la première fois, comment les Coptes eux-mêmes ont compris la séparation de leurs mots (tout au moins dans l'écriture et à une certaine époque qu'on devra d'ailleurs déterminer). Je ne sais dans quelle mesure ce procédé graphique pourra nous renseigner sur l'accentuation et la phonétique du copte. Il faudrait naturellement, avant de conclure, examiner tous les fragments de manuscrits qui présentent l'emploi d'un tel signe³. Je me contente, pour le moment, de donner le texte tel quel, en séparant les mots comme d'habitude.

Les six feuillets du Caire complètent un cahier α , dont la première et la dernière feuille se trouvent à Paris (Biblioth. Nat., Copte 129³, folios 144 et 147). — Voici tous les fragments de Paris⁴ qui appartiennent à ce même manuscrit :

1. Les bords non rognés. Ce sont les dimensions primitives.

2. Jamais dans les diphthongues des mots grecs qui n'étaient plus des diphthongues au moment de l'emprunt.

3. Outre les quinze feuillets de ce manuscrit d'Isaïe, les fragments suivants portent ce même accent à la fin des mots. — A Rome, Borgia n° IV; cf. CIASCA, t. I, pl. IV; — à Paris, Biblioth. Nat., Copte 129¹, fol. 24-37 (du même manuscrit que Borgia n° IV); Copte 129¹, fol. 38-39; Copte 129¹, fol. 93.

4. D'après les descriptions données par Ciasca, il n'y a pas à Rome de feuillet ayant pu appartenir à ce manuscrit. — Je n'ai aucun renseignement pour les autres bibliothèques.

Copte 129³, folio 143. — Pagination disparue (au verso, à droite, un débris de numérotage montre que c'est la dernière feuille d'un cahier). Conservation très mauvaise. Lecture difficile. C'est le feuillet publié plus loin'.

D'après le texte (ISAÏE, x, 6-21), il précédait immédiatement le suivant :

- folio 144. — Pag. $\overline{\kappa\theta-\lambda}$, première feuille du cahier $\overline{\kappa}$. Publié par Maspero, *ibid.*, p. 209-210.
- folio 147. — Pag. $\overline{\mu\tau-\mu\sigma}$, dernière feuille du cahier $\overline{\kappa}$. Publié par Maspero, *ibid.*, p. 212-214.
- folios 149-154. — Six feuillets consécutifs, pag. $\overline{\xi\upsilon-\sigma\alpha}$ ($\sigma\alpha$ est la dernière page du cahier $\overline{\epsilon}$). Publiés par Maspero, *ibid.*, p. 215-222.

Le folio paginé $\overline{\sigma\upsilon-\sigma\alpha}$ s'arrête au chapitre xxx, c'est-à-dire à peine à la moitié du texte d'Isaïe. Le manuscrit devait donc avoir au moins soixante-quinze feuillets. — Je n'en connais que quinze, neuf à Paris et six au Caire.

Les feuillets publiés ci-dessous contiennent : celui de Paris, ISAÏE, x, 6-21 ; ceux du Caire, ISAÏE, xi, 5 — xvi, 10.

Les versets xi, 14 — xiii, 12, sont déjà dans Maspero, p. 211-212 ; — xii, 2-6, dans Erman², p. 22, et dans Ciasca, t. II, p. 223 ; — xiii, 2-10, dans Erman, p. 22-23 ; — xiii, 2-14, dans Ciasca, t. II, p. 223-225, et dans Amélineau, t. IX, p. 117. (Ces deux dernières publications sont faites d'après un même manuscrit de Rome.)

Le reste, c'est-à-dire x, 6-21 ; xi, 5-14 ; xiii, 14 — xvi, 6, est nouveau.

Quant au texte lui-même, un examen sommaire montre qu'il dérive d'un original grec se rapprochant beaucoup de l'Alexandrinus et différant nettement du Vaticanus. — Ciasca a déjà fait la même remarque pour les fragments d'Isaïe qu'il a publiés (t. II, p. XLIX-LI). Voici quelques passages probants :

XIV, 2. $\overline{\epsilon\chi\mu\pi\kappa\alpha\gamma\ \alpha\pi\pi\omicron\tau\epsilon}$ = Alex. : ἐπὶ τῆς γῆς τοῦ θεοῦ. Vat. omet τοῦ θεοῦ.

— 4. $\overline{\pi\tau\chi\omicron\omicron\sigma\ \alpha\pi\epsilon\rho\omicron\omicron\sigma\ \epsilon\tau\alpha\mu\alpha\tau}$ = Alex. : καὶ ἐρεῖς ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ. Vat. omet toute la phrase.

— 21. $\overline{\pi\epsilon\sigma\epsilon\rho\mu\alpha\ \alpha\pi\omicron\pi\eta\rho\omicron\iota\kappa}$. Alex. coupe la phrase de même. Vat. rattache ces deux mots au verset précédent.

— 26. $\overline{\pi\rho\epsilon\theta\eta\omicron\sigma\ \tau\eta\rho\upsilon\ \pi\tau\omicron\iota\kappa\omicron\tau\mu\epsilon\eta\eta}$ = Alex. : ἔθνη τῆς διοικουμένης. Vat. omet τῆς διοικουμένης.

— 27. $\overline{\pi\tau\sigma\iota\chi}$ = Alex. : τὴν χειρᾶ. Vat. ajoute ἀποῦ.

XV, 4. $\overline{\omega\psi\ \epsilon\theta\lambda\ \alpha\tau\omega\ \alpha\sigma\psi\alpha\chi\epsilon\ \psi\alpha\pi\tau\omicron\upsilon\tau\omega\tau\alpha}$ = Alex. : καὶ ἐλάλησεν ἕως ἡκούσθη ἡ φωνή. Vat. : Ἐσεδῶν καὶ Ἐλεαλή, ἕως Ἴσσοῦ ἡκούσθη.

— 9. $\overline{\rho\rho\epsilon\mu\mu\omega\eta}$ (2 fois) = Alex. : ῥεμμών. Vat. : Δειμών.

Mais d'autres passages semblent prouver qu'il est indépendant de l'Alexandrinus, par exemple :

XIII, 2. $\overline{\sigma\omicron\pi\varsigma\ \rho\eta\eta\epsilon\pi\sigma\iota\chi}$ = Vat. : παρακαλεῖτε τῇ χειρὶ. Alex. : παρακαλεῖτε τῇ ψυχῇ.

Il ne m'appartient pas de décider si ce texte représente une recension originale³.

1. Ce feuillet, entré à la Bibliothèque Nationale (Don 2616) après la publication faite par M. Maspero, était resté inédit. Je l'ai joint aux fragments du Caire.

2. ERMAN, *Bruchstücke der oberägyptischen Uebersetzung des alten Testaments*, dans *Nachrichten von der Kön. Gesell. der Wissenschaften zu Göttingen*, année 1880, n° 12.

3. Je ne l'ai d'ailleurs confronté ni avec le Sinaiticus ni avec les autres versions.

ISAÏE, x, 6-14

Recto

- X. 6 (ϩ)ωπ̄ ḁπαλαο̄ς
 ετρετϣ̄ῑ π̄ρεπ̄ω
 ḁς · ḁπ̄ρεπο̄ḁς ·
 ατω ερω̄ḁ π̄ḁπο
 λῑς εκαατ̄ π̄ϣ̄ρῑϩ ·
- 7 Π̄τοϣ̄ δε ḁπ̄ϣ̄με
 ετ̄ε π̄τε̄ῑρε̄ · ατω
 ḁπ̄ϣ̄μοκ̄μεκ̄ π̄
 τε̄ῑρε̄ ϩ̄π̄τεϣ̄ϣ̄
 χ̄η̄ · ἀλλ̄α πεϣ̄ρη̄τ
 πατακ̄ο̄ π̄ρεπ̄νω̄ϩ
- 8 π̄ρεθ̄πο̄ς · ατω
 ετ̄ϣ̄απ̄χοο̄ς πᾱϣ̄
 χ̄ε π̄τοκ̄ ματαακ̄
- 9 πε παρ(ϣ̄)[ωπ̄ ·] ατω
 ϣ̄παχ̄[οο̄ς χ̄ε] ḁ
 π̄ιχ̄ῑ [.....](ρα)
 ετ̄[.....]ḁα
 ḁτ̄^λ[ωπ̄]χ̄α
 λα[.....]επ̄
 τ[.....] (μ)π̄π̄τ̄ρ
 τ(ο)[ς π̄ρη̄τ̄]ϣ̄ · ατω
 ᾱῑ[χῑ π̄τα]ραβ̄ιᾱ ·
 ḁ[π̄τα](ι)μασκο̄ς ·
 ḁπ̄τσαμαριᾱ ·
- 10 π̄θε̄ εν̄τᾱῑχῑ π̄
 πᾱῑ · φ̄παχ̄ῑ π̄π̄
 κεχω̄ρᾱ τ̄ηρο̄τ̄
 ḁπ̄παρχ̄η̄ ·
 (Π)μο̄ρη̄τ̄ π̄β̄ῑχ̄ ω̄ϣ̄
 ε̄βο̄λ̄ ϩ̄π̄θ̄ῑλ̄η̄
 (ḁπ̄)τ[ς]αμαριᾱ ·
- 11 (π)θε̄ τ̄αρ̄ εν̄τᾱιᾱς
 π̄(τ)ς(αμαριᾱ)
 [ḁπ̄]π̄εσμο̄ρη̄τ̄
 π̄β̄ῑχ̄ · τᾱῑ τε̄ θε̄
 ε̄φ̄παᾱς π̄τ̄κε
 ϩ̄ιερο̄τ̄σαλ̄η̄η̄ ·
- 12 Ατω π̄σ̄ωπ̄ε̄ ερ
 ϣ̄απ̄ π̄χοε̄ῑς ο̄τ̄ω̄
 ε̄ϣ̄ε̄ῑρε π̄ρω̄ḁ π̄ḁ
 ϩ̄ῑχ̄ḁπ̄τοο̄τ̄ π̄
 σ̄ω̄η̄ ḁπ̄θ̄ῑλ̄η̄η̄ ·
 π̄χοε̄ῑς πᾱε̄π̄ε̄
 ε̄χ̄ḁπ̄πο̄ς π̄ρη̄τ̄
 ε̄χ̄ḁπαρχ̄ω̄η̄ π̄
 πασ̄ε̄τ̄ρη̄ο̄ς ·
 ατω ε̄χ̄ḁπ̄χ̄ῑςε̄
 ḁπεο̄ο̄τ̄ π̄πεϣ̄
- 13 ḁᾱλ̄ · αϣ̄χοο̄ς
 τ̄αρ̄ χ̄ε φ̄παε̄ῑρε̄
 ϩ̄π̄τᾱβο̄ḁ · ατω
 ϩ̄π̄τσο̄φ̄ιᾱ π̄τα
 ḁπ̄τ̄ρη̄π̄ρη̄τ̄ ·
 φ̄παϣ̄ῑ π̄π̄τοϣ̄
 π̄π̄ρεθ̄πο̄ς · ατω
 φ̄παϣ̄ω̄λ̄ π̄τε̄τ̄
- 14 βο̄ḁ · φ̄παπο̄ε̄π̄
 π̄ḁπο̄λῑς ε̄τ̄σο̄
 ρ̄ϩ̄ · ατω φ̄παχ̄ῑ
 π̄το̄κο̄τ̄με̄π̄η̄
 τ̄η̄ρ̄ε̄ ϩ̄π̄τᾱβ̄ῑχ̄ ·
 π̄θε̄ π̄ο̄τ̄μα[α]ϩ̄
 ατω φ̄παϣ̄ῑτο̄τ̄

ISAÏE, x, 14-21

Verso

πρὲ πρεπσο(τ)
 ρὲ ε(ατλ)δ̄ ραροοτ
 π̄ϣ̄τ̄μ̄ϣ̄ωπε π̄σ(ι)
 πε(τ)π(α)ρ̄εο̄λ̄ εροί̄ ·
 ἡ̄ πεπασωω̄μ̄
 15 παί̄ · μ̄(ἡ) οτ̄π̄ κε
 λε(ἡ)π̄ῑ παχιεοοτ
 ᾱχ̄μ̄πετ̄ϣ̄ωω̄τ̄
 (ρ)ωστε εϣωω̄τ̄
 μ̄μοϣ̄ · ἡ̄ οτ̄π̄ ἕα
Ψοτ̄ρ̄ παχι(ς)ε̄ εχ̄μ̄
 πετσωκ μ̄μο̄ς̄ ·
 τα(ί) οπ̄ (τ)ε̄ ἠ̄ε̄ π̄οτ̄ᾱ
 εϣ̄ϣ̄απ̄ϣ̄ῑ π̄οτ̄σε
 ρω̄ἡ̄ ερραί̄ · ἡ̄ οτ̄
 ϣ̄ε̄ , ατω π̄τεί̄
 16 ρὲ απ̄ τε · ἀλλὰ
 π̄χοεῖς̄ σαἡ̄αω̄θ̄
 πᾱπ̄π̄οοτ̄ π̄οτ̄
 σω̄ϣ̄ επ̄εκτα
 εἰδ̄ , ατω οτ̄π̄ οτ̄
 κω̄ρ̄τ̄ εϣ̄μο̄τ̄ρ̄
 πᾱμο̄τ̄ρ̄ (μ̄)πε(κ)
 17 εοοτ̄ · ατω ποτ̄
 οεῖπ̄ μ̄π̄π̄ῑ(λ̄) (πα)
 ϣ̄ωπε̄ ετ̄κω̄ρ̄τ̄
 ατω ϣ̄πατ̄ἡ̄οϣ̄
 ρ̄π̄οτ̄κω̄ρ̄τ̄ (εϣ)
 μο̄τ̄ρ̄ , ατω [ϣ̄](πα)
 οτ̄ωμ̄ μ̄π̄μ̄[απ̄]
 ϣ̄ε̄ π̄(ἠ̄ε) ποτ̄χορ̄
 18 το̄ς̄ (·) (ρ)μ̄(π)ε

2000 ετ̄μ̄ματ̄ (π)
 τοοτ̄ παω̄ϣ̄μ̄ ,
 μ̄π̄π̄σιε̄τ̄ , μ̄π̄μ̄
 μ̄(απ̄)ϣ̄π̄ῑ , ατω
 ϣ̄παοτ̄ω̄μ̄ χ̄π̄
 πετ̄ψ̄τ̄χ̄η̄ ϣ̄απε̄
 σαρ̄ζ̄ , π̄τε πετ̄
 π̄ιτ̄ ρ̄ἠ̄ε̄ μ̄πετ̄
 π̄ιτ̄ ρ̄η̄τ̄ϣ̄ π̄οτ̄
 ϣ̄ᾱρ̄ εϣ̄μο̄τ̄ρ̄ ·
 19 ατω πεπασω
 χ̄π̄ εἡ̄ο̄λ̄ π̄οη̄τοτ̄
 παϣ̄ωπε̄ ετη
 π̄ε̄ εσσοἡ̄κ̄ (ε)π̄
 τ(ο)[.](ϣ̄)η̄ρε ϣ̄π̄η̄
 20 ερ[....] · ατω
С(π)[αϣ̄ωπε] ρ̄μ̄πε
 ρο[οτ̄ ετ̄μ̄](μ)ατ̄
 ε(π)[.....] απ̄
 ε(τ)[.....][π̄]ϣ̄ω
 χ̄π̄ μ̄[π̄η̄λ̄ · α](τ)ω
 πεπ(τ)[.....]
 π̄τεῖ̄α(κ)[ωἡ̄ ..]κα
 ρ̄η̄τ̄ ε(π)[επτα](τ)
 χ̄ιτοτ̄ π̄σοπ̄(ς)
 ἀλλὰ ετ̄παϣ̄ω
 π̄ε̄ ετ̄παρ̄τε̄ ε
 π̄ποτ̄τε̄ ετοτ̄
 ααἡ̄ μ̄π̄π̄η̄λ̄ ρ̄π̄
 21 οτ̄μ̄ε̄ · ατω
ϣ̄παϣ̄ωπε̄ π̄σι
 π̄ϣ̄ω[χ̄π̄]

ISAÏE, XI, 5-11

Recto

XI, 5 ται̅ε̅ ψω̅χι̅ π̅ι̅νεϥ
 6 σπρω̅ου̅ε̅ , το̅
Τε̅ ο̅υ̅π̅ι̅ ο̅υ̅ω̅π̅ι̅
 να̅μο̅ου̅νε̅ ρ̅ι̅ου̅
 σο̅π̅ι̅ μ̅ι̅πο̅υ̅ρ̅ει̅β̅.
 α̅τω̅ ο̅υ̅π̅ι̅ ο̅υ̅πα̅ρ
 ρ̅α̅λι̅ε̅ να̅μ̅ι̅το̅π̅ι̅
 μ̅ι̅μο̅ε̅ ρ̅ι̅ου̅σο̅π̅ι̅.
 μ̅ι̅πο̅υ̅μα̅ε̅ π̅ι̅βα̅
 α̅μ̅πε̅ . α̅τω̅ ο̅υ̅
 π̅ι̅ ο̅υ̅μα̅ε̅ε̅ μ̅ι̅πο̅υ̅
 μο̅υ̅ι̅ μ̅ι̅πο̅υ̅βα̅μ̅ι̅
 να̅μο̅ου̅νε̅ ρ̅ι̅ου̅
 σο̅π̅ι̅ , α̅τω̅ ο̅υ̅π̅ι̅
 ο̅υ̅κο̅υ̅ι̅ π̅ι̅ψ̅ι̅ρ̅ε̅
 να̅μο̅ου̅νε̅ μ̅ι̅μο̅
 7 ο̅υ̅ . α̅τω̅ ο̅υ̅π̅ι̅
 ο̅υ̅μα̅ε̅ε̅ μ̅ι̅πο̅υ̅
 αρ̅ε̅ να̅μο̅ου̅νε̅ ρ̅ι̅
 ο̅υ̅σο̅π̅ι̅ . α̅τω̅
 πε̅τ̅ψ̅ι̅ρ̅ε̅ να̅ψ̅ω̅
 πε̅ μ̅ι̅π̅ε̅τε̅ρ̅η̅ν̅
 ρ̅ι̅ου̅σο̅π̅ι̅ , α̅τω̅
 ο̅υ̅π̅ι̅ ο̅υ̅μα̅ε̅ε̅ μ̅ι̅π̅
 ο̅υ̅μο̅υ̅ι̅ να̅ο̅υ̅μ̅ι̅
 τ̅ω̅ε̅ μ̅ι̅π̅ε̅τε̅
 8 ρ̅η̅ε̅ , α̅τω̅ ο̅υ̅π̅ι̅
Ου̅ψ̅ι̅ρ̅ε̅ ψ̅η̅μ̅ι̅
 να̅χι̅ το̅ο̅υ̅ε̅
 χ̅μ̅ι̅ψ̅ε̅υ̅κο̅λ̅ π̅
 η̅ρ̅ο̅υ̅ , α̅τω̅ ε̅χ̅μ̅
 π̅ι̅μ̅ι̅ π̅ι̅κο̅τ̅κ̅

λα

π̅ι̅ψ̅ι̅ρ̅ε̅ η̅ρ̅ο̅υ̅ ,
 9 α̅τω̅ π̅ε̅τ̅μ̅ι̅λο̅κ̅
 ε̅ϥ̅ , α̅τω̅ π̅ε̅τ̅μ̅ι̅
 ε̅ψ̅ε̅μ̅σο̅μ̅ι̅ ε̅τα̅κε̅
 λα̅α̅ε̅ ρ̅ι̅χ̅μ̅πα̅το̅
 ο̅υ̅ ε̅το̅υ̅α̅α̅ε̅ , χ̅ε̅
 α̅ μ̅α̅ π̅ι̅μ̅ι̅ μο̅υ̅ε̅ π̅
 σο̅υ̅π̅ι̅ η̅χο̅ε̅ι̅ε̅ π̅
 θε̅ π̅ο̅υ̅μο̅ο̅υ̅ ε̅ϥ̅
 ο̅υ̅ ε̅ρ̅ε̅ε̅ θα̅λα̅ε̅
 10 ε̅α̅ . α̅τω̅ ε̅να̅
Ψω̅πε̅ ρ̅μ̅πε̅ρο̅
 ο̅υ̅ ε̅τ̅μ̅μα̅τ̅ π̅ε̅ι̅
 τ̅η̅ο̅υ̅η̅ε̅ π̅ι̅ε̅ε̅ε̅α̅ι̅ .
 α̅τω̅ πε̅τ̅πα̅τω̅π̅ι̅ ^{ο̅υ̅}ε̅αρ̅χ̅ι̅
 ε̅π̅ρ̅ε̅ε̅πο̅ε̅ , π̅ρ̅ε̅
 ε̅πο̅ε̅ να̅ρ̅ε̅λ̅π̅ι̅ζε̅
 ε̅ρο̅υ̅ . α̅τω̅ πε̅ϥ̅
 μ̅ι̅το̅π̅ι̅ να̅ψ̅ω̅πε̅
 11 π̅ο̅υ̅τ̅μ̅η̅ν̅ . α̅τω̅
Σνα̅ψ̅ω̅πε̅ ρ̅μ̅πε̅
 ρ̅ο̅ο̅υ̅ ε̅τ̅μ̅μα̅τ̅
 η̅χο̅ε̅ι̅ε̅ να̅ο̅υ̅ω̅ε̅
 ε̅το̅ο̅υ̅ε̅ ε̅ο̅υ̅ω̅
 η̅ρ̅ ε̅η̅ο̅λ̅ π̅τε̅ϥ̅ε̅ι̅χ̅ .
 ε̅φ̅κ̅ω̅ε̅ , α̅τω̅ ε̅
 φ̅ε̅ο̅ο̅υ̅ μ̅ι̅ψ̅ω̅
 χ̅π̅ μ̅ι̅π̅ε̅ε̅πε̅ μ̅ι̅
 π̅λα̅ο̅ε̅ πε̅τ̅πα̅
 ψ̅ω̅χ̅π̅ ε̅πα̅ε̅ε̅τ̅
 ρ̅ι̅ο̅ε̅ , α̅τω̅ ε̅κ̅η̅
 μ̅ε̅ , μ̅ι̅π̅τ̅α̅ε̅τ̅α̅λ̅ω̅ .

ISAÏE, XI, 11 — XII, 2

Verso

Λε

12 ατω εβολ̄ ρηνεσο
 οῡ · μηπελαμι
 τνε · ατω εβολ̄
 ρη̄μᾱ π̄σᾱ μη̄ρη̄ ·
 ατω εβολ̄ ρη̄ταρα
 η̄ᾱ · μηαγ̄ῑ πο̄τ
μαεῑν̄ ερεπεθε̄ν̄δ̄ ·
 ατω η̄ῡωοῡρ̄ ε
 ροῡη̄ η̄πετσο̄ρη̄
μη̄πη̄ν̄λ̄ · ατω πετ
 χοορ̄ε̄ εβολ̄ η̄τε
 ῑοῡτᾱ μηασοοῡτε
 ροῡ εβολ̄ ρ̄μη̄πε
 ῡτοῡ σᾱ μη̄κκᾱρ̄ ·
 13 σεπαγ̄ῑ μη̄κω̄ρ̄ η̄
 εφραη̄μ̄ε̄ · ατω η̄
 χαχε̄ η̄ῑοῡτᾱ πα
 τακ̄ο̄ · εφραη̄μ̄ε̄ πα
 κω̄ρ̄ αῑ ε̄ῑοῡτᾱ ·
 ατω ῑοῡτᾱ παθ̄λῑ
 η̄ε̄ αῑ η̄εφραη̄μ̄ε̄ ·
 14 ατω σεπαρ̄ω̄λ̄ ρ̄η̄
 η̄εχη̄ν̄ η̄παλλο
 φ̄τᾱλο̄ ε̄τ̄ω̄λ̄ η̄
 θαλασσᾱ ρ̄ιοῡτσο̄η̄ ·
 ατω η̄ετρη̄μη̄ᾱ η̄
 ψ̄ᾱ μη̄ρη̄ · μη̄τ̄
αοῡμᾱγᾱ · ατω
 σεπαρ̄γ̄ῑ τοοῡτοῡ
 ε̄χη̄μη̄ω̄ᾱη̄ η̄ψ̄ο
 ρ̄η̄ · η̄ψ̄η̄ρη̄ δε̄ η̄
 αμη̄ω̄η̄ πασ̄ω̄τη̄

15 η̄ψ̄ορ̄η̄ · ατω
 η̄χοεῑε̄ παρ̄ θα
 λασσᾱ η̄κη̄μη̄ε̄ η̄
 χᾱῑε̄ · ατω μη̄α
εῑη̄ η̄τεϋ̄σ̄ῑᾱ ε
μη̄περ̄ο̄ ρ̄η̄οῡ
 τη̄ν̄ η̄σο̄η̄ε̄ ·

Ατω μη̄απατᾱε
 σε η̄σᾱψ̄η̄ η̄εγᾱ
 η̄τεκμη̄ε̄ · ρ̄ω̄ε
 τε ε̄τρη̄ε̄μο̄ο
 ψ̄ε̄ η̄ρη̄ν̄το̄ ρ̄η̄

16 ρ̄εη̄τοοῡτε̄ · ατω
 οῡη̄ οῡρη̄η̄ πα
 ψ̄ω̄πε μη̄η̄λαο̄ε̄
 ε̄η̄τᾱψ̄ω̄χη̄
 ρ̄η̄κη̄μη̄ε̄ ·

Ατω μη̄αψ̄ω̄πε̄
μη̄πη̄ν̄λ̄ η̄θε̄ μη̄πη̄
 ρ̄οῡε̄ ε̄η̄τᾱϋ̄εῑ ε
 εβολ̄ ρ̄μη̄κκᾱρ̄ η̄
 κμη̄ε̄ · ατω

XII, 1

μη̄αχοο̄ε̄ μη̄περο
 οῡ ε̄τ̄μη̄μᾱτ̄ μη̄ε
μη̄ασμο̄οῡ ε̄ροκ
 η̄χοεῑε̄ μη̄ε ακ
 η̄οῡτ̄ε̄ ε̄ρο̄ῑ · ατω
 ακη̄τ̄ο̄ μη̄πεκ
 ε̄ω̄η̄τ̄ εβολ̄ μη̄
 μη̄ο̄ῑ · ατω ακη̄ᾱ

2

η̄ᾱῑ · ε̄ῑε̄ ρ̄η̄η̄
 τε η̄η̄οῡτε̄ πα

ISAÏE, XII, 2—XIII, 4

Recto

λτ

σωτηρ̄ пе пхо
 εις̄ φησ̄ωπε
 εῑπαρ̄τε̄ εροϋ̄ ·
 ατω̄ φησ̄οϋ̄χαί̄
 ε̄βολ̄ ρ̄ιτοο̄τϋ̄ ·
 π̄φη̄ρ̄ρο̄τε̄ αῑ
 же̄ па̄εοο̄т̄ м̄п̄
 па̄с̄мо̄т̄ пе̄ пхо
 εις̄ αϋ̄ω̄πε̄ π̄αῑ
 π̄εω̄τη̄ρ̄ ·
 3 **Ш**т̄ε̄ π̄ο̄т̄мо̄ο̄т̄
 ρ̄п̄ο̄т̄ο̄т̄по̄ϋ̄ ε̄
 ε̄ο̄λ̄ ρ̄п̄ε̄п̄ӣт̄ӣ
 4 **м̄**п̄ο̄т̄χαί̄ · ατω̄
Κη̄ᾱχο̄ο̄с̄ ρ̄μ̄πε̄
 ροο̄т̄ ε̄т̄μ̄μᾱт̄
 же̄ с̄мо̄т̄ ε̄п̄хо̄
 εις̄ · ω̄ϣ̄ ε̄ο̄λ̄
 м̄п̄εϋ̄ρᾱӣ · ж̄ω̄
 ρ̄п̄ρ̄ε̄ο̄п̄ο̄с̄ π̄
 п̄εϋ̄ρ̄η̄н̄т̄ε̄ ε̄т̄
 та̄ӣн̄т̄ · а̄р̄ӣ п̄ӣε̄
 ε̄т̄ε̄ же̄ а̄ п̄εϋ̄ра̄^{п̄}
 5 **ж̄**ӣс̄ε̄ · с̄мо̄т̄
 ε̄п̄ра̄ӣ м̄п̄хо̄ε̄ӣс̄
 же̄ а̄ϋ̄ε̄ӣр̄ε̄ π̄ρ̄ε̄^{п̄}
 ρ̄η̄н̄т̄ε̄ ε̄т̄хо̄с̄ε̄ ·
Χω̄ π̄η̄αῑ ρ̄μ̄п̄κᾱρ̄
 6 **т̄**ӣр̄ϋ̄ · т̄ε̄λ̄η̄λ̄
 π̄т̄ε̄т̄ӣο̄т̄по̄ϋ̄ ·
 п̄ε̄т̄ο̄т̄η̄ρ̄ ρ̄п̄с̄г̄
 ω̄ӣ · же̄ а̄ п̄ε̄т̄

XIII, 1

2

οταᾱη̄ μ̄π̄η̄λ̄ χ̄ι
 с̄ε̄ ρ̄п̄т̄ε̄с̄μ̄н̄т̄ε̄ : —
 ...
 ε̄ο̄ρᾱс̄ӣс̄ ε̄п̄та̄ η̄с̄ᾱί̄ᾱс̄ ·
 πᾱт̄ ε̄ρο̄с̄ π̄ῡн̄ρ̄ε̄ π̄ρᾱ
 μ̄ω̄с̄ ε̄т̄η̄ε̄т̄ᾱη̄т̄λ̄ω̄ : —

2 **U**ῑ π̄ο̄т̄μᾱε̄^{п̄}
 ε̄χ̄п̄ο̄т̄ο̄
 ο̄т̄ ε̄ϋ̄ο̄т̄
 ο̄ϣ̄с̄ · χ̄ӣ
 с̄ε̄ π̄т̄ε̄
 т̄п̄с̄μ̄η̄ м̄
 π̄ρ̄ρ̄ε̄ο̄т̄ε̄ ·
 с̄ο̄п̄с̄ ρ̄п̄
 п̄ε̄т̄ӣс̄г̄ӣх̄ ·
 а̄ο̄т̄ω̄ӣ π̄
 а̄ρ̄χ̄ω̄ӣ ·

3 **а**п̄ο̄к̄ ε̄т̄па̄ρ̄ω̄^{п̄} ·
 ατω̄ а̄п̄ο̄к̄ ε̄т̄па̄
 π̄т̄ο̄т̄ · с̄ε̄т̄η̄ε̄н̄т̄
 ατω̄ а̄п̄ο̄к̄ пе̄
 т̄η̄ᾱπ̄т̄ο̄т̄ · ο̄т̄π̄

Вε̄п̄т̄ӣс̄а̄с̄ п̄ӣт̄ ε̄
 ж̄ο̄к̄ ε̄ο̄λ̄ м̄па̄
 σ̄ω̄ӣт̄ · ε̄т̄ра̄ϣ̄ε̄
 ατω̄ ε̄т̄с̄ω̄ϣ̄ ρ̄ӣ
 4 ο̄т̄с̄ο̄п̄ · т̄ε̄с̄μ̄η̄ ·
 π̄п̄ρ̄ε̄ο̄п̄ο̄с̄ ε̄т̄па̄
 ϣ̄ω̄ο̄т̄ ρ̄ӣχ̄ӣπ̄
 т̄ο̄ο̄т̄ π̄ε̄ε̄ π̄ρ̄ε̄ӣ
 м̄ӣн̄ϣ̄ε̄ π̄ρ̄ε̄ο̄п̄ε̄ ·
 п̄ε̄ρ̄ρο̄ο̄т̄ π̄п̄ε̄ρ̄
 ρ̄ω̄ο̄т̄ м̄п̄π̄ρ̄ε̄

ISAÏE, XIII, 4-12

Verso

λζ

4 ονος ετσοοτῶ ·
Α πχοεῖς σαβαωθ
 ρωῖ πωρεθνος
 ἡρεμυε ἡπσλ
 5 εεῖ εβοῶ ρποτ
 καρ εφοτηνῶ χπ
 αρηχς ἡτςπτε
 ἡππε · πχοεῖς
 ἡππερεμυε
 ἡπσλ ετακὲ τοι
 6 κοτμεπῖ , φλοτ
 λαῖ α περοοτῶ γαρ
 ἡπχοεῖς ρωῖ ε
 ροτῖ , ατω οπῖ
 οτοτωψυ ππ
 εβοῶ ρτῖπποτ
 7 τε · ετῆεπαῖ
 σῖχ ππ παβωλ ε
 βοῶ , ἡτε ψρῖχῖ
 ππῖ ἡρωμὲ ρσωῖ ·
 8 ἡρῶλλὸ παψτορ
 τρ ἡτε ρεππαα
 κὲ ταροοτῶ ἡθὲ
 ἡοτςριμε εспа
 мсè , ατω σε
 παῖκαρῶ ἡρητῖ
 οτὰ ἡπαρῖποτὰ
 ἡσεπωψς · πτε
 πετῶρὸ μοτῶ ἡθὲ
 9 ἡοτψαῶ · εῖς
Περοοτῶ γαρ ἡπχο
 εῖς πποτῶ ππῶ

ἡατταλσδ , ρποτ
 βωπῖ ἡποτορ
 τῖ , εκω πτοῖ
 κοτμεπῖ τῖρς
 ἡχαῖε , ατω ε
 τακὸ ἡἡρεμῖ
 ποθὲ ρῖχως ,
 10 ἡσποτῶ γαρ ἡππε
 ἡπποτῖρῶρ ·
 ατω πκοσμοс
 τῖρῖ ἡππε πα
 † ἡπετοτοεῖπῖ
 αῖ , ατω σεпа
 ρκακὲ ере πρῖ
 ἡβοῶ ατω ποοῶ
 πα† αῖ ἡπεφοτ
 11 οεῖπῖ , †παρῶπῖ
 ἡρεпπεθooτ
 εχῖπτοῖκοτ
 μεпῖ τῖρς ,
 ατω ἡαसेвнè
 ἡπετποθὲ ·
Τῖατακὸ ἡπεωψ
 ἡἡαπομοс ἡта
 θῆῆῖδὸ ἡπεωψ
 ἡἡχασῖρηт ,
 12 ατω σεпащω
 πὲ ἡσῖ петщо
 χῖ ετῖαῖпῶ ε
 ροτὲ πποτῖ
 εтсотп · ατω
 πρωμὲ παщω

ISAÏE, XIII, 12-20

Recto

λε

- Πὲ εϛταϊνῶτ̄ εροῶε
 πωπὲ πεβολῶν
 13 σοῦφειρ̄ , τπὲ
 ταρ παρβακὲ ,
 αῶω πκαῶ̄ πακίῃ
 χ̄ππεϛσιτὲ ε
 τῆεπῶπ̄τ̄ ἰτορ
 τῆ ἄπχοεῖς σα
 ἕαωθ̄ ῥῶπερο
 οῦ̄ ετερε πεϛῶω
 14 ἰτ̄ πινῶ̄ . αῶω
 Σεπασῶπὲ ἰσι
 πετσεεπὲ ἰθε
 ἰποῦσροῦ̄ εσπнт̄ .
 αῶω ἰθε ἰοτε
 σοοῦ̄ εϛσορῶ
 ἰϛτῶπ̄ε π
 σι πέτωλ̄ ἄμο
 οῦ̄ εροῦῖ̄ , ῥωσ
 τε ετρε οῦρω
 με κοτῷ̄ επεϛ
 λαοῦ̄ , αῶω ετρε
 οῦρωμε πωτ̄
 15 ετεϛϛωρὰ , πε
 τοῦπαταροῦ̄ ταρ
 ϛπαθῆῆῖδ̄ . αῶω
 πετσοοῦ̄ εροῦ̄
 παρὲ ῥῖπτενϛὲ̄ .
 16 αῶω σεпапωῶ̄
 ἰπεῦϛπρε ἄ
 πεῶῶτῶ̄ εἶολ
 Σεпащωλ̄ ἰπεῦ
- ἡ ἰσεχι ἰπεῦ
 17 ῥωμὲ̄ . εῖς
 Ὡνιτε φηατοῦ
 πεс ἄμντοῦ̄ ε
 χωῖπ̄ παῖ̄ ετε
 ἰσεωῖ̄ αἱ ἄπρῶτ̄
 αῶω περῶϛρεῖᾶ
 18 αἱ ἄπποῦῆ̄ . се
 οῦ̄ παωϛϛῷ̄ ἰἄπῖτὲ
 ἰἰῶρϛπρὲ̄ , αῶω
 πεсᾶῶᾶ̄ αἱ πε
 τῖϛπρὲ̄ , οῦδε
 ἰπε πεῶῶᾶ̄ †
 сῶ̄ εχ̄πποῦϛπ
 19 ре . αῶω τῆα
 ἕῶῶῶ̄ παϛῶω
 πὲ τετοῦμοῦ
 τὲ ερος χε тет
 ταῖνῶ̄ εἶολ ῥῖ
 τῖπερῶοῦ̄ ἰ
 πεχαλῶαῖοῦ̄ ἰ
 θε επта πποῦ
 τὲ ϛορϛῶ̄ ἰсо
 ῶοῶᾶ̄ ἰπτομοῦ
 20 ρᾶ̄ , ἰсенаоῦ
 ωρ̄ αἱ ἰρнтс̄ ϛᾶ
 επεῶ̄ ἰποῦεῖϛ
 οῦδε ἰπεῦϛ
 ἕωк εροῦῖ̄ ε
 ρос ῥῖτῖοῦῃ
 нϛῷ̄ ἰχῶᾶ̄ .
 οῦδε ἰπε ара

ISAÏE, XIII, 20 — XIV, 4

Verso

ⲁⲥ

ⲉⲟⲥ ⲉⲱⲕ ⲉⲣⲟⲩⲛ ⲉ
 ρⲟⲥ · ⲁⲗⲱ ⲛⲓⲉ ⲛ̄
 ϣⲟⲩⲟⲥ ⲁⲧⲟⲓⲛ ⲁⲙⲟ
 21 ⲟⲩ̄ ⲛ̄ⲣⲏⲧⲥ · ⲁⲗⲱ
 ⲛⲉⲑⲏⲣⲓⲟⲓⲛ ⲛⲁⲙ̄ⲧⲟ̄
 ⲁⲙⲟⲟⲩ̄ ⲁⲙⲁⲧ̄ · ⲛ̄
 ⲧⲉ ⲛ̄ⲏⲓ ⲙⲟⲩⲣ̄ ⲛ̄ⲣⲟ
 ⲟⲩ̄ · ⲛ̄ⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲣⲏ
 ⲛⲟⲥ ⲁⲧⲟⲓⲛ ⲁⲙⲟ
 ⲟⲩ̄ ⲁⲙⲁⲧ̄ · ⲛ̄ⲗⲁⲓ
 ⲙⲟⲛⲓⲟⲓⲛ ⲛ̄ⲁⲥⲟⲥⲟⲥ̄
 22 ⲁⲙⲁⲧ̄ · ⲁⲗⲱ ⲛ̄ⲟ̄
 ⲛⲟⲕⲉⲛⲧⲁⲧⲣⲟⲥ̄
 ⲛⲁⲙ̄ⲧⲟⲓⲛ ⲁⲙⲟⲟⲩ̄
 ⲁⲙⲁⲧ̄ · ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲉ
 ϣⲉⲱ̄ ⲙⲓⲥⲉ̄ ϣ̄ⲛⲛⲉⲧ̄
 XIV, 1 ⲏⲓ̄ · ⲉⲓⲥ ϣ̄ⲏⲧⲉ
 Ⲙⲛⲏⲧ̄ ⲛ̄ⲥⲏⲁⲱⲥ̄ⲕ ⲁⲓⲛ̄ ·
 ⲁⲗⲱ ⲛ̄ⲗⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁ
 ⲛⲁ̄ ⲛ̄ⲓⲗⲁⲱⲉ̄ ·
 Ⲙⲏⲁⲥⲟⲩⲏ ⲟⲓⲛ̄ ⲁⲙ̄
 ⲛ̄ⲏⲏⲗ̄ · ⲁⲗⲱ ⲥⲉ
 ⲛⲁⲙ̄ⲧⲟⲓⲛ ⲁⲙⲟⲟⲩ̄ ·
 ϣ̄ⲓⲗⲁⲙⲛⲉⲧⲣⲕⲁⲣ̄ ·
 ⲁⲗⲱ ⲛ̄ⲥⲓⲙⲙⲟ̄ ⲛⲁ
 ⲛⲟⲩ̄ ⲉⲣⲁⲧⲟⲩ̄ ·
 Ⲙⲏⲁⲟⲩⲁⲣ̄ϣ̄ ⲉⲛⲏⲓ̄
 2 ⲛ̄ⲓⲗⲁⲱⲉ̄ · ⲛ̄ⲣⲉ
 ⲑⲏⲟⲥ ⲛⲁⲗⲓⲧⲟⲩ̄
 ⲛ̄ⲥⲉⲗⲓⲧⲟⲩ̄ ⲉⲣⲟⲩ̄
 ⲉⲛⲉⲧⲙⲁ̄ ⲛ̄ⲥⲉ
 ⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲉⲓ̄ ⲁⲙ̄

ⲙⲟⲩ̄ · ⲁⲗⲱ ⲥⲉⲛⲁ
 ⲁⲓⲧⲁⲓ̄ ⲉⲗⲁⲙⲛⲁⲣ̄
 ⲁⲛⲛⲟⲩⲧⲉ̄ · ⲉⲣⲉ̄
 ϣ̄ⲙⲉⲣⲁⲗ̄ ⲁⲙⲛⲣⲉⲛⲣ̄ⲙ
 ϣⲁⲗ̄ ⲛ̄ⲥⲣⲓⲙⲉ̄ · ⲁⲗⲱ
 ⲥⲉⲛⲁⲥⲱⲛⲉ ⲛ̄
 ⲁⲓⲗⲁⲙⲗⲟⲥ̄ ·
 ⲛ̄ⲥⲓ ⲛⲉⲛⲧⲁⲗⲁⲓⲗⲁ
 ⲗⲟⲩⲓⲗⲉ̄ ⲁⲙⲟⲟⲩ̄ ·
 ⲁⲗⲱ ⲥⲉⲛⲁⲣ̄ ⲗⲟ
 ⲉⲓⲥ ⲉⲛⲉⲛⲧⲁⲧⲣ̄
 ⲗⲟⲉⲓⲥ̄ ⲉⲣⲟⲟⲩ̄ ·

3 Ⲙⲗⲱ ⲥⲉⲛⲁⲥⲱ
 ⲛⲉ ⲁⲛⲉⲣⲟⲟⲩ̄ ⲉⲧ
 ⲁⲙⲁⲧ̄ ⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲛⲟⲩ̄
 ⲧⲉ ⲑ̄ⲙⲧⲟⲓⲛ ⲛⲁⲱ̄
 ⲉⲑⲟⲗ̄ ϣ̄ⲙⲛⲉⲕⲁⲙ̄
 ⲕⲁⲣ̄ ⲛ̄ⲣⲏⲧ̄ · ⲁⲗⲱ
 ⲉⲑⲟⲗ̄ ϣ̄ⲙⲛⲉⲕⲥⲱ
 ⲛ̄ⲧ̄ ⲁⲙⲧⲉⲕⲁⲙⲏⲧ̄
 ϣ̄ⲙⲉⲣⲁⲗ̄ ⲉⲧⲛⲁⲥⲏⲧ̄
 ⲉⲛⲧⲁⲕⲣ̄ ϣ̄ⲙⲉⲣⲁⲗ̄
 ⲁⲙⲟⲥ̄ ⲛⲁⲧ̄ ·

4 Ⲙⲗⲱ ⲉⲕⲉⲗⲓ ⲁⲛⲉⲓ̄
 ⲧⲟⲉⲓⲧ̄ ⲉⲗⲁⲙⲛ̄
 ρⲟ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲁⲗⲗⲟⲓⲛ̄ ·
 ⲛ̄ⲧⲣⲟⲟⲥ̄ ⲁⲛⲉ
 ϣ̄ⲟⲟⲩ̄ ⲉⲧⲁⲙⲁⲧ̄
 ⲗⲉ ⲛ̄ⲁⲥⲱ̄ ⲛ̄ⲣⲉ̄ ⲁ ⲛⲉⲧ
 ϣ̄ⲏⲧⲉ̄ ⲁⲧⲟⲓⲛ̄ ⲁⲙ̄ ·
 ⲙⲟⲩ̄ · ⲁⲗⲱ ⲁⲥ
 ⲁⲧⲟⲓⲛ̄ ⲁⲙⲟⲩ̄ ⲛ̄

ISAÏE, XIV, 4-13

Recto

λζ

ⲥⲓ ⲡⲉⲧϣⲟⲣⲧⲣ̄.
 5 **Ⲁ** ⲡⲓⲟⲩⲧⲉ ⲟⲩⲱ
 ⲩⲱϥ ⲙⲡⲓⲁⲗⲉ̄ ⲡⲁⲓ
 ⲡⲟⲛⲓⲣⲟⲥ · ⲡⲓⲁ
 6 ⲗⲉ̄ ⲡⲓⲁⲣϣⲱⲓ · ⲉ
 ⲁϥⲡⲁⲧⲁⲥⲥⲉ̄ ⲡⲟⲩ
 ρⲉⲟⲛⲟⲥ ρⲓⲡⲟⲩⲩⲱ
 ⲛⲧ̄ ⲙⲓⲡⲟⲩⲡⲓⲛⲥⲓ
 ⲡⲁⲧⲧⲁⲗⲟ̄ · ⲉⲁϥ
 ϣⲁⲁⲣ̄ ⲉⲉⲣⲗⲉⲟⲛⲟ̄ ·
 ρⲓⲡⲟⲩⲡⲓⲛⲥⲓ ⲡ
 ⲩⲱⲓⲧ̄ ⲙⲓⲡⲱⲧ̄ⲥⲟ̄
 7 ⲁϥⲩⲱ̄ ⲡⲓⲥⲓ ⲡⲉⲧⲧⲓⲛⲕ
 ⲡⲣⲏⲧ̄ · ⲡⲕⲁⲗ̄ ⲧⲓ
Ⲣⲱ ⲱⲩ̄ ⲉⲃⲟⲗ̄ ρⲓⲡⲟⲩ
 8 ⲟⲩⲛⲓⲟϥ̄ · ⲁⲧⲱ ⲁ ⲛ
 ϣⲏⲓ ⲙⲡⲓⲗⲓⲃⲁⲛⲟ̄
 ⲉⲣⲫⲣⲁⲛⲉ̄ ⲉⲣⲣⲁⲓ̄
 ⲉϣⲱⲕ̄ · ⲁⲧⲱ
 ⲡⲉⲕⲉⲗⲣⲟⲥ̄ ⲙⲡⲓⲗⲓ
 ⲃⲁⲛⲟⲥ̄ · ⲕⲉ ⲕⲓⲛ
 ⲧⲁⲕⲡⲓⲕⲟⲧⲕ̄ ⲡ
 ⲧⲟⲕ̄ ⲙⲓⲡⲱⲧ̄ⲱⲟ̄
 ⲡⲓⲥⲓ ⲡⲉⲧϣⲱⲱⲧ̄
 9 ⲙⲓⲙⲟⲓ̄ · ⲁ ⲁⲙⲓⲧⲉ̄
 ⲙⲓⲡⲉⲥⲏⲧ̄ ⲡⲟⲩⲩⲥ̄
 ⲡⲣⲏⲧ̄ ⲡⲧⲉⲣⲉϥ
 ⲧⲱⲙⲓⲧ̄ ⲉⲣⲟⲕ̄ ·
 ⲁ ⲛⲥⲓⲕⲁⲥ̄ ⲧⲓⲣⲟⲩ
 ⲧⲱⲟⲩⲓ̄ ⲉⲃⲟⲗ̄ ⲡ
 ρⲏⲧⲕ̄ · ⲡⲉⲛⲧⲁⲩ
 ⲁⲣϣⲉⲓ̄ ⲉⲡⲕⲁⲗ̄ ·

ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲧⲱⲟⲩⲓ̄
 ⲉⲃⲟⲗ̄ ρⲓⲡⲉⲧⲉⲧⲉⲣⲟ
 ⲛⲟⲥ̄ · ⲁ ⲡⲉⲣⲱⲟⲩ
 ⲧⲓⲣⲟⲩ̄ ⲡⲓⲡⲣⲉⲟⲛⲟ̄
 ⲡⲓⲕⲟⲧⲕ̄ ρⲓⲡⲟⲩⲧⲁ
 ⲉⲓⲟ̄ · ⲡⲣⲱⲙⲉ̄ ρⲓⲙ
 10 ⲡⲉϥⲏⲓ̄ · ⲥⲉⲛⲁ
Ⲑⲧⲱⲩⲱ̄ ⲧⲓⲣⲟⲩ
 ⲡⲓⲥⲉϣⲟⲟⲥ̄ ⲡⲁⲕ̄
 ⲕⲉ ⲡⲧⲟⲕ̄ ρⲱⲱⲕ̄
 ⲟⲓ̄ ⲁⲕⲧⲁⲕⲟ̄ ⲡⲧⲓ
 ρⲉ̄ · ⲁⲧⲟⲡⲓⲕ̄ ⲗⲉ̄
 11 ⲡⲣⲏⲧⲓ̄ · ⲁ ⲡⲉⲕⲉ
 ⲟⲟⲩ̄ ⲗⲉ̄ ⲉⲓ̄ ⲉⲡⲉ
 ⲥⲏⲧ̄ ⲉⲁⲙⲓⲧⲉ̄ ·
 ⲡⲉⲕⲟⲩⲡⲓⲟϥ̄ ⲉⲧⲡⲁ
 ϣⲱⲟϥ̄ ⲥⲉⲛⲁⲡⲱ
 ⲣⲓⲩ̄ ρⲁⲣⲟⲕ̄ ⲡⲟⲩⲕⲟ
 ⲟⲗⲉⲥ̄ ⲡⲓⲥⲉⲣⲟⲃⲏⲥⲕ̄
 ⲡⲟⲩϥⲏⲧ̄ ·
 12 **ⲡⲁ**ⲩ̄ ⲡⲣⲉ̄ ⲁ ⲡⲥⲟⲩⲛⲓ
 ⲧⲟⲟⲧⲉ̄ ρⲉ̄ ⲉⲃⲟⲗ̄
 ρⲓⲧⲡⲉ̄ · ⲡⲉⲧ
 ϣⲁ̄ ⲉⲣⲧⲟⲟⲧⲉ̄ ⲁϥ
 ⲟⲩⲱⲩⲱ̄ ⲉⲣⲣⲁⲓ̄ ⲉ
 ⲕⲙⲡⲕⲁⲗ̄ · ⲡⲉⲧ
 ⲕⲟⲟⲩ̄ ϣⲁ̄ ⲡⲣⲉ
 ⲟⲛⲟⲥ̄ ⲧⲓⲣⲟⲩ̄ ·
 13 ⲡⲧⲟⲕ̄ ⲗⲉ̄ ⲁⲕϣⲟ
 ⲟⲥ̄ ρⲓⲙⲡⲉⲕⲣⲏⲧ̄
 ⲕⲉ ⲫⲏⲁⲃⲱⲕ̄ ⲉ
 ρⲣⲁⲓ̄ ⲉⲧⲡⲉ̄ · ⲫⲏⲁ

ISAÏE, XIV, 13-22

Verso

Λη

- κῶ ἄπαθορος
 ριχίπισιού ἵτηνέ ,
 Φαρμοός ῥεπτο
 οτ ετχοσέ , εχπ
 ἵτοοτ ετχοσέ
 14 ἄπεμεριτ̄ , φηα
 αλὲ ερραϊ̄ εχπνε
 κλοολὲ , φηα
 ψωπέ ετεπε
 ἄπετχοσέ .
 15 Τεποτ̄ δε κλαῆ^κ
 επесит̄ εαμ̄ι
 τὲ . ατω επσῑ
 16 τὲ ἄпкаῖ̄ , пет
 паτ̄ еροκ̄ паῤ
 шпирὲ ерраϊ̄ е
 жωκ̄ ἵσεχοос̄
 же паї̄ пе про
 мὲ етφноуῤ̄
 ἄпкаῖ̄ , петпо
 еп̄ ἵперωот̄
 17 петтауκῶ ἵ
 тоикот̄меп̄и
 тирс̄ ἵжаї̄е̄ .
 ατω αψωорш̄р
 ἵἄπολῑс̄ , ἄп̄у
 ἕωλ̄ δε εἕολ̄ ἵ
 петῤпс̄паῤῥ̄ .
 18 α перωот̄ тирот̄
 ἵἵреθпос̄ ἵко
 τ̄к̄ ῥпот̄таеῖῶ̄ .
 пром̄ε̄ ῥἄп̄нӣ .

- 19 Ἰτοκ̄ δε сепано
 ж̄к̄ ῥἵп̄тоот̄ ,
 ἵθε̄ ἵот̄κωῶс̄
 еч̄ἕнт̄ . ἄποу
 мнищ̄ε̄ еч̄мо
 от̄т̄ ет̄коп̄с̄ ῥἵ
 тсн̄ч̄ε̄ , ет̄ἕнк̄
 ерраϊ̄ еаμ̄пт̄ε̄ .
 20 ἵθ̄ε̄ таῤ̄ ἵот̄шт̄н̄
 естоλ̄μ̄ ἵсноу
 ἵс̄пащ̄ωπε̄ αἵ
 ес̄отааḗ̄ , таї̄
 ρωωκ̄ те тек
 ρὲ ἵт̄пащ̄ωπε̄
 аӣ екоῤааḗ̄ .
 же актак̄ῶ ἄпа
 каῖ̄ , ατω акρω
 т̄ἕ ἄпаλαос̄ ἵ
 нек̄щ̄ωπε̄ ш̄а
 еп̄εῤ̄ ἵот̄оεӣщ̄ .
 21 Песперӣа̄ ἄпо
 п̄ирої̄ с̄ἕт̄ε̄ нек̄
 ш̄ир̄ε̄ еп̄коп̄
 соῤ̄ ῥἵп̄п̄оḗ̄ε̄ ἄ
 п̄ек̄еӣот̄̄ же ἵ
 пет̄ωот̄ӣ ἵсе
 κ̄лироп̄ом̄ε̄ῑ ἄ
 п̄каῖ̄ , ατω ἵсе
 м̄εῤ̄ п̄каῖ̄ ἄпо
 22 λемо̄с̄ , ατω †
 паῤωот̄ӣ ех̄ω
 оῤ̄ п̄εже̄ п̄хоеӣс̄ .

ISAÏE, XIV, 22-29

Recto

λθ

- πποϣτὲ σαβαωθ̄ ·
 φηατακῶ ἄπεϣ
 ραῖι ἄππεϣσεε
 πὲ , ἄππεϣπεϣ
 μὰ , παῖ πετερε
Πχοεῖς χῶ ἄμο
 23 οὗ φηακῶ πῆθα
 ἕλῶνι πῆαῖε ·
 ρωστὲ ἵτε πε
 ρῆῶ οὐωρὲ ἄμαϣ
 αὐω σαϣῶπὲ
 εἰλααῖ · τακα
 ἀε εἰλοεῖρὲ ἵ
 ομὲ εἰτακῶ ·
 24 **Π**αῖ πετερε πχο
 εῖς πποϣτε σα
 βαωθ̄ χῶ ἄμο
 οὗ χε ἵθὲ εἰ
 ταῖχοοε , ταῖ τε
 θὲ εἰταϣῶπὲ ·
 αὐω ἵθὲ εἰταῖ
 ϣοϣπὲ ταῖ τε θὲ
 25 εἰταϣῶ · εἰτα
 κῶ ἵπασεϣρῖοε
 εἰῶλ ῥἄπαραῖ ·
 αὐω εἰῶλ ῥἄπα
 τοοῦ · αὐω σε
Παϣῶπὲ εἰρωῖ
 σεπαϣῖ ἄπεϣ
 παρῆ ρῖχωοῦ ·
 αὐω σεπαϣῖ ἄπεϣ
 εοοῦ ρῖχῖπεϣ
- 26 παρῆ , παῖ πε
 πϣοϣπὲ εἰτα
 πχοεῖς μεετὲ
 εροῦ εἰπτοκοῦ
 μενῖ τῖρς · αὐω
 ταῖ τε τῖχ̄ εἰχο
 σε εἰπῖρε
 θῖοε τῖροῦ ἵ
 τοῖκοῦμενῖ ·
 27 **Π**μ εαρ̄ πετπαϣ
 χωωρε εἰῶλ
 ἵπεντα πποϣ
 τὲ εἰτοααῖ με
 ετε εροοῦ αὐω
 πμ ἵετπακῶ
 εἰῶλ ἵτῖχ̄ εἰ
 28 χοεε · ρραῖ ῥῖ
Τερομπὲ εἰτα
 αχαζ̄ πρρὸ μου
 ἵρῖτς α πεῖϣα
 29 χὲ ϣῶπὲ χε ἄ
 πρεϣφραπὲ ἵ
 ἀλλοφῖλοε τῖ
 ροῦ , παρῆ εαρ̄
 ἄπετϣααρ̄ ερω
 τῖ αϣοϣωϣῖ
 οῦπῖ ρεϣῖρε
 εαρ̄ ἵροῦ πῖτ
 εἰῶλ ῥἄπεε
 περμὰ ἵἵροῦ ·
 αὐω πεϣῖρε
 πῖτ εἰῶλ ἵροῦ

ISAÏE, XIV, 30 — XV, 4

Verso

ⲙ

30 ⲉⲧⲣⲏⲗ̅ ⲉⲃⲟⲗ̅ , ⲁⲧⲱ
 ⲥⲉⲡⲁⲙⲉⲛⲉ̅ ⲡⲣⲏ̅
 ⲕⲉ̅ ⲉⲃⲟⲗ̅ ⲑⲓⲧⲟⲟ
 ⲧ̅ϥ̅ , ⲡⲣⲱⲙⲉ̅ ⲁⲉ
 ⲡⲣⲏⲕⲉ̅ ⲡⲁⲙ̅ⲧⲟⲓ̅
 ⲙⲙⲟⲟⲧ̅ ⲑ̅ⲡⲟⲩⲉ
 ⲣⲏⲡⲏ̅ . ϥⲡⲁⲱⲭ̅ⲡ̅
 ⲁⲉ ⲙⲉⲡⲉⲕⲥⲉⲡⲉⲣ
 ⲙⲁ̅ ⲑ̅ⲡⲟⲩⲟⲕⲟ̅ ⲁⲧⲱ
 ϥⲡⲁⲱⲭ̅ⲡ̅ ⲙⲉⲡⲉⲕ

31 ϣⲱⲭ̅ⲡ̅ , ϭⲓϣⲏⲕⲁ̅
 Ⲙⲉⲃⲟⲗ̅ ⲙⲉⲡⲧⲁⲗ̅ⲏ̅ ⲡⲁⲙ̅
 ⲡⲟⲗⲓⲥ̅ , ⲁⲧⲱ ⲙⲁ
 ⲣⲉ̅ ⲙⲉⲡⲟⲗⲓⲥ̅ ⲉⲧ
 ϣⲧⲣ̅ⲧⲱⲣ̅ ⲱⲩ̅ ⲉ
 ⲉⲃⲟⲗ̅ . ⲡⲁⲗⲗⲟⲑⲧ̅
 ⲗⲟⲥ̅ ⲧⲏⲣⲟⲧ̅ ϭⲉ
 ⲟⲩⲏ̅ ⲟⲩⲕⲁⲡⲏⲟⲥ
 ⲡⲏⲧ̅ ⲉⲃⲟⲗ̅ ⲑ̅ⲙⲉⲙ
 ⲑ̅ⲓⲧ̅ ⲁⲧⲱ ⲙⲙⲏ̅ ⲑ̅ⲉ̅

32 ⲡⲁⲃⲣⲉⲣⲁⲧ̅ⲕ̅ , ⲁⲧⲱ
 ⲉⲣⲉ̅ ⲡⲉⲣⲣⲱⲟⲧ̅
 ⲡⲏ̅ⲣⲉⲑⲟⲡⲟⲥ̅ ⲡⲁⲕⲉ
 ⲟⲩ̅ , ϭⲉ̅ ⲡⲕⲟⲉⲓⲥ̅
 ⲁⲑⲥⲙⲏ̅ⲥⲓⲧⲉ̅ ⲡ̅
 ⲥⲓⲱⲓ̅ . ⲁⲧⲱ ⲉⲣⲉ̅
 ⲡⲉⲧⲑ̅ⲏ̅ⲏ̅ⲧ̅ ⲙⲉ̅
 ⲡⲗⲁⲟⲥ̅ ⲡⲁⲟⲩⲕⲁⲓ̅
 ⲉⲃⲟⲗ̅ ⲑⲓⲧⲟⲟⲧ̅ϥ̅ .

XV

ⲡⲩⲱⲕⲉ̅ ⲉⲧⲩⲟⲟⲡ̅
 ⲉⲧⲏⲉⲧⲙⲱⲁ
 ⲏ̅ⲓⲧⲏⲥ̅ : — : —

1 ⲙⲱⲁⲏ̅ⲓⲧⲓⲥ̅
 ⲡⲁⲧⲁⲕⲟ̅ ⲑ̅ⲓⲧⲉⲧ̅
 ϣⲏ̅ . ⲉⲣⲉ̅ ⲡⲥⲟ
 ⲏ̅ⲧ̅ ⲧⲁⲣ̅ ⲡⲧⲙⲱ
 ⲁⲏ̅ⲓⲧⲓⲥ̅ ⲡⲁⲧⲁⲕⲟ̅
 2 ⲑ̅ⲓⲧⲉⲧ̅ϣⲏ̅ , ⲗⲧ̅
 ⲡⲉⲓ̅ ⲉⲣⲣⲁⲓ̅ ⲉⲕⲱ
 ⲧⲏ̅ , ⲡⲕⲁⲓⲕⲁⲏ̅ⲏ̅ⲟ̅

ⲧⲁⲣ̅ ⲡⲁⲧⲁⲕⲟ̅ ⲡⲙⲁ̅
 ⲉⲧⲉⲣⲉ̅ ⲧⲉⲧ̅ⲡ̅
 ϣⲏⲧ̅ⲉ̅ ⲡⲣⲏⲧ̅ϥ̅ .
 ⲉⲧⲉⲧ̅ⲡⲏⲁⲏ̅ⲟⲕ
 ⲉⲙⲁⲧ̅ ⲉⲣⲓⲙⲉ̅ ⲉⲕⲏ̅
 ⲡⲁⲏⲁⲧ̅ ⲡⲧⲙⲱⲁ
 ⲏ̅ⲓⲧⲓⲥ̅ , ϭⲓϣⲏⲕⲁ̅
 ⲉⲃⲟⲗ̅ ⲟⲩⲏ̅ ⲟⲩⲑⲱ
 ⲱⲕⲉ̅ ⲧⲁⲣ̅ ⲡⲁⲩⲱ
 ⲡⲉ̅ ⲉⲕⲏ̅ⲡⲉ̅ ⲡⲙⲁ̅ .
 ⲁⲧⲱ ⲉⲃⲟⲓ̅ ⲡⲙⲁ̅ ⲡⲏⲑ̅ .

3 ⲡⲣ̅ⲧⲏⲧ̅ⲧ̅ⲡ̅ ⲡⲣⲉⲡ̅
 ⲥⲟⲟⲩⲏ̅ⲉ̅ ⲑ̅ⲓⲡⲏⲥ̅
 ⲡⲗⲁⲧⲉⲓ̅ⲁ̅ , ⲡⲓⲧⲉ̅
 ⲧ̅ⲡⲏⲉⲣ̅ⲡⲉ̅ ⲑⲓⲕⲏ̅
 ⲡⲉⲥⲕⲉⲛⲉⲡⲱⲣ̅ .
 ⲁⲧⲱ ⲱⲩ̅ ⲉⲃⲟⲗ̅
 ⲧⲏⲣ̅ⲧ̅ⲡ̅ ⲑ̅ⲡⲟⲩⲣⲓ̅
 ⲙⲉ̅ ⲑ̅ⲡⲡⲉⲥⲟⲩⲣ̅ .

4 ϭⲉ̅ ⲁ̅ ⲉⲥⲉⲏ̅ⲱⲓ̅
 ⲱⲩ̅ ⲉⲃⲟⲗ̅ , ⲁⲧⲱ
 ⲁⲥⲩⲱⲕⲉ̅ ⲩⲱⲁⲡ̅
 ⲧⲟⲩⲥⲱⲧ̅ⲙⲉ̅ ⲉ̅
 ⲡⲉⲥⲟⲩⲣⲟⲟⲧ̅ . ⲉⲧⲏⲉ̅

ISAÏE, XV, 4 — XVI, 4

Recto

παῖ τῆνὲ πῆτω
 ἀήτις ὡς ἐβόλ ·
 τесψῡχῆ παει
 5 με , πρητῆ πῆτω
 ἀήτις ὡς ἐβόλ
 πρηтс ψаспτωρ ·
 οὐδὰρ σὲ γάρ π
 ψαитропπε τὲ ·
 Βραῖ δε ἑμπεῖ ε
 ρραῖ ερατὲ , σε
 пнτῆ εрраῖ етpиμὲ ·
 ρηтерῆ πᾶρωп
 εἰμ , πῆε εщаре
 οὐοὐωψῡ ὡς
 ἐβόλ μῆποσκατὸ ·
 6 πμοοτῆ πτεпех
 ргеμῆ παρχαῖε ·
 αὐω песχортос
 паωχп · μῆ χор
 тос γάρ χпте
 ποτῆ пащопὲ
 ерореторωт ·
 7 μῆ спаотχαῖ ρῶ
 πтеῖкерὲ ·
 Φπαῖ παρὰνος γάρ
 εрраῖ εχμπεῖα
 8 πсехитῡ · α πα
 щкаῖ γάρ теσ
 πтоψῡ πῆτωα
 ἥτις , етагалῖμῆ ·
 αὐω песащкаῖ
 щатсωщὲ πе

μα

9 αλειμῆ · πμοοτ
 Δὲ πρρημωῖ πα
 μοτῆ πποσῡ , φπα
 π παρὰνος γάρ ε
 χπρημωῖ αὐω
 φπαγῖ μпеспер
 μὰ μμωαῖ , μπα
 рпнῆ , псеепὲ π
 αδαμῆ , φπαχο
 XV, 1 οтсotῆ γάρ εχμ
 пкаῖ πῆε πρηп
 χатῡὲ , μῆ ot
 петраῖ πχαῖε пе
 πтоotῆ πсiωῖ ,
 2 тенащопὲ γάρ
 пὲ тщеерὲ μμω
 αῖ πῆε πотралант
 εαγρωλ ἐβόλ αὐ
 3 γῖ пегмас , μῆп
 πсωс δε арпωп
 меетὲ ематὲ ·
 матамῖο παс π
 отрῆω πρηῖ π
 отоеψῡ πμῆ , ет
 пнтῆ ρпоткакὲ
 μμеерὲ , аπω
 щс , μῆпщтортp ·
 4 сенасоеглὲ ерδ
 πсгῖ петпнтῆ πте
 мωαῖ , сенащω
 пὲ пнтпῆ праῖвес ·
 μпемтὸ ἐβόλ

ISAÏE, XVI, 4-10

Verso

ⲙⲉ

ⲡⲛⲉⲧⲡⲛⲓⲧ̅ ⲡⲥⲱ
 ⲧⲏ̅ , ⲭⲉ ⲁⲧϥⲓ ⲙ̀ⲡⲟⲧ
 ⲙ̀ⲗⲁⲅ̅ , ⲁⲧⲱ ⲁ ⲡⲁⲣ
 ϫⲱⲓⲛ̅ ⲧⲁⲕⲔ̅ , ⲡⲉⲧ
 ϩⲱⲓⲛ̅ ⲉⲣⲣⲁⲓ̅ ⲉϫ̅ⲙ̀
 5 ⲡⲕⲁⲅ̅ . ⲁⲧⲱ ⲡⲉ
 ⲑⲣⲟⲡⲟⲥ̅ ⲡⲁⲁⲣⲉ
 ⲣⲁⲧϥ̅ ⲙ̀ⲡⲟⲧⲛⲁ̅ ,
 ⲁⲧⲱ ϣⲡⲁⲁⲣⲉⲣⲁⲧϥ̅
 ϩⲣⲁⲓ̅ ⲉϫⲱϥ̅ ⲙ̀ⲡⲟⲧ
 ⲙ̀ⲉ̅ ϩ̅ⲡ̅ⲑⲁⲓ̅ⲉⲥ̅ ⲡ̅
 ⲗⲁⲧⲉⲓⲗⲁ ⲉϥⲕⲣⲓⲡⲉ
 ⲁⲧⲱ ⲉϥϣⲓⲡⲉ̅ ⲡ̅ⲥⲁ
 ⲡⲣⲁⲓ̅ , ⲁⲧⲱ ⲉϥϩⲉ
 ⲡ̅ⲛ̅ ⲡ̅ⲧⲁⲓⲕⲁⲓⲟⲥⲧ
 6 ⲡ̅ⲛ̅ . ⲁⲓⲥⲱⲧ̅ⲙ̀
 ⲉⲡϣⲱⲥ̅ ⲙ̀ⲙ̀ⲱⲁⲛ̅ .
 ⲟⲧⲣⲉϥϣⲱⲥ̅ ⲉⲙ̀ⲁ
 ⲧⲉ̅ ⲡⲉ̅ , ⲁⲓϥⲓ̅ ⲡ̅ⲧⲉϥ̅
 ⲙ̀ⲡ̅ⲧⲁⲥⲓⲣⲏⲧ̅ ,
 ⲡ̅ⲧⲁⲓ̅ ⲁⲓⲧⲉ̅ ⲑⲉ̅ ⲙ̀
 ⲡⲉⲕⲧⲟⲡⲧⲏ̅ , ⲧⲁⲓ̅
 7 ⲁⲓⲧⲉ̅ ⲑⲉ̅ ⲙ̀ⲱⲁⲛ̅
 ⲱϣ̅ ⲉⲑⲟⲗ̅ . ⲥⲉ
 Ⲭⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲑⲟⲗ̅
 ⲧⲏⲣⲟⲧ̅ ϩ̅ⲡ̅ⲧⲙ̀ⲱ
 ⲁⲉⲓⲧⲓⲥ̅ ⲛⲣ̅ⲥ̅ .
 ⲁⲧⲱ ⲧⲉⲡⲁⲙⲉⲗⲉ
 ⲧⲁ̅ ⲡ̅ⲡ̅ⲕⲟⲟⲧ̅ⲉ̅
 ⲉⲧⲟⲧⲏⲅ̅ ϩ̅ⲡ̅ⲗⲉ
 ⲥⲉⲙ̀ⲉ̅ , ⲁⲧⲱ ⲡ̅ⲧⲉ̅
 ⲡⲁϣⲓⲡⲉ̅ ⲁⲓ̅ ϩ̅ⲛ̅

8 ⲧⲟⲧ̅ ⲡ̅ⲡ̅ⲥⲱϣ̅ ⲡ̅ⲉ
 ⲥⲉⲑ̅ⲱⲓⲛ̅ . ⲧⲉⲑ̅ⲱ
 ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟⲗ̅ ⲡ̅ⲥⲉⲑ̅ⲁ
 ⲙ̀ⲁ̅ ⲡⲁⲣ̅ⲣⲏⲑ̅ⲉ̅ ⲉⲧ
 ⲱⲙ̀ⲕ̅ ⲡ̅ⲡ̅ⲣⲉⲑ̅ⲏⲅ̅ .
 ⲧⲉⲧⲡⲁⲣⲱⲙ̀ⲉ̅ ⲡ̅
 ⲡⲉⲥⲉⲑ̅ⲱ̅ ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟ
 ⲗ̅ⲉ̅ , ⲡ̅ⲡⲉⲧⲏⲡⲱⲅ̅
 ϣⲱⲓ̅ⲁⲗⲏⲣ̅ , ⲥⲱⲣ̅ⲙ̀
 ⲡ̅ⲧⲉⲣⲛⲓⲙ̀ⲟⲥ̅ . ⲁⲧ
 ⲕⲱ̅ ⲡ̅ⲥⲱⲟⲧ̅ ⲡ̅ⲡ̅ⲉ̅
 ⲧⲁⲧⲧⲟⲟⲧ̅ⲥⲉ̅ ,
 ⲁⲓ̅ϫⲟⲟⲣ̅ ⲡ̅ⲑⲁⲗⲁⲥ
 9 ⲥⲁ̅ , ⲉⲧⲑⲉⲡⲁⲓ̅ ⲛ̅
 ⲡⲁⲣⲓⲙ̀ⲉ̅ ⲡ̅ⲑⲉ̅ ⲙ̀
 ⲡⲣⲓⲙ̀ⲉ̅ ⲡ̅ⲓ̅ⲁⲗⲏⲣ̅ .
 ⲧⲉⲑ̅ⲱ̅ ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ̅
 ⲡ̅ⲥⲉⲑ̅ⲁⲙ̀ⲁ̅ , ⲁ ⲉⲥⲉ
 ⲉⲱⲓⲛ̅ ⲧⲁⲧⲉ̅ ⲡⲟⲧ
 ϣⲏⲓ̅ ⲉⲣⲣⲁⲓ̅ , ⲁⲧⲱ
 ⲟⲓ̅ ⲁⲥϣⲁϫ̅ⲉ̅ ⲭⲉ
 ⲛ̅ⲡⲁⲣⲱⲙ̀ⲉ̅ ⲉϫ̅ⲙ̀
 ⲡⲟⲧⲱⲅ̅ⲥ̅ , ⲙ̀ⲡⲟⲧ
 ϫⲱⲱⲗⲉ̅ , ⲁⲧⲱ
 ⲥⲉⲡⲁⲣ̅ⲉ̅ ⲧⲏⲣⲟⲧ̅ .
 10 ⲥⲉⲡⲁϥⲓ̅ ⲙ̀ⲡⲟⲧ
 ⲡⲟϥ̅ ⲙ̀ⲡ̅ⲡ̅ⲧⲉⲗⲏⲗ̅ .
 ⲉⲑⲟⲗ̅ ϩ̅ⲡ̅ⲡⲟⲧⲙ̀ⲁ̅
 ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟⲗ̅ⲉ̅ , ⲁⲧⲱ
 ⲡ̅ⲡⲉⲧⲉⲧⲉⲧⲣⲁⲡ̅ⲉ̅
 ϩ̅ⲡ̅ⲙ̀ⲁ̅ ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟ
 ⲗ̅ⲉ̅ , ⲁⲧⲱ ⲡ̅ⲡⲉⲧ̅

Notes

ὄλ̄ς = προνομί. Is., x, 6. — Ce mot n'est pas dans le Dictionnaire de Peyron. Formé sur ωλ̄ comme ψολ̄ς (même verset) sur ψωλ̄.

σαμ̄ = ταῦρος. Is., xi, 6. — Mot nouveau (si la forme est correcte).

ρῆω = σκέπη. Is., xvi, 3. — Cf. ρῆω = δέρις, Ps. ciii, 2 (édit. Budge), et corriger dans Peyron, p. 343 : ρωῆ = δέρις.

Ce manuscrit contenait un assez grand nombre de fautes qui ont été corrigées par le premier scribe et par une seconde main :

Is., xi, 6. ρειῆ̄ : ρι est récrit sur un endroit gratté. — 6. μοῦῖ : μοῦ, de même (2^e main). — 6. μοοκε μμοῦ̄ : κ, de même. — 9. εφοῦ̄ ερῆ̄ : οῦ̄ ερῆ, de même. — 10. πεκατωσῆ̄ εαρχῖ : ωσπ̄ εαρ, de même (σπ̄ est une correction au-dessus de la ligne, d'une 2^e main). — 11. αςσρ̄ ριο̄ : α, de même. — 12. ποταμεῑ : οτ, de même (2^e main). — 15. θαλασσᾶ : λ, de même. — 16. ψωχ̄π̄ : χπ, de même.

xii, 2. πε πχοεῑ : π dans πε est récrit sur un grattage. — 4. ρη̄ρ̄εθ̄ο̄ : le premier ρ et le second π, de même.

xiii, 1. θορασῑ.... τῆαῆτλωπ̄ : ce titre est en rouge. — 2. εφοτοῦ̄ς : οτοῦ, récrit sur un grattage. — 5. σῖτε : σπ, de même. — 7. πμ̄ παῆωλ̄ εβοῶ̄ : μμ̄, ῆωλε, de même (2^e main). — 9. οικοταμεῑ : τμ, de même. — 13. περ̄σωπ̄ : ε, πτ, de même. — 18. σεραστωῦ̄ : οτ, oublié, a été récrit au-dessus de la ligne (2^e main). — 21. σερ̄ηπο̄ : ει sur un grattage.

xiv, 1. φηασταῆ̄ : ρ, de même. — 2. επεπατ̄ρ̄ : επεπ, de même. — 3. σερασωπε : ψω, de même. — 9. ᾱ περωσ̄.... ρ̄μπεϋνῖ : tout ce passage est une répétition fautive du verset 18, amenée par la présence de περωσ̄ τηρωσ̄ au commencement des deux phrases. — 9. πεκατωσῆ̄ : τωσ̄ sur un grattage. — 11. πεκοτ̄κοϋ̄ : οτ̄πο, de même. — 13. ετ̄χοσε : σε, de même. — 19. εφῆ̄ητ̄ : τ, de même. — 26. ρεεθ̄ο̄ς, de même.

xv. ψυαχε.... μωαῆιτ̄ης : ce titre est en rouge. ετῆετ̄μ̄ sur un grattage.

xvi, 7. μωαῆ̄ : ωαῆ est récrit sur un grattage. — 7. παψ̄πε : ι est récrit sur un ω gratté.

xi, 11. ῆαῆτλω̄ : à la fin des lignes, le π est souvent écrit au-dessus de la lettre qui le précède et il prend alors une forme très aplatie. Ce signe manquait, je l'ai remplacé partout par un π ordinaire.

- ARMESTETER (J.). Études iraniennes. 2 vol. gr. in-8°. 25 fr.
- — Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. Gr. in-8°. 1 fr.
- — Ormazd et Abriman. Leurs origines et leur histoire. Gr. in-8°. 25 fr.
- BENYS DE TELL-MAHRÉ. Chronique, 4^e partie. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque Vaticane, accompagné d'une traduction française, d'une introduction et de notes historiques et philologiques par J.-B. Chabot. 1 fort vol. gr. in-8°. 25 fr.
- DERENBOURG (H.). Essai sur les formes des pluriels arabes. Gr. in 8°. 3 fr.
- DOMICILE DES ESPRITS (LE), Papyrus du Musée de Turin publié en fac-similé par le professeur R. V. Lanzone, de Turin, 11 planches et 2 pages de texte. In-f°. 30 fr.
- DUSSAUD (R.). Histoire et religion des Nosairis. Gr. in-8°. 7 fr.
- DUTÈNS (A.). Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit. In-8°. 6 fr.
- DUVAL (R.). Traité de grammaire syriaque. Gr. in-8°. 20 fr.
- — — Les dialectes Néo-Araméens de Salamas. Textes sur l'état actuel de la Perse et Contes populaires, publiés avec une traduction française. In-8°. Au lieu de 8 fr. 4 fr.
- EBN-EL-FARAD. Poésies en arabe. Gr. in-8°. 40 fr.
- EBN-HAUCAL. Description de Palerme au milieu du X^e siècle de l'ère vulgaire. Traduit par M. Amari. In-8°. 1 fr.
- FAIDHERBE (le général). Collection complète des inscriptions numidiques (libyques) avec des aperçus ethnographiques. In-8° avec pl. 12 fr.
- FARHAT (G.). Dictionnaire arabe, revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur par Rochaid Dahdah. Gr. in-8°. 30 fr.
- FUTUH EL-HABACHA des conquêtes faites en Abyssinie au XVI^e siècle. par l'Iman Muhammad Ahmad dit Gragne, version française de la chronique arabe du Chahab ad-Din Ahmad. Publication commencée par A. d'Abbadie, de l'Institut de France, terminée par le D^r P. Paulitschke, de l'Université de Vienne. In-8°. 20 fr.
- GAYET (A.-J.). Musée du Louvre. Stèles de la XII^e dynastie, 60 pl. avec texte explicatif. In-4°. 17 fr.
- GOLÉNISCHEFF (W.). Une excursion à Bérénice. Lettres de MM. Jaillon et Lemasson au sujet des monuments perses de l'Isthme. Stèle de Darius aux environs de Tell-El-Maskhouthah. In-4°, avec 4 planches. 7 fr. 50
- GOTTBERG (E. de). Des cataractes du Nil et spécialement de celles de Hannek et de Kaybar. Gr. in-4°, avec 5 cartes. 20 fr.
- GUIEYSSE (P.). Rituel funéraire égyptien, chapitre 64^e. Textes comparés, traduction et commentaires d'après les Papyrus du Louvre et de la Bibliothèque Nationale. In-4°, pl. Au lieu de 20 fr. 10 fr.
- GUYARD (S.). Nouvel essai sur le pluriel brisé en arabe. Gr. in-8°. 2 fr.
- INSCRIPTIONS hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant la mission scientifique de M. le vicomte E. de Rougé, publiées par M. le vicomte J. de Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60 fr.
- LIÉQUIER (G.). Le livre de savoir ce qu'il y a dans l'Hadès. Gr. in-8°. 9 fr.
- IOHANNES DE CAPUA. Directorium vite humanæ alias parabola antiquorum sapientium. Version latine du livre de Kalilah et Dimnah publiée et annotée par J. Derenbourg. 2 vol. gr. in-8°. 16 fr.
- MORET (C.). Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usage et symbolisme. 1^{re} partie : Les plantes dans l'Orient classique. Tome I^{er} : Égypte, Chaldée, Assyrie, Judée, Phénicie. In-8°. 8 fr.
- MEDRAIN (E.). Les monuments égyptiens de la Bibliothèque Nationale (cabinet des médailles et antiques). 1^{er} livr. seule (2^e et 3^e épuisées). In-4°. 12 fr.
- MELFÈBURE (E.). Le Mythe Osirien. Première partie : Les Yeux d'Horus. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.
- — Deuxième partie : Osiris. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.
- MELPSIUS (C.-R.). Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, traduit de l'allemand par W. Berend, avec notes et corrections de l'auteur. In-4°, avec 2 planches. 12 fr.
- MELVI (S.). Le théâtre indien. Gr. in-8°. 18 fr.
- — Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint. In-8°. 3 fr.
- MELBLEIN (J.). Index alphabétique de tous les mots contenus dans le Livre des Morts publié par R. Lepsius d'après le Papyrus de Turin. In-8°. Au lieu de 12 fr. 6 fr.
- MARIETTE-PACHA. Denderah. Description générale du grand temple de cette ville. 4 vol. in-f° et suppl. contenant 339 pl., acc. d'un vol. de texte in-4°. Au lieu de 390 fr. 200 fr.
- Le volume de texte se vend à part. Au lieu de 60 fr. 30 fr.
- Le supplément aux planches. Séparément. Au lieu de 10 fr. 5 fr.
- — Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. 28 liv. in-f°. Au lieu de 168 fr. 90 fr.
- — Les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq publiés en fac-similé. Tomes I à III. Papyrus 1 à 22. 3 vol. in-f° ornés de 121 planches. 400 fr.
- Le tome III, 20 pl. en couleurs, se vend séparément. Au lieu de 100 fr. 50 fr.
- — Le Sérapéum de Memphis. Nouvelle édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero. Vol. I avec un atlas in-f° et un supplément. 55 fr.
- — Les Mastaba de l'Ancien Empire. Fragments de son dernier ouvrage, publiés d'après le manuscrit par G. Maspero. 9 livr. 100 fr.
- MARTIN (F.). Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire. Gr. in-8°, avec 1 planche. 6 fr.
- MASPERO (G.). Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris. In-4°. 15 fr.
- — Hymne au Nil, publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique. In-4°. 6 fr.
- — Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XX^e dynastie Étude sur le Papyrus Abbott. In-4°. (Epuisé)

- MASPERO (G.). De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima. Accedunt nonnulla de Peda
Homericâ. Gr. in-8°, avec 3 cartes. Au lieu de 4 fr. 2
- — Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre. In-4°, orné de 14 planches et fac-similés. Au lieu
20 fr. 10
- — Rapport à M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique, sur une mission en Ital
Gr. in-4°. 20
- — Les inscriptions des Pyramides de Saqqarâh. Un fort vol. gr. in-4°. 80
- MÉLANGES d'archéologie égyptienne et assyrienne. 3 vol. in-4°. (Épui 342
- MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tomes I à XI complets. 342
Tous les fascicules, à l'exception des 1^{er}, 2^e, 3^e du t. I^{er} et 2^e du t. II, se vendent séparément.
- — Table analytique des dix premiers volumes, par E. Ernault. Gr. in-8°. 18
- MYER (J.). Scarabs. The History, Manufacture and Religious Symbolism of the Scarabaeus, in Anci
Egypt, Phoenicia, Sardinia, Etruria, etc. Also Remarks on the Learning, Philosophy, Ar
Ethics, Psychology. Ideas as to the Immortality of the Soul, etc., of the Ancient Egyptia
Phoenicians, etc. In-8° cart. toile. 12
- OPPERT (J.). Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étu
des textes cunéiformes. In-4°. 12
- — Duppe Lisan Assur, éléments de la grammaire assyrienne. 2^e éd. In-8°. Au lieu de 6 fr. 3
- LE PYPYRUS DE NEB-QED (exemplaire hiéroglyphique du Livre des Morts) reproduit, décrit
précédé d'une introduction mythologique, par Th. Devéria, avec la traduction du texte p
M. Pierret. Gr. in-f°. 12 pl. et 9 pages de texte. Au lieu de 50 fr. 30
- PERRUCHON (J.). Les chroniques de Zara Yâ 'eqôb et de Ba'eda Mâryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 14
(texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction. Gr. in-8°. 13
- PIERRET (P.). Études égyptologiques comprenant le texte et la traduction d'une stèle éthiopien
inédite et de divers manuscrits religieux, avec un glossaire égyptien-grec du décret de Cano
In-4°. Au lieu de 20 fr. 10
- — Recueil d'inscriptions inédites du musée égyptien du Louvre traduites et commentées. Premi
et deuxième parties avec table et glossaire. 2 vol. in-4°. Au lieu de 50 fr. 30
- — Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divi
royaux et historiques classés alphabétiquement; accompagné d'un vocabulaire frança
hiéroglyphique. Gr. in-8°. 60
- — Essai sur la mythologie égyptienne. Gr. in-8°. 7 fr.
- POGNON (H.). Une incantation contre les génies malfaisants, en Mandaïte. Gr. in-8°, avec 1 pl. 2 fr.
- — L'inscription de Bavian. Texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices
un glossaire. 2 vol. gr. in-8°. 12
- — Les inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa. Gr. in-8°, avec 14 planches. 10
- — L'inscription de Raman-Nérar I^{er}, roi d'Assyrie (réponse à un article de M. Oppert). 1
- RAMBAUD (J.). La langue Mandé. Gr. in-8°. 5
- REGNAUD (P.). Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde. Gr. in-8°. 19
- REVILLOUT (E.). Papyrus coptes. Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louv
1^{er} fasc. Textes et fac-similés. In-4°. Au lieu de 20 fr. 10
- — Apocryphes coptes du Nouveau Testament. Textes. 1^{er} fasc. In-4°. Au lieu de 25 fr. 10
- — Chrestomathie démotique. 4 vol. in-4°. Au lieu de 100 fr. 40
- — Études sur quelques points de droit et d'histoire ptolémaïques. In-4°. 10
- RITUEL funéraire des anciens Égyptiens. Texte complet en écriture hiératique, publié d'après le Papy
du musée du Louvre, et précédé d'une introduction à l'étude du Rituel, par le vicomte E
Rougé. Livr. 1 à 5. Gr. in-f°; la livr. au lieu de 25 fr. 12
- ROBIOU (F.). Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Égypte au ter
des Lagides. Gr. in-8°, orné d'une carte. 6
- — Recherches sur le calendrier macédonien en Égypte et sur la chronologie des Lagides. In-4°. 9
- — La Question des mythes. 1^{er} fascicule : Égypte, Asie antérieure. In-8°. 2 fr.
- — Questions d'histoire égyptienne, étudiées dans le Recueil de travaux relatifs à la philologie
l'archéologie égyptiennes et assyriennes. In-8°. 1
- — Recherches sur la religion de l'ancienne Égypte, le culte. In-8°. 2
- — Le système chronologique de M. Lieblein sur les trois premières dynasties du Nouvel Em
égyptien et le synchronisme égyptien de l'Exode. In-8°. 1 fr.
- ROUGÉ (E. DE). Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens, transcrits, traduits et acc
pagnés d'un commentaire et d'un abrégé grammatical. 4 vol. gr. in-8°. 10
- — Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manét
précédées d'un rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les résu
généraux de sa mission en Égypte. Gr. in-4°, avec 8 pl. dont 5 doubles. (Épuisé). 50
- — Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant sa mission. Publié par le vicomte J
Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60
- SAADYA (Gaon de Fayyoun). Commentaire sur le Sefer Yesira ou livre de la création, publié et tra
par Mayer Lambert. Gr. in-8°. 10
- SAULCY (F. DE). Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte. 1 vol. in-8°. 6
- SCHACK (G. VON). Die Unterweisung des Königs Amenemhat I. 1^o et 2^o Hälfte. Gr. in-4°. 8
- VIREY (P.). Étude sur le Papyrus Prisse. Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-H
Gr. in-8°. 6

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

VOL. XXIII. LIV. 3 ET 4



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, EDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCCI

Tous droits réservés.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée de son montant en un chèque ou mandat-poste au nom de M^e E. BOUILLON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT AU RECUEIL

Le *Recueil* paraît par volume composé de quatre fascicules.

Les abonnements se font pour le volume entier, il n'est pas vendu de fascicules séparés.

PARIS	30 francs.
DÉPARTEMENTS ET UNION POSTALE	32 —

Le volume, une fois terminé, est porté au prix de **35 francs**.

OUVRAGES

relatifs à la philologie et à l'archéologie orientales

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE



- ABBADIE (A. d'). Dictionnaire de la langue Amariñña. 1 fort vol. in-8°. 50 fr.
- ABOULFARAG (G.). Le livre de l'ascension de l'Esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie rédigé en 1279, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par l'abbé F. Nau. Texte syriaque et traduction française, 2 parties gr. in-8°, avec figures dans le texte. 21 fr.
- ABOU'L-WALID MERWAN IBN DJANAH. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe, publiée par J. Derenbourg, membre de l'Institut. Gr. in-8°. 25 fr.
- — Le même ouvrage, traduit en français sur les manuscrits arabes par le rabbin M. Metzger. Gr. in-8°. 15 fr.
- ADJARIAN (H.). Étude sur la langue Laze. Gr. in-8°. 8 fr.
- AL-FAKHRI. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abasside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère) avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement par Ibn at Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe par H. Derenbourg. Gr. in-8°. 25 fr.
- AMARAKOCHA. Vocabulaire d'Amarasinha, publié en sanscrit avec une traduction française, des notes et un index par A. Loiseleur-Deslongchamps. 2 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50
- AMÉLINEAU (E.). Fragments de la version thébaine de l'Écriture sainte (Ancien Testament). In-4°. 15 fr.
- AMIAUD (A.). La légende syriaque de Saint Alexis, l'homme de Dieu. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50
- AURÈS (A.). Traité de métrologie assyrienne ou étude de la numération et du système métrique assyrien considérés dans leurs rapports et dans leur ensemble. In-8°. 6 fr.
- — Essai sur le système métrique assyrien, 1^{er} fascicule. In-4°. 5 fr.
- BAILLET (A.). Le décret de Memphis et les inscriptions de Rosette et de Damanhour. Gr. in-8°, avec une planche. 5 fr.
- BARBIER DE MEYNARD (C.). Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du *Modjem-el-Bouldan* de Yaqout et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. Gr. in-8°. 12 fr.
- BARTHELEMY (A.). *Gujastak Abalish*. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmoun. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique. Gr. in-8°. 3 fr. 50
- BEREND (W. B.). Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, 1^{re} partie : Stèles, bas-reliefs et fresques. In-f° avec 10 pl. photogravées. 50 fr.
- BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, Lexique, Principes de grammaire. Gr. in-8°. 12 fr.
- — Quarante hymnes du *Rig Véda*, traduits et commentés. Publié par V. Henry. Gr. in-8°. 5 fr.
- — La religion védique d'après les hymnes du *Rig Véda*. 3 vol. gr. in-8°. (T. I^{er} épuisé), les t. II, III. 30 fr.
- — — — Tome IV. Index. par M. Bloomfield. 5 fr.
- BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel pour étudier le sanscrit védique. Précis de grammaire-Chrestomathie-Lexique. Gr. in-8°. 12 fr.
- BHAMINI VILASA. Recueil de sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Gr. in-8°. 8 fr.
- BOISSIER (A.). Documents assyriens relatifs aux présages. Tome I^{er}. Liv. 1 à 3. In-4°. 50 fr.
- BRUGSCH (H.). Examen critique du livre de M. Chabas intitulé : *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au xiv^e siècle avant notre ère*. Gr. in-8°. Au lieu de 1 fr. 0 50
- CHEREF-EDDIN-RAMI. *Anis-el-'Ochchaq*, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. Gr. in-8°. 5 fr. 50
- CHRONIQUE DE GALÂWDÊWOS, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien traduit, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman. Gr. in-8°. 10 fr.

RECUEIL

DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE
ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

1901



Fascicules III et IV



CONTENU : 17) Notes et Remarques, par G. DARESSY. — 18) Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes, par V. SCHEIL, O. P. — 19) Les Fonctionnaires du règne de Khounaton (1383-1365 av. J.-C.), par Aug. BAILLET. — 20) La Stèle de Zouarthnotz, par K. J. BASMADJIAN. — 21) The Egyptian Origin of the Alphabet, by M. G. KYLE. — 22) Mélanges Assyriologiques, par François MARTIN. — 23) Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, par Georges LEGRAIN. — 24) A Travers la Vocalisation égyptienne, par G. MASPERO. — 25) Sur un Fragment d'Obélisque trouvé à Karnak, par Georges LEGRAIN. — 26) Notes, par G. MASPERO. — 27) Über einem Titel des Apisstieres, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 28) Die Griechischen Formen für den Namen des Gottes Thot, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 29) Zur Lesung von  und , von Wilhelm SPIEGELBERG. — 30) Koptische Miscellen, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 31) Koptische Kreuzlegenden, von Wilhelm SPIEGELBERG.


NOTES ET REMARQUES

PAR


G. DARESSY

CLXXVIII. — La phrase suivante (l. 350) de la pyramide de Téti : , a pour variante dans la chapelle d'Ameniritis (l. 86) : .

Si la glose est exacte,  serait le nom antique de la ville de , bien connue comme capitale du XVI^e nome de la Haute-Égypte, celui de la Gazelle, sans toutefois que l'on puisse encore affirmer que son site exact se soit trouvé à Kom el-Ahmar, à mi-chemin entre Minièh et Béni-Hassan.

Il y aurait peut-être une remarque curieuse à faire sur ce nom, si  est à rapprocher du copte *ⲁⲡⲱ*, *faba*¹. On connaît, par Hérodote (II, xxxvii), l'horreur des prêtres égyptiens pour les fèves, répulsion qui pourrait servir à expliquer la rareté de la mention de ce légume dans les textes, et en même temps pourquoi le nom antique de la ville a disparu par suite de cette croyance.

Il ne faudrait pas induire de ce fait que le peuple n'usait pas largement de ce légume qui est encore maintenant un des éléments principaux de la nourriture du fellah, mais il est probable que les gens de la haute société devaient s'en abstenir, de même que du poisson pour lequel la stèle de Piankhi corrobore le récit d'Hérodote. Or, la culture de la fève est encore une des plus importantes de la région de Minièh, au point que cette province en fournit le quart de la production totale de l'Égypte; enfin, un nom local très répandu est celui de Fouly, « celui des fèves », porté en l'honneur du

1. Brugsch avait traduit « fèves »  qui figure dans une énumération de végétaux, dans un papyrus de Leyde (I, 344, pl. III, l. 11).

cheikh Fouly el-Damanhoury que les matelots invoquent dans un chant des plus populaires dont le refrain est : *والمنيه بلدك يافولى*.

CLXXIX. — On possède déjà de nombreux exemples de la manie d'archaïsme qui s'était emparée des Égyptiens à l'époque saïte, un fait de plus nous est fourni par une pierre qui se trouve à Mehallet el-Kébir, dans la Basse-Égypte. Ce bloc de calcaire siliceux, long de 1^m 80, qui devait être un pilier de porte, est gravé au nom de Psamétik II, mais, au lieu de rédiger le protocole selon les règles alors en usage :), les noms ont été répartis selon la mode antique et divisés seulement en deux séries. La demeure, surmontée de l'épervier, comprend non seulement le nom de *ka*, mais encore le prénom disposés symétriquement. On a des exemples d'un tel accouplement sur des monuments de de Péli II, etc. Les monuments archaïques donnent la prééminence aux titres ; sous Snéfrou, ce dernier titre double précède le nom de *ka*; jusqu'à la XII^e dynastie, les noms suivant et sont identiques ou très voisins l'un de l'autre, comme de simples variantes; il y avait donc rapprochement d'idée entre ces trois noms, et Psamétik n'avait pas tort en unissant dans la bannière ces vocables. La seconde partie est également régulière, le titre étant suivi du cartouche-nom, sans addition de qui ne date que de la V^e dynastie; le tout est donc rédigé dans le même esprit que le protocole de dans la pyramide de Saqqarah et de l'inscription de Sehel, ou de au Sinai.

CLXXX. — La statue du roi Râ-nahesi, trouvée à Tell-Moqdam, donne un nom de localité qui tendrait à faire reconnaître en cette place la ville d'Avaris, si on lit la jambe . Aux époques postérieures, le nom de la ville dont Tell-Moqdam garde les restes était un peu différent. Un ménat en terre émaillée, d'époque saïte, qu'on y a trouvé récemment, porte la légende . D'autre part, le Musée de Gizèh a acheté un fragment de statue en granit noir, de la XIX^e dynastie, où il est question de . D'après le vendeur, l'objet provenait des environs de Bouhia, ce qui nous conduit encore dans la région de Tell-Moqdam.

Je serais donc porté à prendre pour le nom de la ville en question; ce ne serait que par hasard que le monument où l'on parle de y aurait été transporté, les autres textes relatifs à Avaris semblant mettre cette forteresse en rapport avec la région des marais du Menzalèh, bien plus tard au nord-est du Delta.

Quant à la lecture du groupe elle est difficile à fixer pour le moment; on peut hésiter entre , , , etc.

CLXXXI. — Il y a quelques années, un marchand du Caire avait un petit monument qui est passé depuis je ne sais où. C'est une plaquette de marbre portant un double zodiaque de travail romain. Le milieu est occupé par les têtes conjuguées d'Apollon et

de Phœbé, le premier coiffé d'un diadème à pointes rayonnantes, la seconde la tête surmontée d'un croissant; un arc posé devant elle.

Le pourtour forme une double couronne (les diamètres des cercles sont de 0^m 193, 0^m 118 et 0^m 058), divisée en douze cases doubles par des lignes se dirigeant vers le centre.

Les cases extérieures contiennent les signes des mois du zodiaque grec, les cases intérieures renferment les signes correspondants du zodiaque égyptien, conformes à ceux qui figurent (mais incomplets) sur le planisphère de Bianchini¹. En partant du haut, les images sont les suivantes :

1. Bélier courant à droite, le corps entouré d'une bandelette. — Case inférieure. — Un chat assis.

2. Taureau à gauche. — Case inférieure. — Un chien ou chacal marchant.

3. Les Gémeaux représentés comme sur le planisphère du Louvre, l'homme s'appuyant sur une massue, la femme portant une lyre. Tous deux ont une flamme (?) sur la tête. — Case inférieure. — Le serpent Agathodémon, couronné et barbu.

4. Le Crabe ou Cancer. — Case inférieure. — Scarabée. C'est le seul signe de cette série qui ne regarde pas à gauche; le scarabée est placé suivant un rayon, face à l'extérieur.

5. Lion courant à gauche. — Case inférieure. — Un âne qui semble porter une charge.

6. La Vierge. — Case inférieure. — Un lion marchant.

7. La Balance, portée par un homme marchant. — Case inférieure. — Une chèvre ou gazelle.

8. Le Scorpion. — Case inférieure. — Une vache.

9. Le Sagittaire ou Centaure, tourné à droite, décochant une flèche. — Case inférieure. — Un épervier coiffé du pschent.

10. Le Capricorne ou bélier marin. — Case inférieure. — Un singe cynocéphale assis.

11. Le Verseau, homme vidant un vase. — Case inférieure. — Un ibis.

12. Les Poissons. — Case inférieure. — Un crocodile.

On voit que les signes du second zodiaque ont un caractère purement égyptien, et que, loin d'être chaldaïques, comme l'ont supposé plusieurs savants, ils ont dû être inventés sur les bords du Nil. Je ne vois d'ailleurs aucun rapport entre ces figures et les noms des divinités éponymes des mois.

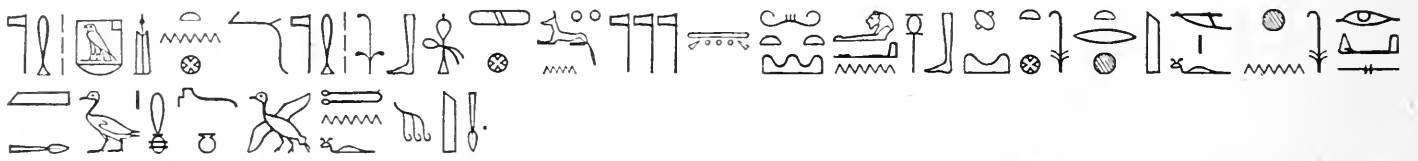
CLXXXII. — La nécropole de Hassaïa (marquée Qaçaa sur la carte de la Commission d'Égypte) au sud d'Edfou semble avoir été choisie pour la sépulture des grands personnages d'Apollinopolis, à partir de l'époque saïte²; il y a donc intérêt à relever les noms et les titres qui nous sont fournis par les monuments découverts en cette localité.

a) Le plus grand tombeau de la colline est garni d'inscriptions dont voici le relevé :

Porte d'entrée. — Montant de droite : 


1. Musée du Louvre. — *Notice de la Sculpture antique*, n° 4.

2. Cf. *Zeitschrift*, 1886; MASPERO, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*.



Montant de gauche :



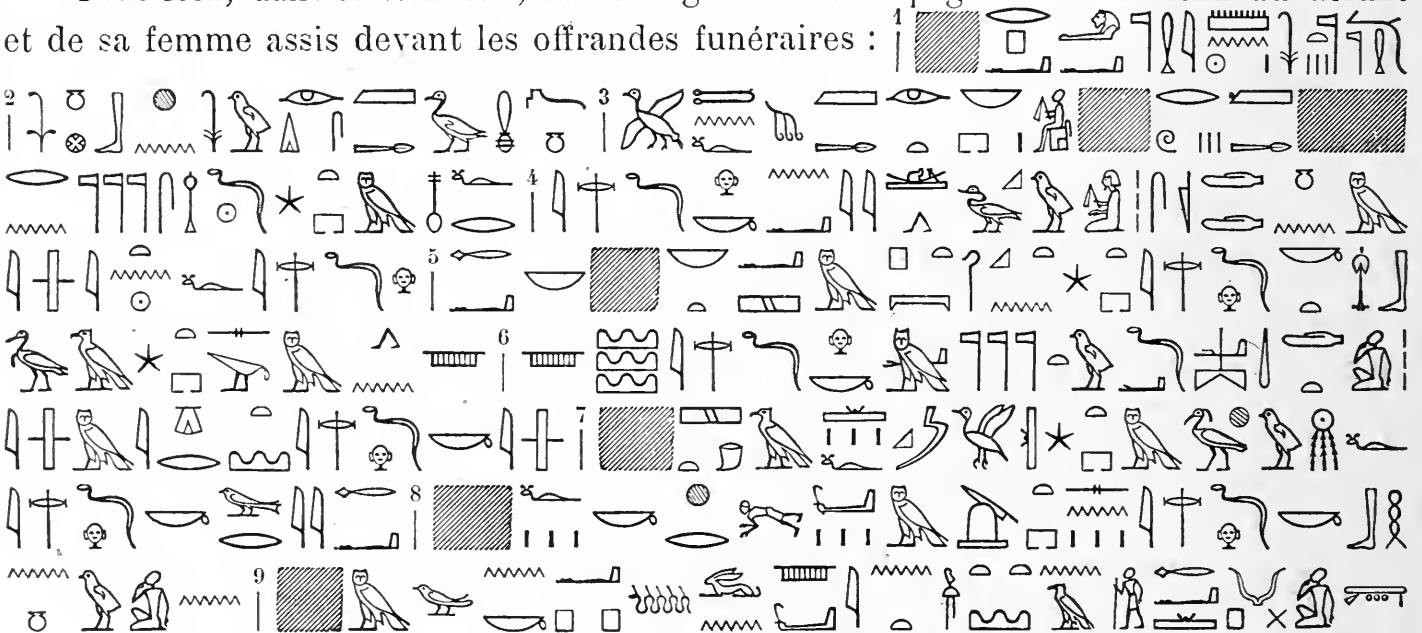
Côtés de la porte. — Un homme assis devant une table d'offrandes, sous le siège est un chien nommé . Légende en colonnes verticales :



Pendant. — Tableau analogue avec légende en colonnes :



Plus loin, dans le tombeau, autres légendes accompagnant un tableau du défunt et de sa femme assis devant les offrandes funéraires :





Paroi opposée :



Au bas, le défunt assis, une grande canne à la main.

Après une porte. — Même tableau, le défunt étant revêtu de la peau de panthère, et ayant les mêmes titres; légende :



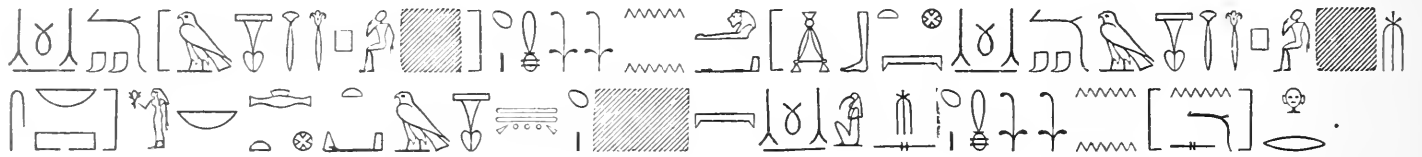
b) Stèle du Musée de Gizèh¹. — Il se pourrait que ce dernier personnage nommé soit le même que celui du tombeau a.

c) Stèle de Gizèh (inv. 22048). — et dans le corps de la stèle :

Ce doit être le frère de de la stèle précédente.

d) Une autre stèle, malheureusement mutilée, appartenait probablement à la même famille.

1. N° du Catalogue 277. N° d'inventaire 22004.





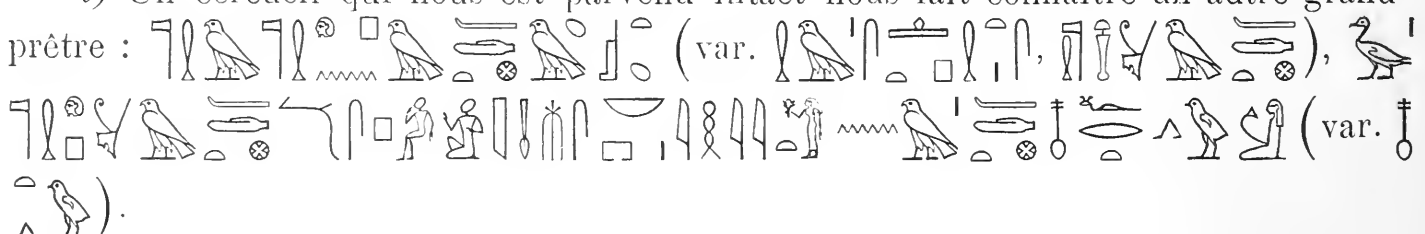
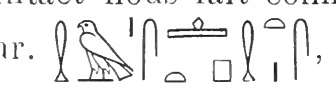

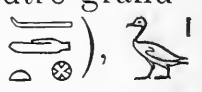
e) C'est peut-être par cette  qu'on peut rattacher la généalogie suivante, résultant de la stèle 22008 : 

f) Un Thotmès, qui pourrait être le petit-fils de celui désigné dans l'inscription c, a laissé un cercueil qui porte ces titres : 

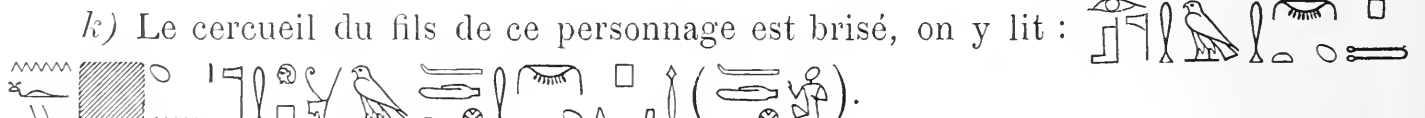
g) Un prince d'Edfou (cf. a, c et d) est mentionné sur un fragment de cercueil donnant les indications suivantes :

1. 
2. 
3. 

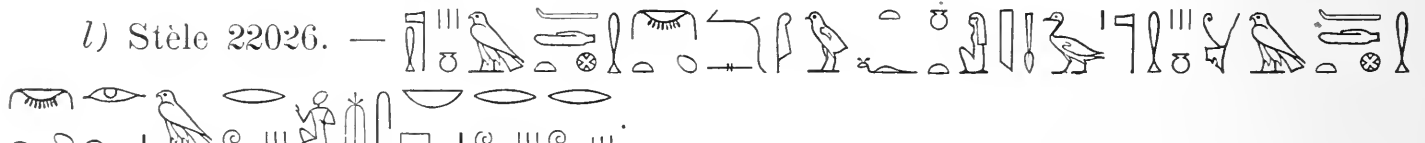
h) Le même nom de , du reste fréquent à cette époque, appartient à une autre dame liée à une autre grande famille, celle des premiers prophètes d'Horus d'Edfou. La stèle 22002 donne en effet cette généalogie : 

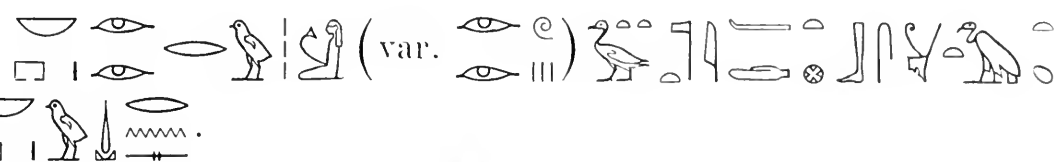
i) Un cercueil qui nous est parvenu intact nous fait connaître un autre grand-prêtre :  (var. )  (var. ).

j) D'un fragment de cercueil on tire ces renseignements : 


k) Le cercueil du fils de ce personnage est brisé, on y lit : 

Les noms de différentes personnes d'un rang moins éminent nous sont encore livrés par des stèles et des débris de cercueil :


l) Stèle 22026. — 

m) Cercueil. — 

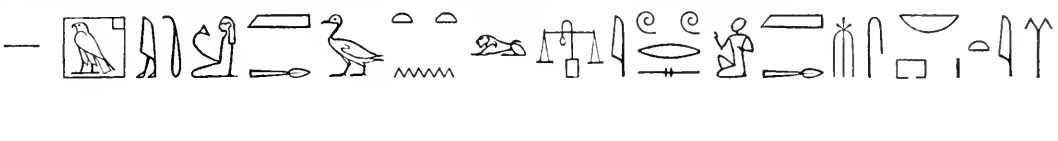
n) Cercueil. — 


o) Cercueil. — 

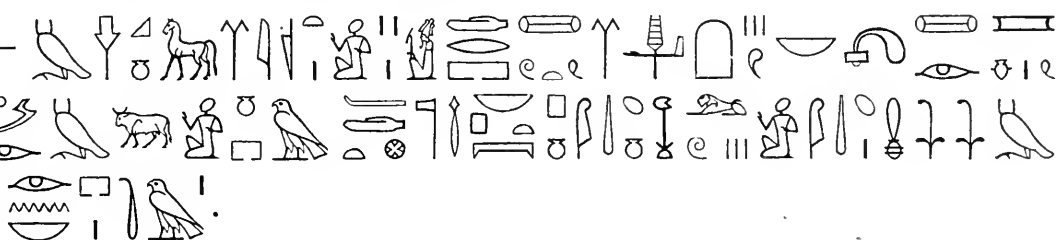
p) Stèle 22029. — 

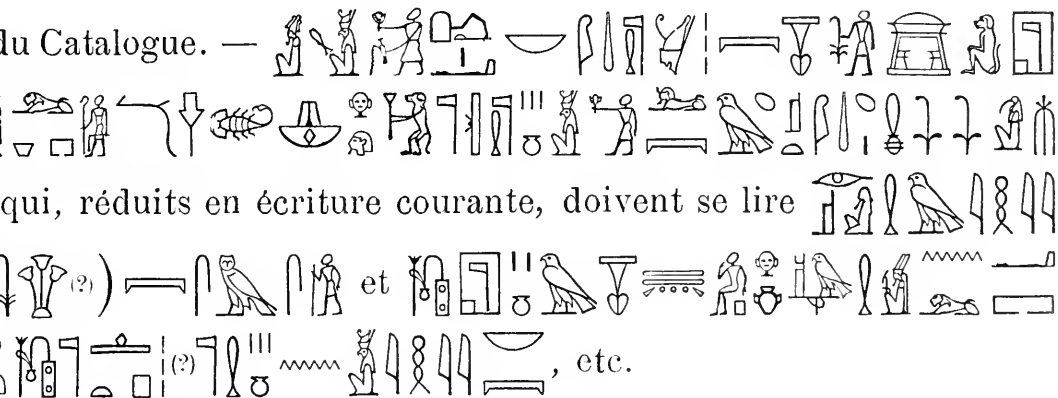



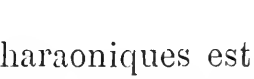
q) Stèle 22024. — 


Les monuments de la basse époque ptolémaïque sont les suivants :

r) Stèle 22013. — 

s) Stèle 22050. —  Cette dernière personne est sans doute la même que celle nommée sur la stèle précédente, le style du monument étant le même.

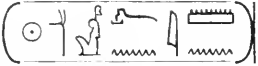
t) Stèle 22021. — 

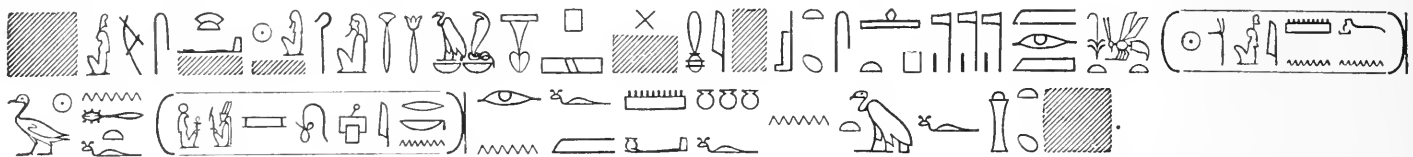
u) Stèle n° 274 du Catalogue. —  titres qui, réduits en écriture courante, doivent se lire   et  , etc.

La persistance du nom de  jusqu'aux dernières époques pharaoniques est un fait à noter, alors que partout ailleurs ce nom était tombé en désuétude. Edfou n'est guère qu'à trois heures d'El-Kab où les souvenirs des premiers rois de la XVIII^e dynastie sont nombreux. Faut-il en déduire que les princes qui se mirent à la tête du mouvement contre les Pasteurs étaient originaires de cette région et que l'orgueil,

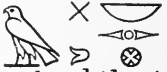

inspiré à leurs compatriotes par le souvenir de leurs grandes actions, fit qu'ils eurent, pendant douze siècles, vanité à porter leur nom?

CLXXXIII. — Le Musée de Gizèh vient de recevoir le naos du temple de Bubastis, que j'avais aperçu presque entièrement enterré à une soixantaine de mètres à l'est du temple. Le naos semble avoir été fait en deux pièces, et nous n'en avons que la moitié supérieure; le bloc de granit rose, orné d'une corniche à la partie supérieure, mesure 1^m 38 de largeur sur 0^m 85 de hauteur et 1^m 35 de profondeur. La niche, qui a 0^m 80 de large et 0^m 32 de hauteur, n'est pas fermée en bas, il est bien probable qu'une autre pierre, évidée dans le haut, se plaçait sous celle-ci pour donner à l'ensemble les dimensions convenables.

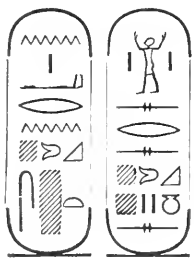
Sur les côtés, le roi Osorkon II () est représenté debout, coiffé d'un serre-tête orné de l'uraeus, vêtu de la chenti, posant les mains sur un coffre. Au-dessous de la corniche était gravée la légende royale d'Osorkon, répétée symétriquement; elle est assez mal conservée, un des côtés est presque entièrement effacé, et l'autre se lit :








CLXXXIV. — Le panneau de coffret décrit par M. Bouriant¹ est intéressant à cause des cartouches qu'il porte. Je crois lire ce nom autrement que le premier éditeur, le style barbare des hiéroglyphes (tracés en colonnes) prêtant aux hésitations.

Le troisième cartouche ne fait pas partie du nom impérial : c'est celui de  « Haroeris, seigneur de Panopolis », comme on peut le voir en comparant avec le début de la légende; les signes sont tournés en sens normal, tandis que ceux du nom sont retournés. Il y a de plus au-dessus de l'épervier un signe qui paraît être ∇ et dont je ne vois pas l'utilité, à moins qu'il n'ait été mis pour , comme qualificatif du souverain.







Restent les deux premiers cartouches que je lis :




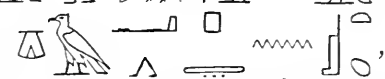


Entre  et , il n'y a pas \square , mais un trait de remplissage. Le commencement du nom est donc *n r*, ce qui ne peut convenir qu'à Néron ou Nerva : c'est le premier de ces empereurs que nous devons avoir ici, car on remarquera l'absence du mot $\Delta\tau\omicron\kappa\rho\acute{\alpha}\tau\omega\rho$ qui régulièrement commence les cartouches postérieurs à Néron. A la suite vient le nom Claudius  écrit à l'envers, avec @ et \ à restituer. Le second cartouche commence par Cæsar, suivi d'un nom mutilé dont les éléments sont aussi, je crois, écrits en ordre rétrograde; en restituant  et \triangle , on a la qualification  « Germanicus », et l'ensemble serait la transcription de Néron Claudius Cæsar Germanicus.

Le monument serait donc de quatre-vingts ans antérieur à l'époque que lui assignait M. Bouriant. Le cartouche du papyrus Bremner, signalé par Brugsch dans son *Dictionnaire géographique*, est à lire de même.

1. Mémoires de la Mission archéologique française, t. II, fasc. II, p. 244.

CLXXXV. — Le nom du personnage dont la tombe a été découverte à Biban el-Molouk par M. Loret présente de singulières variantes. Ordinairement il est orthographié ; le papyrus fournit la lecture . A deux reprises, le même papyrus introduit un \triangle abusif :  dont la non-existence réelle est démontrée par les variantes données par un des cercueils : . Ce personnage qui porte les titres de  et  était contemporain de la reine Hatchepsu.

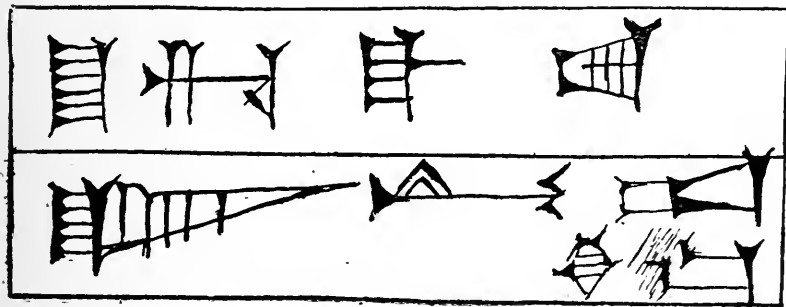
CLXXXVI. — Au Musée de Gizèh existe un cercueil en très mauvais état, provenant de Gournah, de même style que les sarcophages des prêtres de Mentou, ce qui le date des XXV^e-XXVI^e dynasties, intéressant par les noms qu'il porte, d'un emploi peu commun. La généalogie est donnée ainsi :  une autre fois  Le Dictionnaire de M. Lieblein contient les noms , analogues au premier; le second nom, avec variante , ne s'est pas encore rencontré; le troisième n'est pas égyptien, il est à rapprocher des noms hébreux שְׁלֶשֶׁת ou שָׁרֵשׁ.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNES

PAR

V. SCHEIL, O. P.

LIX. *Kurigalzu, roi d'Ur.* — Je possède un fragment de statue en dolérite, qui, à la manière d'une des statues de Gudèa, porte le cartouche suivant :



C'est-à-dire :

Ku-ri-gal-zu

LUGAL ŠIS-AB-KI-MA

« Kurigalzu, roi d'Ur. » Plusieurs de nos savants voudront découvrir ici un nouveau *Kurigalzu* et un nouveau roi d'Ur. Chaque formule nouvelle, qui ne s'harmonise pas, d'après leurs conceptions, avec ce que nous savons de tel ou tel prince, nécessite l'invention d'un homonyme. Nous avons déjà plusieurs Dungi, plusieurs Bur-Sin, plusieurs Gudèa, et la question de la multiplication des Manišusu et Mesalim est amorcée.

Pourquoi donc Kurigalzu I^{er}, qui s'est appelé *sine addito*, *šar Karudunias* (OBI., I, pl. 21, n° 43, l. 1, 2) et ailleurs *šar KI ENGI KI Urdu*, *šar kibrat arba(im)* (I R., 4, xiv, 2; xiv, 3), n'aurait-il pu s'appeler *sine addito*, « roi d'Ur », en souvenir de l'ancienne principauté de ce nom, et, après y avoir construit des temples, comme il ressort précisément de l'origine des briques de I R., 4, xiv, rapportées de Mughair?

L'écriture nous interdit formellement d'assigner à notre Kurigalzu une autre époque que celle des rois kassites. Nous retrouvons ici les signes avec le sommet des clous évasé et vidé, comme ils apparaissent si fréquemment dans les textes de cette époque à Niffer et à Suse.

Cette inscription si curieuse et si piquante est certainement du Kurigalzu I^{er} que nous connaissons déjà.

LX. *Le texte médical n° 583 du Musée de Constantinople.* — Ce document, dont j'ai publié quelques lignes dans ce *Recueil* (t. XXII, p. 159, note LIV), a frappé l'attention des spécialistes qui s'occupent de l'histoire des origines de la médecine grecque. On me demande une plus ample communication. J'en livre volontiers d'autres passages, copiés il y aura bientôt dix ans et non en vue d'une publication. Malgré ses lacunes et tel quel, il suffira pour confirmer le D^r Cefelet dans ses théories sur les sources de la science médicale grecque! C'est d'ailleurs la seule tablette médicale des collections de Constantinople. Elle appartient, comme époque, au Nouvel-Empire babylonien et, comme provenance, aux ruines de Niffer.

Recto

.....
 AG-AG-BI SE-KAK (mieux RU) GIS-NIM ŠE-KAK GIŠ SAM GIR ŠE-
 [KAK GI ŠUL-ĦI
 ŠE-KAK (ou RU) GIŠ-GIR ŠE-KAK GIŠ-MA-NU GI PA-ÛR-GI SAM
 [ra-an-nu-um
 ta-pa UR-BI ina NI-GIŠ SAR-SAR, ka-a-a-na a-di i-nu-uĥ-ĥu TI-LA
 ŠEŠ-ŠEŠ-zu-ma

5 ¶ ¶ SAM ra-an-nu-um ZIR GIŠ-ŠE-NU SAM su-pa-lam GIŠ ŠINIG
 SAM IN-US SIM GAM-GAM ŠIM LI ŠIM ŠE-LI SAM nu-um-ti (?)
 SIM GAM-MA-KA GIR-A-AB-BA ŠIM AN NIN-IP
 ZAG-ĦI-LI-SAR te-nè-é-ti ZID-ŠE-SA-A GEŠ SAM SA-ŠI+ŠAB
 ŠE-KAK GIŠ ŠUR-PA GIŠ A-AB-BA SAM ĦAR-ĦAR SAM KUR-KUR
 10 SAM BIL-BIL-É SAM ba-ri-ra-tum ZID AŠ-NA-AN UR-BI ŠAR-ŠAR
 ina šur-šum-mi é-pu-ti ina A KISAL (ou BUR)-SAR im-mu-ti ta-la-a-aš
 SIM ra-bi-ki TAR-bak ina SU si-ip-ki te-tir-ri
 ba-aĥ-ru-us-su LAL-LAL-zu u šiptu an-ni-tu ŠIT-ŠIT-nu
 ka-a-a-na tu-maš-ša-š-šu-ma

15 ¶ ¶¶ GI PA-ÛR-GI GI ŠUL-ĪI ŠE-KAK GI SUL-ĪI
 ŠE-KAK GIS SAM ZIR-ŠINIG GIS-MA-NU ZIR SAM *ra-an-nu-um*
 SAM *mu(?)*-ka-du ta-pa ina A-ID... ¶ SAG-DU (?)*-gi-ri*
 ina NI GIS *šur-man* ZIR SAM *mu(?)*-ka-du SAR-SAR ŠEŠ-SES SU-ma TI

¶ ¶ *šim-ma-tum* ¶ *šeri u(?)* SU (?) ŠA-ŠA *ru-ub-ši ši-ip-ra-ti*
 20 *it-ti* SAM IN-UŠ GIS-AZ-HU + SI *libbi* A ŠA-ŠA RU-di (?)
 ina A *bûri ka-la u-mi* ina IM *qat-rin-ni te-sik-kir* ina AN-AN KU-(?)*-tim(?)*
 ina ID-TIG-ZI-GA DUG-nam-*ḥar ta-tab-bak i-ra-aḥ-ḥa-aš*

¶ ¶ A ŠA-ŠA *ta-tar-rak* in A-KISAL-SAR *ta-la-a-aš ta-aš-ša-na-bat-su-ma*
 ina ID-TIG-ZI-GA GAB-*šu* ina A GIS ŠE-NU *i-ra-aḥ-ḥa-aš*
 25 ...-du-ma SAM AK-UD SIM AN NIN-IP ta-pa NI-GIS ERIN-NA ina
 [NI-GIS ŠEŠ ... (?)

(Un paragraphe de quatre lignes, illisible.)

Verso




(Trois lignes frustes.)




[¶ ¶] ... GA (?) *an-nu-um* SAM *ba-ri-ra-tum*
 ... GA (?) SAM-ZUN ina *nu-ut(?)*-ti ...
 ina GA (?) GAM-MA (?) KAL AŠ (ou KI) TAR-bak
 ina GA (?) u GEŠ SAG *tu-šab-ši LAL-LAL-zu-ma* [TI]



5 ¶ ¶ ZIR SAM *ra-an-nu-um* ZIR GIS ŠE-NU SIM GAM ...
 ŠIM-LI ŠIM ŠE-LI *šur-šum-mi* GEŠ *la-bi-ru*
ud-du GAZ-NAM ina A-KISAL-SAR *im-mu-ti ta-la-[a-aš]*
 ina *zumri te-tir-ri ba-aḥ-ru-us-su ŠU-BI* ▶ A-AN




¶ ¶ ZAG-ĪI-LI-ŠAR *pu-tu-un-tu* GEŠ SAM SA ŠI + ŠAB
 10 ZID ŠE SA-A SAM *ḥa-ši-i* SAM *ba-ri-ra-tum*
 ina GEŠ SAG ina ERÛ(?)*-LUḤ-TUR* TAR-bak ina *zumri te-tir-ri*
 ŠU-BI ▶ A-AN

¶ ¶ ZAG-ĪI-LI-SAR ZID ŠE-SA-A SAM *nu-laḥ-ḥa* SAM *mi(?)*-*ḥar-pa*
 [GIS-ŠINIG
ud-du GAZ-NAM ina GEŠ-SAG ina ERÛ[̂]-LUḤ-TUR TAR-pak
 15 ZID-AŠ ¶ ŠI *ta-ša-pa-aḥ* ina SU *te-tir-ri* ŠU-BI ▶ A-AN

¶   ZAG-ĤI-LI-SAR ... SAR PA GIŠ ŠU-ŠUM ŠAM AN UT
 UR-BI ta-pa ¶ A RU-di ina IM qat-rin-ni te-sik-kir
 NIR--šū tu-maš-ša²-ma ŠI+LU NI-GIŠ ŠEŠ SU-ma TI-LA

¶    sur-šum-mi tu-bal ta-pa SIM AN NIN-IP SAM ĤAR-ĤAR
 20 SAM KUR-KUR te-di-en GES-SAG ina ERŪ-LUĤ-TUR TAR-bak
 ZID AŠ ¶ ŠI ta-ša-pa-aĥ ba-aĥ-ru-us-su te-tir-ri ŠU-BI ► A-AN̄

¶   GIS PA ŠU-SUM ina A-KISAL-SAR ta-la-a-aš
 TAR-bak-ma LAL-su-ma TI-LA *

¶    GIS SINIG (?) SAM ŠUM-US GIŠ A-TIR (?) ud-du GAZ-NAM
 25 SIM GAM-GAM SIM LI ta-pa UR-BI ŠAR-ŠAR
 ina KU-GIG u sur-šum-mi TAR-bak LAL-SU-ma TI-LA

TRADUCTION

Ordonnances¹ : Un rameau² de l'arbuste NIM, un rameau de l'arbuste *ašagu*³, un
 [rameau de *šalali*⁴,
 un rameau du GIŠ-GIR, un rameau du bois *eri*⁵, une tige du PA-UR-GI, l'herbe
 [*rannum*,
 tu (les) cuirras ensemble, dans l'huile tu mélangeras; fermement, jusqu'à ce qu'il se
 tu le frictionneras, et il sera guéri⁶. [calme,
 5 I, 2. L'herbe *rannum*, de la graine de l'arbuste ŠE-NU, l'herbe *supalam*⁷, du bois
 [*gumâlu*⁸,
 de l'herbe IN-UŠ⁹, le simple GAM-GAM¹⁰, le simple LI, le simple ŠE-LI, l'herbe
 le simple GAM-MA-KA, épine de la mer, le simple dit de Ninip, [*numti* (?),
 du ZAG-ĤI-LI-SAR¹¹, de ..., de la farine de graine de SA-A, du vin doux de la
 [plante SA¹²,
 un rameau du bois ŠUR-PA, bois de la mer, l'herbe *ĥaltappanu*¹³, l'herbe KUR-
 KUR (?),

1. Cf. ZK., II, 1-14 (SAYCE).

2. ŠE-KAK, ou mieux *še-rû*, est rendu par *ziqpu*.

3. BRUNN., 6032 : sorte d'arbuste épineux ou ronce.

4. BRUNN., 9877 : *qan šalali*, sorte de roseau (?).








5. V R., 26, 20, *g-h*, et K 4346, col. III, 4; DEL., HW., 125.

6. Mot à mot : « il vivra ».

7. II R., 23, 22, *e-f*, explique ce mot par *erinu*, « cèdre ». V R., 26, 30, *e-f*, a GIŠ-ŠE-KAK-A égalant *supalu* et *šusum*. *Šusum* pouvait donc être le nom d'une espèce de « cèdre » et l'idéogramme de Suse, *Šuši*, *Šusan* : ERIN-KI, venir de ce jeu de mot. Ici, *supalam*, précédé de (*sam*), paraît n'être qu'une herbe.

8. BRUNN., 2734.

9. UŠ peut indiquer ici le pied mâle d'une plante dioïque.

10. SCHEIL, ZA., X, 217, 2, 3 :        GAM-GAM.

11. Cf. *Asurb.*, VI, 79 : *ṭabtu* (MUN) SAM ZAG, etc., *ušappih*; BRUNN., 6512, nom de plante et de pierre

12. Cf. divers textes de Telloh, SCHEIL, *Rec. de Trav.*, XVIII, 66, 5 et *passim*.

13. BRUNN., 8585.

- 10 le simple BIL-BIL-E, l'herbe *bariratum*¹, de la farine de blé, ensemble tu mêleras, dans un pot à cuire, dans de l'eau... bouillante², tu bouilliras du simple... , tu y répandras³, et sur le corps tu étendras le liquide, avec son (*ou* sur son)... tu le verseras et réciteras l'exorcisme ci-dessus, fortement tu frictionneras et il sera guéri!
- 15 Une tige de PA-UR-GI, une tige de *šalali*, un rameau de *šalali*, un rameau de bois ŠAM, de la graine de *gumātu*, du bois *eri*, de la graine de la l'herbe *mukadu* (?), tu cuiras dans l'eau du fleuve... [plante *rannum*, dans de la résine de cyprès, de la graine de l'herbe *mukadu* (?), tu mêleras, tu le [frictionneras, et il guérira.
- I, 4.
- 20 avec l'herbe IN-UŠ, du bois AZ-ĤU + SI, dans l'eau pure⁴ tu jetteras, dans l'eau de citerne tout un jour, dans une marmite, tu cloras... de grand matin⁵, avec le récipient tu verseras, et il se lotionnera.
- I, 2. De l'eau pure tu verseras⁶, dans de l'eau... tu bouilliras, tu lui administreras⁷ de grand matin sa poitrine, avec le jus du bois ŠE-NU, il lotionnera
- 25 ... de l'herbe AK-UD, le simple dit de Ninip, tu cuiras, la résine de cèdre dans [l'huile de... (?)
- (Un paragraphe illisible.)

Verso

- I, 1. ... dans ce lait (?), le simple *bariratum*¹, ... dans le lait (?) de plantes⁸, dans... dans le lait (?)... tu répandras, dans le lait (?) et le vin tu mettras, tu le lui verseras [et il guérira].
- 5 I, 2. De la graine de la plante *rannum*, de la graine du ŠE-NU, du simple GAM, du simple LI, du simple ŠE-LI, dans un pot de vieux vin (tout) un jour tu tremperas⁹, dans l'eau... bouillante, tu bouilliras, sur le corps tu étendras, avec son...

1. Ou *mariratum* (?)

2. *Immuti*, litt. « (des eaux) bouillantes ».

3. Le signe ŠIL-TAR ne peut être ici qu'un idéogramme suivi du complément phonétique *hu-bak*, d'où *šapāku* ou *tabāku*. Nous réservons *šapāku* pour LAL et LAL-LAL, dans la ligne suivante (cf. BRUNN., 10112), et lisons ici *tatabak*.

4. ŠA-ŠA = *tebibtu*, BRUNN., 12186. *Šakānu* ferait double emploi avec *nadū* qui suit immédiatement.

5. BRUNN., 6576 : *šēru*, « l'aurore ».

6. *Tarāku* doit avoir aussi cette valeur que nous rencontrons pour la première fois, — d'autant qu'il est rendu par l'idéogramme DUB comme *tabāku*, *šapāku*, — BRUNN., 3931-392. DEL., HWB., 714, fournit l'idéogramme DUB d'après V R., 19, 26, 27, c-d (cf. K 2008, col. III, 28-29), où *maḥāšu* clôt la liste. Or, *maḥāšu* a précisément deux valeurs « briser » et « arroser ». Il y a donc le même phénomène pour *tarāku*.

7. Iftan. de *šabātu*.

8. Suc blanc qui sort de quelques fruits ou plantes.

9. Le signe GAZ a la valeur *maḥāšu*, « briser », qui, nous l'avons vu, a aussi le sens de « baigner. arroser », de même que *tarāku*; cf. *supra.*, et BRUNN., 4725, NAM est probablement pour NA qui suit souvent les verbes.

I, 3. Du ZAG-ĤI-LI-SAR... du vin doux de la plante SA,
 10 de la farine de graine du SA, de l'herbe *ḥašī'*¹, de l'herbe *bariratum*²,
 dans du vin excellent, dans un petit vase propre de cuivre tu verseras, sur le corps
 [tu étendras

I, 4. Du ZAG-ĤI-LI-SAR, de la farine de graine du SA-A, de la plante *nulaḥḥa*,
 [de la plante... du *gumālu*,
 un jour, tu tremperas dans du vin excellent, dans un petit vase propre de cuivre
 [tu le verseras,
 15 de la farine AŠ, sur le devant tu saupoudreras, sur le corps tu étendras...

I, 5. Du ZAG-ĤI-LI-SAR..... du bois ŠU-ŠUM, de l'herbe (dite) du soleil,
 ensemble tu cuiras, dans l'eau tu jetteras, dans un pot tu cloras,
 ses pieds tu froteras, et avec l'huile tu l'oindras, et il guérira.

I, 6. Tu apporteras un pot, tu cuiras du simple (dit) de Ninip, de l'herbe *ḥaltappānu*,
 20 de l'herbe KUR-KUR, tu broieras³, du vin excellent dans un petit vase propre
 [tu verseras,
 de la farine AŠ sur le devant tu saupoudreras, et avec son... (ou sur son...) tu
 [étendras et...

I, 7. Du bois PA-ŠU-ŠUM dans de l'eau... tu bouilliras,
 tu épandras, tu lui verseras, et il guérira.

I, 8. Du bois *gumālu*, de l'herbe ŠUM-UŠ, du bois A-TIR (?), un jour tu tremperas,
 25 du simple GAM-GAM, du simple LI tu cuiras ensemble, tu mêleras,
 dans le *musarū maršu*⁴ et le pot tu épandras, lui verseras, et il guérira.

LXI. Vase avec inscription archaïque. — Je transcris la légende comme il suit :



𐎠 𐎡 𐎢
 𐎣 𐎤 𐎥 𐎦 𐎧
 𐎨 𐎩 𐎪
 𐎫 𐎬 𐎭 (?)

Première case. Le premier signe est évidemment *Ur*. La forme en est assez connue.
 Le deuxième signe est *kin*, comme on peut le voir par la comparaison avec 𐎢

1. *Herbier de Mardukbalid*, II, 18; cf. K 4152, col. I, 7, 8.
 2. Ou *mariratum* (?).
 3. *Teten*. Rac. 𐎠𐎡, « moudre, broyer », se présente pour la première fois, ici en babylonien, avec le 𐎡.
Tēnu (avec 𐎡), BRUNN., 857.
 4. Cf. BRUNN., 10633.

dans l'obélisque de *Man ištusu* (lire ainsi, à cause de la variante, *Ma-an is-du-uz-zu* que j'ai signalé dans *OLZ.*, 4, 161). Notre Syllabaire (*Textes élam. sém.*, I, p. 40) le donne au n° 64, avec les trois traits parallèles (au lieu de quatre) placés plus bas.





Le troisième signe est *AT* (*abu*). Les quatre petits traits perpendiculaires se retrouvent dans le même signe plus archaïque encore, qui est le n° 56 de mon *Recueil de Signes archaïques*.

Deuxième case. Le troisième signe est *TIN*, augmenté de deux traits transversaux qui en font un signe nouveau, avec, sans doute, la même valeur.

Le dernier signe est *KUD*, *TAR*, ou peut-être *ME*.

Les autres signes n'ont rien de particulier.

Troisième case. Le deuxième signe rappelle fort les variantes de *mu* qu'on rencontre dans *Lugal zaggisi*. Il faut remarquer que l'un des traits transversaux, qui forme habituellement le signe *RAŠ-KAŠ*, ne passe pas ici d'outre en outre.

Quatrième case. Le dernier signe est composé de deux éléments, d'abord de *SU* et puis d'une sorte de corne autrefois circulaire, maintenant à lignes brisées, qui pouvait être un instrument de musique. On retrouve généralement cet élément dans l'archaïque de ; de plus, il est doublement barré dans l'obélisque de *Man ištusu* (*Textes élam. sém.*, I, p. 40, n°s 110 et 177), ce qui en constitue des variantes nouvelles. Précédé du losange (*Man.* n° 110) à demi coupé par un trait, il donne certainement la valeur ; précédé du signe *ku* archaïque, *šubatu* (*Man.* n° 177), il semble être une forme ancienne qui s'est fondue avec la précédente pour devenir aussi  avec une de ses quatre valeurs phonétiques connues. Enfin, précédé de *su*, je suis porté à le croire confondu aussi avec les formes précédentes dans le moderne .


Quant au sens de ce petit texte, nous avons, dans la première ligne, le nom du donateur du vase *UR-KIN-AT* ou *UR-AT-KIN* signifiant *Amilu ab šipri*, ou *Amilu maliku*, ou quelque chose d'analogue.

Le nom divin suivant, bien que séparé par une case, peut appartenir au nom précédent, et le donateur s'appellerait *Amilu ab šipri (ilu) NIN DIN-SIG-KUD* (ou *GUG*). La déesse *NIN DIN-SIG-KUD* porte un nom qui signifie celle qui vivifie ceux qui sont frappés ou déchirés. *SIG-KUD* a, en effet, la valeur *arú*, *galábu*, « déchirer, arracher » (*BRUNN.*, 5595, 5597)¹. Le tout se rapproche aisément du nom de la déesse (*iltu*) *NIN DIN-BAD-GA* (*BRUNN.*, 11084) qui signifie « celle qui vivifie les morts », et où la lecture provisoire *BAD* (signe qui a aussi une valeur terminant en *g*, *BRUNN.*, 4383, avec le sens de *mātu*, *mātu*, *mātu*, « mort, mourir ») doit, sur la foi de notre nouveau texte, très probablement céder la place à *SIG*; et c'est évidemment de la même déesse qu'il est question dans les deux cas.

Le verbe paraît être *MU-A-RU*, « il a fait ». Toutefois l'intercalation de *A* est singulière et donne à réfléchir. De plus, si *MU-A-RU* est le verbe et *NIN-DIN SIG-GUG* la dédicataire du vase, que faire du deuxième nom divin, dans la dernière case?

1. Une lecture *SIG-ME* pour *SIG-MEŠ* (plur.) ne changerait rien au sens.

Muaru serait-il le nom sémitique signifiant « délégué » (cf. LAY., 33, 6, Sargon, *mu'aru gitpulu*), ou même *mûru*, « fils »?

Le dieu NIN-NAR (?) a pu exister, d'après le nom propre (Man. D 14, 12), *Nar*(?) (177) *i-lum*. On retrouve ce nom dans le deuxième cône d'Urukagina, 5, 1, *TUR'-PI* (*an*) *NIN-x*  *ni-na*.

Notre légende se rendrait donc par :

UR-AT-KIN (*an*) NIN-DIN SIG-KUD
mu'aru de (*an*) NIN-NAR (?) (a voué ceci),

ou encore :

UR-AT-KIN (*an*) NIN-DIN SIG-KUD
a fait (ceci) pour (*an*) NIN-NAR (?)

LES FONCTIONNAIRES DU RÈGNE DE KHOUNATON



(1383-1365 av. J.-C.)

PAR

AUG. BAILLET

On s'est demandé ce que devinrent les fonctionnaires civils et religieux de l'Égypte² quand Aménophis IV proscrivit le culte d'Ammon et quitta Thèbes, sa capitale, pour en créer une autre à Khoutaton (aujourd'hui Tell el-Amarna et Haggi-Qandil). A cette question il n'a pas été donné de réponse.

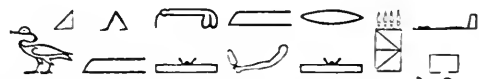


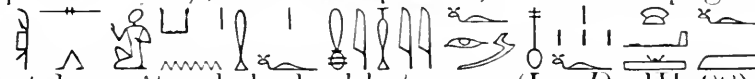
On peut bien imaginer que cette persécution fut restreinte au culte d'Ammon et au changement de capitale, mais ne changea rien au gouvernement de l'Égypte. Comme dans toutes les révolutions, le plus grand nombre des fonctionnaires accepta les ordres du roi et fort peu d'entre eux durent se rebeller contre ses volontés³. Les monuments de ce règne ne sont pas très nombreux et donnent peu de détails sur la biographie des contemporains. A Tell el-Amarna, par exemple, les inscriptions sont exclusivement consacrées à exalter le dieu Aton et ne nous renseignent que sur le mouvement religieux. Cependant j'ai relevé quelques documents sur la conduite des fonctionnaires de cette époque troublée. On peut en conclure que la persécution du culte d'Ammon n'eut pas lieu sans amener quelques résistances. Plusieurs textes, en effet, semblent y faire allusion.


Auprès du roi, nous voyons les mêmes courtisans. Râmos, qui vécut sous Aménophis III et mourut sous Khounaton, se qualifie  (BOURIANT, *Mém. Caire*, t. I, p. 9); Nofer-zoper-hr-szoper rappelle qu'« il a été appelé à la tête des grands », , ce qui lui donne le droit « de se présenter devant l'être sacré


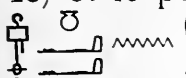
1. Signe KU, *ṣubātu*.

2. Cf. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, t. II, p. 324.

3. M. Maspero pense le contraire. *Ibid.*, p. 317.

du palais (le roi)¹ »,  (Rec. de Trav., t. XV, p. 38). De même, Aï dit : « Je fus à la tête des grands »,  (L., D., III, 107 d)², ou encore : « Je fus à la tête des grands, des amis, primat royal des deux régions, sur tous les suivants de Sa Majesté »,  (Rec. de Trav., t. XV, p. 47, l. 11); en cette qualité, « il accompagne le roi dans les cérémonies solennelles »,  (ibid.); Ahmès dit : « Je fus suivant du maître de la double terre » (L., D., III, 98).

Ces  ainsi mentionnés, ce sont les *princes* (Rec. de Trav., t. XV, p. 38, 39), les *amis* (*semeru*, L., D., III, 107 d; Rec. de Trav., t. XV, p. 39, 47), les *rekhitou* (L., D., III, 107 d), les *souvainants* (Rec. de Trav., t. XV, p. 41 : « suivant royal dans sa barque auguste »; cf. p. 39, l. 13; p. 47, l. 11, etc.³), les *am-khent* (L., D., III, 106 b; cf. *s-zentü A nb A*, Rec. de Trav., t. XV, p. 39, l. 11, « mon maître me mit au premier rang »).


Puis, viennent une foule de fonctionnaires attachés au roi : le majordome du palais (Mém. Caire, t. I, p. 10, 15; Rec. de Trav., t. XV, p. 44; L., D., III, 98); les porteurs du flabellum à la droite du roi (L., D., III, 105; Rec. de Trav., t. XV, p. 41, 42, 45, 48) et le porte-flabellum derrière le roi (Rec. de Trav., t. XV, p. 42); le  ou  (Rec. de Trav., t. XV, p. 38; LIEBL., Noms, 585 et 854); l'intendant du gynécée royal (*mr Suten-ap*; L., D., III, 100-102), et deux *ahemes n kep* (Mém. Caire, t. V, p. 587), et la foule des grammates (Rec. de Trav., t. V, p. 44; LIEBL., Noms, 620), grammates de la table (Rec. de Trav., t. V, p. 44), basilicogrammates (Rec. de Trav., t. V, p. 44, 45; BAILLET, Notice sur la collection Desnoyers, p. 38; L., D., III, 105); avec un *sodem às n Suten-ân*, un page du basilicogrammate (Rec. de Trav., t. V, p. 45).


Aï est « père du dieu », c'est-à-dire du roi (L., D., III, 103 et suiv.). Sa femme est *menât šedt neter* (Rec. de Trav., t. XV, p. 49), *zaker Souten* (ibid., p. 45, 49), « nourrice gouvernante du dieu » (du roi) et « femme de chambre du roi ».

Tous ces grands personnages se donnent tous les titres laudatifs habituels (voir, par exemple, les inscriptions des tombeaux d'Aï ou de l'anonyme du tombeau n° 14).

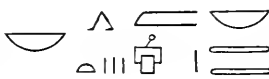
Les grandes administrations ont toujours les mêmes directeurs et employés :

Au trésor : « l'intendant du double trésor du maître des deux régions » (LIEBL., Noms, 641), ou « intendant du trésor du maître des deux régions » (Rec. de Trav., t. V, p. 50), ou simplement « intendant du trésor » (L., D., III, 100, 102); puis, les « scribes du trésor du dieu bon » (*Houï*, LIEBL., Noms, 620) ou simplement « scribes du trésor » (*khâa*, ibid.);

Aux approvisionnements : « l'intendant des greniers de la Haute et de la Basse-Égypte »,  (*Si-Isit*, LIEBL., Noms, 641) ou simplement « intendant des

1. Ou « d'entrer en présence (du roi), dans le lieu saint du palais ». — Cf. *dif āq per m*  (Rec. de Trav., t. XV, p. 41).

2. Même titre du personnage dont le nom a été effacé avec soin dans son tombeau de Tell el-Amarna (Rec. de Trav., t. XV, p. 41, l. 10).

3. Cet anonyme se vante d'être  (ibid., p. 41).

greniers » (*ibid.*, 620) et son fils Ap-ouatou-mos (*ibid.*, 749); puis, les « grammates des greniers du maître des deux régions » (*ibid.*, 641), ou « grammates des greniers du Pharaon » (*ibid.*, 620), ou « grammates du double grenier » (*ibid.*, 641); les « chefs de l'ahou » (*Paï et Houmos, ibid.*, 620); enfin, un « intendant du magasin » (*mer ârit, L., D., III, 98*), et encore le « chef des haras » (*mer sesemu n Nb touï, L., D., III, 105; Rec. de Trav., t. XV, p. 45*);

Aux travaux publics : « l'intendant de tous les travaux du roi » (*Rec. de Trav., t. XV, p. 41*), « l'intendant des travaux » (*ibid.*, p. 45); *Bok*, « l'intendant des travaux dans la montagne rouge pour les pylônes, chef des artistes pour les très grands monuments du roi dans le temple d'Aton à Khoutaton » (*DE MORGAN, Mon., t. I, p. 40*); « l'intendant des travaux à Khoutaton » (*Rec. de Trav., t. XV, p. 45*); et les artistes qu'ils emploient : « le chef des artistes, *Men*, » père de l'intendant Bok, originaires d'Héliopolis (*DE MORGAN, ibid.*); un chef des orfèvres du temple d'Aton à Memphis (*MARIETTE, Guide, p. 304*); un sculpteur (*za hotep, za basant*) d'Ammon au lieu de vérité à l'Occident de Thèbes (*Mém. Caire, t. V, p. 604, 610*); un peintre ($\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$, *L., D., III, 100*); $\text{p} \overline{\text{f}}$ PENŪ (*L., D., III, 91*);


Aux armées : des généraux ($\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\text{p} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$, *BOURIANT, Mém. Caire, p. 10, 15; Rec. de Trav., t. XV, p. 39-41, 45*); un chef de gendarmerie à Khoutaton (*Mém. Caire, t. I, p. 17, her Mâzaou*); un officier des gardes du roi (*hât n mnftu ntï m-bah Honf, ibid., p. 18*);

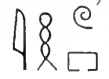
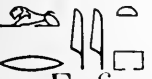
A l'administration des provinces ou des villes : les *mer nut za* (*Nekht-p-aten, Rec. de Trav., t. XV, p. 38*); le *hâ n Khut-aton* (*Nefer-zoper-her-skhoper, ibid.*).

L'administration religieuse est aussi représentée par plusieurs de ces personnages. La persécution du culte d'Ammon ne commença qu'au milieu du règne d'Aménophis IV, de sorte qu'on trouve sur les monuments de son temps le nom de dignitaires du temple d'Ammon : un purificateur, grammate du temple d'Ammon (*Mém. Caire, t. V, p. 585*); un purificateur d'Ammon (*LIEBL., Noms, 585; Mém. Caire, t. V, p. 587*); un « intendant des troupeaux d'Ammon » (*LIEBL., Noms, 620*); un « prophète d'Hathor à Thèbes » (*Mém. Caire, t. V, p. 589*); deux « musiciennes d'Ap-ouatou » (*LIEBL., Noms, 620*), et un « prophète de Ptah » (*Mém. Caire, t. V, p. 589*).

Les temples d'Aton à Khoutaton, à Memphis et même à Thèbes devaient naturellement fournir des exemples de leur hiérarchie. Le roi prenait le titre de « premier prophète d'Har-akhuti hâi m khut m ran f m Šu m aten » (*L., D., III, 110 i*); mais il y avait dans la nouvelle capitale un « $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ n p aten » (*Merî-râ, L., D., III, 92-97*), comme à Héliopolis; et un $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$, un « intendant de la demeure où se repose Aton » (*Rec. de Trav., t. XV, p. 39*); une administration du trésor, ayant un intendant et des scribes (*LIEBL., Noms, 641*); un intendant des troupeaux (*ibid., 620 et 641*); un $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ (*Rec. de Trav., t. XV, p. 44*); un $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ | $\overline{\text{p}} \overline{\text{f}}$ (*LIEBL., Noms, 543*).

On trouve au temple de Memphis un intendant de la demeure d'Aton (*Proc. S. B. A., 1895, p. 153*), un chef des orfèvres (*MASPERO, Guide, p. 304*), un chef des marchands

du temple d'Aton (MARIETTE, *Mon. div.*, p. 562) et  (DE ROUGÉ, *Inscr.*, LIV; LIEBL., *Noms*, 622)¹.


La ville était administrée par un haut fonctionnaire, le MR NUT ZA (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38) qui avait rang, le prince héréditaire, etc. (*ibid.*), et par un « préfet de Khoutaton » (*hâ n Khutaton*, *ibid.*). Il y avait un « intendant des travaux (*mr katu*) de Khoutaton » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 45). Là aussi, probablement, le  et l' dont j'ai signalé plus haut les intendants.


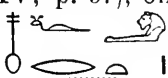


Enfin, je citerai un « intendant de la demeure de Râ à Héliopolis » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41).

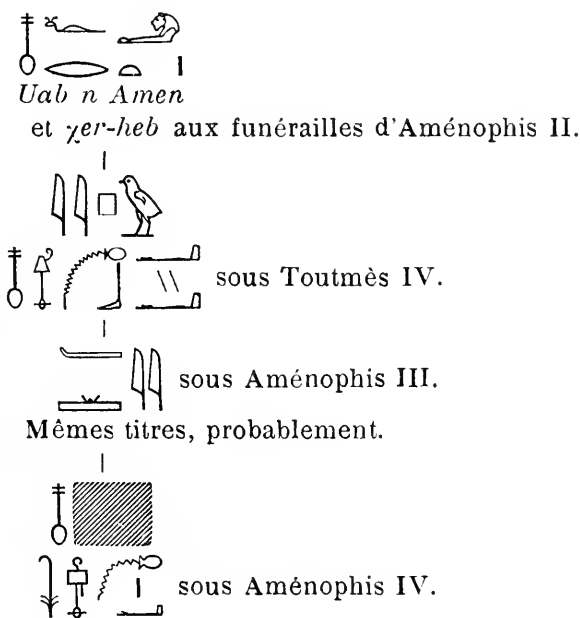
Ces séries ne donnent pas la hiérarchie complète de chacune des administrations auxquelles ces fonctionnaires appartiennent; mais elles offrent assez de renseignements pour qu'on puisse conclure que l'administration de l'Égypte ne subit aucun bouleversement. Il n'y eut qu'une ville de plus en Égypte, dont l'administration civile et religieuse fut modelée sur celle de toutes les grandes villes.




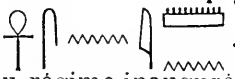
Ce point une fois acquis, voyons s'il est possible de savoir comment fut accueillie la politique du roi et la création de la nouvelle capitale.

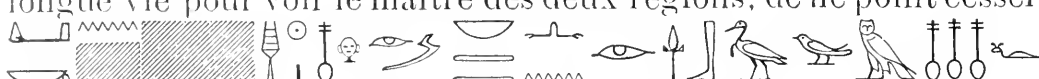
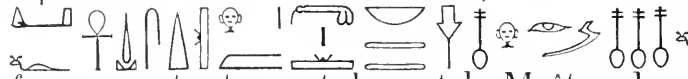

Voici que Nofer-hât², dont le tombeau est à Haggi-Qandil (n° 7), demande « une

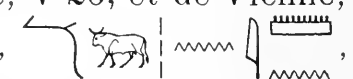
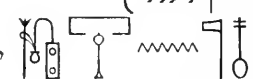

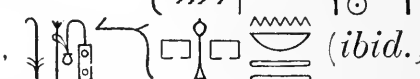
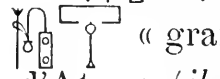
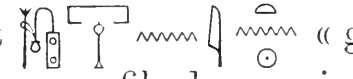


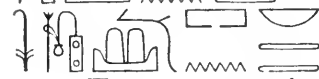
1. Pour les époques postérieures, je n'ai plus noté qu'un  (MARIETTE, *Mon. div.*, 107 c).

2. Dans son tombeau (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 37), on ne lit plus que . Mais je pense qu'on peut l'identifier avec un  d'une stèle de Leyde (LIEBL., *Noms*, 585), parce que celui-ci est  et que son fils est . On pourrait ainsi établir leur généalogie de la manière suivante :







Houi a pour frère un  qui pourrait aussi bien être le , *erpâ lû*, *sâhûtî* (?), *mr nut, za*, dont le tombeau est aussi à Haggi-Qandil (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38). Il aurait changé la finale de son nom, comme le fit la princesse  qui épousa le roi Tout-ânkh-Amon et fut reine sous le nom de . Ce serait un autre exemple d'une famille abandonnant le culte d'Ammon pour s'attacher au régime inauguré par Khounaton (voir plus loin, ce qui est dit de la famille de Khâa).






longue vie pour voir le maître des deux régions, de ne point cesser [de voir] ses beautés »,  (Rec. de Trav., t. XV, p. 37). Un général, propriétaire du tombeau n° 14, dont le nom a été soigneusement effacé, dit de même :  « Qu'il (le roi) me donne vie, santé, force, contentement devant le Maître des deux régions pour voir ses beautés chaque jour » (ibid., p. 41). Le basilicogrammate Anui (ibid., p. 45), Ai, qui sera roi (ibid., p. 45; L., D., III, 107 d, col. 3), le basilicogrammate Ahmès (L., D., III, 107 a, col. 6) ne cesseront de contempler les beautés du roi ou d'écouter ses instructions¹. Un autre dignitaire rappelle que « dès sa jeunesse, il a rendu au roi un hommage dévoué »,  (Rec. de Trav., t. XV, p. 41). Le gouverneur de Thèbes sous Aménophis III, Râmos, y avait commencé son tombeau et décoré tout un côté de scènes et d'inscriptions en l'honneur d'Ammon et y avait représenté Aménophis IV jeune; puis, il le continua d'après le nouveau style, avec le portrait de Khounaton.

Une famille thébaine trouva dans l'apostasie du culte d'Ammon l'avancement de sa fortune. Par la comparaison des deux stèles² de Leyde, V 26, et de Vienne, 53, on voit Khâa, d'abord « intendant des taureaux d'Ammon », , et son petit-fils Houï, d'abord « scribe du trésor du dieu bon »,  (LIEBL., Noms, 620 = 2044), devenir, l'un « intendant des troupeaux d'Aton », , l'autre « basilicogrammate et intendant du trésor du roi »,  (ibid., 641 = 2045). Un deuxième Khâa, de la même famille, de  « grammate du trésor (royal!) », devint  « grammate du trésor d'Aton » (ibid., 620 et 641). Enfin, Ap-ouatou-mos, fils du premier Khâa, de  « grammate » (ibid., 620), devint  « grammate des greniers du roi » (ibid., 641)³, et même fut promu  « basilicogrammate et intendant du grenier du roi » (ibid., 749)⁴.

Tous ceux-ci sont courtisans, adhérents zélés du nouveau règne; mais leur insistance ne marque-t-elle pas qu'ils protestent contre une opposition plus ou moins avouée? En effet, d'autres, au contraire, se vantent de leur résistance aux idées nouvelles. Nofirhotpou, qui mourut l'an III de Haremhabi, glorifie de la manière suivante son dévoue-

1. *S-ꜣntū A nb A; ar sebit f, aū A hr Sdem mtü° f aū ben ab° ar A hr maa*  k (Rec. de Trav., t. XV, p. 39, l. 11), et *dū k Si*  *m Šes° k, aū ben ab p' mes Aten* (ibid., l. 13-14), *aū ben ab°*  *f ñ p' aten°*  (ibid., p. 47, l. 15-16).

2. J'ai, le premier, signalé, dès 1877 (*Notice sur la collection égyptienne de l'abbé Desnoyers*, p. 40), les concordances et la date de ces deux stèles, que Bergmann a depuis étudiées (Rec. de Trav., t. IX (1887), p. 41-43). Ni Bergmann ni Lieblein (*Noms*, II (1891) n'ont connu cet opuscule. M. Petrie, qui cite avec soin les moindres monuments du règne de Khounaton, a passé sous silence tous les personnages des stèles 620, 641, 749 (*Hist.*, t. II, 225-229).

3. La stèle le qualifie , ce qui est une faute du graveur pour  « basilicogrammate », ou plutôt pour , car on ne connaît pas le titre de « basilicogrammate des greniers ». Il était seulement « grammate du grenier du roi » et devint « basilicogrammate » quand il fut promu   « intendant du grenier royal » (LIEBLEIN, *Noms*, 749).

4. Cette promotion n'a pas encore été signalée.

ment à Ammon : « Celui qui multiplie les biens, qui sait donner, c'est le dieu roi des dieux : il connaît qui le connaît; il récompense qui le sert; il protège son partisan » (MARIETTE, *Mon. div.*, pl. 28 a).

Un personnage d'époque un peu postérieure va encore plus loin dans la voie de la réaction. Dans le tombeau de Mès, scribe du trésor de Ptah, « l'une des salles est décorée d'une longue inscription contenant le récit d'un procès, qui, commencé sous le règne d'Ahmès I^{er} et repris de plus belle sous Horemheb, ne se termina que sous Ramsès II. Il y est fait mention d'Aménophis IV sous la désignation de « le vaincu de Khoutaten » (Tell el-Amarna)¹ ».

Ainsi ce fonctionnaire memphite se sert, en parlant d'un roi, de l'expression de mépris dont les rois d'Égypte qualifiaient leurs ennemis vaincus. Il ne prend pas garde que ce roi est apparenté au souverain régnant.

En fin de compte, il reste prouvé que, pendant comme après le règne d'Aménophis IV, il se passa ce qui arrive dans toutes les révolutions. Rien ne fut changé à l'administration civile, militaire, religieuse, etc., de l'Égypte. Le roi trouva des flatteurs pour sa réforme : quelques-uns en profitèrent pour gagner des grades dans la hiérarchie; un petit nombre bouda le nouveau régime et s'en vanta lorsqu'il fut tombé.

LA STÈLE DE ZOUARTHNOTZ

PAR

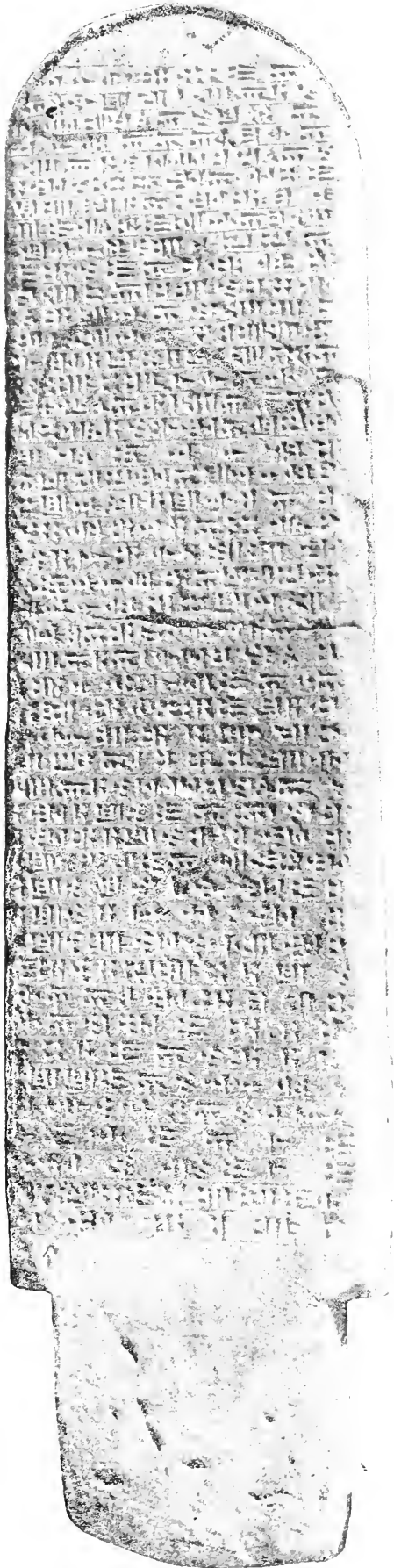
K. J. BASMADJIAN

Les ruines de la cathédrale de Zouarthnotz, ou autrement dite Saint-Grégoire d'Arapar, se trouvent entre Etchmiadzine et Ériwan, à une heure de distance d'Etchmiadzine vers l'est. Jusqu'à l'an dernier, on n'y voyait qu'une petite colline, élevée sur le champ, avec quelques débris du monument; mais, grâce aux fouilles du R. P. Khatchik Dadian, on a trouvé des piédestaux, des colonnes brisées, des chapiteaux byzantins portant chacun un aigle aux ailes ouvertes, une croix en mosaïque et, ce qui est plus important pour le monde savant, une inscription vannique en quarante-sept lignes du roi Rusas, fils d'Argistis, gravée sur une stèle semblable à celles de Kélichine et de Kéchiche-gueul.

On ne peut pas dire exactement si la stèle a été érigée là où on l'a trouvée avant qu'on ait pu mettre au jour son socle. J'ai fait les recherches nécessaires et plusieurs fois j'ai assisté aux fouilles pour pouvoir en trouver la trace, mais tous mes travaux restèrent infructueux. En tout cas, on peut dire qu'elle provient de Quṭurli, dont il est question à la sixième ligne de notre inscription, pays où a été érigée la stèle après la domination de Rusas. Le déplacement en a eu lieu bien probablement au moment où on était en train de bâtir la cathédrale de Zouarthnotz.

1. *Fouilles dans la nécropole de Memphis (1897-1899)*. Communication faite par M. Loret à l'Institut égyptien, séance du 5 mai 1899.

D'ailleurs on sait, par les historiens classiques de l'Arménie, que cette église a été construite par le *katholikos* arménien Nersès III dit le Constructeur (641-661) et avec le concours de Constant II, empereur d'Orient (641-668). En effet, on en voit, parmi les chapiteaux, quelques-uns qui portent les monogrammes **NAPC8** et **ΚΑΘΟΛΙΚ8**. Un chroniqueur arménien du XII^e siècle, Samuel d'Ani, précise même la date de la construction en nous donnant le chiffre 654. Par conséquent, la stèle a été déplacée de Quṭurli, au milieu du VII^e siècle de notre ère, avec d'autres pierres de construction, et elle a été posée au linteau de la porte principale de l'église, du côté de l'ouest, où on l'a trouvée ensevelie sous les décombres, brisée par le milieu.



La stèle a 2 mètres 20 de hauteur sur 62 centimètres de largeur, sans compter la partie inférieure qui servait à fixer la stèle dans le socle; cette partie mesure 41 centimètres. L'épaisseur de la stèle est de 32 centimètres.

L'inscription appartient à Rusas, fils d'Argistis. Mais quel est ce Rusas? Je crois qu'on peut répondre sans doute que c'est Rusas II, fils d'Argistis II, le contemporain de Sennachérib.

Les textes assyriens et vanniens nous donnaient, jusqu'à présent, deux Rusas : 1^o Rusas I^{er}, fils de Sardanuris II, le contemporain de Sargon, et 2^o Rusas, fils d'Erimenas, le contemporain d'Assurbanipal. Or, cette inscription vient nous confirmer l'existence d'un troisième Rusas, dont il est déjà question, sur le bouclier en bronze du British Museum, provenant de Van et acheté à Constantinople par sir A. H. Layard. Le Prof. Sayce attribue ce bouclier à « Rusas, fils d'Erimenas, petit-fils d'Argistis » (*JRAS.*, 1882, p. 654, et 1894, p. 705-706). A mon avis, il fallait traduire cette inscription : « Rusas d'Erimenas de Rusas d'Argistis; » c'est ainsi que nous aurions la filiation bien exacte selon la stèle de Zouarthnotz (lignes 2-3, 5, 26 et 31), qui ne laisse aucun doute et qui confirme l'opinion de M. Lehmann (*ZA.*, IX, 82, 339). Par conséquent, nous avons :

Rusas I ^{er} , le contemporain de Sargon; son fils		
Argistis II,	—	— et de Sennachérib; son fils
Rusas II,	—	Sennachérib; son fils

Erimenas, le contemporain d'Assarhaddon; son fils
Rusas III, — d'Assurbanipal.

Quant au pays de Quṭurli, dont il est question dans notre inscription (l. 6), je crois que c'est le petit village actuellement nommé *Khoudourlou*, deux heures de distance de Tache-Bouroun, vers le sud, aux pieds du mont Ararat. Tache-Bouroun et ses environs, jusqu'à Sardarabad, nous ont déjà donné plus d'une dizaine d'inscriptions vanniques.

Ainsi, le fleuve Ildaruni (à la ligne 14) ne doit être que le *Kara-sou* actuel, qui n'est pas bien loin de Khoudourlou.

Le caractère paléographique de cette inscription est à remarquer, car nous y trouvons la même forme d'écriture que dans l'inscription de Kélichine; ainsi, par exemple, nous avons $\rightarrow\uparrow$ au lieu de $\rightarrow\uparrow$, \uparrow au lieu de \uparrow , etc.

Voici maintenant la transcription et la traduction de l'inscription entière :

- | | |
|--|--|
| 1 (AN) <i>Ḫal-di-e eurie giššurie i-ni</i> | 1 Au dieu Ḫaldi, le seigneur du monde, cette |
| 2 (TAG) <i>pu-lu-si ṽ Ru-sa-a-š</i> | 2 stèle Rusas |
| 3 <i>Ar-giš-te-ḫi-ni-š ku-gu-ni</i> | 3 d'Argistis a fait faire. |
| 4 (AN) <i>Ḫal-di-ni-ni uš-ma-ši-nu</i> | 4 Aux Ḫaldiens les illustres, |
| 5 ṽ <i>Ru-sa-a-š ṽ Ar-giš-te-ḫi-ni-š</i> | 5 Rusas d'Argistis |
| 6 <i>a-li (MAT) Qu-ṭur-li-ni ḫu-bi-t</i> | 6 dit : J'ai conquis le pays de Quṭurli, |
| 7 <i>qi-u-ra-a-ni šu-li-e ma-nu</i> | 7 tout ce qui appartenait à lui de chaque côté |
| 8 <i>u-i gi-e-i iš-ti-ni ma-nu ri (?)</i> | 8 et sa frontière entière... |
| 9 <i>eurie-KI (AN) Ḫal-di-š u-bar-du-du-ni</i> | 9 le prince de la terre, Ḫaldi m'octroya (?); |
| 10 <i>i-e-š i-ni (GIŠ) ul-di-e</i> | 10 moi, ce monument |
| 11 <i>te-ru-bi GAN (GIŠ) u-še (GIŠ) za-ri</i> | 11 j'ai érigé; un jardin aux arbres de cyprès (?) et de chêne (?), |
| 12 <i>šu-ḫi-e iš-ti-ni te-ru-u-bi</i> | 12 en son milieu (?), j'ai planté. |
| 13 <i>patari šu-ḫi iš-ti-ni ša-tu-u-u-li</i> | 13 Une ville, en son milieu pour fonder, |
| 14 <i>pi-li (ID) Il-da-ru-ni-a-ni</i> | 14 un canal du fleuve Ildaruni |
| 15 <i>a-gu-u-bi u me-ši-ni ti-ni</i> | 15 j'ai creusé, et des libations, — au nom |
| 16 <i>i-nu-ka-ḫi-ni-e ṽ Ru-sa-i-ni-e</i> | 16 de l'exécution (des ordres) de Rusas, — |
| 17 <i>ḫu-bi gi a-še pi-li-ni ki-du-li</i> | 17 j'ai reçu. Le mur de la maison du canal est achevé (?). |
| 18 <i>LU-BIR-TUR (AN) Ḫal-di-e</i> | 18 Un petit agneau au dieu Ḫaldi |
| 19 <i>ni-ip-si-du-li-ni LU (AN) Ḫal-di-e</i> | 19 on doit immoler. Un mouton à Ḫaldi, |
| 20 <i>ŠUM LU (AN) Teišba-a LU (AN) Ardi-ni-e</i> | 20 sacrifice d'un mouton à Teisbas, un mouton à Ardis, |

21 <i>še-ḥa-di-e AN-a-ni qu-gi-[e]</i>	21 comme offrande présentant aux dieux (?).
22 <i>a-še A-MEŠ-e ši-a-ši-u-li</i>	22 Pour l'abondance du réservoir d'eau(?),
23 <i>BIR-TUR (AN) Ḥal-di-e ni-ip-si-du-li</i>	23 un chevreau à Ḥaldi doit immoler,
24 <i>LU (AN) Ḥal-di-e ŠUM LU (AN) Teišba-[a]</i>	24 un mouton à Ḥaldi, sacrifice d'un mouton à Teisbas,
25 <i>LU (AN) Ardi-ni-e še-ḥa-[di] AN-a-ni [qu-gi]</i>	25 un mouton à Ardis, comme offrande présentant aux dieux (?),
26 [Y] <i>Ru-sa-a-ni Y Ar-giš-te-ḥi-e</i>	26 de la part de Rusas d'Argistis,
27 [erilani] <i>taraini erilani al-su-i-ni erila-ni</i>	27 roi puissant, roi grand, roi
28 <i>šu-ra-u-e erilani (MAT) Bi-a-i-na-a-u-e</i>	28 du monde, roi des Vanniens,
29 [erilani] <i>erila-(MEŠ-)u-e a-lu-si-e</i>	29 roi des rois et de
30 <i>patari Tu-uš-pa-e pa-ta-ri</i>	30 la ville de Tosp.
31 [Y] <i>Ru-sa-a-š Y Ar-giš-te-ḥi-ni-š</i>	31 Rusas d'Argistis,
32 <i>a-li a-lu-še i-ni DUP-TE-e</i>	32 dit : Quiconque cette inscription
33 <i>tu-li-e a-lu-še pi tu-li-e</i>	33 détruirait, quiconque le nom effacerait,
34 [a-] <i>lu-še e-si-i-ni su-u-i-du-li</i>	34 quiconque ces ordres s'approprierait,
35 <i>a-lu-še KI-TIM-me pu-li-i-e</i>	35 quiconque ferait tomber par terre,
36 <i>a-lu-še A-MEŠ ḥu-šu-li-e</i>	36 quiconque jetterait dans l'eau,
37 [a-] <i>lu-še u-li-še ti-u-li-e</i>	37 quiconque, quel qu'il soit, prétendrait :
38 <i>i-e-š za-du-u-bi a-lu-še</i>	38 « C'est moi qui l'a érigé, » quiconque
39 <i>ti-ni-ni tu-li-e ma-si-e</i>	39 le nom effacerait, son propre
40 <i>ti-ni te-li-i-e a-i</i>	40 nom y placerait (?)! — que ce soit
41 [MAT] <i>Bi-a-i-ni-še-e a-i</i>	41 un Vannien, que ce soit
42 [MAT] <i>Lu-lu-i-ni-še (AN) Ḥal-di-š</i>	42 un Lulubien, — que Ḥaldis,
43 (AN) <i>Teišba-š (AN) Ardi-ni-š AN-MEŠ-š</i>	43 Teisbas, Ardis, les dieux,
44 <i>me-i ti-i-ni me-i</i>	44 et son nom, et sa
45 [a] <i>r-mu-zi-i me-i</i>	45 famille entière (?), et ses
46 <i>zi-il-bi-i qi-u-ra-i-di</i>	46 parents (?), en tout,
47 [tu-] <i>li-e tu-u-[ni]</i> .	47 qu'ils exterminent...

NOTES PHILOLOGIQUES

2. — TAG *pulusi*, c'est « la stèle » même; on écrit « l'inscription » par *DUP-TE* ou par *armanéli*.

3. — Le verbe *kûi* signifie « faire, ériger¹ »; or, *ku-gu-ni* signifierait « il a fait

1. Voir l'inscription de Kélichine, texte vannique, l. 35.

faire » ou « il a fait ériger », avec le causatif *gu* précédé d'un suffixe verbal *ni* indiquant la 3^e personne du singulier.

7. — Le mot *qiura(-ani)*, et à la ligne 46 *qiura(-idi)*, me semble signifier « tout » au lieu de « côté » proposé par Sayce; pour « côté », je propose le mot *šuli* après l'avoir détaché de *manu'*, répété même à la ligne suivante (l. 8), tout isolé de *šuli*. En outre, *manu* est déjà connu par d'autres textes et signifie « chaque, chacun »; cf. aussi *manu*, *manuš*, *manu-lé*, etc.

8. — Il faut certainement lire *giei ištini* pour *gieiš tini*, lu par quelques savants, car *giei* et *ištini* existent indépendamment l'un l'autre; ainsi, pour *giei*, voir Schulz, n° III, l. 1, 2, et n° VIII, l. 11: pour *ištini*, voir *passim*. Le mot *giei* signifie « mur », d'une racine *gi* = « se tenir », mais ici il faut le traduire par « barrière, frontière ». *Ištini* est l'adjectif possessif. — Je ne puis pas restituer le dernier signe, si c'est un $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ ou un $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$; or, le sens m'en semble obscur.

9. — Le dernier mot *ubar-* ou, si l'on veut, *umaš-duduni* signifierait peut-être « octroyer » suivant le sens.

11. — *Zari* ou *zari* ne signifie pas « porte », mot que nous donne Sayce; ici, nous le voyons accompagné non seulement d'un autre arbre, mais aussi de l'idéogramme de « jardin ». C'est dans ce jardin-là que ces deux arbres étaient plantés. Je traduis *uše* par « cyprès » et *zari* par « chêne », en considération de l'abondance de ces arbres en Arménie. On peut même approcher le mot *zari* de l'arménien *ճար* (*tsar*) qui signifie tout simplement « arbre ». Le P. Scheil propose de rapprocher le nom vannique de l'arbre *uše* du terme analogue babylonien *uštû* qui a probablement le même sens. Le bois GIŠ KAL, idéogramme de *uštû*, est bien connu, de même que la pierre TAG KAL (= *uštû*) qui paraît être le dolérite. Mais c'est aux naturalistes de nous dire si dans les forêts du Taurus, de l'Arménie et du Kurdistan il a pu exister vraiment un bois dur et noir permettant la comparaison du bois *uše* avec la pierre *uštû* ou dolérite; l'identification avec l'ébène est loin d'être prouvée.

12. — *Šuhie* signifie probablement « centre, milieu »; car, ici et dans l'inscription de Meher-Kapoussi (ll. 27, 28, 29, etc.), les contextes demandent le substantif « milieu ». Sayce, Guyard et D. Müller, chacun, donnent un sens différent.

13. — Je transcris l'idéogramme $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ par *patari* au lieu de *pa-um-ri* que donne la copie de l'inscription de Melazgerd (*Rec. de Trav.*, t. XVIII, p. 75-77); car, à la ligne 30 de notre inscription, on voit nettement que le scribe a voulu remplacer la forme si fréquente $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ *Tušpae* $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ par $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ *Tušpae* $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$, ce qui prouve que l'original de l'inscription de Melazgerd, aussi, porte certainement $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ et non pas $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$, mais le copiste y a fait une petite erreur. Le mot *patari* explique peut-être le sens du nom du pays et de la ville de Paiteri ou Paddiri, mentionné dans *Tiglatpilasars I^{er}*, IV, 77, *Šamši-Adad IV*, II, 7, *Sargon Nimrud*, 12, et le Cylindre B d'*Aššurbanip.*, III, 59. — Je fais remarquer que *šatû-li* est écrit par *ša-tu-* $\text{𐎶}[\text{𐎶}]$ -*u-li*, mais l'existence du mot *šatû* (dans l'inscription de Malatia, ll. 17 et 24)

1. Sayce lit ensemble *šulimanu* et l'explique par « Every day (?) », avec un point d'interrogation (Voir *JRAS.*, 1893, p. 19, et 1894, p. 728).

m'amène à lire *ša-tu-≡|||≡-≡|||≡-li*, supposant que le scribe n'a pas eu assez de place pour allonger les deux traits horizontaux de *≡|||* afin de faire *≡|||≡*. Si, au contraire, on lit *šatu kiduli*, on peut, en ce cas, identifier ce dernier mot avec *kiduli* de la ligne 17, signifiant probablement « achever », sens qu'exige le contexte à la ligne 17.

14. — La signification de « canal » pour *pili* est bien claire ici en considération du nom de fleuve qui suit.

19. — Le contexte et d'autres passages analogues, par exemple, ceux de Meher-Kapoussi, d'Aschrut-Darga, etc., me permettent de traduire le mot *nîpsi-duli-ni* par « immoler-doit-on ».

21. — Le P. Scheil propose d'expliquer *šehadie* (cf. *infra*, 25), suivi de *AN(-MEŠ)*, les dieux en général, et précédé de trois noms de dieux particuliers, par « la *totalité* des dieux ». C'est le mot qui est rendu idéographiquement par *≡|||* (*ina*) *puhru*, « la totalité », dans Meher-Kapoussi, l. 3, dans un même contexte : aux dieux (*AN*) *Haldie* (*AN*) *IM* (*AN*) *UT AN(-MEŠ)* *≡|||* *|||* tant de victimes! — *Ibid.*, 30, (*AN*) *Haldie III LU-ŠUM-MEŠ AN(-MEŠ)* *≡|||* *|||*.

22. — L'expression *aše auie*, littéralement « la maison d'eau », désigne le « réservoir »; il y a, en effet, un petit lac à la source de Kara-sou. — Je crois être dans le vrai en traduisant le mot *šiašiu-li* par « l'abondance ».

25. — Restitution d'après la ligne 21.

27. — Je lis *erilaš* l'idéogramme royal *|||*, lecture que mon illustre maître le P. Scheil a relevée pour la première fois dans ce *Recueil* même, t. XVIII, p. 75-77. Le suffixe *ni* de *erila-ni* sert probablement ici à désigner un cas oblique; je donne à *erilaš* aussi la désinence *ni* pour l'accorder avec *Rusani*; de même, pour *taraini*.

29. — Le P. Scheil a déjà montré qu'*alu-si* est l'équivalent de l'assyrien *ša* (Voir *Rec. de Trav.*, t. XIV, p. 157).

33. — Le verbe *tulie* signifie sans doute « détruire, effacer », non pas « enlever », sens que nous donnent les assyriologues.

37. — Je crois que le verbe *hušulie* signifie « jeter » (dans l'eau).

40. — La formule *ai* signifie sans doute « que ce soit », d'après le contexte.

42. — La preuve que le P. Scheil avait raison d'identifier le nom de Lulume à celui de Lulubi, c'est que nous avons ici la forme Lulu-i, contractée avec Lulu-wi et Lulu-bi (*Rec. de Trav.*, t. XIV, p. 103). D'autre part, les textes d'Élam et de Babylone nous montrent aussi les *Lulubi* comme limitrophes de ces grands pays, ou, du moins, se mouvant dans leur sphère d'influence. Nous tenons donc cette contrée comme par ses deux extrémités.

44. — La forme adverbiale *mei* signifie « soit son... » ou « et son... ».

45. — Il me semble que le mot *armuzî* signifie « la famille entière ».

46. — Ainsi, *šilbî* signifierait « parents ».

NOTE. — L'inscription de Chahriar, que j'ai présentée à la onzième session du Congrès international des Orientalistes, tenu à Paris les 5-12 septembre 1897, porte sur

l'original : *Argistiš Menuahiniš ini ašiš saduni* = « Argistis de Menuas a élevé cette maison ». Elle est tout à fait pareille à l'inscription de Ghazandji. Ces deux mots *sui arhuiani* qu'on lit sur la copie envoyée par M^{sr} Sembatiantz n'existent pas sur l'original que j'ai consulté pendant ma mission scientifique. La pierre n'est plus à Chahriar ; elle se trouve aujourd'hui à Etchmiadzine.

THE EGYPTIAN ORIGIN OF THE ALPHABET

AN HISTORICAL INSTANCE IN SUPPORT OF DE ROUGÉ'S ALPHABETIC PROTOTYPES

BY

M. G. KYLE

Ancient Greek and Latin authors recognized a mysterious haze of tradition concerning the Egyptian origin of the Phœnician alphabet. But, though they neither resolved its mystery nor penetrated very far into its haze, they seem to have had no doubt either of its existence or of its genuineness. To them it was as mysterious, but also as real, as the golden purple haze which ever hangs over their classic shores. While Eusebius rests the case with the authority of Sanchoniathon, he seems to rely upon that authority ; and Tacitus shows no hesitation when he says : “ *Primi per figuras animalium Ægypti sensus mentis effingebant (ea antiquissima monumenta memoriæ humanæ inpressa saxis cernuntur) et literarum semet inventores perhibent ; inde Phœnicas, quia mari præpollebant, intulisse Græciæ, gloriamque adeptos, tanquam repererint quæ acceperant. Quippe fama est Cadmum classe Phœnicum vectum rudibus adhuc Græcorum populis artis eius auctorem fuisse.* ” Later writers have been less credulous and until the third quarter of the last century had about run its course modern investigation totally discredited the classical tradition. Gesenius, the Prince of Semitic scholars of that generation, held the opinion of the classic authors to be erroneous. The position taken by Renan in 1855 was still firmly held : “ L'origine de l'écriture chez les Sémites, comme chez tous les peuples, se cache dans une profonde nuit. L'alphabet sémitique vient-il des hiéroglyphes de l'Égypte ou des caractères cunéiformes de l'Assyrie ? Tient-il des uns et des autres ? Sont-ce les Hyksos qui firent passer l'écriture égyptienne de l'état phonétique à l'état syllabique ou alphabétique ? ”

This settled condition of opinion up to the year 1874, when the researches of Emmanuel de Rougé were first published to the world by his son Jacques de Rougé, is of itself sufficient guarantee of the scientific value of a work which could at once dislodge that opinion and reinstate the discredited classical tradition. A value and importance still attested no less, indeed, by the opposition of its enemies than by the support of its friends. E. de Rougé turned Ewald's shrewd guess : “ Sont-ce les Hyksos qui firent passer l'écriture égyptienne de l'état phonétique à l'état syllabique ou alphabétique ? ” as Renan puts it, into a potential prophecy of discovery. He cast the hieratic of the Old Empire, the inheritance of the Hyksos, into the alembic and by the

strictest scientific method the distillation therefrom was his list of alphabetic prototypes.

Now, if the Phœnician alphabet was derived from this selection of hieratic characters, then the selection must have been in existence as a selection, standing out more or less distinctly from among the alternative representatives of Egyptian sounds, before the process of derivation was carried very far and long before it was completed. For the derivation was a process and not accomplished in a day or by the dictum of any mythical Cadmus. Such a selection must have been in use either among the Egyptians or among the Phœnicians sometime before the process of derivation made much progress. Where was such selection of alphabetic characters ever actually used for practical purposes either by the Egyptians or by the Phœnicians, before the process of derivation was completed? An historical instance, the dearest desideratum of every scientific enquirer, has been wanting.


E. de Rougé showed such a list of hieratic characters selected by himself to sustain a scientific theory.

He was unable to show that any body ever actually made use of such a selection for practical purposes before the Phœnician derivation was complete.

It is proposed to show in the following study just such a segregated use of de Rougé's selection of alphabetic prototypes as sustains his theory; not yet indeed the alphabetic prototypes as a true alphabet, independent of syllabics and ideograms, but as alphabetic characters and at a time just previous to their appropriation by the Phœnicians as a true alphabet.

*
* *

In the Ghiza Museum, Room 19, stands a wooden coffin, numbered 1372 and labeled: "Cercueil d'un Mentou-hotep surnommé Bouaou, trésorier royal. A l'intérieur, figures et textes merveilleusement conservés. Deir el-Bahari, XI^e dynastie."

The outside of the coffin is inscribed with one line in pure hieroglyphic characters running along both ends and both sides, and a similar line is on the top from the head until near the foot. There are also the two eyes of Ra  on the left side near the head about mid-way from the top to the bottom. The lid is not inscribed within. On the body of the coffin within a plain band at the top, of some eight centimeters, runs all the way around. Below this is another band of exquisite hieroglyphs and ornamental figures in colors "merveilleusement conservés". This ornamental band is about twenty centimeters deep on the head and right side of the coffin and eight centimeters, on the left side and the foot. Below this ornamental work until three centimeters of the bottom the whole wall surface is covered with inscriptions in perpendicular columns varying in width from one and one half centimeters to three centimeters. The bottom is also similarly inscribed with the exception of a clear space of three centimeters all around.

Now, the characters in the body of the inscription differ greatly from the characters in the art work of the ornamental band at the top. Plainly the ornamental band is a

work of art, the body of the inscription is a writing. The writing is cursive. In parts typically so, in other parts more rigidly hieroglyphic in form, with here and there a kind of conventional character in more cursive style. The inscription as a whole is a curious mixture of hieroglyphics, conventional forms, and hieratic characters. Moreover, some of the signs used are represented sometimes, and others almost invariably, by their hieratic equivalents; but not all the signs which occur are represented anywhere in the inscription by hieratic equivalents. And the hieratic characters used are sometimes distinctly of the fixed forms of the hieratic of the Old Empire, and sometimes a transitional approach thereto. Concerning these hieratic signs of the inscription, five strange things are to be noted :

[1] There are clearly transitional forms, representing a transitional period of Egyptian writing ;








[2] Among the hieratic characters of this inscription, exactly those in which E. de Rougé believed he had found the Egyptian prototypes of the Phœnician alphabet are most conspicuous ;




[3] Among the hieratic characters representing the simplest sounds and commonly called letters, it is just those of E. de Rougé's list which here appear most regularly, where the Egyptian sound represented there by was required ;





[4] These same are also most fixed in their forms, and those the final forms of the hieratic of the Old Empire ;





[5] The list of hieratic alphabetic characters here found falls short of E. de Rougé's complete list by some significant omissions.

An exhaustive examination of the inscription, passing nearly every character of its four hundred columns under critical survey in search for the alphabetic characters of the hieratic of the Old Empire yielded the following results; wherein each alphabetic character on the coffin (marked C.) is compared with the corresponding hieroglyph (marked H.), the hieratic of the Old Empire (H. O. E.) and the corresponding Phœnician letter on the Moabite stone (marked Ph.) :




[1] The eagle, H. , C. , H. O. E. , Ph. . While the form of this letter on the coffin is not exactly that selected by E. de Rougé , it is almost identical with another form of the same letter found in the Papyrus Prisse . It bears some resemblance to the hieratic character for the duck . But, aside from the phonetic requirements, the great frequency of its occurrence in this inscription precludes the possibility of its being intended for the duck.



[2] The crane, H. , C. . . . , H. O. E. , Ph. . The crane is used in this inscription in its hieroglyphic form.

[3] The throne, H. , C. , H. O. E. , Ph. . Specially exact and clear in the inscription.




[4] The hand, H. , C. , H. O. E. , Ph. . A little more rounded in the loop than E. de Rougé's prototype. It is of rare occurrence in this inscription.




[5] The meander, H. , C. , H. O. E. , Ph. .




[6] The cerestes, H. , C. , H. O. E. , Ph. Υ . Of very frequent occurrence and fixed form.




[7] The duck, H. , C. . . . , H. O. E. , Ph. I . The duck was not found among the hieratic characters of this inscription.



[8] The sieve, H. , C. , H. O. E. , Ph. H .

[9] The tongs, H. , C. , H. O. E. , Ph. \O . Probably, though not certainly, found once.





























[10] The parallels, H. , C. , H. O. E. , Ph. \textasciitilde . The hieroglyphic form occurs also, as well as the hieratic.




























[11] The bowl, H. , C. , H. O. E. , Ph. \textasciitilde . The loop of this character, which occurs frequently, is usually partly open at the top.





[12] The lioness, H. , C. , H. O. E. , Ph. \textasciitilde . A curious transitional form, but well defined.

[13] The owl, H. , C. . . . , H. O. E. , Ph. \textasciitilde . Of frequent occurrence in a slightly conventional form of the hieroglyphic character, but not found in the hieratic form.





[14] Water, H. , C. , H. O. E. , Ph. \textasciitilde .

	H.	HIERATIC		PH.
		C.	H. O. E.	
1				\textasciitilde
2				\textasciitilde
3				\textasciitilde
4				\textasciitilde
5				\textasciitilde
6				\textasciitilde
7				I
8				H
9				\O
10	=	4	4	\textasciitilde
11				\textasciitilde




	H.	HIERATIC		PH.
		C.	H. O. E.	
12				\textasciitilde
13				\textasciitilde
14				\textasciitilde
15				\textasciitilde
16				\O
17				\textasciitilde
18				\textasciitilde
19		?		\O
20				\textasciitilde
21				w
22				x





[15] The bolt, H. , C. , H. O. E. , Ph. .





[16] Ph. .




[17] The shutter, H. , C. , H. O. E. , Ph. . Distinct and of fixed form.

[18] The snake, H. , C. , H. O. E. , Ph. . Of very frequent occurrence.

[19] The knee, H. , C. (?), H. O. E. , Ph. . Not certainly identified in the hieratic form.

[20] The mouth, H. , C. , H. O. E. , Ph. . Found in a conventional form approaching the hieratic.

[21] The inundated garden, H. , C. , H. O. E. . Ph. . This complex hieratic character is fully developed.

[22] The lasso, H. , C., H. O. E. , Ph. . Not found.

The following comparative table will exhibit clearly to the eye the results of the investigation (see p. 152):

Of the twenty one alphabetic prototypes which E. de Rougé selected from the Egyptian hieratic of the Old Empire thirteen are here found in the fully developed and final hieratic forms. Two others, the "lioness" and the "mouth" are found in transitional forms. Two, the "tongs" and the "knee" are uncertain; and four, the "crane", the "duck", the "owl" and the "lasso" are not found. In the work of identification, the two certainly transitional forms, the "lioness" and the "mouth" may be added to the thirteen which are fully developed, making in all fifteen identified. Of the four not found, the "crane", the "duck", the "owl" and the "lasso", and the two not certainly identified, the "tongs" and the "knee", the inscription employs the "crane" and the "owl" regularly in the hieroglyphic forms though sometimes slightly conventional, and the "duck" as a letter, is of comparatively infrequent occurrence in the inscriptions. Moreover, the "tongs", the "lasso", the "knee", the "crane" and the "owl", being in their hieroglyphic forms or with some abbreviation well adapted to cursive writing, would naturally, from the very ease with which they were made, be among the last for which fixed hieratic forms would be developed. Thus these six letters of E. de Rougé's alphabet which are here wanting, it is just these omissions, which, at first glance disappointing, come to be most significant and helpful. Were all the letters found, the inscription would tell us far less, for no one could tell how long they had been in use. Were only a few found, it would be equally disappointing, for no one could tell how long it would take through cursive work to develop the complete hieratic alphabet. But, since all the letters but these six are found, and five of these are those which because of the ease with which the hieroglyphic forms were made in cursive writing would be among the latest for which hieratic forms would be developed and they showing already conventional abbreviations, and the sixth a letter of infrequent occurrence, it is evident we are here not far from the birth-day of the complete hieratic alphabet. Indeed, in the abbreviations and transitional forms, we are witnesses here of the birth-throes. And since this inscription represents a period when just these identified letters and not

others were commonly used, as their fixed hieratic forms evidence, it is very near this period that the Phœnicians must have chosen the Egyptian characters from which in time their alphabet was developed; for there having been a time when just these alphabetic characters and not others were commonly used in the hieratic, as here, and there having been a time when the Phœnicians adopted an alphabet from the Egyptian hieratic characters, and the two alphabets being found thus remarkably to coincide, it must be that the chronology of the events coincided also. That the Phœnicians should have chosen some of these same alphabetic characters at a later period when there were many alternative characters from which to choose, would not be an unreasonable supposition, but that in such circumstances, they should have chosen all these and just these is, on the doctrine of probabilities, well nigh impossible. The exact date of this inscription can not as yet be fixed, but its transitional forms clearly antedate by some little time the fully developed hieratic of the Papyrus Prisse.

This inscription shows a time when either the whole list of other hieratic signs was not yet developed or when these alphabetic hieratic signs were, even among the Egyptians, used well nigh independent of the rest, though not yet alone and as a true alphabet. In either case, there is furnished an historical instance in support of E. de Rougé's prototypes, from which one last step was to be taken either by the Egyptians or by the Phœnicians.

MÉLANGES ASSYRIOLOGIQUES

PAR

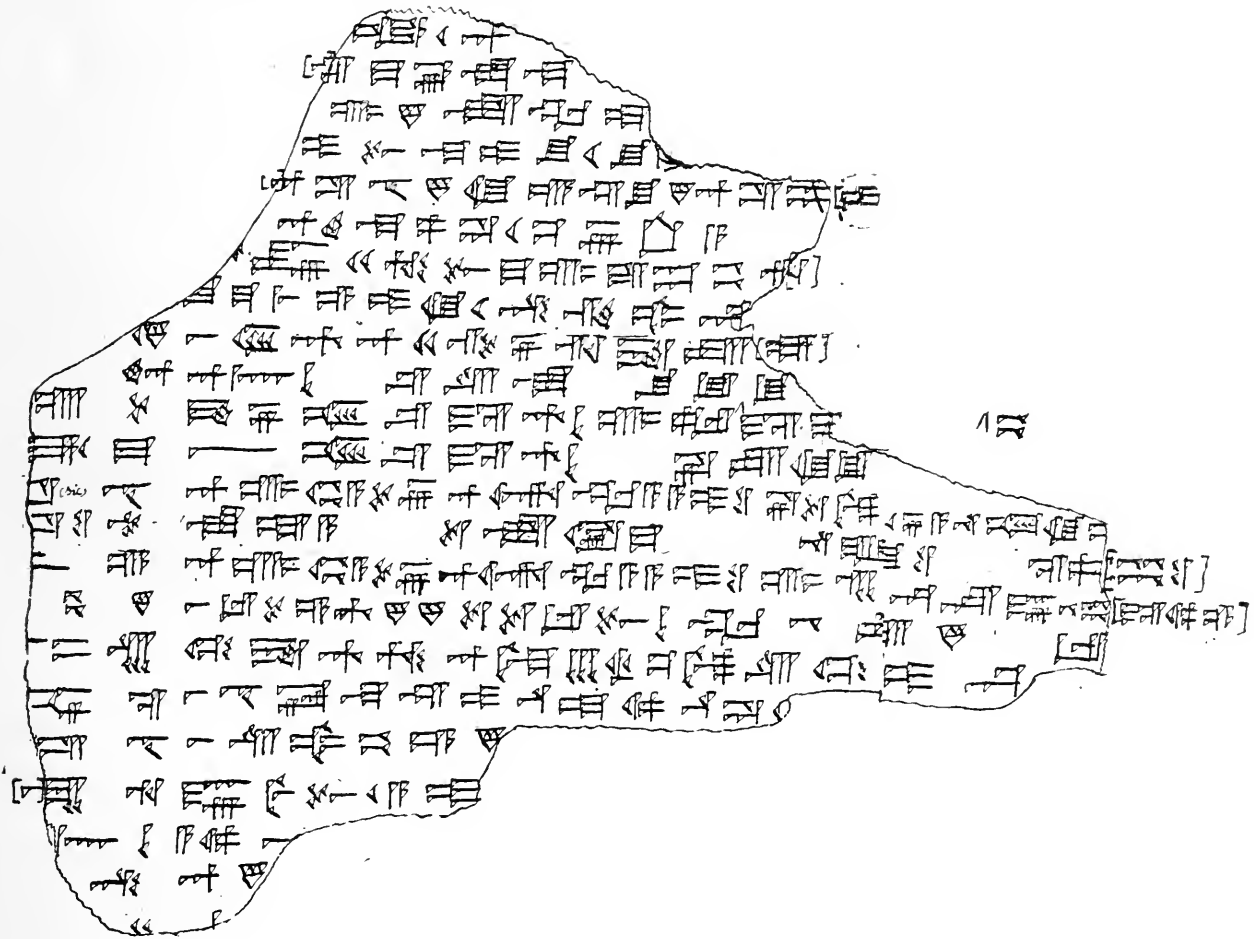
FRANÇOIS MARTIN

I. *Fragment sur la prise de Suse par Assurbanipal.* — Ce fragment, K. 7673, fait partie de la collection de Koyundjik du British Museum. Delitzsch en cite une ligne, la l. 18, *AHW*, s. v. *qadû*, p. 581, a; il y voit une description de la dévastation d'Uruk. Le mauvais état dans lequel ce texte nous est parvenu (pas une ligne n'est complète) ne permet guère de se prononcer avec certitude. Cependant je crois y voir plutôt un chant de triomphe sur la prise de Suse, composé par un scribe assyrien, après la destruction de la ville par l'armée d'Assurbanipal, pour célébrer le retour à Uruk de la fameuse Ishtar Naná, accompagnée de quelques dieux élamites captifs.

Toutes les allusions répondent aux détails donnés par les Annales sur le sac de la ville. Le *kištu* que quitte le dieu *Man-si-ni-ri* est bien un de « ces bocages mystérieux où nul étranger n'avait pénétré » et que les soldats assyriens livrèrent aux flammes (*RM*, cyl. VI, 65-69). Le scribe parle du « faite de la ziggurat qu'on a brisé », et Assurbanipal raconte, *ibid.*, VI, 27-29, qu'il mit en pièces le faite en cuivre brillant de la ziggurat de Suse. Ses armées n'évacuèrent le pays d'Élam qu'après avoir « banni de ses campagnes la voix de l'homme, la marche des bœufs et des moutons, le son des chants joyeux » (*ibid.*, VI, 101-103). « Le porc sauvage ne court plus, lisons-nous dans notre fragment, l'oiseau ne vient plus. . . Dans les environs de la ville, le *qadû* (espèce d'oiseau) est muet. »

Il est difficile, enfin, de traduire l'expression *uš-te-šu-u-ni a-na alu Uruk^{ki}* par « ils ont fait sortir (les dieux) d'Uruk ». *Ina* s'emploie quelquefois dans le sens de *ex*, mais *ana* répond ordinairement à nos prépositions *à, vers, dans*. Il s'agit donc d'une exode des dieux susiens vers Uruk. Ce n'était pas la première fois que les rois de Ninive donnaient une part des dépouilles à cette ville. Asarhaddon lui envoya le butin du *Šup-ri-a(sa?)* (*Chron. babyl.*, B, col. IV, l. 20, 21; K. B, II, 284). Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. II, 46, n. 1, avait proposé de substituer dans ce texte le nom de *Ninuâ* à celui de *Uruk^{ki}*, mais notre passage infirme cette correction (voir MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, 371, n. 1). La ville d'Uruk avait, d'ailleurs, assez souffert, depuis de longs siècles, des incursions des Élamites; il était très naturel qu'Assurbanipal lui donnât quelques-unes des divinités de l'ennemi séculaire, comme il distribua « entre les villes, demeures des grands dieux, » une partie des captifs (*RM cyl.* VII, 6-8).

Les noms des dieux *ilu Man-zi-ni-ri*, *ilu U-šur-a-še-sa*, *ilu Ar-ka-a-a-i-tú*, ne sont pas mentionnés dans les autres documents publiés jusqu'ici. Nous savons encore si peu de chose sur la religion élamite! L'un d'eux, *ilu Ar-ka-a-a-i-tú*, « celle qui vient derrière » ou « l'éternelle », a une forme très assyrienne. Le scribe a pu traduire par ce mot le nom susien du doublet féminin du dieu *ilu U-šur-a-še-sa* : peut-être aussi ce nom lui était-il inconnu; il aurait, dans ce cas, désigné la divinité, par un terme générique qui convenait à toutes les déesses.



TRANSCRIPTION

- 1 arku u ilu
 2 [a]lu Ma-dak-tu la

3	<i>u(?)</i> -ša-li-ka at
4	<i>i</i> -bu la <i>i</i> -šú-u šu
5	<i>ilu</i> <i>Iš-tar</i> ša <i>ki-rib</i> <i>alu</i> <i>Šú-ša-an</i> <i>iš-ták</i> -[ka-nu]
6	<i>ilu</i> <i>Ašur</i> la <i>pa-du-u</i> <i>is-sa-kír</i> a
7	<i>in-niš</i> <i>ik-sir-ma</i> <i>u-šá-ab-bi-ri</i>
8	<i>šú</i> ma <i>me-e</i> <i>i-ki</i> u <i>pal-gi</i> <i>up</i> -[ta-rik]
9	<i>nindabî</i> <i>ina</i> <i>kiš-ti</i> <i>ilu</i> <i>Man-zi-ni-ri</i> <i>it-ta</i> -[bal]
10	' <i>ilâni-šu</i> <i>gur-ru-tu</i> <i>šú-lu-ku</i> -[tu <i>ú-ša-lik</i>]
11	...	<i>e-kur</i> <i>qar-ni</i> <i>ziq-qur-ra-ti-šu</i> <i>ú-šab-bi-ra</i>
12	...	<i>piš-ma</i> <i>ina</i> <i>ziq-qur-ra-ti-šu</i> <i>uš-ta-ki-lu</i>
13	...	<i>nim-ḥaš</i> <i>ilu</i> <i>U-šur-a-še-sa</i> <i>ilu</i> <i>Ar-ka-a-a-i-tú</i> <i>uš-te-šu-u-ni</i> <i>a-na</i> <i>alu</i> <i>Urukki</i>	...
14	...	<i>u-mu</i> <i>tu-ši-a</i> <i>te-li-túm-ma</i> <i>na-mir-tú</i> <i>šaq</i> -[qu-tú]
15	...	<i>dan</i> <i>ilu</i> <i>Ušur-a-še-sa</i> <i>ilu</i> <i>Ar-ka-a-a-i-tú</i> <i>u-kab-ba-su</i> <i>amil</i> <i>pagar</i> <i>qu</i> -[ra-di-e]
16	...	[lib]-bi-ša <i>ina</i> <i>ip-še-e-ti-ša</i> ša <i>te-te-ip-pu-šu</i> <i>ka-bit-ta-ša</i> <i>ip</i> -[pir-du]
17	...	<i>ár(?)</i> -kat <i>ul</i> <i>it-ti-iq</i> <i>ilu</i> <i>NIN-PIAZU</i> <i>iš-šu-ru</i> <i>ul</i> <i>i-ba</i> -[?]
18	...	[in(?) <i>-ni</i>]-si <i>ina</i> <i>rébiti</i> <i>ali</i> <i>i-qa-ad-di</i> <i>qa-du-u</i>
19	[<i>ilu</i>] <i>Iš-tar</i> <i>ina</i> <i>ru-ub-bi-e-ša</i>
20	<i>maḥ-ḥu</i> <i>amil</i> <i>rak-bu</i> u <i>ša</i> (?)
21	<i>meš</i> <i>šu</i> a <i>di</i>
22	<i>pal</i> an <i>ša</i>
23	<i>man</i>

TRADUCTION

1	derrière et le dieu
2	la ville de Madaktu
3	il l'a fait aller
4	ils ne possèdent pas
5	Ishtar qui habite dans Suse
6	Ashur, le dieu sans rémission, a intercepté
7	il a cerné, il a brisé
8	les eaux de la rigole et du canal il a (<i>coupé</i>)
9	l'offrande du bois (sacré) du dieu Manziniri il a enlevé
10	ses dieux pour l'exil, l'émigration (il les a fait partir)
11	...	le temple, le faite de sa ziggurat il a brisé
12	...	dans sa ziggurat, il a fait manger
13	...	Utsurashesa, Arkáitu, on les a emmenés à Uruk
14	...	le jour où tu es partie, auguste, brillante, sublime (déesse)
15	...	Utsurashesa, Arkáitu ont marché sur les cadavres des guerriers
16	...	son cœur, dans le mal qu'elle lui a fait, son âme (s'est réjouie)
17	...	<i>désormais</i> , il ne court plus le porc sauvage, l'oiseau ne vient plus
18	...	s'est éloigné, dans les environs de la ville le <i>qadû</i> est muet (?)
19	Ishtar dans sa magnificence (est rentrée)
20	le devin (?), le messager

- COMMENTAIRE. — 6. *Is-sa-kir*. Le signe *is*, quoique douteux, est assez probable. *Is-sa-kir* est l'ift. de כּכּר, « arrêter », « intercepter ». On peut voir aussi dans $\equiv | \overline{\text{III}}$ l'idéogramme de *filet* : « Ashur un filet » (a jeté sur Élam).
7. *Ik-sir-ma*. Les lectures *ik-bu-ma*, rac. כּבּה, « s'affaisser », ou *iq-bu-ma*, rac. קבּה, « ordonner », sont peu plausibles ici, car les verbes à 3^e déficiente ont habituellement leur voyelle finale prolongée devant l'enclitique *ma*. La valeur *sir* du signe $\overline{\text{A}}$ est connue; peut-être même a-t-il quelquefois la valeur *sar*. Cf. *VR*, col. II, 5.
8. *Up-[ta-rik]* serait l'uft. de פּרַך, « couper », « arrêter »; mais la restitution *ta* est douteuse; peut-être faut-il lire *fa*.
10. *Gur-ru-tú*, dérivé de גּר, « voyage », « exil ». *Šú-lu-ku* est peut-être aussi à compléter en *tú*, avec un sens analogue à celui de *gur-ru-tú*. Le verbe, *ú-ša-lik* sans doute, était sur la partie brisée. Ce passage est à rapprocher de *IV R*, 20, n. 1, *obv. 13* : *iš-tu ki-rib lim-ni-ti E-lam-ti ḥar-ra-an šú-lu-ku u-ru-uh ri-ša-a-ti*; toute la pièce est très intéressante, elle paraît chanter le retour triomphal d'une divinité captive en Élam.
12. *Uš-ta-ki-lu*, *uštaf.* de אכל, « manger ». Assurbanipal fit manger ses soldats dans le temple pour le souiller.
13. ...*nim-ḥaš*, probablement les derniers signes d'un nom de divinité¹.
14. *Te-li-tám*. Ce mot est donné, *II R*, 59, 16, *e-f*, comme synonyme ou traduction du nom divin ^{ilu} *NIN-BAR*. Ici, il paraît n'être qu'un adjectif dérivé en ת de אלה, « être élevé ».

Cette ligne contenait une allusion à la délivrance d'Ishtar Nanâ, retenue captive dans Suse depuis 1635 ans, et à son départ pour Uruk. Cf. *RM cyl. VI*, 122 : *ina arḫu kisilimi ámu I kam ina ki-rib Uruk^{ki} ú-ši-rib-ši-ma*.

15. On peut encore traduire ce passage en restituant [*pa*]-*dan* : « Le sentier d'Utsurashesa et d'Arkâitu il a foulé, des cadavres de leurs guerriers (il a rempli. . .). » Le vainqueur s'enorgueillirait d'avoir marché dans les sentiers des bois sacrés de ces divinités, jusque-là interdits aux étrangers.

Si la valeur phonétique *bur* était admissible pour $\overline{\text{B}}$, à cause de sa valeur idéographique *bûru*, *BR.*, n° 9068, la lecture ^{ilu} *U-bur-a-še-sa* permettait de rapprocher ce nom de celui du dieu ^{ilu} *Uburkubak*, mentionné par le P. Scheil. *Textes élamites anzanites*, t. I, p. 31, n° XXIII.

17. ^{ilu} *NIN-PIAZU*, littéralement « le dieu seigneur du porc sauvage ». Le parallélisme impose le même sens que si nous avons le mot *ḥumširu*, « porc sauvage », seul; cf. ^{ilu} *Nisaba* qui désigne une divinité et une espèce de céréale.

Cf. *IV R*, 20, *obv. 4* : *lib-bi ali a-ḥat ali ši-i-ru ba-ma-a-ti ša-qu-um-ma-tú ú-šam-li-ma*, « le milieu de la ville, les alentours de la ville, la plaine, les hauteurs, d'infortune il a rempli ».

1. (*Ilu*) *Nimḥaz* rappellerait agréablement le dieu *Nibḥaz*, נבּחז (II Reg., 17), compagnon du dieu *Tartak*, vénéré par les gens de 'Awah. La présence de Nergal de Kutha dans la même liste nous autorise bien à chercher dans ces parages un 'Awah quelconque. Au point de vue phonétique, *Nimḥaz-Nibḥaz* est un analogue de *Temti-Tepti*. *Tartak* a aussi un aspect anzanite (Scheil).

18. Le *gadû* est probablement une espèce du francolin qui abonde encore à Suse et dont le ramage est incessant.

II. *Deux lettres d'un médecin assyrien.* — Ces deux lettres, du médecin *Arad-Naná*, sont tirés du premier volume de HARPER, *Assyrian and Babylonian Letters*, Londres, 1892, nos 108 et 109. Elles ne sont pas sans intérêt au point de vue philologique et pour l'histoire des premiers tâtonnements des sciences médicales. M. Dumon a utilisé la première, sans la traduire, dans son article « La profession de médecin assyrien » (*J. A.*, mars-avril 1897). Elle n'a pas, me semble-t-il, le sens qu'il a cru entrevoir. Mais la difficulté du sujet commande une grande réserve, et je ne propose moi-même ici qu'un essai de transcription et de traduction.

N° 108. — K. 519.

<p><i>Recto</i> <i>a-na šarri béli-ia</i> <i>arad-ka Arad-^{ilu} Na-na-a</i> 3 <i>lu šul-mu ad-dan-niš ad-dan-niš</i> <i>a-na šarri béli-ia^{ilu} Ninip</i> <i>ú^{ilu} Gu-la táb(ub) lib-bi</i> 6 <i>táb(ub) šeré(pl.) a-na šarri béli-ia</i> <i>lid-di-nu šul-mu ad-dan-niš</i> <i>a-na apil šarri dul-lu</i> 9 <i>ša a-na... ni-pu-šú-u-ni</i> <i>ni-din-u-ni 5/6 KAS-GID ú(mu)</i></p> <p><i>it-ta-lak ih-ti-ri-di</i> 12 <i>uq-ti-il i-da-te</i> <i>it-tu-šib a-ki-e</i> <i>um-ri...</i></p> <p><i>Verso</i> <i>ina eli mar-ši</i> <i>ša dâmé(pl.) ša ap-pi-šu</i> 3 <i>il-lak-u-ni^{amil} rab-mu-gi</i> <i>iq-ti-bi-ia ma-a</i> <i>ina ti-ma-li ki-i ba-di</i> 6 <i>dâmé(pl.) ma²-du</i> <i>it-tal-ku li-ib-bi</i> <i>am-mu-te ina la mu-da(?) -nu-te</i> 9 <i>ina pâni u ina eli</i> <i>na-aḥ-na-ḥi-e-te sa ap-pi</i> <i>ú-mu-du na-aḥ-na-ḥu-tú</i> 12 <i>ú-ṭa-u-bu</i> (signe de séparation) <i>ištu pa-ni</i> <i>dâmé(pl.) ú-šu-u-ni</i> <i>pi-i na-ḥi-ri</i></p>	<p>Au roi, mon maître, ton serviteur, Arad-Naná. Salut très fort, très fort au roi, mon maître. Que Ninip et Gula le bonheur du cœur, le bien-être du corps au roi, mon maître, donnent. Salut très fort au fils du roi. La cérémonie qui pour... nous avons fait, nous avons accompli. (Pendant) 5/6 de [longueur de jour il a marché, il a couru (?). (Puis) il a tenu compte des présages, il s'est assis, conformément à la vue (?)...</p> <p>Au sujet du malade dont le sang du nez s'écoule, le rab-mu-gi a parlé ainsi : Hier, sur le tard (?), le sang abondamment a coulé. Ces écoulements (?) sans gravité, dans la tête (face) et le haut de l'isthme du nez, se produisent. La gorge est en bon état. C'est de la tête (face) que le sang est sorti. L'ouverture des narines</p>
---	---

- 15 *liš-ku-nu ša-a-ru* qu'on bouche. Le vent
i-ka-si-ir on arrêtera,
dâmé (pl.) ik-ka-li-u le sang cessera (de couler).
- 18 *šum-ma pa-an šarri ma-ḫi-ir a-na* Lorsque devant le roi il (le rabmugi) se
[šī-a-ri [présentera, au plus tôt,
... ina libbi lu(?)-šáḫ-ki-im u-ma-a ... au milieu, il lui expliquera, et voici :
šul-mu la-aš-me Puissé-je apprendre la guérison!

Recto. 10. L'unité de longueur de route (*KAS-GID*) est prise ici pour l'unité de temps nécessaire pour la parcourir, comme l'indique le mot *úmu*.

11. *Iḫ-ti-ri-di*, ift. de *ḫarádu*, « marcher vite », « courir (?) ». Cf. hébr. *הרד*, « trembler », « courir », et ar. *خرد*.
12. *Uq-ti-il*, iftael de *קיל*, « regarder », « tenir compte de ». — S'agit-il d'un convalescent qui a pu faire une petite sortie, mais qui s'est arrêté devant les indications des présages?

Verso. 3. *Rab-mu-gi*, une espèce de médecin, comme le montre la suite de la lettre, peut-être un subordonné d'Arad-Naná.




5. *Ba-di*. Ce mot revient assez souvent dans le style épistolaire assyrien. Il faut le rapprocher probablement de la racine arabe *بَعِدَ*, « être éloigné », *بَعْدُ*, « ensuite ». Le sens de « sur le tard », « plus tard », serait assez satisfaisant pour notre passage et pour K. 561, *obv.* 11 : *úmu VI kam a-na ba-a-di*. Il l'est moins pour K. 979, *obv.* 7 : *ina šī-a-ri ša ba-a-di*, à moins de traduire « au plus tôt, dès le soir », « au premier moment de la soirée ». La signification primitive « dès l'aurore » de *ina šī-a-ri* a pu tomber et faire place à l'idée de promptitude. En tout cas, *ba-di*, dans tous ces passages, paraît désigner une partie de la journée.
6. *Mu-da-nu-te*. Le signe *da* est donné par Harper comme douteux. Si la lecture est exacte, le mot serait une forme succédanée de *mu'du*, rac. *מאד*.
10. *Na-aḫ-na-ḫi-e-te ša ap-pi*. Le mot *na-aḫ-na-ḫu-tú* est évidemment le même que l'arabe *نُغْنَع* et le syriaque *ܢܫܢܐ*, « l'isthme du gosier ». C'est un nouvel exemple du *ḡ* rendu en assyrien par l'aspiration forte. Il est employé deux fois dans notre texte, à la l. 10, en relation avec *ap-pi*, à la l. 11, seul. Dans le premier passage, il désigne, je crois, plus particulièrement l'« isthme », c'est-à-dire la racine du nez, ou encore le sommet du conduit qui met le nez en communication avec le gosier; dans le second, le gosier lui-même. Le médecin déclare que l'hémorragie provient de la tête et de la racine du nez, et que la gorge est en bon état.
15. *Liš-ku-nu*. *Šakānu* a quelquefois le sens de « appliquer à », « imposer sur », et il gouverne, dans ce cas, deux accusatifs, v. g. *ul-li kalbu aš-kun-šu*, *VR*, 8, 28, ce qui légitime la traduction « qu'on bouche », littéralement « qu'on place (quelque chose) sur des narines ».
17. *Ik-ka-li-u*, présent nifal de *בלה*, « barrer », « arrêter ».
19. *Lu-šáḫ-ki-im*, « il lui expliquera », *šafel* de *הבנ*. Harper a lu *ip-šáḫ-ki-im*. S'il a bien lu, je ne vois pas de transcription satisfaisante possible.

N° 109. — K. 532

<i>Recto</i>	<i>a-na šarri béli-ia</i>	Au roi, mon maître,
	<i>arad-ka Arad-^{ilu} Na-na-a</i>	ton serviteur Arad-Naná.
3	<i>lu šul-mu ad-dan-niš ad-dan-niš</i>	Salut très fort, très fort
	<i>a-na šarri béli-ia</i>	au roi, mon maître.
	<i>^{ilu} Ninip u ^{ilu} Gu-la tâb (ub) lib-bi</i>	Que Ninip et Gula le bonheur du cœur,
6	<i>tâb (ub) šeré (pl.) a-na šarri béli-ia</i>	le bien-être du corps au roi, mon maître,
	<i>lid-di-nu šul-mu ad-dan-niš</i>	donnent. Salut très fort
	<i>a-na ^{ilu} Ašur-mu-kin-palu-u-a</i>	à Ashur-mu-kin-palu-u-a
9	<i>hu e lik ilu u</i>
	<i>. be</i>
	<i>la tap-pa-laḥ sa šu</i>	ne crains pas
12	<i>dī še ku ú</i>
	<i>šul-mu a-na ku ú</i>	salut à
<i>Verso</i>	<i>ina eli bu-ul-ṭi</i>	Pour l'abcès
	<i>ša šin-ni ša šarru</i>	de la dent au sujet duquel le roi
3	<i>iš-pur-an-ni ri-e-šu</i>	m'a mandé, la tête
	<i>a-na-aš-ši ma²-du</i>	je tiendrai élevée. Grave
	<i>bu-ul-ṭi ša šin-ni</i>	est l'abcès de la dent
6	<i>ša šarru bé-li iš-pur-an-ni</i>	au sujet duquel le roi m'a mandé.
	<i>ma-a i-ba-aš-ši-i</i>	Et voici, il est (le mal)
	<i>ina libbi ra-me-ni-ka</i>	en toi-même,
9	<i>ta-di-li-bi im-ma-te</i>	tu souffres constamment.
	<i>a-ri-qa pa-an</i>	Pâle est la face
	<i>^{ilu} Aššur-mu-kin-palé-ia</i>	d'Ashshur-mu-kin-palé-ia;
12	<i>a-na-ku a-du-šu ina pa-an-šu</i>	moi-même, chez lui, sa face
	<i>a-mur-u-ni a-na šul-me</i>	j'ai examiné; pour le repos
	<i>ša šarri at-tal-ka</i>	du roi, j'y suis allé.
15	<i>u-ma-a šarru bé-li</i>	Et voici : Que le roi, mon maître,
	<i>arḫi u-me lu . . . mu-ni</i>	pendant tout le mois, tous les jours . . .
	<i>dul-lu me-me-ni li-pu-uš u-la-a</i>	qu'il fasse toutes les cérémonies, et il ne
	

Cette lettre est adressée sans doute à Asarhaddon. Le roi a consulté Arad-Naná sur un abcès aux dents dont il souffre et sur une maladie de son fils Ashur-mu-kin-palé-ia. Arad-Naná répond que l'abcès est grave. Quant au fils du roi, il est très pâle, et le médecin semble ordonner, en terminant, des prescriptions au roi lui-même, sans doute des cérémonies religieuses destinées à obtenir la guérison des deux patients.

Je ne me dissimule pas ce que cette interprétation a d'un peu trop ingénieux; mais les autres explications possibles m'ont paru encore moins satisfaisantes.

- Verso. 1. *Bu-ul-ti*, « enflure », « abcès ». Cf. syr.  *erosit*, , « intumescence ».
2. *Ri-e-su a-na-as-si*, « je lèverai la tête » à lui, c'est-à-dire « je lui ferai tenir la tête élevée ». Peut-être aussi : « je porterai mon attention de ce côté . »
9. *A-ri-qa*, permansif qal de .

LE TEMPLE ET LES CHAPELLES D'OSIRIS A KARNAK

PAR

GEORGES LEGRAIN

II

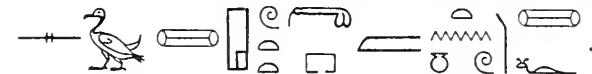
LA CHAPELLE ET LE TOMBEAU D'OSIRIS OUNNOFRÉ

AU MUR EST DU TEMPLE D'APET

(Suite)

PROCESSION DES OFFRANDES. — Registre supérieur. *Premier tableau.* — Le

, coiffé du pschent, présente à 
 les présents dont ses bras sont chargés. 
. Osiris lui répond : .

On lit, derrière les cartouches royaux : .

Deux lignes verticales sont tracées derrière Osiris : .


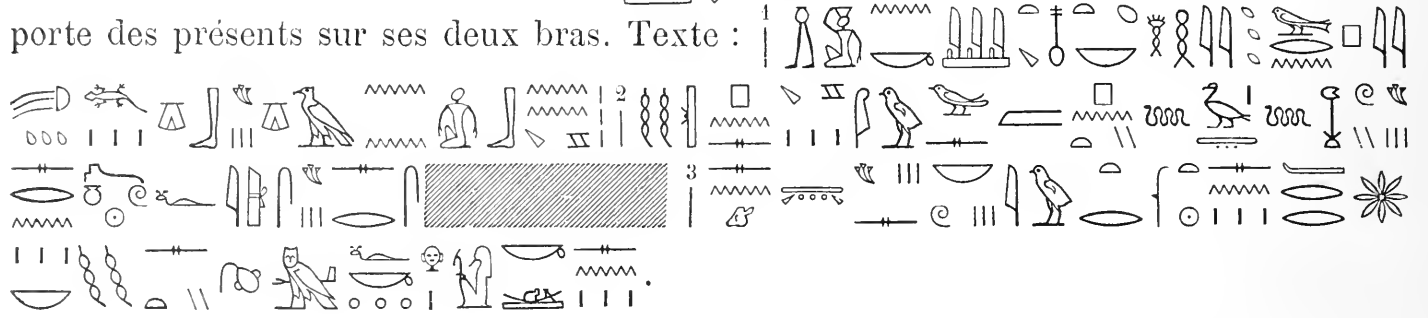


Derrière le roi : .




Second tableau. — Un Nil, debout, apporte . Il est couronné . Texte : 



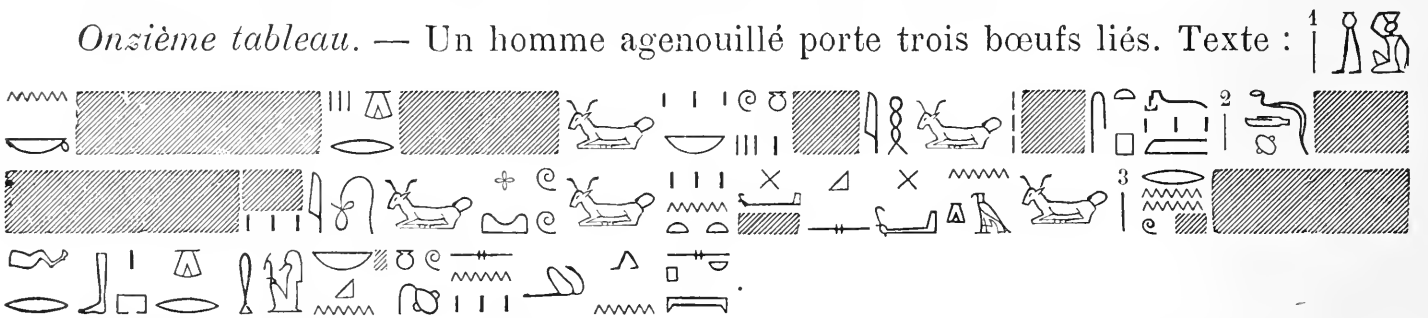
Troisième tableau. — La déesse , agenouillée sur un massif à coupe carrée, porte des présents sur ses deux bras. Texte : 

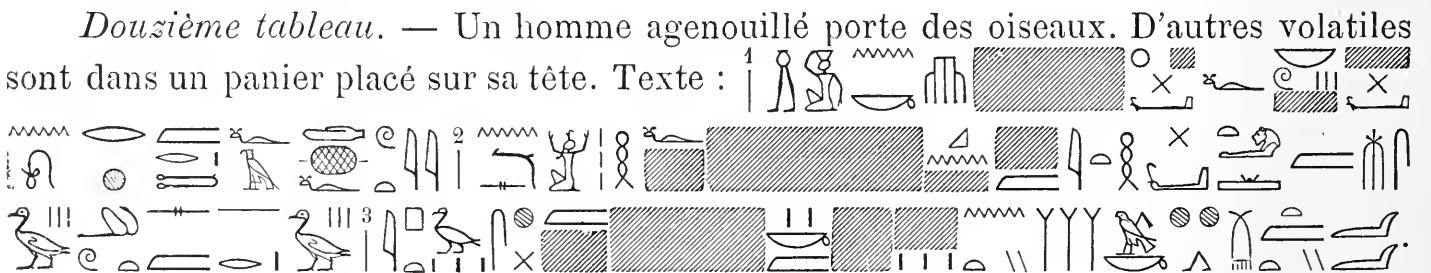
Quatrième tableau. — Un homme agenouillé, de même que la déesse. Texte : 


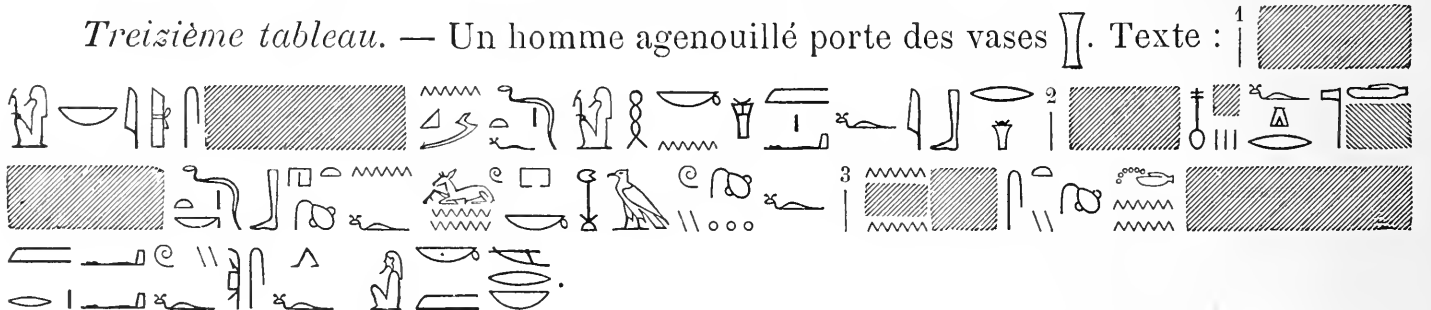
Cinquième tableau. — Une femme agenouillée. Texte mutilé : 

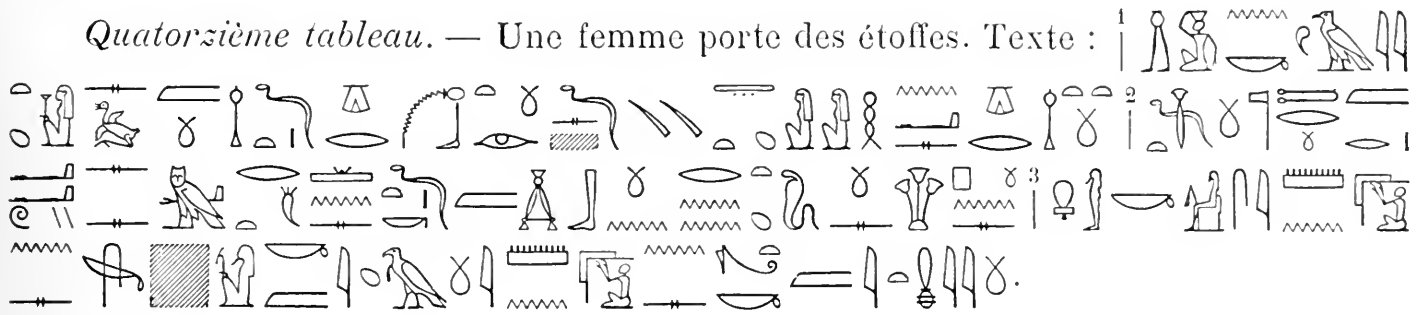
Sixième, septième, huitième, neuvième tableaux. — Ces tableaux sont complètement mutilés. On ne peut rien en tirer, sinon un ou deux mots à la fin de chaque ligne. Vient ensuite l'espace vide que j'ai déjà signalé plus haut.

Dixième tableau. — Même mauvais état de conservation.



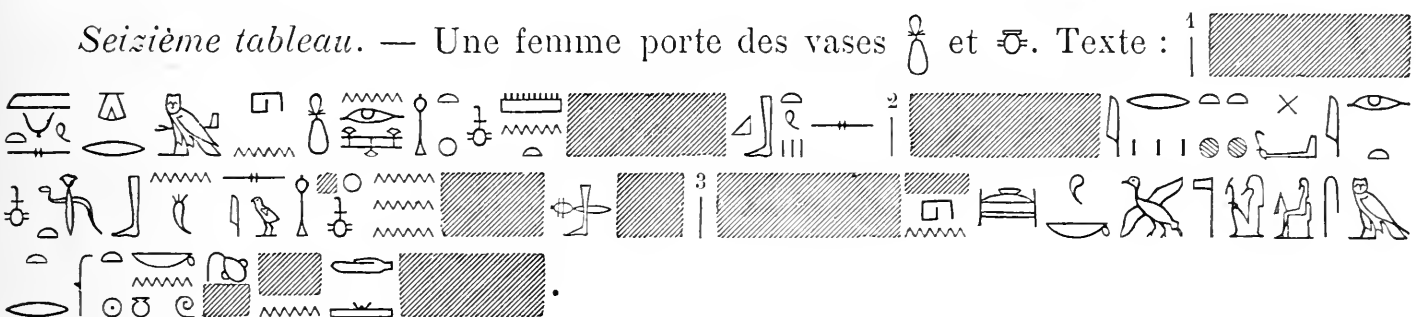
Onzième tableau. — Un homme agenouillé porte trois bœufs liés. Texte : 

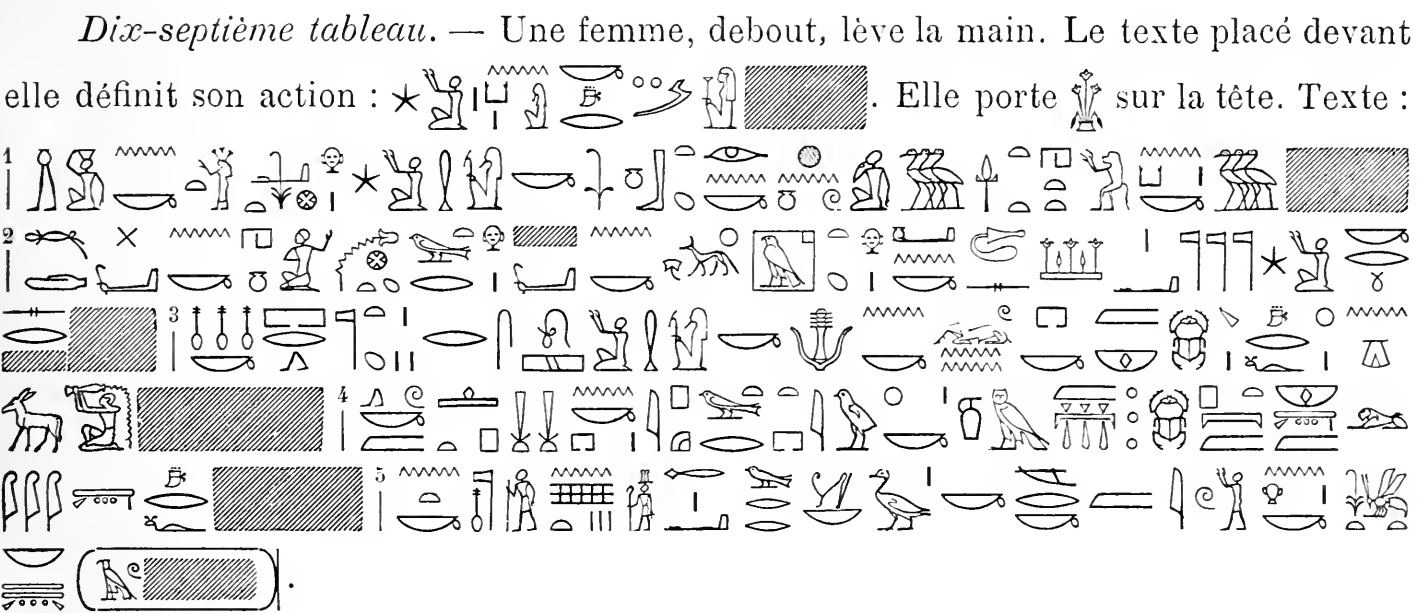

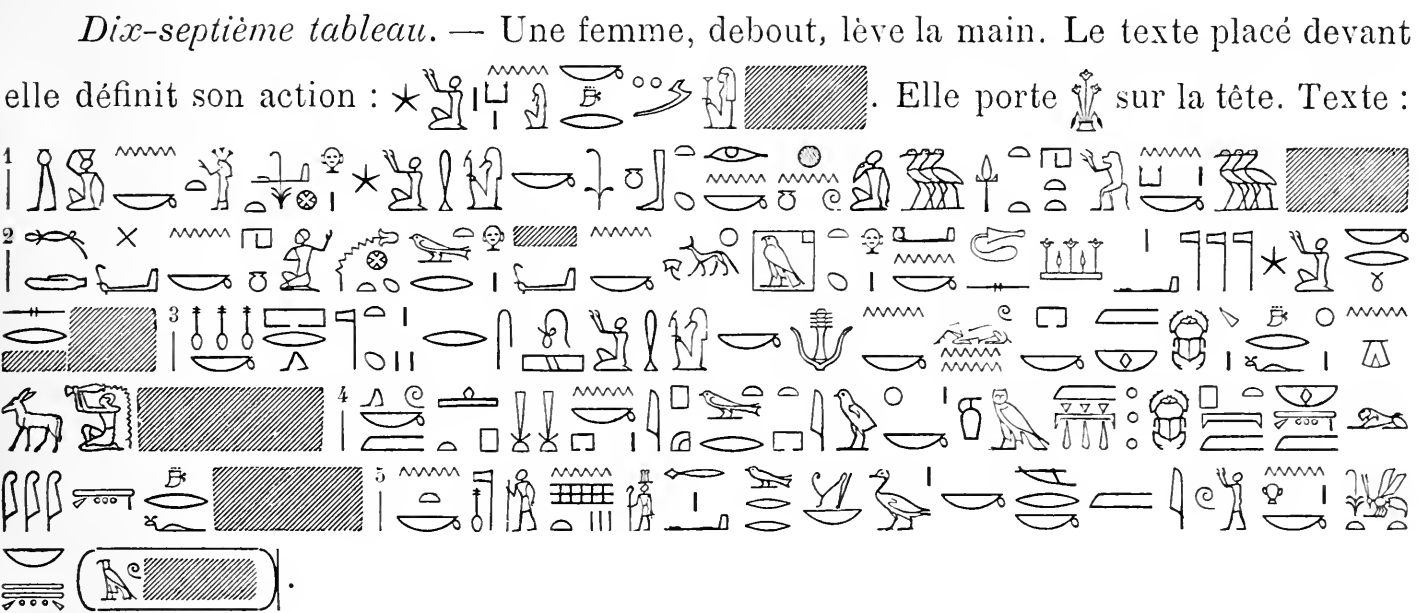
Douzième tableau. — Un homme agenouillé porte des oiseaux. D'autres volatiles sont dans un panier placé sur sa tête. Texte : 

Treizième tableau. — Un homme agenouillé porte des vases . Texte : 

Quatorzième tableau. — Une femme porte des étoffes. Texte : 

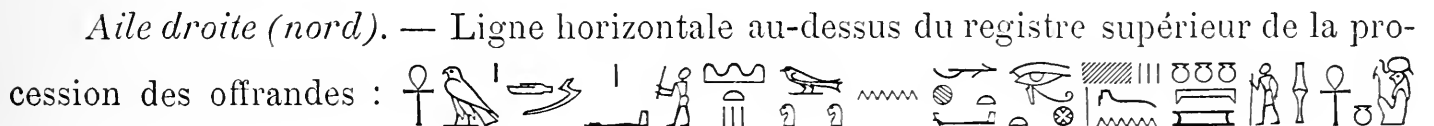
Quinzième tableau. — Un homme porte des pains  et . Texte : 

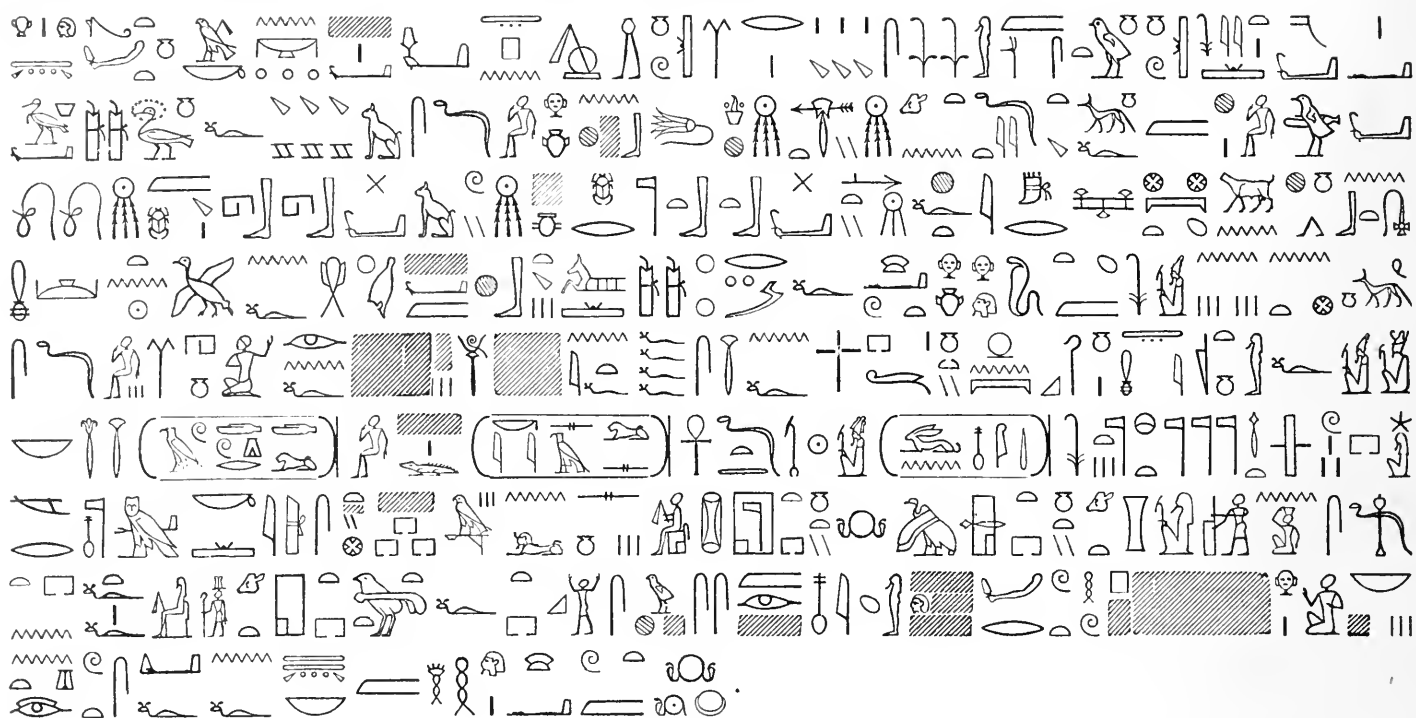
Seizième tableau. — Une femme porte des vases  et . Texte : 

Dix-septième tableau. — Une femme, debout, lève la main. Le texte placé devant elle définit son action : . Elle porte  sur la tête. Texte : 

Le tableau supérieur était déjà connu. Nous ne le reproduisons pas.

Le texte gravé au-dessous est ainsi conçu : 

Aile droite (nord). — Ligne horizontale au-dessus du registre supérieur de la procession des offrandes : 



PROCESSION DES OFFRANDES. — Registre supérieur. *Premier tableau.* — Le roi, coiffé du pschent, présente à les présents dont ses bras sont chargés.

Osiris lui répond :

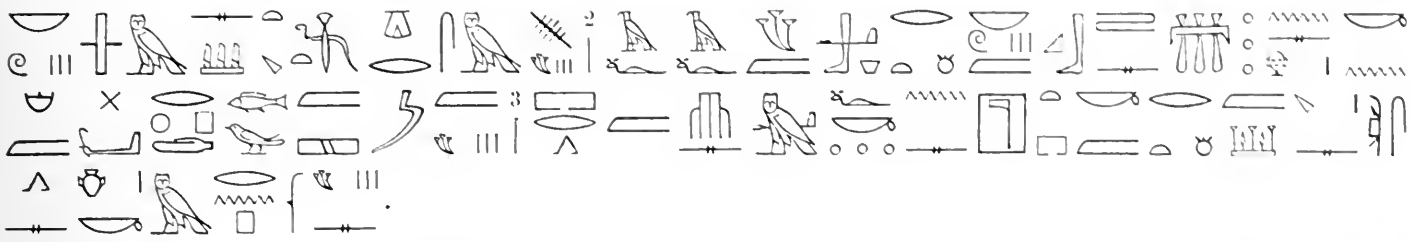
On lit derrière les cartouches royaux :

Deux lignes verticales sont tracées derrière Osiris :

Derrière le roi :


Second tableau. — Un Nil, debout, apporte . Il est couronné . Texte :

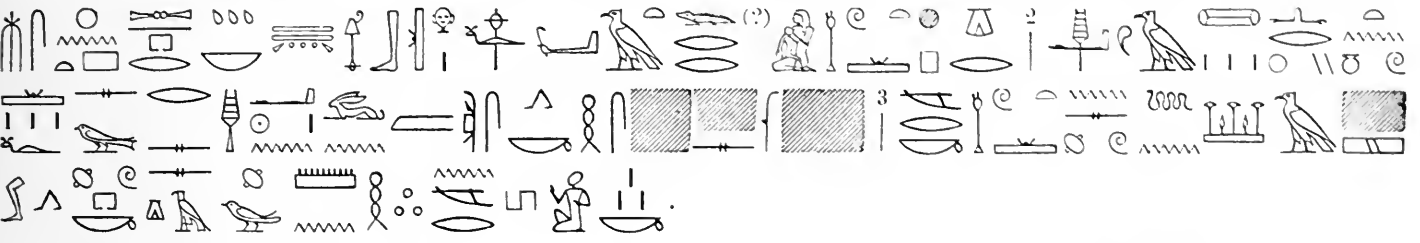
Troisième tableau. — La déesse , agenouillée sur un massif à coupe carrée, porte des présents sur ses deux bras.



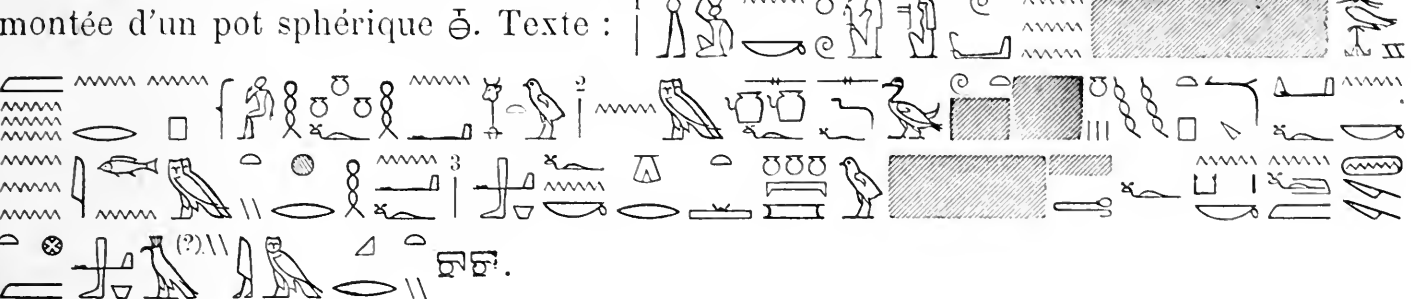
Quatrième tableau. — Un homme agenouillé, portant des pains. Texte : | 




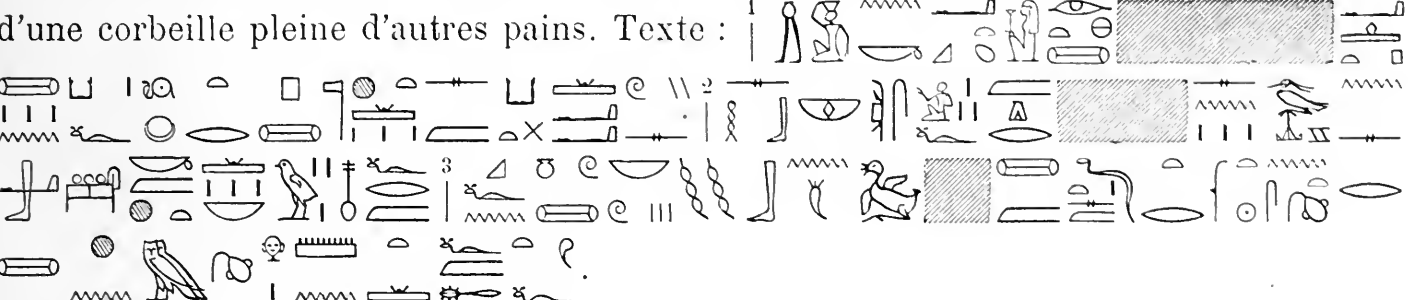
Cinquième tableau. — Une femme agenouillée porte des épis. Texte : | 



Sixième tableau. — Un homme agenouillé porte trois vases . Sa tête est surmontée d'un pot sphérique . Texte : | 






Septième tableau. — Une femme agenouillée porte des pains. Sa tête est surchargée d'une corbeille pleine d'autres pains. Texte : | 




Huitième tableau. — Une femme agenouillée porte un vase , deux , trois .



Neuvième tableau. — Un homme agenouillé porte un , un , deux .

deux  sur ses bras et un  sur la tête. Texte : ¹ 

Dixième tableau. — Une femme agenouillée porte deux , deux , deux ,


un  sur ses bras et un  sur la tête. Texte : ¹ 

Onzième tableau. — Un homme porte quatre bouquetins aux pieds attachés.


La tête est surmontée du . Texte : ¹ 


Douzième tableau. — Une femme agenouillée porte cinq oiseaux qui battent des ailes.

Une corbeille en contenant trois autres est placée sur sa tête. Enfin, une tête de canard décore son front. Texte : ¹ 

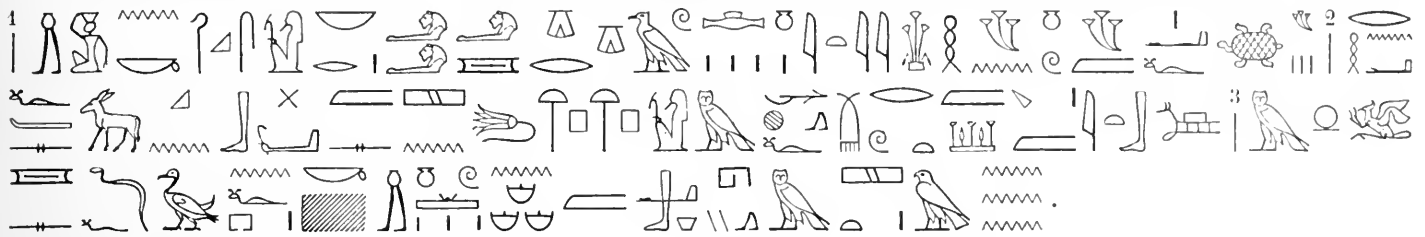
Treizième tableau. — Un homme agenouillé porte des pains  et . Texte :

¹ 

Quatorzième tableau. — Un homme agenouillé porte des étoffes. Texte : ¹ 



Quinzième tableau. — Un homme agenouillé porte des fleurs de marais. Texte :



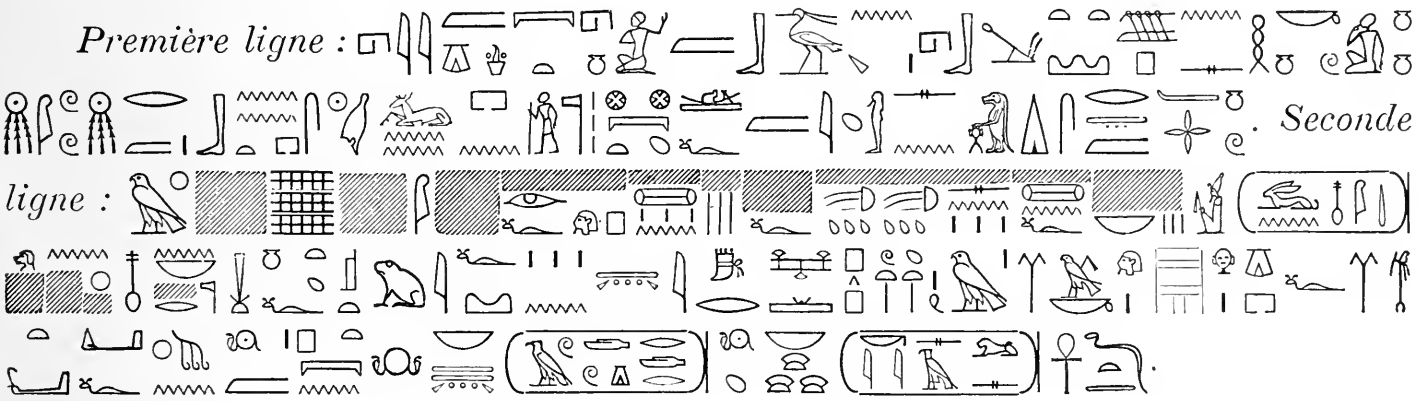
Seizième tableau. — Une femme agenouillée porte quatre vases, cinq sur ses bras et un sur la tête. Texte :



Dix-septième tableau. — Une déesse debout, levant la main. La tête est surmontée du . Texte :

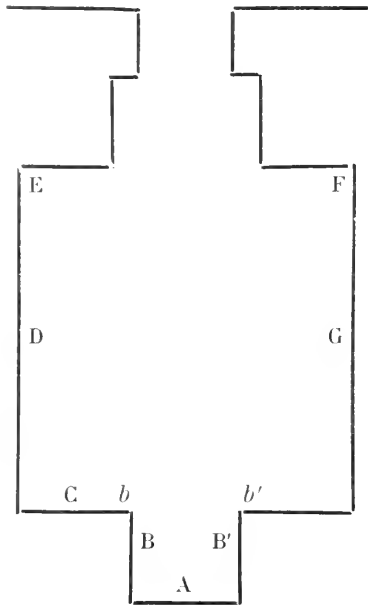


Au-dessus de la corniche de cette frise, étaient deux grands tableaux aux personnages de taille héroïque. Il n'en reste plus rien, sinon deux lignes de texte gravées au-dessous de chaque.



SANCTUAIRE

- A. Apet allant vers la droite. La partie supérieure de ce bas-relief est brisée.
- B. Osiris debout, allant vers la droite. Texte : Une petite table d'offrandes est placée devant le dieu.



La paroi B' a été enlevée.

b. Trois lignes verticales dont il ne reste que la partie inférieure :



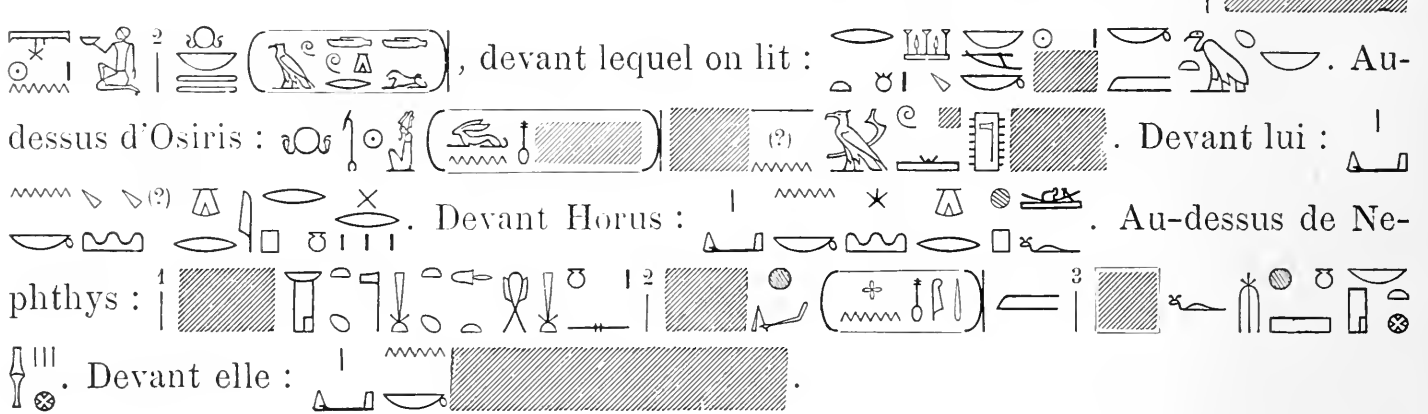
Sous la niche du sanctuaire, était gravée une inscription de quatre ou cinq lignes horizontales. Elles sont en mauvais état.

b' est tout à fait brisé.

C. *Bas-relief*. César Auguste devant Khonsou à tête d'épervier, portant



D. *Bas-relief*. Osiris, Horus et Nephthys reçoivent des offrandes de

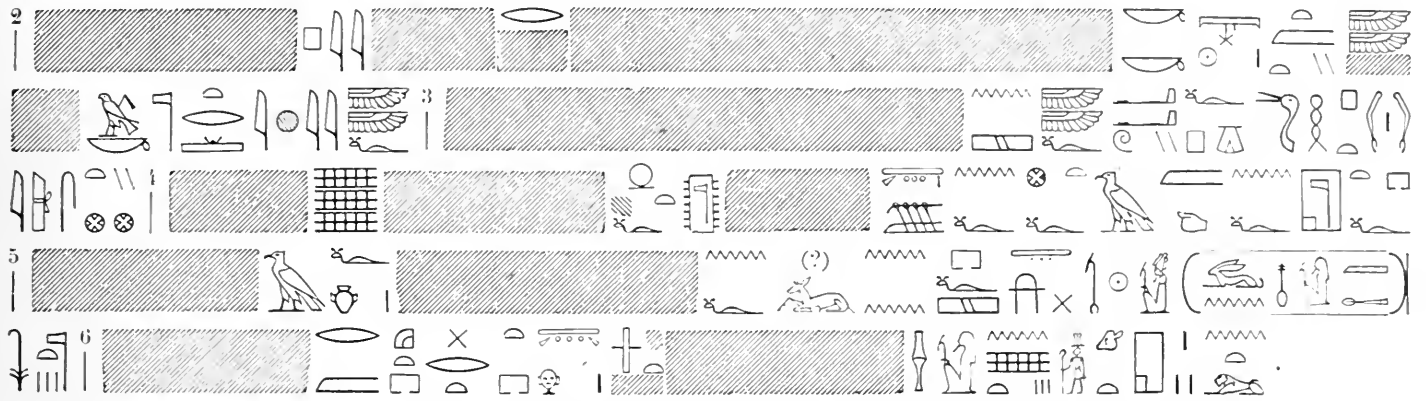


E. Deux femmes sont agenouillées, regardant vers D. On lit au-dessus de l'une :



La partie supérieure des parois C, D, E est couverte de 6 + 17 + 5 lignes verticales de texte fort lacuneux. Je crois que ces trois textes se suivent. C'est pourquoi je les publie à la suite l'un de l'autre :





La paroi D est en très mauvais état. Je n'en donne que les fragments utiles :



Paroi E :

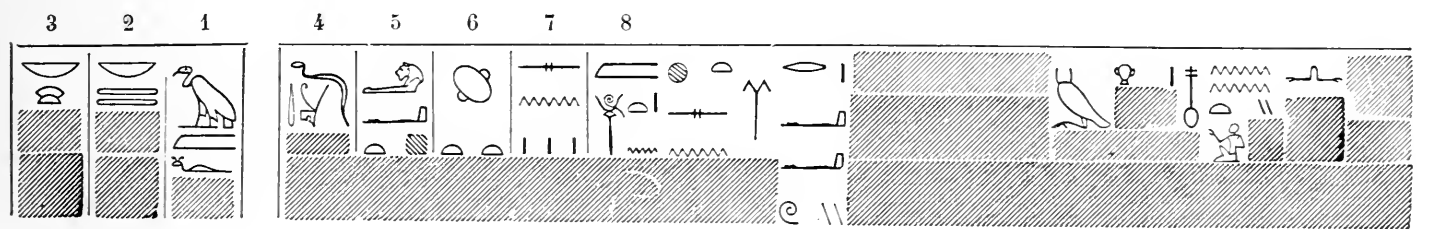


Les parois F et G sont aussi ruinées, et l'on ne peut rien en tirer.

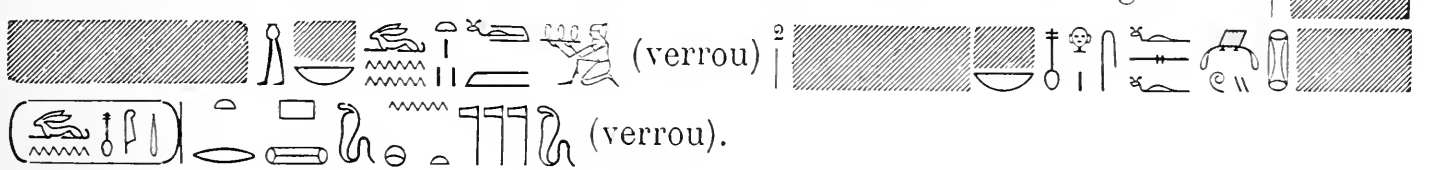
Une porte latérale du temple de Khonsou s'ouvrait devant celle d'Osiris.

La paroi nord, face sud, en était couverte d'inscriptions et de bas-reliefs se rapportant au temple d'Osiris. Malheureusement, le salpêtre a, là encore, rongé le mur, et il en subsiste fort peu de chose.

La partie supérieure était occupée par un bas-relief. A gauche, un roi versait une libation. Il ne reste du texte que le haut des lignes :

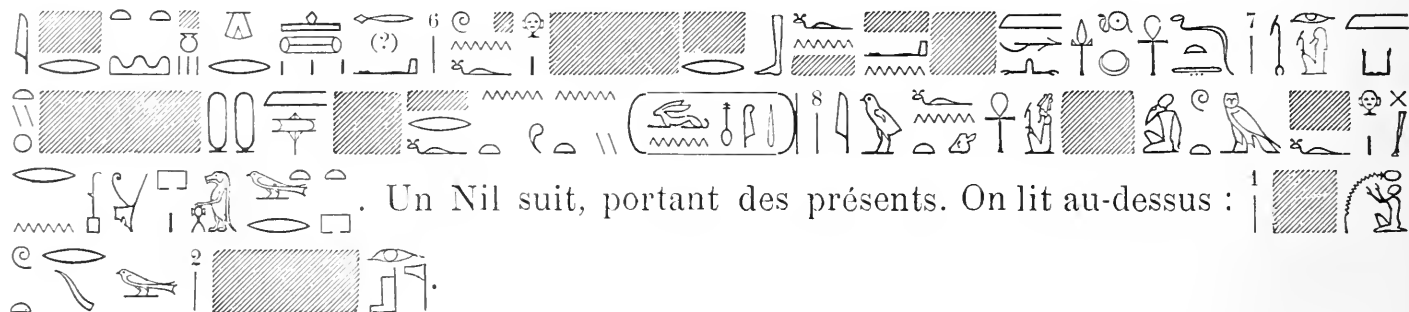


En dessous, deux lignes de texte, fort mutilées, vont de droite à gauche :



En dessus, se trouve une autre composition. A gauche, un roi, aux cartouches vides, est tourné vers le temple d'Osiris. Derrière lui, sont gravées huit lignes d'hiéroglyphes verticales :





A TRAVERS LA VOCALISATION ÉGYPTIENNE

PAR

G. MASPERO

§ XVIII. *Sur la vocalisation de certains des verbes égyptiens qui ont survécu dans le copte avec un qualitatif en н.* — J'ai essayé de montrer sommairement au paragraphe VIII, D, de ces recherches¹, que les verbes coptes qui possèdent un qualitatif en н dérivent de verbes égyptiens vocalisés en а. Je veux reprendre la question plus au long, et j'examinerai l'une après l'autre les trois classes, I^{re}, IV^e et V^e, entre lesquelles Stern a réparti ces verbes².

A. — Je commencerai l'examen par ceux de la IV^e classe, qui sont les moins nombreux et les moins malaisés à analyser. Stern y a rangé : 1^o des verbes d'une seule consonne vocalisés en аі, еі, і; 2^o des verbes de deux consonnes vocalisés en аі final; 3^o des verbes de deux consonnes en і : е final avec un е ou un о entre les deux consonnes³.

1^o J'écarte de la première catégorie *uei-ue*, *amare*, dont j'ai déjà parlé ailleurs. Il y reste six verbes dont, par une chance heureuse, nous possédons les prototypes hiéroglyphiques :

qai M., qei, qi T., *sumere, tollere*, qht T.,



oiei M. oie T., *longe esse*,

ohtot M. ohtot T.,



zei M. ze T., *cadere*,

zhot T.,



ei T. M. cei T., *satiari, satur esse*, chot M. cht T.,



yt T. M., *metiri*,

yht T.,



[xai-, sai-], si M. xi T., *capere*,
































shot M. xht T.,




1. Cf. *Recueil de Travaux*, 1897, t. XIX, p. 157.

2. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 181, § 357.

3. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 189, § 361.

Où la forme absolue du copte donne en vocalisation α , ϵ et l' e ou l' i qui résultent de la diphtongaison de $\alpha + i$ et de $\epsilon + i$, les hiéroglyphes écrivent un  seul ou suivi d'un , au moins à partir de l'époque des Ramessides : la présence de ces deux signes dans l'orthographe nous permet-elle de préjuger une prononciation αi - ϵi , identique à celle du copte? Je n'entends pas décider à ce propos si  et  pris en soi sont des voyelles ou des consonnes; la question serait oiseuse dans l'espèce. Pour résoudre les problèmes de la vocalisation égyptienne, tels que nous pouvons les poser en ce moment, il suffit, jusqu'à nouvel ordre, de constater si, aux places où nous voyons ces signes, les Égyptiens des époques plus récentes émettaient, en parlant, un α et un i . Ne considérant que , il est évident qu'au moment où la langue commença à être transcrite en lettres grecques, les gens qui étaient capables de déchiffrer les vieux textes prononçaient αi - ϵi et $\gamma a i$ - $\gamma e i$ - γi où ils apercevaient les groupes  et , ce qui met un son α - ϵ contre un signe . Si nous remontons à travers les siècles et que nous examinons les transcriptions cunéiformes des noms propres égyptiens ou cananéens dont nous possédons la forme hiéroglyphique, nous constatons de même que les Sémites écrivaient MAIA', GAZRI, ZIDOUNA, KHAZATOU, ce que les Égyptiens écrivaient  et  ,    ,           , mettant un syllabique en α ou la voyelle α où les hiéroglyphes donnent . Nous autorisant de ces exemples, nous pourrions, sans trop risquer de nous tromper, admettre que, dans les cas où le copte présente un α - ϵ contre un  hiéroglyphique, cet  répondait au son α - ϵ , puis au son α , c'est-à-dire qu'une orthographe , d'où dérive $\gamma a i$ - $\gamma e i$, représentait une prononciation ramesside et saite FAI-FEI³. Je reprends donc la liste déjà donnée plus haut, et j'y rétablis tous les intermédiaires entre la prononciation qui nous a été conservée dans le copte et celle que la présence de  nous permet dès à présent de proposer pour les groupes hiéroglyphiques :


$\gamma a i$ *M.* $\gamma e i$, γi *T.*

 *FA + ...

$\alpha u e i$ *M.* [*OUAI]- $\alpha u e$ *T.*

 *OUA + ...

$\gamma e i$ *M.* [*HAI]- γe *T.*

 *HA + ...

[*SAI]- $\epsilon e i$ *T.* ϵi *T. M.*

 *SA + ...







[*KHAi-SHAi, SHEi]- αi *T. M.*

 *KHA + ...













[*ZAI, $\alpha a i$ -, $\epsilon a i$ -, *ZEi] ϵi *M.* αi *T.*















 *ZA + ...



1. WINCKLER, *Die Thontafeln von Tell el-Amarna*, n° 218, l. 24, p. 340-341, n° 239, l. 33, p. 354-355, n° 259, l. 26, 29, p. 366-367.





































2. LIEBLEIN, *Dictionnaire des Noms propres*, t. II, n°s 2105, 2224. Beaucoup des noms en ,  ajoutent, à cette époque, un  final dont l'origine est obscure, et que la transcription cunéiforme nous prouve s'être prononcé α : , , etc. C'est, je crois, ce même α qui se retrouve dans les noms en  final, NIMMOURIYA, NAPKHOUROURIYA, etc.




3. J'aurai à reprendre plus tard la question de α - ϵ : pour le moment, j'admets, comme démontré que, presque partout dans les mots que j'étudie, l' ϵ est secondaire par rapport à l' α .


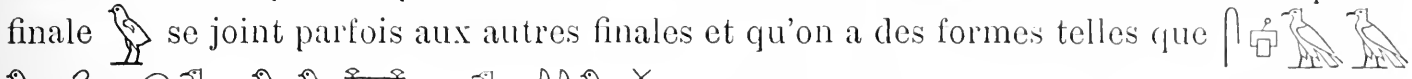
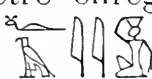
Ce dernier, qui n'avait pas conservé la vocalisation antique première à l'état libre, la montre en composition, 𓂏𓂏-𓂏𓂏- , dans 𓂏𓂏-𓂏𓂏 , *mercenarius*, par exemple, et dans 𓂏𓂏-𓂏𓂏 *M.*, *messor*. Si l'on se reporte à ce que j'ai déjà dit, dans ces études, de la diphtongue ai et indiqué brièvement de la diphtongue ei , on verra aisément comment les formes thébaines et memphitiques en -ai -e , supposent des prototypes en -ei, -ai . J'ai donc le droit de rétablir un i final derrière  dans la prononciation des groupes hiéroglyphiques correspondant, sous les Ramessides, aux mots coptes énumérés ci-dessus. Et de fait, sans rechercher d'abord l'origine de cet i , on constate que la plupart de ces mêmes verbes revêtent parfois, dans les textes du second Empire thébain, des variantes en 𓂏𓂏 final,     Δ ,   Δ ,    Δ ,   Δ . J'en conclus que, dès cette époque, une forme du verbe possédait la même finale en i qu'on trouve dans le copte, tantôt libre, tantôt assimilée, et qu'on prononçait alors :





  *FAi,	𓂏𓂏 <i>M.</i>	»	𓂏𓂏 <i>T.</i>	𓂏𓂏 <i>T.</i>
   Δ *OUAi,	»		𓂏𓂏 <i>T.</i>	𓂏𓂏 <i>M.</i>
 Δ *HAI,	»		𓂏𓂏 <i>T.</i>	𓂏𓂏 <i>M.</i>
   *SAi,	»		𓂏𓂏 <i>T.</i>	𓂏𓂏 <i>T. M.</i>
   *KHAi,	»		»	𓂏𓂏 <i>T. M.</i>
  Δ *ZAI,	𓂏𓂏- <i>M.</i>	𓂏𓂏- <i>T.</i>	»	𓂏𓂏 <i>M.</i>
			»	𓂏𓂏 <i>T.</i> ¹

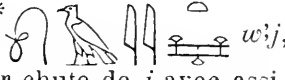

Mais cette finale en i n'est pas la seule dont les variantes d'orthographe trahissent l'existence pour cette catégorie de verbes, et on leur connaît à la plupart des formes terminées en un second  et en  :

 	»	 
   Δ	   Δ	   Δ
 Δ	»	  Δ
  	  	  
  	  Δ	  Δ
  Δ	»	  Δ

1. C'est faute d'avoir tenu compte des orthographe hiéroglyphiques de l'époque antérieure que Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 99, § 221) a pu écrire la remarque suivante : « Der Inf. [de 𓂏𓂏 , *mesurer*] lautet äg. h̄yt , später h̄yt ; 𓂏𓂏 geht also an ein h̄iyet zurück (wie *m̄iset gebildet). Der Stat. konst. ist aus *h̄ēy- (vergl. 𓂏𓂏-) zu 𓂏𓂏- kontrahiert. Der St. pronom. lautete wohl *h̄ēyef (wie 𓂏𓂏𓂏 , § 216) und ist zu 𓂏𓂏𓂏 zusammen gezogen. Die Entstehung des Part. ist dunkel. — Dem S. 𓂏𓂏 , *tragen*, entspricht im B. ein nicht zu erklärendes 𓂏𓂏 . » Steindorff sépare d'ailleurs, en deux groupes, le groupe unique de Stern, à tort, je crois, puisque tous les verbes cités ont un prototype égyptien de même forme. Sethe (*Das Verbum*, t. II, p. 29-30, § 68) a rétabli l'unité du groupe, mais il n'a pas plus que Steindorff tenu compte des orthographe   , etc., pour déterminer la vocalisation des mots anciens et la dérivation des mots coptes.






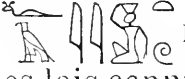

Même, si l'on pousse plus loin la recherche des variantes, on constatera que la finale  se joint parfois aux autres finales et qu'on a des formes telles que  ; toutefois comme ces formes ont presque toujours une force de pluriel, il n'est pas utile de les étudier pour le moment, et je ne les cite que pour montrer que des flexions peuvent se joindre aux terminaisons thématiques du verbe et être enregistrées par l'orthographe. Nous pourrions rencontrer des formes telles que  + x, ou en copte $\varphi\alpha\iota + x$, et cette observation trouve son application immédiate dès que nous passons à l'examen des qualificatifs $\varphi\eta\tau$, $\sigma\eta\tau$, etc. D'après ce que j'ai dit ailleurs des phénomènes de diphtongaison de $\Lambda + \text{I}$, l'η du copte résulte fort souvent d'une forme plus ancienne qui contenait $\Lambda + \text{I}$ libres d'abord, diphtongués ensuite et résolus sur É-È. Or, ici, l'orthographe ancienne nous montre pour tous ces verbes une vocalisation antérieure en $\Lambda + \text{I}$, qui tantôt s'est conservée intacte dans le copte $\varphi\alpha\iota$, tantôt a subi l'altération d'Α en É, $\varphi\epsilon\iota$, $\sigma\epsilon\iota$, $\text{ce}\iota$, souvent, enfin, s'est résolue -αΙ sur -ε, $\sigma\epsilon$, $\varrho\epsilon$, -εΙ sur -ι, $\varphi\iota$, $\text{ce}\iota$, $\psi\iota$, $\sigma\iota$, $\chi\iota$ '. L'uniformité de traitement, qui a prévalu dans les qualificatifs de ces verbes si curieusement différenciés en copte, prouve que la flexion en -σϣ, -ϣ, les a saisis à un moment où ils étaient tous à un même stage de leur développement, celui où la vocalisation du prototype égyptien contenait encore les deux sons isolés $\Lambda + \text{I}$ ou leur diphtongaison ΛI : $\varphi\eta\tau$, $\sigma\eta\tau$ - $\sigma\eta\tau$, $\varrho\eta\tau$, $\sigma\eta\tau$ - $\sigma\eta\tau$, $\psi\eta\tau$, $\sigma\eta\tau$ - $\chi\eta\tau$, sont l'aboutissant des formes antérieures, *F.ĒOU-FĀĪOU-FAĪOU, OUĒOU-OUĀĪOU-OUAĪOU, HĒOU-HĀĪOU-HAĪOU, SĒOU-SĀĪOU-SAĪOU, KHĒOU-KHĀĪOU-KHAĪOU, ZĒOU-ZĀĪOU-ZAĪOU. Mais à quelle flexion antique cet -σϣ, -ϣ du copte correspond-il ?



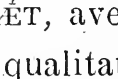
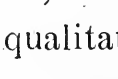

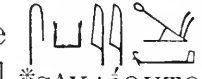
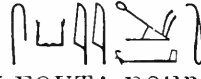

L'égyptien ancien nous offre deux terminaisons qui peuvent avoir donné naissance à cet -σϣ, -ϣ du copte, la terminaison  et la terminaison . la première vocalisée ou, la seconde vocalisée -OUTOU à l'origine, soit que le premier ou de OUTOU appartint à la flexion même, soit qu'il appartint au thème du verbe que -OUTOU fléchissait. La première forme, très fréquente aux époques anciennes de la langue, devient de plus en plus rare à mesure qu'on se rapproche de l'époque copte², la seconde suit la marche inverse, et elle est communément employée à l'époque des Ramessides. La plupart des grammairiens qui se sont occupés de rapprocher l'égyptien du copte ont penché pour dériver la flexion -σϣ, -ϣ, du  ancien, et l'on conçoit fort que, l'ou final de -OUTOU étant tombé, le τ se soit amui là comme au féminin et n'ait plus laissé subsister que le premier ou :  *HAIOUTOU sera devenu successivement HĀĪOUT-HĒOUT-HĒOU³.

1. Pour Sethe (*Verbum*, t. II, p. 284, § 651), $\sigma\epsilon\epsilon$ - $\sigma\epsilon\epsilon$, $\varrho\epsilon$ - $\varrho\epsilon$ viennent de  $w\dot{j}$,  $h\dot{j}$, qui dérivent de * $w\check{e}j$ - $j\check{e}t$, * $h\check{e}j$ - $j\check{e}t$, soit par chute de j et de $\dot{}$, soit par chute de j avec assimilation de $\dot{}$ à j - (* $w\check{e}j$ - $j\check{e}t$) qui, par amuissement de la terminaison féminine, deviendraient * $w\check{e}\check{c}$ -* $h\check{e}\check{c}$. Tandis que la voyelle \check{e} se serait conservée comme r en bohairique, elle serait tombée en sahidique selon la règle : $h\check{e}$ pour * $h\check{e}\check{c}$.

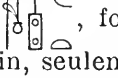
2. On en trouvera des listes dressées avec grand soin, et qui me dispensent de citations, dans le bel ouvrage de Sethe, *Das Verbum*, t. II, p. 192 sqq., § 457 sqq.

3. C'est l'opinion à laquelle s'étaient ralliés E. de Rougé, *Chrestomathie égyptienne*, t. III, p. 100-101, Stern, *Koptische Grammatik*, p. 175, § 350, et d'abord Erman, *Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 35-36. L'opinion, d'après laquelle la flexion - $\eta\sigma\tau$ du copte n'aurait rien de commun avec la flexion antique, a été, en dernier lieu, défendue par Sethe (*Verbum*, t. II, p. 84, § 192) avec des raisons qui ne m'ont pas convaincu, loin de là.


C'est l'opinion vers laquelle j'inclinerai pour le moment, sans pourtant laisser de reconnaître que la dérivation des formes en  ou seul est fort possible, surtout si l'on admettait que beaucoup des formes en  ou de l'époque ramesside proviennent elles-mêmes de formes antérieures en  -  -OUTOU dont un ou et le T s'étaient déjà amuis. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, ce qui me paraît ressortir des faits relevés, c'est que le schème de vocalisation des verbes de cette catégorie comportait les deux combinaisons suivantes : A, pour l'actif,  FAI, soit X+A+i, OUAi, HAI, etc., lesquels, par les lois connues de la diphtongaison, se résolvent en XĀI + XĒ ou XĒI + XI ; B, pour le passif ou pour le qualitatif,  FAI + OUTOU ou  FAI-OU, soit XAI + OUTOU et XAI + OU, lesquels, par les lois connues de la diphtongaison, se résolvent en XĀI + OU, XĒ + OU, XHOY.

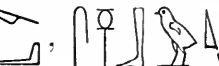

2° L'examen des verbes de la deuxième catégorie renforce l'impression produite par celui des verbes de la première. Ils sont, d'après Stern, au nombre de trois, dont les prototypes ont été conservés également en hiéroglyphes, mais dont un seul a un qualitatif connu en copte, *сѣдѣ M. сѣдѣ T., scribere, сѣноуѣ, сѣноуѣ*. L'habitude que les scribes avaient d'écrire ce verbe idéographiquement par le signe  ne nous permet guère d'avoir beaucoup de variantes nous donnant la vocalisation complète du verbe égyptien ; toutefois la forme substantive , dont on rencontre quelques exemples, nous montre ce qu'aurait été l'orthographe de la prononciation *SAKHAÏ-SKHAÏ, que le copte *сѣдѣ, сѣдѣ* nous garantit avoir existé pour le verbe à l'époque antérieure¹. *сѣдѣ* se réduit à *сѣе M.*, selon les règles de la diphtongaison exposées ailleurs, pour l'état construit ; à *сѣнтѣ M. сѣетѣ T.*, de  *SAKHAÏTI, SKHAÏTI-SKHAÏT-SKĀT, avec les pronoms ; à *сѣноуѣ*, de  SKHAIOUTOU-SKHAÏOUT-SKHAÏOUT-SKHĀOUT, au qualitatif² : toutes formes qui ont leur parallèle, avec un jeu d'accent différent, dans *сѣдѣ, сѣдѣ, сѣдѣ T.*, de  *SĀKHAOU-SAKHOU-SAKHE-SAKH. Les autres verbes cités par Stern, *сѣдѣ M. сѣдѣ T., arare³, сѣдѣ M., volare*, n'ont pas encore de qualitatif signalé en copte : néanmoins, leurs formes constatées, *сѣнтѣ M. сѣдѣ T. M. B.*, nous montrent encore la combinaison -дѣ de leur radical se résolvant sur н, ce qui nous ramène, pour *сѣдѣ-сѣдѣ*, à une vocalisation antérieure  *SAKAÏ-SKAÏ,  *SAKAÏTI-SKAÏTI-SKAÏTI-SKAÏT-сѣнтѣ,  *SAKAÏOUTOU-SKAÏOUT-SKĀOUT ; pour *сѣдѣ*, à une vocalisation anté-

1. Au cours de cette étude, j'admettrai comme démontrée la légitimité dans la langue ramesside des formes verbales en ai, l'existence de ces formes étant reconnue par tous les grammairiens et par l'école de Berlin elle-même (ERMAN, *Spuren eines alten Subjunctives*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 29, n. 1, et SETHE, *Verbum*, t. II, p. 119 sqq., § 265).


2. Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 94, § 208) classe les formes thébaines et les formes memphitiques de ce verbe sous deux rubriques différentes, et dérive *сѣноуѣ* de *сѣе* ; Sethe (*Das Verbum*, t. II, p. 41, § 101) a adopté sans discussion l'opinion de Steindorff. C'est pour eux une question de principe, les formes en -дѣ leur paraissant toutes plus ou moins anormales, mais, en réalité, ce n'est là qu'une question de chronologie linguistique. , formé sur SKHAI-сѣдѣ, se prononçait SKHAIOUT très probablement à l'époque du second Empire thébain, seulement on peut se demander laquelle des deux formes, l'active ou la passive, s'est résolue sur Ē-E la première. Si SKHAÏ est devenu *сѣе* avant que SKHAIOUT se soit altéré, on peut dire à la rigueur que *сѣноуѣ* s'est formé sur *сѣе* : toutefois la prédominance en copte de la forme non résolue *сѣдѣ-сѣдѣ* semble bien prouver que l'altération de SKHAIOUT en *сѣноуѣ* s'est produite indépendamment de *сѣе*, et, par suite, qu'il n'y a pas eu formation de *сѣноуѣ* sur *сѣе*.

3. Sethe a traité de ce verbe et de *сѣдѣ-сѣдѣ* (*Verbum*, t. II, § 630, p. 275), dont la vocalisation en а lui paraît singulière.

rieure *HARAI , d'où $\text{ḫ}a\lambda\eta\tau$, *volucris*, découle par résolution de la diphtongue HAR[L]AÍTI-HALÁIT-HAL.ÉT. Ici encore, l'application des principes indiqués plus haut dans l'étude de la combinaison A+I nous permet de ramener les formes qualitatives en -HOṬ-HOṬṬ et les formes absolues en -AI, à une vocalisation antérieure en AÍ de l'égyptien ancien : nous obtenons les schémas *XAÍ-XAI pour l'absolu; *XAÍOUTOU-XAÍOUT-XHOṬṬ pour le qualitatif.

3° La troisième catégorie de Stern ne contient qu'un seul verbe dont le qualitatif présente un -H- à la terminaison, $\text{c}e\eta\tau$ M. $\text{c}e\eta\epsilon$ T., *castrare*, $\text{c}e\eta\eta\text{no}\tau$ M. $\text{c}e\eta\eta\text{no}\tau$ T., qui a pour l'état construit $\text{co}\tau\eta\epsilon$ M. $\text{c}e\eta\epsilon$ T., et pour l'état pronominal $\text{co}\tau\eta\eta\tau$ M. $\text{c}e\eta\eta\tau$ T.¹. Ici encore, les formes pronominales et qualitatives nous ramènent à un prototype *SOUBAÍTI-SEBBAÍTI, *SABAÍOUTOU-SEBAÍOUT-SEBBAÍOUT, qui suppose une forme *SOUBAÍ-SEBBAÍ, de ,  SÂBOU, analogue à $\text{ḫ}a\tau$, $\text{c}ḫa\tau$ - $\text{c}ka\tau$, $\text{c}ḫa\tau$ - $\text{c}ḫa\tau$, $\text{ḫ}a\lambdaa\tau$. C'est encore une vocalisation antérieure du même genre qu'indiquent les formes construites $\text{co}\tau\eta\epsilon$ M. $\text{c}e\eta\epsilon$ T., *SOUBAÍ-SEBBAÍ-SABBAÍ, par résolution naturelle de AÍ sur æ - e . Reste l'absolu $\text{c}e\eta\tau$ M. $\text{c}e\eta\epsilon$ T. Or, $\text{c}e\eta\epsilon$ suppose, lui aussi, un *SABBAÍ-SEBBAÍ antérieur, comme $\text{o}\tau\epsilon$ et $\text{ḫ}e$ supposent un *OUAÍ et un *HAÍ; quant à $\text{c}e\eta\tau$, la comparaison avec les doublets $\text{ḫ}a\tau$ à côté de $\text{ḫ}e\tau$, $\text{c}a\tau$ à côté de $\text{c}e\tau$, nous montre qu'il provient d'une variante *SEBEÍ dérivée de *SABAÍ-SEBAÍ, et où l'E diphtongué avec l'I, *SEBEÎ, s'est résolu sur i, $\text{c}e\eta\tau$. Ici, par un raisonnement inverse à celui que j'ai employé précédemment, j'ai déduit la vocalisation en -AÍ pour la forme absolue des vocalisations en -E des autres formes $\text{co}\tau\eta\epsilon$ - $\text{c}e\eta\epsilon$, $\text{co}\tau\eta\eta\tau$ - $\text{c}e\eta\eta\tau$, $\text{c}e\eta\eta\text{no}\tau$ - $\text{c}e\eta\eta\text{no}\tau$, et je crois que cette méthode est légitimée entièrement par les faits discutés au cours de cette étude. Au début, j'ai montré par quelques exemples que les vocalisations en -AÍ de l'ancien égyptien exigent au qualitatif copte des vocalisations en -Ê-, -HṬ-HOṬ-HOṬṬ; j'induis maintenant des qualitatifs coptes vocalisés en -Ê-, -HṬ-HOṬ-HOṬṬ, la présence d'une vocalisation en -AÍ dans l'égyptien d'époque antérieure.






B. — La cinquième classe de Stern est bien plus nombreuse, et elle contient des verbes de forme assez différente. Ils ont tous ce même caractère d'avoir un o final à l'état absolu et à l'état pronominal, un e final à l'état construit, et la flexion -HOṬṬ, -HṬ, au qualitatif; les uns constituent des racines indépendantes, les autres des causatifs en τ - initial². Je veux examiner ces deux catégories de verbes l'une après l'autre.

1° La première catégorie comprend des monosyllabes composés d'une consonne ou de deux consonnes suivies de la voyelle -o, puis des dissyllabes terminés en o et qui montrent un e ou un a à la première syllabe entre les deux consonnes de la racine. Le seul fait qu'ils ont un qualitatif en -HOṬṬ, -HṬ, nous pousse à leur chercher, comme aux verbes de la classe précédente, une voyelle radicale en  A; ce thème radical en A se serait obscurci en o à la forme absolue, selon une loi dont j'ai apporté déjà des exemples incontestables au cours de ces études. Par malheur, tel de ces verbes n'a pas d'équivalent hiéroglyphique certain, et tel autre s'est dégradé si fort en passant de l'hiéroglyphe au

1. Je reviendrai ailleurs sur le phénomène de duplication du B; je rappellerai ici, pour mémoire, que Sethe l'explique « par une assimilation partielle de w au B », *sëbbet de *sëwbët (*Verbum*, t. II, p. 283, § 651).

2. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 190, § 362.

copte, que la vocalisation ancienne n'en est plus guère reconnaissable. Je vais donc les passer en revue dans l'ordre où Stern les a énumérés, sans prétendre le plus souvent émettre autre chose qu'une hypothèse sur leur origine et sur leur dérivation.

Ϣο M. ϣο, ϣω T., *plantare, serere*, fait à l'état construit Ϣε-ϣε-, à l'état pronominal Ϣο-ϣο-, au qualitatif ϢHOYT-ϣHOYT. Il n'a pas d'équivalent certain en égyptien, mais la présence de mots tels que  ZAOU, *les grains*,  ZAOUi, *le mâle (seminator)*, semble prouver l'existence d'un verbe  *ZAOU, avec une forme en i  *ZAI. C'est, en tout cas, vers un prototype de ce genre que toutes les formes du copte nous ramènent. Si l'on applique à ce mot les principes de résolution des diphtongues que j'ai dégagés précédemment, *ZAI s'est diphtongué ZAĪ et résolu d'une part en -ε à l'état construit *Z.E-ϣε-Ϣε, d'autre part en -H au qualitatif, par suite de l'adjonction de la finale  -OUTOU-OUT *Z.EOUT-ϣHOYT-ϢHOYT; il a obscurci son A en o', entre l'époque ramesside et l'époque grecque, et sa diphtongue -OI s'est résolue en o, *ZOI-ZOĪ-ϣω-ϣο-Ϣο. C'est la marche régulière que j'ai indiquée à plusieurs reprises².

Κτο T. Κτα B., *convertere, cingere*, fait à l'état construit κτε-, à l'état pronominal κτο-, au qualitatif κTHOYT-κTHY. L'école de Berlin³ considère ce mot comme étant une forme apocopée d'un causatif en τ- initial, *TKTO qui aurait disparu du thébain et qui ne subsisterait plus qu'en memphitique τAKTO, *circumdare*. Le τ serait tombé pour un motif d'euphonie, *TEKTO, *TKTO, étant impossible à prononcer, mais la preuve de son existence serait fournie par le sens actif ou réfléchi que la forme κτο aurait conservé. Je vois à cette hypothèse plusieurs objections. En ce qui concerne l'euphonie, je crois que la difficulté même de prononcer un groupe comme *TKTO aurait fait garder en thébain la voyelle que le memphitique τAKTO nous démontre avoir existé entre T et K : TEKTO, même avec un Ě très légèrement émis, n'est pas plus difficile à prononcer que TKHO, *refrigerare*⁴, ou τKHΟ, TEKBO et TEHNO, que le thébain n'a pas rejetés. Au reste, je dois dire que la chute de la dentale τ à l'attaque me paraît inadmissible dans l'égyptien comme ailleurs, et que tous les exemples qu'on a cru en découvrir⁵ ne sont pas légitimes : c'est là toutefois un point que je ne puis aborder en passant. Quant à la question de sens du mot, elle ne me paraît pas avoir été envisagée sous son véritable jour. Le passage de l'intransitif au transitif se fait, dans bien des langues, en donnant

1. Pour ne pas allonger cet article outre mesure, je ne rechercherai pas encore si ces formes en o proviennent d'un infinitif masculin ou féminin, et si l'obscurcissement de l'A en o qu'elles comportent s'est produit directement ou par diphtongaison de l'A radical avec la finale ou. Ϣο-ϣο peut résulter en effet soit de *ZAOUÍTI, forme infinitive féminine qui a perdu son T, *ZAOUÍ, puis diphtongué A+OU, et obtenu un o à la résolution *ZAOUÍ-ZOI, enfin résolu OI en o, Ϣο-ϣο; il peut aussi résulter de *ZAI, obscurci directement en *ZOI, comme $\mathfrak{A}\mathfrak{A}\mathfrak{T}\mathfrak{A}\mathfrak{I}$ de $\mathfrak{A}\mathfrak{A}\mathfrak{T}\mathfrak{A}\mathfrak{I}$, puis résolu en o, Ϣο-ϣο. Comme, dans les deux cas, on arrive à un A premier, je diffère la recherche de ce point à une autre occasion.

2. J'omets le Ϣο M. ϣο T., *mittere, extendere*, cité par Stern en cet endroit (§ 362, 1 a), parce qu'il n'a pas encore de qualitatif en -HOYT qui nous soit connu.

3. ERMAN, *Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 30, sur qui s'est appuyé Steindorff, *Koptische Grammatik*, p. 107, § 235.

4. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 157, § 328.

5. ERMAN, *Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 30.

aux transitifs directement le sens factitif. Le vieux français disait *mourir, périr¹, tomber*, où nous disons *faire mourir, faire périr, faire tomber* : le français actuel emploie *descendre, monter, passer, sortir* et beaucoup d'autres, à côté de *faire descendre, faire monter, faire passer, faire sortir*. Pourquoi l'égyptien aurait-il eu besoin du factitif $\tau\alpha-$, $\tau\epsilon-$, $\tau-$, pour transformer ses intransitifs en transitifs, quand son lexique prouve qu'il possédait, comme le français, les formes simples à côté des autres $\tau\alpha\kappa\tau\omicron$ et $\kappa\tau\omicron$, $\tau\tau\omicron$ et $\tau\tau\omicron$ ². En fait, le copte a gardé, pour cette racine $\sqrt{KD-KT}$ deux séries de mots dont les uns, avec l'accent entre la première et la seconde radicales, dérivent de la forme simple $\sqrt{\text{KADOU-KAT}}$ B. $\kappa\omicron\tau$ T. M., masculine, ou $\sqrt{\text{KADAÍT-K\omega\tau\epsilon}}$ T. $\kappa\omega\tau$ M. B., féminine, tandis que les autres, avec l'accent tonique au delà de la seconde radicale $\kappa\tau\alpha$ - $\kappa\tau\omicron$ - $\kappa\tau\epsilon$, dérivent de la forme ancienne à seconde radicale redoublée, $\sqrt{\text{KÁDÁDOU-KÉDÁDOU}}$. Il y a là un fait que j'étudierai plus tard; pour le moment, je me bornerai à dire que, dans $\sqrt{\text{KADÁDOU}}$, comme dans $\sqrt{\text{MASZÁZOU}}$, les deux dentales ayant abouti à τ , $\sqrt{\text{KTAT}}$, $\sqrt{\text{MASTAT}}$, le dernier τ a été traité en τ du féminin et amui de manière à laisser nue la voyelle qui portait l'accent tonique $\kappa\tau\acute{\alpha}$, $\kappa\tau\acute{\omicron}$, $\kappa\tau\acute{\epsilon}$ et $\mu\epsilon\sigma\tau\omega\varsigma$, $\mu\epsilon\sigma\tau\epsilon$ - $\mu\omicron\sigma\tau\epsilon$ - $\mu\omicron\sigma\tau$ - $\mu\alpha\sigma\tau$. $\sqrt{\text{K+T+T}}$, atteint par la diphtongaison, a dû devenir $\sqrt{\text{KTAÍT-KTOÍT}}$, puis par amuïssement du $-T$ confondu avec le $-T$ du féminin $\sqrt{\text{KTAÍ-KTOÍ}}$, soit $\kappa\tau\epsilon$ - $\kappa\tau\omicron$: $\sqrt{\text{KTAI}}$ fléchi en τ - $\omicron\acute{\upsilon}\tau\omicron\upsilon$ a donné régulièrement $\kappa\tau\eta\omicron\tau\tau$ - $\kappa\tau\eta\tau$.

$\sqrt{\text{CTO}}$ T., *jacere, projicere*, fait à l'état construit $\sqrt{\text{CTE}}$ T., à l'état pronominal $\sqrt{\text{C\theta\omicron}}$ M. $\sqrt{\text{CTO}}$ T., au qualitatif $\sqrt{\text{CTH\tau}}$ T. $\sqrt{\text{CTH\tau\tau}}$. La racine de laquelle il dérive $\sqrt{\text{SZ-SD-ST}}$ a exactement la même histoire que la racine $\sqrt{\text{KD-KT}}$. Sa forme simple $\sqrt{\text{SATOU}}$ a donné en copte la série $\sqrt{\text{CAT}}$, $\sqrt{\text{CET}}$ M. et $\sqrt{\text{CAT}}$, $\sqrt{\text{CIT}}$ M.; la forme à seconde radicale redoublée $\sqrt{\text{SATÁTOU-SÉTÁT-STAT}}$, laissant tomber son τ final, a produit par $\sqrt{\text{STÁI-STÓI}}$, le $\sqrt{\text{CTE-CTO}}$, puis le $\sqrt{\text{CTH\tau-CTH\tau\tau}}$ du copte. Naturellement, cette forme $\sqrt{\text{CTO}}$ ne dérive pas plus de $\sqrt{\text{CTO}}$ ³ que $\sqrt{\text{CTO}}$ ne dérive de $\sqrt{\text{TKTO}}$ par chute de τ .





$\sqrt{\text{CTO}}$ M. $\sqrt{\text{CTO}}$ T., *reclinare, decumbere*, fait $\sqrt{\text{CTE}}$ M. $\sqrt{\text{CTE}}$ T. à l'état construit, $\sqrt{\text{CTO}}$ M. $\sqrt{\text{CTO}}$ T. à l'état pronominal, $\sqrt{\text{CTH\tau\tau}}$ M. $\sqrt{\text{CTH\tau}}$ T. au qualitatif. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si $\sqrt{\text{CTO}}$ vient d'un factitif en $\sqrt{\text{S}}$ ou en $\sqrt{\text{T}}$ ⁴, ou si l'initiale du thème antique a pris directement la valeur emphatique du $\sqrt{\text{S}}$ au contact de la dentale : factitif ou non, le verbe copte se rattache à la racine égyptienne $\sqrt{\text{SZR}}$, dont j'ai déjà parlé au cours de ces études, sans pousser au delà de la vocalisation $\sqrt{\text{SAZÓUROU}}$,




1. Ainsi, dans Joinville (302) : « il aimeroit miex que li Sarrazin les eussent tous *mors* et pris, » et dans Villehardouin (198) : « ne *perissons* la grant honor », pour ne citer que des exemples bien connus.


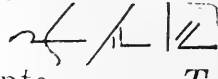
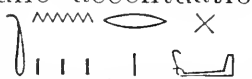
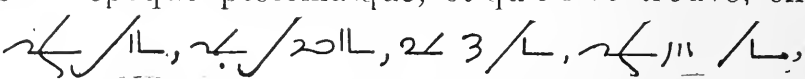


2. Tous les exemples qu'Erman apporte à côté de ceux-là pour appuyer son opinion, $\sqrt{\text{CTO}}$, $\sqrt{\text{CTE}}$, $\sqrt{\text{CTO}}$, $\sqrt{\text{CTE}}$ (Spuren eines alten Subjunctives im Koptischen, dans la Zeitschrift, 1884, p. 30), n'ont pas besoin de l'hypothèse qu'il met en avant pour expliquer leur passage au factitif : $\sqrt{\text{CTO}}$ peut prendre le sens factitif directement comme *coucher* en français, $\sqrt{\text{CTE}}$ comme *accoucher*. Jusqu'au XVII^e siècle, *apprendre* avait chez nous, comme $\sqrt{\text{CTO}}$ chez les Coptes, le sens transitif et le sens factitif, et Vaugelas, le grammairien timoré, parlait encore sans scrupule d'*oiseaux qu'ils ont appris à chanter toutes sortes de ramages*.

3. STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 107, § 234.

4. Sethe (*Verbum*, t. II, p. 95, § 215) dérive $\sqrt{\text{CTO}}$, $\sqrt{\text{CTE}}$, de $\sqrt{\text{tsto}}$, et remarque que le τ manque à la forme memphitique $\sqrt{\text{CTO}}$, $\sqrt{\text{CTE}}$.

SAZŌUR, qui résultait nécessairement de l'examen de la forme copte¹. L'orthographe antique est si constante qu'on ne peut pas en déduire la nature de la voyelle qui s'intercalait entre les deux consonnes du syllabique  ZR, au temps des Ramessides; toutefois, la présence d'un \mathfrak{H} au qualitatif me porte à croire que c'était un A. La vocalisation antérieure aurait donc été *SAZÁROU qui, par chute de R, serait devenu SAZÁOU. Celui-ci, à son tour, traité comme un thème en A , du genre de  *OUAOU, se serait développé en i, *SAZÁI, et aurait suivi dès lors dans son histoire la marche que j'ai déjà indiquée : de *SAZÁI serait venu par diphtongaison simple *SAZÁI-STÁI-STĒ- \mathfrak{U} TE-, par addition de \mathfrak{O}  -OUTOU, puis, par diphtongaison *SAZAÍOUTOU, SAZAÍOUT, STÁIOUT-STĒOUT- \mathfrak{U} TNOYT M. \mathfrak{X} THT T., enfin par obscurcissement d'A en o, puis par diphtongaison *SAZÓI-STÓI- \mathfrak{U} TO M. \mathfrak{X} TO T.




\mathfrak{X} FO M. \mathfrak{X} PO T., *gignere, generare*, fait \mathfrak{X} FE- M. \mathfrak{X} PE- T. à l'état construit, \mathfrak{X} FO M. \mathfrak{X} PO T. à l'état pronominal, \mathfrak{X} FTNOYT au qualitatif. On le dérive d'un causatif en s ou en t de  $\sqrt{\text{KHPR}}$, à raison, je crois. J'ai déjà traité de la vocalisation de , mais ici encore en arrêtant la recherche à la formule vocalique qui résultait directement des dérivés coptes les plus voisins; j'étais arrivé ainsi à la lecture *KHAOUPIROU-KHOUPÍROU. Mais les formes telles que \mathfrak{X} FO, \mathfrak{X} FE, \mathfrak{X} FTNOYT, n'ont pas été établies sur le thème antique plein, s[T]+KH+P+R; elles proviennent du thème mutilé déjà par la chute de R final, s[T]+KH+P, et, de même que dans les mots précédents, elles tendent toutes à montrer, comme voyelle finale, un A accompagné d'un I et non pas un o³ : \mathfrak{X} FE- \mathfrak{X} PE remonte naturellement à *s[T]KHPÁI-S^A[T^A]KHPÁI, \mathfrak{X} FTNOYT à *s[T]KHPĒOUT-S[T]KHPÁIOUT-S^A[T^A]KHPÁIOUT, \mathfrak{X} FO- \mathfrak{X} PO à *S^A[T^A]KHPÓI par obscurcissement de A en o. Nous appuyant sur cette observation, nous arrivons, pour la forme pleine  KHP+P+R, à une vocalisation *KHOPÁROU-KHAOUPIROU, d'où les autres dériveraient, par la diphtongaison en i de la syllabe tonique, *KHOUPÁIRI-KHOUPÁIRI-[Σ]αχπῆρις. Je n'insiste pas, comptant consacrer une étude spéciale à la vocalisation de cette racine importante.








J'omets \mathfrak{S} HO M. \mathfrak{S} HE-, \mathfrak{S} HNOYT, *submittere, subicere*, dont l'origine ne m'est pas claire, et je passe aux équivalents coptes de l'ancien égyptien,  T+N+R, \mathfrak{S} PO M. \mathfrak{X} PO, \mathfrak{S} HNOYT M. \mathfrak{X} HNOYT, \mathfrak{X} HHT(?), \mathfrak{X} RAET T., et son composé fréquent  TNR, puis, avec une accentuation différente, \mathfrak{X} OP T. \mathfrak{X} OP M. \mathfrak{X} OPPE T. Constatons d'abord que le  de l'époque ramesside avait perdu définitivement sa nasale à l'époque ptolémaïque, et qu'on le trouve, en démotique, écrit, selon ses emplois, , c'est-à-dire  A et  I que nous avons toujours rencontrés dans l'écriture, quand le jeu des variantes


1. *Recueil de Travaux*, 1894, t. XVI, p. 80-81, 87.

2. *Recueil de Travaux*, 1894, t. XVI, p. 84-85, 88.

3. *Sethe (Verbum, t. II, p. 95, § 215)* dérive \mathfrak{X} PO- \mathfrak{X} FO, de **tšpo*, pour un primitif **thēprō*. Une forme comme *thēprō* paraît impossible, lorsqu'on étudie la façon dont se comportent en copte ces mots en r final : si elle avait existé en égyptien, elle aurait conservé son p en copte, comme *πορε* à côté de *πορι* (*Recueil de Travaux*, 1894, t. XVI, p. 85-86, 88-89). La seule forme qui serait admissible serait **thēpōr* ou avec interversion **thēpō*.

nous a permis de pénétrer le secret des orthographes hiéroglyphiques. $\Sigma\rho\eta\sigma\tau$ - $\Sigma\rho\eta\gamma$ dérivera de  *ZARAÍOUT-ZRÁÍOUT-ZR.ÉOUT, par résolution en η de la diphtongue AI, $\Sigma\rho\alpha\epsilon\tau$ de  *ZARAÍTI-ZRAEITI-ZRAEIT et $\Sigma\rho\sigma$ - $\Sigma\rho\sigma$ de  *ZARAÍ par obscurcissement de l'A en O, *ZRÓI et par résolution sur O de la diphtongue OI; les composés en $\tau\alpha$ - ont procédé de même. Quant aux termes tels que $\Sigma\sigma\sigma$, $\Sigma\omega\omega\rho\epsilon$, $\Sigma\omega\rho\tau$, ils dérivent de la forme féminine ZARAÍT, probablement par diphtongaison en OU de la première syllabe, puis obscurcissement de l'A en O, $\Sigma\omega\rho\tau$ de *ZÁOUREÍ-ZÁOOURAÍT, $\Sigma\omega\omega\rho\epsilon$ - $\Sigma\sigma\sigma$ de *ZÓOURÁI-ZÁOOURAÍT. Il n'y a dans tout cela que l'application des règles que j'ai dégagées déjà au cours de ces recherches.

L'origine de $\Sigma\epsilon\eta\sigma$ M. $\Sigma\eta\sigma$, $\Sigma\eta\sigma$ T., *extinguere, extingui*, au qualitatif $\Sigma\epsilon\eta\eta\sigma\tau$ M., ne m'est pas claire, mais la présence de l'A dans le thébain nous montre que le thème antérieur était, là comme ailleurs, en  A développé en  AI pour le qualitatif $\Sigma\epsilon\eta\eta\sigma\tau$ et l'absolu $\Sigma\epsilon\eta\sigma$. En revanche, $\Sigma\epsilon\rho\sigma$, $\Sigma\epsilon\rho\omega$ T. $\Sigma\epsilon\rho\sigma$ M., *accendere, a conservé son prototype ancien*  ZARAOU, dans lequel  R avait, à l'origine, cette valeur RA, LA, qui lui est propre : $\Sigma\epsilon\rho\epsilon$ - $\Sigma\epsilon\rho\epsilon$ répond à  *ZARAÍ où AI s'est diphtongué, puis résolu sur ϵ , $\Sigma\epsilon\rho\eta\sigma\tau$ à ZARAÍOUT-ZER.EOUT, $\Sigma\epsilon\rho\sigma$ - $\Sigma\epsilon\rho\sigma$ à *ZARAÍ avec l'A obscurci en O, *ZERÓI et la résolution en O de la diphtongue OI. J'ai eu déjà occasion de rattacher $\Sigma\alpha\epsilon\sigma$, $\Sigma\alpha\epsilon\epsilon$, *docere*, à  *SABAÍ, et par suite $\Sigma\alpha\epsilon\eta\sigma$ à  *SABAÍOUTOU, SABAÍOU-SAB.ÉOU : je n'insisterai donc pas sur ce verbe, mais je passerai aussitôt à $\lambda\alpha\lambda\sigma$, $\Sigma\alpha\lambda\sigma$, $\Sigma\alpha\lambda\sigma$, aux formes desquels nos confrères berlinois prêtent une origine spéciale : elles ne seraient que secondaires, et elles proviendraient de l'état construit des infinitifs qui se terminent en ϵ , c'est-à-dire de ce que l'école appelle les infinitifs masculins à quatre lettres qui ont perdu leur quatrième consonne, et les infinitifs féminins de trois lettres dont la terminaison féminine s'est amuie. On les reconnaîtrait généralement à leur état construit, qui se termine en ω chez les thèmes masculins, en $-\eta\tau$ chez les thèmes féminins. On rencontrerait à plusieurs reprises, principalement en sahidique, à côté des formes plus récentes en $-\sigma$, les anciens états absolus de l'infinitif, comme aussi, à côté des qualitatifs récents en $-\eta\tau$, $-\eta\sigma\tau$, les formes anciennes qui se rattachent à la troisième personne masculin singulier du pseudo-participe. Ainsi le memphitique $\lambda\alpha\lambda\sigma$, *ungere, obducere*, à côté du thébain $\lambda\sigma\sigma\lambda\epsilon$, serait formé sur l'état construit $\lambda\alpha\lambda\epsilon$, et aurait à l'état pronominal $\lambda\alpha\lambda\omega\sigma$, $\lambda\alpha\lambda\eta\sigma\tau$ à l'état construit; il en serait de même pour $\Sigma\alpha\lambda\sigma$ M., *concredere, commendare*, à côté de $\Sigma\sigma\epsilon\eta\lambda\epsilon$ T. $\Sigma\omega\omega\lambda\sigma$ M., formé sur $\Sigma\alpha\lambda\epsilon$ - $\Sigma\alpha\lambda\epsilon$, état pronominal $\Sigma\alpha\lambda\omega$ - $\Sigma\alpha\lambda\omega$ -, qualitatif $\Sigma\alpha\lambda\omega\sigma$ ou $\Sigma\alpha\lambda\eta\tau$ - $\Sigma\alpha\lambda\eta\sigma\tau$, et ainsi de suite². On comprend qu'avec l'idée que nos confrères se font de la vocalisation égyptienne et de ses règles, ces doubles batteries de thèmes les aient pu gêner, et qu'ils aient eu recours à un pareil artifice pour se tirer d'embarras. Toutes ces formes, qui sont

1. Peut-être faudrait-il rattacher ce mot à la même racine que  *SABAÍ, *s'affaisser, tomber*, par image tirée de la flamme qui tombe et meurt. Ce n'est là qu'une hypothèse insuffisamment établie pour le moment.

2. SERHE, *Verbum*, t. II, p. 96-97, § 220; la même théorie se trouve déjà, sous une forme légèrement différente, dans STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 112, § 225.

en effet pénibles à expliquer si l'on transporte en égyptien, comme eux, la vocalisation en -o, -ω du copte, se déduisent aisément si l'on suppose que la langue antérieure au copte préférerait, en ces mêmes cas, la vocalisation en A. Le thème ancien de λαλο m'est encore inconnu, mais on peut le rétablir en $\overline{\text{R+R}}$, sur l'analogie de $\overline{\text{R+R}}$, c'est-à-dire, étant donné la valeur RA de R, avec une prononciation *RARA-LALA, RARAOU-LALAOU. C'est en effet à cette forme qu'on arrive si on applique aux dérivés coptes les lois que j'ai indiquées : λαλε nous ramène graduellement à *LALAÍ-RARAÍ, λαληοστ à *LALAÍOUT-RARAÍOUT, λαλο et λαλω à *LALOÍ-LALAÍ par obscurcissement d'A en o et par résolution en -o, -ω de la diphtongue -oi, -oi, tous faits étudiés précédemment comme ceux qui nous permettent de ramener λοολε à *RÁRAÍT-LÁLAÍT par *LAOULAI-LALAI. Il en est de même de χαλο et de ses doublets χωλι M. σοειλε T. et de παρω M., *incidere, contingere*. Καρο T., *avertere, amovere*, est dérivé par Sethe avec doute de $\overline{\text{S-AHA}}$. J'y vois un dérivé de $\overline{\text{SAHARAOU-SAHOUROU}}$, mais, sans insister actuellement sur ce point, il me semble que toutes les formes coptes tendent à montrer une vocalisation primitive en A au stage antérieur de la langue : καρε, une forme *SAHAÍ, καρηοστ-καρησ, une forme *SAHAÍOUT, καρο-καρω-καρωω, une forme *SAHÓI qui remonte à SAHAÍ, comme καρε. J'aurai occasion de revenir ailleurs sur $\overline{\text{CEHO-CEHNOCT}}$, avec lequel j'ai épuisé la liste de Stern.

2° Les verbes factitifs en τ initial du copte dérivent, comme on le sait depuis longtemps, du verbe $\overline{\text{A}}$ de l'ancienne langue, suivi d'un thème verbal terminé en o. Stern les divise en plusieurs catégories que j'analyserai l'une après l'autre.

a. La première contient les verbes à deux consonnes, dont la factitive, qui ne forment pourtant qu'une syllabe². Un seul d'entre eux possède un qualificatif : τσο T. M. τω M., *potum dare, potare*, qui fait à l'état construit τσε-, τσοz à l'état pronominal, τσητ au qualificatif. Le simple κατ-, ω, ce, vient de l'antique $\overline{\text{SAOURAOU}}$ qui, par chute de R final, est devenu *SAOUAOU-SAOU-κατ. Ce thème *SAOU, par analogie avec *FAOU, *OUAOU et tous les thèmes connus de même nature, s'est adjoint à l'époque antérieure au copte une terminaison en I, qui s'est résolue sur E, *SAÍ-SÁI-ce, tandis que la forme ω-co provenait soit de la résolution en o de la diphtongue ατ, κατ-ω-co, soit d'un obscurcissement de l'A en o et de la résolution en -o de la diphtongue -oi, *SAÍ-soí-soi-ω-co, soit peut-être des deux à la fois³, toutes formations qui peuvent s'appliquer au factitif τσο-τω-τσε : τσητ dérive régulièrement de *T+SAIOUT.

Avant de procéder outre, il convient d'examiner la préformante en τ. Elle se présente sous trois formes, nue et sans voyelle comme τ T. θ M. dans τ-co, τ-ακο, τ-οτχο, τ-ψιμο, θ-μαιο; accompagnée de la voyelle α, τα-θεο, τακτο; accompagnée de la voyelle ε ou du trait - qui en indique la présence, τεστο, τκτο, τεπο. Essayons donc d'abord de voir jusqu'à quel point ces diverses vocalisations nous permettent de retrouver la vocalisation antique. Si on les rapproche des vocalisations que le même

1. SETHE, *Verbum*, t. II, p. 276, § 632, 3.

2. SETHE, *Verbum*, t. II, p. 191, § 362, 2 a.

3. Ici, comme plus haut, je remets à une autre occasion d'examiner par quelle voie l'obscurcissement de l'A en o s'est produit.

thème, employé comme verbe indépendant, prend en copte, † *T. M. B.*, *dare*, τει *T. ται* *B. τοι* *M. το* *T.*, et avec les suffixes ται *T. M. B.*, τει *B. τει* *M.*, on en arrive bientôt à constater qu'à l'époque antérieure, $\Delta \square$ *D+IT se vocalisait *DAIT-TAIT, par chute du \square féminin *TAÍ. A l'état isolé, $\Delta \square$ *TAÍ devient naturellement le bashmourique ται par dédoublement de la voyelle, le bashmourique et le thébain τει par affaiblissement de A en E : le † commun aux trois dialectes est la résolution régulière de la diphtongue ει, et les formes en ο du memphitique τοι et du thébain το descendent de *TAÍ par l'obscurcissement usuel d'A en ο et la résolution en ο de la diphtongue οϊ. A l'état pronominal, le memphitique τει dérive également de *TAÍ, en vertu de la règle d'après laquelle l'ε thébain provenant d'un A peut correspondre devant ι un η memphitique. Enfin le ται- des trois dialectes n'est encore que *TAÍ, avec dédoublement de la voyelle comme au bashmourique ται, mais qui a perdu son ī selon une loi dont on trouve l'application dans d'autres cas : je me contenterai, pour le moment, de citer les formes telles que Hâthor, Athribis, Atarbêkhis, etc., αιζη, *ludus litterarius*, et autres où le terme $\square \square$ *HAIT, $\square \square$ *AIT, ayant perdu ou non son τ du féminin, se réduit, comme ται-, à HAT-, Â-, et perd également son i. Les traces de cette lecture première *TAÍ se retrouvent dans les orthographe en $\square \square$ ι de l'égyptien, $\Delta \square \square$, $\Delta \square \square$. Employé comme causatif, le verbe TAÍ perdit naturellement son ī, et se prononça τα, comme dans ταιτο, ταιτο; puis, comme la syllabe qu'il formait, ou ne portait d'ordinaire que l'accent secondaire du composé, ou devenait entièrement atone, l'A s'affaiblit en E, ταιτο, ταιτο, et l'E lui-même s'amuit jusqu'à disparaître complètement de l'orthographe¹.

b. Stern range dans sa seconde catégorie les impulsifs de deux lettres qui ont un α médial². Dans la plupart des verbes de cette catégorie, l'A du préfixe rencontrant un autre A à la racine verbale, ces deux A se sont fondus et $\Delta \square$ TAÍ s'est réduit au τ : ταιρο = τ+αιρο, pour ται+αιρο, ταιρο = τ+αιρο pour ται+αιρο, et ainsi de suite. Je prendrai ces verbes l'un à la suite de l'autre, comme j'ai déjà fait pour les précédents.

Ταιρο *T. ταιρα* *B.*, *perdere*, avec ταιρο- à l'état construit, et ταιρο *T. ταιροστ* au qualificatif, se rattache à l'antique , d'où dérive également en copte le substantif αιρο, αιρο, †, *perditio*. La présence de l'A contre dans ce mot ne permet pas de douter que le groupe hiéroglyphique se soit prononcé *AKAOU, par suite qu'il ne

1. Pour Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 106, § 234), qui suit la doctrine d'Erman (*Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 23-37), la vocalisation se présente sous un autre aspect. Le préfixe factitif $\Delta \square$ n'a gardé aucune des voyelles qui accompagnaient le verbe $\Delta \square$ TAÍ, et il s'est réduit à n'être qu'une consonne nue τ. Dans les factitifs formés avec des verbes de deux lettres, la première syllabe se compose de la première radicale, puis d'un ε adventice qui se prononce devant elle et que précède le préfixe τ : ainsi le subjonctif de αιρο *brûler*, se prononce ταιρο, c'est-à-dire *emho*, et par suite le causatif ταιρο. Si la première radicale est un ʒ ou un ʕ, l'ε adventice se transforme en α (d'après la règle que M. Steindorff a énoncée § 36 b, c, de sa Grammaire) : de ʒ, on a un subjonctif *αʒε (pour *εʒε) et par suite un causatif ταιρο. Tout le raisonnement s'appuie sur une série de propositions qui sont formulées soit dans la *Grammaire copte* de Steindorff, soit dans la *Grammaire égyptienne* d'Erman, mais dont la démonstration n'est faite nulle part. Je me réserve d'y revenir en examinant cette question du subjonctif, où il me paraît qu'Erman et ses élèves ont été égarés par des apparences illusoire. Sethe suit les idées de Steindorff en les modifiant quelque peu dans le détail (*Verbum*, t. II, p. 92 sqq.); ainsi pour lui l'α de ταιτο, ταιτο, ταιτο, ταιρο a remplacé la voyelle auxiliaire ε sans motifs visibles (p. 43, § 212).

2. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 192, § 362, 2 b.

faillie couper le causatif $\Delta \square \tau + \text{𓂏𓂏𓂏} \text{ARO}$. Cet *AQAOU, développé selon les règles indiquées, a donné *AQAI, AQOI, AQAIOUTOU, d'où sont dérivées les formes du copte $\tau\alpha\kappa\omicron$, $\tau\alpha\kappa\epsilon$, $\tau\alpha\kappa\eta\tau$, $\tau\alpha\kappa\eta\omicron\tau$.

$\tau\alpha\lambda\omicron$ T. M., *ascendere, imponere*, à l'état construit $\tau\alpha\lambda\epsilon$ -, $\tau\alpha\lambda\eta\omicron\tau$ et $\tau\alpha\lambda\eta\omicron\tau$ au qualitatif, dérive de l'ancien $\text{𓂏𓂏𓂏} \text{v} + \text{R[L]}$, qui s'est conservé en copte sous la forme infinitive $\alpha\lambda\epsilon$ T. $\alpha\lambda\eta\eta$ M., *ascendere*, et avec obscurcissement de l'A initial, $\omega\lambda$ M. $\omega\lambda$ T., *sumere*, de 𓂏𓂏𓂏 : le memphitique $\alpha\lambda\eta\eta$ répond, selon la règle indiquée plus haut, à un ancien ALAÍ-ARAÍ-ARAÍT , d'où descend *ALAI- $\alpha\lambda\epsilon$ '.

𓂏𓂏 et $\omega\lambda$ doivent être rapprochés de $\epsilon\lambda$ M., *sumere, tollere*, où la déformation phonétique s'est attaquée à la syllabe tonique. *ALAÍ-ALEÍ, diphtongué en i à la première, est devenu *AILAI-AILEI-AILI à l'exemple d'autres mots que j'ai étudiés ailleurs, soit par résolution des diphtongues ÆLE-ÆLI-ελ , par obscurcissement de l'A initial et par résolution des diphtongues *AILEI-OILEI- OÍLEÍ-ωλ , et, avec chute de l'i à la syllabe atone, $\omega\lambda$: la forme thébaine * $\text{oei}\lambda\epsilon$, $\text{oi}\lambda\epsilon$, ne se trouve plus, mais elle est indiquée par le causatif $\tau\text{oei}\lambda\epsilon$, $\tau\text{oi}\lambda\epsilon$, *evehi, surgere*. Pour ce verbe encore, la présence de l'A aux formes fondamentales du copte $\alpha\lambda\epsilon$ - $\alpha\lambda\eta\eta$ nous confirme dans l'idée que $\tau\alpha\lambda\omicron$ répond à $\tau + \alpha\lambda\omicron$, soit à un * T+ALAÍT , d'où sont sortis * $\text{TALAÍ-}\tau\alpha\lambda\epsilon$, $\text{TALOÍ-}\tau\alpha\lambda\omicron$, * $\text{TALAÍOUT-}\tau\alpha\lambda\eta\omicron\tau$.

$\tau\alpha\omicron$ T. M. $\tau\alpha\omicron$ T. B., *statuere, constituere*, à l'état construit $\tau\alpha\omicron\epsilon$, $\tau\alpha\omicron\omega$ - au nominal et $\tau\alpha\omicron\eta\omicron\tau$ M. $\tau\alpha\omicron\eta\tau$ S. au qualitatif. Le mot se rattache à 𓂏𓂏𓂏 , qui subsiste en copte sous la forme première en A dans le thébain $\alpha\omicron\epsilon$, *stare*, sous la forme obscurcie dans le memphitique $\omicron\omicron\tau$ et dans le thébain $\omega\omicron\epsilon$, $\omega\omicron\tau$. La même vocalisation en A pour le 𓂏𓂏 initial se retrouve dans 𓂏𓂏𓂏 ĀHĀÍT , en copte $\alpha\omicron$ M., *diversorium, hospitium* ($\text{ĀHĀÍ-ĀHĀÍ-}\alpha\omicron$), dans 𓂏𓂏 * ĀHĀ , en copte $\alpha\omicron\tau$ M. $\alpha\omicron\epsilon$ T. π , *vita tempus, vita stadium* (* $\text{ĀHĀÍ-ĀHĀÍ-}\alpha\omicron\epsilon$, * $\text{ĀHĀÍ-ĀHĀÍ-}\alpha\omicron\tau$)². Ici encore, le factitif $\tau\alpha\omicron$ répond à $\tau + \alpha\omicron$, et ses formes remontent, selon les règles indiquées ailleurs, $\tau\alpha\omicron\epsilon$ à * TĀHĀÍT-TĀHĀÍ-TĀHĒ , $\tau\alpha\omicron\eta\omicron\tau$ à * $\text{TĀHĀÍOUT-TĀHĀÍOUT-TĀHĒOUT}$, $\tau\alpha\omicron$ à * TĀHĀÍ-TĀHĀÍ ³.

Je laisse de côté, pour le moment, les autres verbes dont un au moins, $\tau\alpha\omicron$ M.

1. Sethe (*Verbum*, t. II, p. 93, § 211), dérive $\tau\alpha\lambda\omicron$ de $\omega\lambda$ T. $\omega\lambda$ M., tout en admettant que ce pourrait n'être qu'une forme secondaire bâtie sur l'état construit de l'infinitif $\tau\text{oei}\lambda\epsilon$ - $\tau\text{oi}\lambda\epsilon$ T. *evehi, surgere*.

2. Si, comme il est possible, $\alpha\omicron\alpha$, $\alpha\omicron\eta$ M. $\alpha\omicron\epsilon$ T. *utique, certe, profecto*, vient de 𓂏𓂏𓂏 , il y aurait là un nouveau exemple de la vocalisation en A pour la première syllabe des mots dérivés de la racine 𓂏𓂏𓂏 $\text{v} + \text{h} + \text{v}$. Les formes $\text{coo}\omicron\epsilon$, $\text{ca}\omicron$, etc., que Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 112, § 245) rattache à 𓂏𓂏𓂏 me paraissent venir d'une autre racine.

3. Ici encore Sethe, fidèle à son système, fait de l'A une formation seconde. « Les formes des verbes trilitères dont la première radicale était un 𓂏𓂏 , montrent entre le τ et la deuxième radicale un \tilde{a} qui est sorti de la voyelle auxiliaire ordinaire \tilde{e} sous l'influence de cet 𓂏𓂏 , qui précédait, mais qui est tombé en copte :... $\tau\alpha\omicron$, $\tau\alpha\omicron\epsilon$ -, $\tau\alpha\omicron\omega$, *dresser*, de $\omega\omicron\epsilon$: $\omicron\omicron\tau$ ég. 𓂏𓂏𓂏 h , *se tenir debout*, de * $\text{t}^{\tilde{a}}\text{h}^{\tilde{e}}\text{v}$ pour * $\text{t}^{\tilde{e}}\text{h}^{\tilde{e}}\text{v}$ » (*Verbum*, t. II, p. 94, § 214). Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 40, § 201) et Stern avant lui (*Koptische Grammatik*, p. 192, § 362, 2 b) dérivèrent également le causatif $\tau\alpha\omicron$ des formes obscurcies $\omega\omicron\epsilon$ — $\omicron\omicron\tau$; Peyron, plus prudent, hésitait entre les formes en α et les formes en \omicron , $\tau\alpha\omicron$ a τ et $\alpha\omicron\epsilon$, vel $\omicron\omicron\tau$ (*Dict.*, p. 258).




ταειο *T.*, *honorare*¹, ne me paraît pas appartenir de façon certaine à la catégorie des factitifs, et dont les autres τααιο, ταουο, ταυο, n'ont pas encore de qualitatifs connus. Pour ce dernier au moins, la vocalisation en -AI est prouvée par le copte même, αιαι *T. M.* αιαι *B.*, *multiplicari, multus esse*, et par suite la dérivation certaine d'un thème antérieur vocalisé en A, pour les formes factitives ταυο, ταυε, comme pour les formes simples obscurcies ου, ωυ *T. M.*, ou non αι *B.*

c. La troisième catégorie de Stern contient les causatifs de deux lettres qui ont un ου médial, en d'autres termes ceux qui joignent leur préformante τ directement sans voyelle à un thème copte en ου initial. Je néglige, pour le moment, ceux qui n'ont pas de qualitatifs, ce qui réduit à deux les verbes de cette catégorie, τουέο et τουσο.







Τουέο *M.* τρέεα *B.* τέέο *T.* τέέο *T. B.* τεέα *B.* τεέέο, τεέέα *B.*, *purificare, mundare, mundus esse*, fait à l'état construit τουέε *M.* τέέε *T.* au qualitatif τουέουτ *M.* τεέουτ *B.* τέέουτ *T.* τεέντ *B.* Le simple avait un ou prononcé pour répondre à et un a pour répondre au dans la langue immédiatement antérieure, comme le prouvent les équivalents coptes ουάέ *M.* ουάά *T.* en A pur, à côté des dérivés en E du bashmourique ουεέ et en A obscurci du thébain ουον. La présence d'un A derrière le B, au moins dans le factitif, se déduit des variantes du qualitatif τουέουτ-τεέουτ, τεέντ-τέέουτ, où l'η copte, ainsi qu'il résulte des études précédentes, doit répondre à un AÍ ancien, *TOUBAÍOUT-TEBAÍOU, ce qui donnerait pour τουέε-τέέε, *TOUBAÍ-TEBBAÍ, et pour τουέο-τέέο, TOUBOÍ-TEBBOÍ, remontant également à *TOUBAÍ-TEBBAÍ. La seconde syllabe BAÍ-BOÍ-BEOUT portant l'accent, la vocalisation de la syllabe initiale de *OUÁBAÍ diffère naturellement en composition de ce qu'elle était au simple. L'OUÁ initial s'est diphtongué, puis résolu en OU-E, [τ]ουέο, [τ]εέο. D'autre part, l'A du verbe *TAIT-TAÍ-TA..., se heurtant à l'OU de *OUBAÍ, s'est diphtongué avec lui, TAOUBAÍ, TAOUBOÍ-TAOUBO-TOUBO en memphitique; en thébain et en bashmourique, la déformation phonétique est allée plus loin et l'OU s'est affaibli en E, τέέο *T. B.* τεέα *B.*, puis, comme dans nos langues, la brièveté de la voyelle a produit dans l'orthographe le redoublement de la consonne suivante, τεέέο-τέέέα *T.* τρέέα-τεέα *B.*²



1. Brugsch et tous les égyptologues de notre temps le rattachaient à * DUAOU. Stern au contraire le rattache à * (Koptische Grammatik, p. 192, § 362, 2 b), et son opinion est partagée par toute la nouvelle école de Berlin (STEINDORFF, Koptische Grammatik, p. 80* avec renvois aux p. 106, 111, §§ 234, 243; SETHE, Verbum, t. II, p. 95-96, § 218). D'après Sethe, d'une vocalisation première *t'äjjö, dériveraient d'abord *t'äjjö, puis *t'äjjö - t'äjö - t'äiö, après que le ' eut disparu à une époque inconnue. Si vraiment ταο-ταειο vient de , comme la syllabe aboutit toute entière à -o, il faudra admettre que la partie initiale ταϊ- correspond à , c'est-à-dire que le factitif a gardé par exception, au contact d'un groupe entièrement vocalique, sa vocalisation pleine ταϊ. et que ταο = ταϊ , à moins qu'on ne préfère croire que le i médial ne soit un jon développé mécaniquement par l'hiatus de a contre o : ταjo, comme chez nous dans les prononciations populaires Léon, théiâtre, déiesse, agréiable pour Léon, théâtre, déesse, agréable. L'ε de ταειο serait cet ε qui se développe en thébain assez souvent à l'hiatus, υραι-υραι *T.*, υειν *T.* υειν *B.* υειν *M.*, σεειν *T.* -σειν *M.*, etc.

2. L'école de Berlin considère les choses différemment. Elle admet que, le ayant disparu dans tous les dialectes, le s'est assimilé au en thébain, si bien qu'on a eu tēbbö; il se serait fondu dans le memphitique avec la voyelle auxiliaire ē qui le précède, si bien qu'on aurait eu tubö, l'un et l'autre pour *tēwbö

ΤΟΥΣΟ *T. M.* ΤΟΥΣΑ *B.*, *liberare, sanare*, ΤΟΥΣΕ à l'état construit, ΤΟΥΣΗΟΥΤ *M.* ΤΟΥΣΗΟΥ *T.* au qualitatif, se rattache à la racine *ΟΥΣΑΐ T. M.* *ΟΥΣΕΙ B.*, *sanari, salvari*, qui dérive de l'antique , ainsi que *ΟΥΟΧ T. M.*, *sanus esse*. Ici, comme partout, les jeux d'accents produits par l'addition des suffixes ont amené les variétés du copte : à la forme simple en  ou final, qui a l'accent sur la première syllabe, correspond la vocalisation *ΟΥΟΧ*, dont l'o est un obscurcissement de l'A radical, *ΟΥΑΖΑΟΥ-ΟΥΑΖΑ-ΟΥΑΖ-ΟΥΟΖ, mais à la forme fléchie en *ι*, qui a l'accent derrière la consonne *χ*, correspond la vocalisation simple *ΟΥ* à la première syllabe devenue atone¹. *ΟΥΣΑΐ*, joint au causatif  *ΤΑΐ-ΤΑ, a donné *ΤΑ-ΟΥΖΑΐ, et avec diphtongaison, puis résolution sur *ou* à la première syllabe, *ΤΑΟΥΖΑΐ-ΤΟΥΖΑΐ, d'où se déduisent, par résolution sur *ε*, *η* de la diphtongue *αι*, *ΤΟΥΖΑΐ-ΤΟΥΣΕ, *ΤΟΥΖΑΐΟΥΤ-ΤΟΥΣΗΟΥΤ-ΤΟΥΣΗΟΥ, par obscurcissement d'A en *o* et par résolution sur *o* de la diphtongue *οι*, *ΤΟΥΖΟΐ-ΤΟΥΣΟ².

d. Des verbes que Stern range dans sa quatrième catégorie, ceux de trois lettres qui ont ou n'ont pas la voyelle auxiliaire *ε* à la première syllabe, je ne retiendrai que ceux qui ont un qualitatif usité, *τεμμο*, *τεστο*, *ΤΡΙΟ : *τεππο*, *terere*, peut aussi bien venir d'un thème ancien à *τ* radical qu'être un factitif en *τ*.

Τεμμο, *ταμμο M.* *τῆμο*, *τῆμω*, *τῆο T.*, *nutrire, alere*, a *τῆμε*, *τῆε* à l'état construit, *τῆμητ* au qualitatif, et se rattache à la racine  *ν+M*, *α τ* et *ουωε*, *manducandum dare*³. Le procès de dérivation a été le même pour ce verbe que pour *τῆῆο*, *τῆῆε* et les autres causatifs dont le thème verbal commençait en , *ν*, précédé d'un  ou vocalisé en *ou*⁴. , *manger*, avait un *â* obscurci plus tard en *o* à la première partie, *ΟΥÂMOU-ΟΥÔMOU, *ουαε-*, *ουωε* : l'A de *ΟΥÂ-ΟΥÔ* s'est diphtongué, réduit en *α-ο*, et cet *ο*, devenu atone dans [T]OUM..., s'est affaibli en *ε*, *τεμ...*, *τῆ...* D'autre part, les formes comme *τεμε*, *τεμητ*, nous ramènent aux formes en *αι* de l'époque ramesside, *ΤΑΟΥΜΑΐ-ΤΟΥΜΑΐ-ΤΟΜΑΐ-ΤΕΜΑΐ-τεμε-τῆμε*, *ΤΕΜΑΐΟΥΤ-τῆμητ*, avec redoublement facultatif de *ε*, la voyelle brève atone ayant développé le doublement de la consonne suivante⁵. La variante *ταμμο* doit provenir d'une assimilation de l'A de *ΤΑ* avec l'A de  prononcé *ΑΜΟΥ* à la forme simple sans  ou prothétique.

(STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 108, § 236, SETHE, *Verbum*, p. 93, § 210). Les formes *τῆῆε* : *τῆῆι*, *τῆῆε*, que Sethe cite à l'appui, ont passé, je crois, par les mêmes phénomènes que *τῆῆο-τῆῆε*. Le prototype  *CA + AB...* s'est prononcé *SA-OUB...* au moment où beaucoup des *A* correspondant à  se sont obscurcis en *ο-ου*. *SAOUB...*, devenu atone, s'est diphtongué, et la diphtongue résolue sur *SOUB...*, puis *SOUB...* s'est affaibli directement en *σᾶB* (voir p. 177) : ici encore la brièveté de la voyelle a produit le redoublement de la consonne dans l'orthographe.






1. Il va de soi que, me bornant ici à rechercher l'état immédiatement antérieur de la langue, je ne m'inquiéterai pas pour le moment de savoir si la forme en *ΟΥ* simple n'a pas précédé dans tous les cas la forme en *ΟΥΑ-ΟΥΟ*.


2. Ici encore l'école de Berlin a recours à son *ε* auxiliaire du subjonctif, et dérive *ΤΟΥΣΟ* de **tēwdō*, sans faire entrer en ligne de compte les formes de vocalisation en *αι* (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 108, § 236; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 93, § 210).










3. PEYRON, *Lexicon Linguae Copticae*, p. 243.

4. Voir plus haut, p. 177, 185, du présent volume.




5. L'école de Berlin explique ici encore le redoublement de *ε* par l'assimilation du *w* à l'*m* qui suit, **tēm̄mō* (et secondairement **tēm̄ō*) de **tēm̄mō* (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 107, § 234; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 93, § 210).


J'ai eu l'occasion de parler plus haut de $\sigma\tau\omicron$ et de ses formes simples¹ : ce que j'ai dit d'elles s'applique naturellement au factitif thébain $\tau\epsilon\sigma\tau\omicron$ et à son qualificatif $\tau\epsilon\sigma\tau\eta\tau$. La forme le mieux conservée de celui-ci se rencontre en memphitique, $\tau\alpha\sigma\sigma\text{-}\tau\alpha\sigma\epsilon\text{-}\tau\alpha\sigma\eta\sigma\tau$: le thébain dérive, comme celle-ci, de * $\tau\alpha\sigma\tau\alpha\acute{\iota}$, par affaiblissement direct de α en ϵ à la syllabe atone. Le dernier verbe que Stern cite de cette catégorie, * $\tau\epsilon\tau\iota\omicron$, $\theta\epsilon\tau$ T., *cadere facere*, à l'état absolu $\tau\epsilon\tau\epsilon$, $\theta\epsilon\epsilon$, au qualificatif $\theta\eta\tau$, vient de $\tau\epsilon\tau$, $\tau\epsilon$ T., *cadere*, dont il a été question plus haut. Il se présente sous deux formes, dont la première juxtapose au τ le simple $\tau\epsilon\tau$, $\tau\epsilon\tau\text{-}\theta\epsilon\tau$, tandis que la seconde intercale entre son $\text{-}\sigma$, son $\text{-}\epsilon$, son $\text{-}\eta\tau$ final, un τ dont on ne voit pas bien l'origine tout d'abord. Je la trouve dans les variantes du verbe antique qui nous donnent deux  à côté l'un de l'autre,   Δ * $\eta\alpha\alpha\omicron$: le phénomène est fréquent dès les débuts du second Empire thébain, et il s'est maintenu en copte dans les formes telles que $\tau\alpha\alpha\text{-}$ à côté de $\tau\alpha\text{-}$, $\kappa\alpha\alpha\text{c}$ T., *ossa*, à côté de $\kappa\alpha\text{c}$, $\sigma\tau\alpha\alpha\acute{\epsilon}$ T., *sanctus*, à côté de $\sigma\tau\alpha\acute{\epsilon}$, et ainsi de suite. *  Δ τ + $\eta\alpha\alpha\acute{\iota}$ a affaibli son premier α en ϵ , * $\eta\epsilon\alpha\acute{\iota}$, puis traité la finale $\alpha\acute{\iota}$ selon le mode que j'ai indiqué déjà, * $\eta\epsilon\alpha\acute{\iota}$ - $\eta\epsilon\epsilon$, * $\eta\epsilon\acute{\omicron}$ - $\eta\epsilon\omicron$, * $\eta\epsilon\alpha\acute{\iota}\omicron\text{-}\eta\epsilon\epsilon\omicron$, et l' ϵ premier s'est changé à l'hiatus en ι , * $\eta\epsilon\epsilon\text{-}\tau\epsilon$, * $\eta\epsilon\omicron\text{-}\tau\iota\omicron$, * $\eta\epsilon\epsilon\omicron\text{-}\tau\eta\tau$, comme, dans le latin populaire, *vinĭa*, *palĭce*, *redĭo*, pour *vinĕa*, *palĕce*, *redĕo*².

Les catégories *e-f* de Stern se composent de causatifs trilitères ayant une voyelle α , les premiers derrière la préformante τ , les seconds après la première radicale. Parmi les premiers, quatre seulement ont un qualificatif, $\tau\alpha\kappa\tau\omicron$ M., $\theta\alpha\mu\iota\omicron$ M. $\tau\alpha\mu\iota\omicron$ T., $\tau\alpha\sigma\sigma\omicron$ M., $\tau\alpha\tau\tau\omicron$ M. T., mais l'un d'eux, $\tau\alpha\mu\iota\omicron\text{-}\theta\alpha\mu\iota\omicron$, n'a pas encore d'équivalent hiéroglyphique certain, et peut ne pas être un factitif³; les trois autres ont pour simple $\kappa\tau\omicron$, $\sigma\tau\omicron$, $\tau\tau\omicron$, et, par suite, l' α qu'ils renferment est l' α inhérent au factitif  * $\tau\alpha\acute{\iota}$ - $\tau\alpha\acute{\iota}$ - τ . J'ai déjà expliqué plus haut leur dérivation⁴, et je passe sans insister aux verbes qui ont un α après la première radicale : leur α est celui du thème hiéroglyphique antérieur, ainsi que nous le verrons en analysant chacun d'eux.

$\theta\alpha\mu\iota\omicron$ M. $\tau\alpha\mu\iota\omicron$ T., *justificare*, *justificari*, fait à l'état construit $\theta\mu\mu\epsilon$ M. $\tau\mu\mu\epsilon$ T., au qualificatif $\theta\mu\mu\eta\sigma\tau$ M. $\tau\mu\mu\eta\tau$ T. Il a pour doublet la série $\theta\mu\mu\alpha\acute{\iota}$ M. $\tau\mu\mu\alpha\acute{\iota}$ T., *justificare*. Il dérive de   μ + ν et de la préformante  * $\tau\alpha\acute{\iota}$ - $\tau\alpha\acute{\iota}$ - τ . L'ancien égyptien    μ , si l'on en décompose les éléments, se prononçait  $\mu\alpha$,  ν ,  ι . La voyelle qui accompagnait ν est tombée d'ordinaire en copte, après la disparition du ν , et l'on a eu, au lieu de * $\mu\alpha\nu$ (?) ι , *justificari* * $\mu\alpha\nu$ (?) $\iota\tau$, *veritas*, *justificatio*, * $\mu\alpha\nu$ (?) ι , *justus*, *verus*, * $\tau\mu\alpha\nu$ (?) ι , *justificare*, $\mu\mu\alpha\acute{\iota}$ M., *justificari*, $\mu\mu\alpha\acute{\iota}$ M. θ , *justificatio*, $\mu\mu\eta$ M. B. θ , $\mu\mu\epsilon$ T. τ , *veritas*, $\mu\mu\eta$ M. $\mu\mu\epsilon$ T., *verus*, $\tau\mu\mu\alpha\acute{\iota}$ T. $\theta\mu\mu\alpha\acute{\iota}$ M., *justificare* : pour que la fusion de

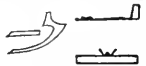











1. Voir plus haut, p. 179, du présent volume.
















2. Pour l'école de Berlin la racine *h3i*, *tomber*, a donné au subjonctif **hio* par l'intermédiaire de **he3io*, **he3io*, **hyo* (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 111, § 243); la seconde radicale  ; de   Δ s'est assimilée à la troisième radicale *j* qui la suit immédiatement, et de **th3j3o* se sont formés **th3jj3o*, **thy3o*, et avec vocalisation du *j*, *thi3o* (SETHE, *Verbum*, t. II, p. 95, § 217).



3. D'après l'école de Berlin $\tau\alpha\mu\iota\omicron\text{-}\theta\alpha\mu\iota\omicron$ viendrait d'une racine trilitère en  initial 'mj (SETHE, *Verbum*, t. II, p. 94, § 214); rien n'est moins certain jusqu'à présent.







4. Voir ce qui est dit à ce sujet, p. 182-183 du présent volume.


5. Voir ce qui est dit à ce sujet, p. 178 du présent volume.


A+? ait pu se faire en A, il a fallu que la voyelle accompagnant *v* dans la langue antérieure ait été elle-même un A, et qu'on ait prononcé  *MAVAĪ, *juste*,  *MAVAĪT, *justice*, et ainsi de suite. La présence de cette combinaison -AIT derrière *v* explique les finales en -o, -ε, -ноу, -нѣ du verbe : *TMAVAĪT devient, selon les lois indiquées plus haut, *TMAVAĪ-TMA+ε, puis *TMAVOI-TMA+o, et *TMAVAĪOUT-TMA+ноут, mais quelle est l'origine de l'ι-ε intercalaire? Si l'on veut bien se reporter à un des points traités dans ces études il y a quelques années, on trouvera aisément réponse à cette question. J'ai montré en effet qu'à une époque antérieure aux temps saïtes, nombre de mots portant un A à la tonique avaient introduit un i dans cette syllabe même. C'est cet i épenthétique qu'on rencontre dans notre verbe :  est à *TMAVAĪ, ce que  est à , et l'ε de la forme thébaine  s'est développé à l'hiatus, comme cela arrive fréquemment¹. La série complète des transformations a donc été celle-ci :  *TMAVAĪ-TMAVAĪ-TMAV.E, avec obscurcissement en o du second A, *TMAVOI-TMAVO, et avec addition de la finale -OUT, *TMAVAĪOUT-TMAV.EOUT, a donné, lors de l'introduction de l'i épenthétique, les formes *TMAIV.E-TMAEIV.E, *TMAIVO-TMAEIVO, *TMAIV.EOUT-TMAEIV.EOUT, qui sont devenues, quand le *v* a disparu de la langue, , , , . Il y a là, je crois, quelques indices à relever pour la chronologie linguistique : les formes en i épenthétique n'ont pu se développer qu'avant la disparition du *v*, tandis que les formes en A simple, telles que , sont postérieures à la disparition de la même lettre.

 *M.*, *docere*, a  à l'état construit,  *M.* et  au qualitatif : il dérive du verbe  et de  $\sqrt{S+B}$. J'ai déjà eu occasion d'étudier à plusieurs reprises les dérivés de cette racine : ici,  et  remontent à *SABAĪT, l'un par *SABAĪ-SABŌI-SABŌI, l'autre par *SABAĪ-SABAĪ-SAB.E, et  nous ramène à *SABAĪOUT-SABAĪOUT-SAB.EOUT. En ce qui concerne  *T.*, *ornare*, à l'état construit , au qualitatif , puis  *T.*, *condemnare*, à l'état construit , au qualitatif , leurs origines hiéroglyphiques ne sont pas connues, mais, quelle que soit la racine à laquelle ces verbes se rattachent, elle avait, au temps des Ramessides, la terminaison -AĪ, -AĪOUT, qui se réduit à -ĀI-Ē, ŌI-O, ĀĪOUT-ĒOUT².

Enfin, la catégorie *g* de Stern embrasse des causatifs quadrilitères qui ont un ε après la première radicale, et auxquels on joint le mot  *M.*  *T.*, *humiliare*, *humiliari*. Le tout ne fait jusqu'à présent que trois verbes possédant un qualitatif en -ноут, -нѣ.

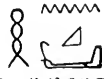

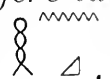
 *M.*  *T.* fait à l'état construit  *M.*  *T.*, et au qualitatif  : Peyron le déduisait de τ et de , *dare dolorem*³, avec métathèse de *g*, et cette étymologie a cours encore parmi les savants⁴. Je crois que le terme copte


1. Voir plus haut, p. 185, note 1, l'indication de ce phénomène à propos de .







2. L'école de Berlin fait de ces trois verbes des formes secondaires bâties, par analogie, sur les verbes dont le factitif se rattache au temps  (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 111, § 244; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 96, § 219).

3. PEYRON, *Lexicon Linguae Copticae*, p. 259.

4. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 194, § 362, avec doute; STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 23, § 31, et p. 110, § 240; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 94, § 213.

se rattache à la racine  $\sqrt{H+N+Q}$, qui se rencontre dans les textes des Pyramides¹, et qui signifie *presser*, *exprimer* par la pression ou par la torsion, et, par suite, comme le latin *torquere*, en dernier lieu *tourmenter* : la nasale N  de la racine antique est devenue *u* en copte devant Δ , comme dans $\text{C}\omega\text{u}\text{K}$ T., *sugere lac*, $\text{t}\bar{\text{c}}\bar{\text{u}}\text{K}\text{O}$, *lactare*, à côté de $\text{C}\epsilon\text{u}\text{K}$ T., *sugere lac*, $\text{t}\bar{\text{c}}\bar{\text{u}}\text{K}\text{O}$, *lactare*, de $\text{H}\Delta\text{N}\text{Q}\Delta$ \sqrt{SNQ} .  Δ , *HANQA, devenu *HANQAÍ, donne successivement *HANQAÍ-HANQAÉ-* $\text{z}\epsilon\text{u}\text{K}\epsilon$, *HANQOÍ-HANQOÍ-* $\text{z}\epsilon\text{u}\text{K}\text{O}$, *HANKAÍOUT-HANKĀĒOUT-* $\text{z}\epsilon\text{u}\text{K}\text{H}\text{O}\text{T}$.

$\text{T}\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\text{O}$ M. $\bar{\text{O}}\text{u}\text{C}\text{O}$ T., *sedere*, fait $\text{t}\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\epsilon$ à l'état construit et $\text{t}\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\text{H}\text{O}\text{T}$ au qualitatif; il dérive de τ et de $\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\text{I}$ M., *sedere*. La racine  $\sqrt{H+M+S}$ s'est vocalisée, aux temps ramessides, *HEMSAÍ, d'où sont sortis le simple $\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\text{I}$ par *HEMSAÍ-HEMSEÍ-HEMSĒÍ, puis $[\tau]\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\epsilon$ par *HEMSAÍ-HEMSĀĒ, $[\tau]\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\text{O}$ par *HEMSAÍ-HEMSÓÍ-HEMSŌÍ, $[\tau]\text{z}\epsilon\text{u}\text{C}\text{H}\text{O}\text{T}$ par *HEMSAÍOUT-HEMSĀĒOUT.

$\text{O}\epsilon\text{H}\text{I}\text{O}$ M. $\bar{\text{O}}\bar{\text{H}}\bar{\text{H}}\text{I}\text{O}$ T., *humiliare, humiliari*, fait $\text{O}\epsilon\text{H}\text{I}\epsilon$ M. $\bar{\text{O}}\bar{\text{H}}\bar{\text{H}}\text{I}\epsilon$ T. à l'état construit, $\text{O}\epsilon\text{H}\text{I}\text{H}\text{O}\text{T}$ M. au qualitatif. Il dérive de Δ τ et de  $\sqrt{KH+B}$, dont la finale se vocalise en A et AI, comme le prouve l'orthographe  de la dernière lettre. J'ai fait remarquer déjà² que ces verbes en A final redoublaient assez souvent cet A, et qu'on avait , par exemple, à côté de  : une forme de $\sqrt{KH+B}$ avec A final redoublé,  *KHEBAAÍ, est donc possible, et son existence me paraît être prouvée par l' r intercalaire du factitif copte, comme celui de  Δ *HAAÍ est prouvée par l' r de $\text{t}\text{z}\epsilon\text{I}\text{O}$. Le premier A s'est affaibli en ϵ , puis vocalisé en I à l'hiatus, *KHEBAAÍ-KHEBĀĒÍ-KHEBIĒ, tandis que la flexion AÍ suivait ses destinées actuelles, *KHEBAAÍ-KHEBIĒ- $\text{O}\epsilon\text{H}\text{I}\epsilon$, *KHEBIŌÍ-KHEBIŌÍ- $\text{O}\epsilon\text{H}\text{I}\text{O}$, *KHEBIĀĒOUT- $\text{O}\epsilon\text{H}\text{I}\text{H}\text{O}\text{T}$. Ici, comme ailleurs³, la voyelle brève de la première syllabe a produit en thébain le redoublement de la consonne suivante, $\bar{\text{O}}\bar{\text{H}}\bar{\text{H}}\text{I}\text{O}$, $\bar{\text{O}}\bar{\text{H}}\bar{\text{H}}\text{I}\epsilon$, comme $\text{t}\bar{\text{u}}\text{u}\text{O}$ - $\text{t}\bar{\text{u}}\text{u}\epsilon$, $\text{t}\bar{\text{h}}\bar{\text{h}}\text{O}$, etc.

J'ai borné mon étude à ceux de ces factitifs qui possèdent un qualitatif en $-\text{H}\text{T}$, $-\text{H}\text{O}\text{T}$, et la raison de cette restriction est évidente. Je cherche en effet à retrouver la vocalisation des mots de la langue immédiatement antérieure, et puisque cet H est, dans la plupart des cas, le seul indice direct que nous ayons de la présence de la terminaison $-\text{AÍ}$ à la forme ramesside, il ne serait pas prudent d'en préjuger l'existence là où le qualitatif en $-\text{H}\text{T}$ $-\text{H}\text{O}\text{T}$, nous manque encore. Il me paraît certain que plusieurs des verbes recueillis par Stern et que j'ai laissés de côté rentrent dans cette catégorie, mais comme, tant qu'on n'aura pas découvert leur qualitatif, des doutes pourront subsister sur la voyelle que leur thème antique avait à l'époque des Ramessides, je préfère m'abstenir. Aussi bien les exemples analysés suffisent, je pense, pour faire comprendre ce que j'ai voulu montrer. Des notes publiées à diverses dates ont prouvé que beaucoup des sons qui sont simples dans le copte ϵ , H , O , ω , répondent en principe à des diphtongues $\text{Ā}\epsilon$, $\bar{\text{A}}\text{I}$, $\bar{\text{O}}\epsilon$ - $\bar{\text{O}}\text{I}$, de la langue antique, puis aux groupes de voyelles en hiatus d'où proviennent ces diphtongues, $\text{A}+\text{I}$, $\text{O}+\text{I}$. Appuyé sur ces faits, j'ai abordé les trois catégories de

1. OUNAS, I, 46, 53, 57, 142, 143, 144, 145.

2. Voir p. 174-175 du présent volume.

3. Voir ce qui est dit à ce sujet, plus haut, p. 181, du présent volume.




verbes formées par Stern, et d'abord celles où un α copte, répondant à un $A+I$ antique, présentait un μ au qualificatif, et j'ai indiqué comment tous les états que Stern et après lui tous les coptisants leur avaient reconnus s'expliquaient naturellement par les lois dégagées précédemment, diphtongaison de $A+I$ et de $O+I$ anciens pour produire ϵ , μ , σ , ω , obscurcissement de l' A antique en O même à l'hiatus, et par suite aboutissement à l' O de diphtongues renfermant un A original dans la langue antique. Aucune de ces lois n'avait été déduite en vue de la démonstration présente, mais la façon dont elles ont expliqué les faits qu'on leur soumettait nous a permis en premier lieu d'en contrôler l'exactitude, en second lieu de les appliquer avec plus de confiance à des phénomènes nouveaux. Il me semble résulter de toutes les analyses que, contrairement aux idées énoncées par l'école de Berlin, la vocalisation en O n'est pas, au moins dans les catégories de verbes étudiées, la vocalisation qui précéda; pour reconstruire cette vocalisation, il faut se garder de mettre la vocalisation du copte à peu près telle quelle sous les signes hiéroglyphiques. On doit se servir du copte comme point de départ, afin de remonter à l'égyptien, comme on partirait du français moderne pour retrouver graduellement la prononciation des divers français d'époque antérieure et du latin, si elle nous était inconnue: on ne doit pas plus transporter le système vocalique du copte dans l'égyptien, qu'on ne doit transporter celui du français actuel dans le latin populaire des premiers temps barbares.

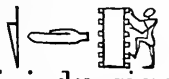




Un autre point qui paraît ressortir non moins nettement de cette étude, c'est que les différenciations de vocalisation que les verbes coptes de cette classe subissent, selon qu'ils sont à l'état absolu et pronominal ou à l'état construit, se sont développées entre une époque indéterminée, probablement celle des Ramessides, où la vocalisation était une pour le verbe dans tous ces états, et l'époque copte: ils avaient tous une vocalisation finale en $-AI$. Ce sont les jeux d'accent produits par la position du verbe dans la phrase ou par l'adjonction des suffixes qui ont déterminé, à mesure que la langue marchait, ces changements réguliers de vocalisation. J'aurai, du reste, occasion de revenir sur ces faits plus d'une fois, et d'en appliquer les conséquences à l'étude de faits nouveaux.




C. — La première classe de Stern comprend les verbes d'une seule ou de deux lettres, dont la forme absolue a la voyelle ω ou ses succédanées σ et σ , dont le qualificatif est en μ rarement en ϵ , l'état construit en ϵ rarement en α , l'état pronominal en σ rarement en α' . Les verbes que Stern compte comme étant d'une seule lettre sont $\mu\omega$ *M.* $\epsilon\mu\omega$ *T.*, *lavare*, $\chi\omega$ *M.* $\kappa\omega$ *T.*, *ponere*, $\sigma\omega$ *T. M.*, *bibere*, $\alpha\omega$ *T. M.*, *dicere*, dont deux seuls, $\kappa\omega$ et $\sigma\omega$, ont un qualificatif en μ ; $\chi\mu$ *M.*, $\kappa\mu$ *T.* et $\sigma\mu$ *T.* Mais l'origine de $\kappa\omega$ est incertaine encore, et j'ai déjà traité de $\sigma\omega$ en parlant du causatif $\tau\sigma\omega$: il n'y a donc aucun inconvénient à les laisser de côté. Les racines de deux lettres sont, au contraire, fort nombreuses, mais j'ai déjà eu l'occasion d'expliquer à peu près la conception que les faits m'ont imposée de leur formation, et, avant de les examiner par le menu, il faut

1. STERN, *Koptische Grammatik*, p. § 358.

étudier plusieurs autres questions dont l'examen serait trop long pour le moment. J'en choisirai donc deux ou trois seulement que j'analyserai, afin de rappeler au lecteur ce que j'en ai déjà dit, et de montrer comment elles doivent se rattacher à des prototypes vocalisés en A à la tonique.


ⲕⲟⲏ *T. M.*, *duplicare*, fait à l'état construit **ⲕⲉ** *T.*, à l'état pronominal **ⲕⲟⲏ** *T. M.*, au qualitatif **ⲕⲏⲏ** *T. M.* Il se rattache à l'antique égyptien  $\sqrt{Q+B}$, *plier, doubler*, dont la première consonne Δ a pour complément exprimé ou non cet  qui répond à notre voyelle A, et la seconde consonne a pour complément un  OU, soit pour l'ensemble QABOU¹. J'ai expliqué l'obscurcissement de l'A antique en o par l'introduction d'un ou à la première syllabe *QAOUBOU et par la résolution de la diphtongue AOU sur $\omega-o$, et, dans plusieurs cas, c'est par un phénomène de ce genre que l'obscurcissement s'est produit d'abord : toutefois, il est probable que le plus souvent le procès ne s'est pas accompli point par point, et que, l'analogie s'en mêlant, l'obscurcissement de l'A en o s'est effectué le plus souvent directement, sans intermédiaire de diphtongaison. Lors donc que je rétablis une forme *QAOUBOU menant de *QABOU à QOUBOU-ⲕⲟⲏ-ⲕⲟⲏ, je n'ai pas la prétention de dire que cette forme *QAOUBOU a été réellement en usage. Il est possible que *QABOU n'ait pas été un des premiers verbes où le phénomène se soit produit, l'un de ceux où la déformation vocalique ait passé successivement par tous les stages, et, en ce cas, *QOUBOU-ⲕⲟⲏ-ⲕⲟⲏ a pu succéder immédiatement à *QABOU dans la prononciation. Comme le système hiéroglyphique ne se prêtait guère à l'enregistrement de ces variations, nous ne les constatons pas dans les textes et nous ne réussissons pas à savoir quels verbes ont eu tous les états indiqués par l'analyse du copte, quels verbes ont sauté brusquement de l'état ramesside à l'état copte. De même pour le qualitatif, la diphtongaison en ī a pu n'exister réellement que dans un petit nombre de mots très usités, sur lesquels les mots du même type se sont modelés plus tard, pour passer directement de A à Ê. Je note donc toutes les nuances qui ont pu exister entre ces états extrêmes, afin de faire bien comprendre comment la transition a dû s'accomplir dans ceux des verbes qui, modifiés les premiers, ont servi de modèles aux autres. Sous bénéfice de ces réserves, on ne pourra laisser de voir que **ⲕⲟⲏ** et **ⲕⲟⲏ** se rattachent à *QABOU par *QAOUBOU-ⲕⲁⲟⲩⲃ², **ⲕⲏⲏ** et **ⲕⲉ** à *QABOU par *QAIBI-QAIB³.

ⲕⲟⲩ *T. M. B.*, *œdificare, construere*, à l'état construit **ⲕⲉⲩ**, à l'état pronominal **ⲕⲟⲩ**, au qualitatif **ⲕⲏⲩ**, répond à  $\sqrt{K+D}$ de l'ancien égyptien. La valeur du signe $\sqrt{\quad}$ est  \rightarrow , soit le Q suivi du signe  auquel correspond notre voyelle A. Que cette valeur QA se soit appliquée aux mots qui renferment le signe $\sqrt{\quad}$, cela est prouvé par la valeur *QAD-ⲕⲁⲩ de  *QADOU, dont il a été question plus haut³; l'ⲏ du quali-

1. On voit, par cet exemple et par d'autres que je n'admets pas les rapprochements que l'école de Berlin établit entre ces formes en ⲏ et les formes à seconde radicale redoublée des thèmes verbaux, dérivant **ⲕⲏⲏ** de  $\sqrt{Q+B}$ de  $\sqrt{Q+B}$, comme **ⲕⲏⲏ** de  $\sqrt{Q+B}$. Je donnerai plus tard les raisons qui m'empêchent d'adopter cette hypothèse.

2. La différenciation établie entre la forme absolue **ⲕⲟⲏ** et la forme pronominale **ⲕⲟⲏ** tient, comme nous le verrons par la suite, à des jeux d'accents. De même pour **ⲕⲏⲏ** et **ⲕⲉ**.

3. Voir plus haut, p. 178-179.

tatif nous prouve que l'Α existait dans  *bâtir*, au moins sous le second Empire thébain : de la prononciation *QADOU dérive κωτ, soit par diphtongaison en ou de l'Α, soit par obscurcissement direct de Α en ο, puis κερ par affaiblissement direct de Α en Ε, à la suite d'un jeu d'accent, et κητ par diphtongaison en ī, *QAIDI-QAID-ΚΗΤ.

Les verbes faibles en ε : ι final ont suivi la même voie, et tous les verbes faibles ou forts qui montrent quelque variante vocalique à l'un de leurs états. L'Α premier a subsisté parfois à l'état absolu à côté de la forme en ω, ou à l'état construit, ou à l'état pronominal : κῆα = *refrigerare*, ψαα = *comminuere, comminui*, ῥαψ = *nudare*, οταρ = *ponere*. L'Ε du qualitatif est parfois un ε au lieu d'un η, μερ, κερ, φερ, et cela par archaïsme, en tradition de l'époque où l'Ε provenant de ΑΙ avait partout la même prononciation¹. Il est certain qu'à partir d'un certain moment, cet Ε ouvert se dédoubla et qu'on en profita, sous l'influence de l'accent de phrase, pour distinguer entre les formes construites et les formes qualitatives des verbes, entre ῥεψ et ῥηψ, par exemple, ou τεψ-θεψ et τηψ-θηψ. Il s'établit alors, entre les quatre formes régulières du verbe, une sorte de balancement qui les groupa deux par deux, sous l'influence de l'accent : la forme pronominale eut le plus souvent la brève ο de la voyelle longue ω comprise dans la forme absolue, et la forme construite eut la brève ε de la longue η comprise dans le qualitatif. Au lieu de grouper les quatre formes, comme Stern le fait, en rattachant l'état construit et l'état pronominal à l'état absolu :

ῥωλ T. M.	ῥελ- M. ῥῆλ- T.	ῥολ- T. M.	ῥηλ T. M.
κωτ T. M.	κετ- T. M.	κοτ- T. M.	κητ T. M.
ψωα M. ψωσε T.	ψεα- M.	ψοα M.	ψηα M.
μοαρ T. M.	μερ- M. ῃρ T.	μορ T. M.	μηρ T. M.,

il vaudrait mieux les grouper selon leur communauté d'origine, la pronominale avec l'absolue transitive, la construite avec l'absolue qualitative :

ῥωλ T. M.	ῥολ- T. M.	ῥηλ T. M.	ῥελ- M. ῥῆλ T.
κωτ T. M.	κοτ- T. M.	κητ T. M.	κετ- T. M.
ψωα M. ψωσε T.	ψοα- T. M.	ψηα M.	ψεα- M.
μοαρ T. M.	μορ- T. M.	μηρ T. M.	μερ- M. ῃρ T.,

en notant que l'α de l'époque ramesside et l'ε unique résultant de la diphtongaison de ΑΙ ont subsisté dans un certain nombre de verbes généralement très usités :

χω M. κω T.	χα- M. καα T.	χη M. κη T.	χα- M. καα- T.
φωψ M. ποψ T.	φαψ-, φοψ M. ποψ T.	φηψ M. πηψ T.	φεψ- M. πεψ T.
ψωψ M. σωψ T.	ψωψ- M. σωψ, σαψ T.	ψηψ M. σηψ T.	ψεψ- M. πεψ T.
οτορ M. οτωρ T.	οταρ- M.	οτηρ M. οτηρ T.	οταρ- M. οτερ T.,

et ainsi de suite. La même classification, avec quelques modifications et quelques exceptions assez rares, s'applique également aux deux classes que j'ai étudiées précédemment.

1. Voir ce qui est dit à ce sujet, t. XXIII, p. 57-58 du *Recueil de Travaux*.

Je ne fais qu'indiquer ici ces idées, et je passe bien d'autres détails pour ne pas prolonger outre mesure un article déjà trop long : je les reprendrai point par point au cours de ces études, lorsque j'aurai pu établir un certain nombre de faits dont l'indication est nécessaire à la clarté de mon exposition. C'est pour les mêmes motifs que je me contente de montrer ici, sur les deux verbes $\kappa\omega\acute{\epsilon}$ et $\kappa\omega\tau$, la façon dont je pense qu'on peut se figurer la répartition des voyelles entre les quatre formes des verbes qui composent la première classe de Stern. Pour le moment, j'en ai assez dit afin de montrer clairement l'idée que j'ai de leur vocalisation. Les verbes de cette classe avaient, eux aussi, dans la $\kappa\omega\iota\upsilon\tau$, $\delta\acute{\iota}\lambda\epsilon\kappa\tau\omicron\varsigma$ antérieure, dans celle que j'appelle par brièveté la langue des Ramessides, une vocalisation en A, c'est-à-dire à la syllabe tonique une voyelle Á, de laquelle sont sortis l'o bref ou long, et l'E bref ou long qu'on rencontre en copte. Pour l'école de Berlin, au moins pour M. Sethe, « deux sons seulement reviennent toujours en tant que » voyelles, le son -o (ö dans les syllabes fermées, ô dans les ouvertes) et le son -E (Ĕ dans les syllabes fermées, ê dans les ouvertes). Où l'on rencontre un α en copte, il est issu de ö¹. » Partant du copte et le traitant selon les données courantes de la linguistique actuelle, j'arrive au résultat diamétralement opposé : « L'égyptien antérieur au copte, celui des Ramessides, avait, dans les catégories de verbes qui présentent un qualificatif en \mathfrak{H} , une vocalisation en A à la tonique. Cet A s'est conservé quelquefois en copte : où le copte présente à la forme absolue un o, bref ou long selon sa position, et à la forme qualitative un E, bref ou long de même, cet o et cet E proviennent de l'A ramesside. »

§ XIX. Sur les transcriptions grecques du mot $\square \text{Ⲙ} \text{Ⲛ} \text{ⲛ} \text{ⲛ}$. — Brugsch a prouvé, il y a cinquante ans, que la transcription grecque $\Sigma\epsilon\nu\pi\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$ répondait au nom démotique $\text{Ⲛ} \text{ⲛ} \text{ⲛ} \text{ⲛ}$, lequel contient l'épithète connue $\text{Ⲛ} \text{ⲛ}$ du dieu Set. Beaucoup plus près de nous, Erman, rencontrant le mot $\alpha\pi\alpha\gamma\tau\epsilon$ dans le *Papyrus Anastasi* de la Bibliothèque Nationale à Paris, le rapprochait de la même épithète³, avec l'approbation de Brugsch⁴. Je crois enfin qu'un nom $\Psi\epsilon\nu\pi\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$, connu par un ostracon de Berlin⁵, est le nom au masculin qui répond à SENAPAËS et renferme la même épithète de $\text{Ⲛ} \text{ⲛ}$ sous une forme nouvelle. On peut se demander comment ces trois transcriptions ont pu sortir du prototype égyptien.

'Απᾰθῆς de Ψενπαθῆς est à $\alpha\pi\alpha\gamma\tau\epsilon$ ce que la transcription $\tau\epsilon\acute{\omega}\varsigma$ de $\text{Ⲛ} \text{ⲛ}$ est à $\tau\chi\acute{\omega}\varsigma$: les Grecs, rencontrant l'articulation Ⲙ dont ils ne possédaient pas l'équivalence exacte, tantôt la forçaient et la transcrivaient par χ , tantôt l'omettaient entièrement. Si le nom du roi pasteur *Apakhnas* renferme, comme il se peut, la même épithète $\text{Ⲛ} \text{ⲛ}$, la forme 'Απ χ - donnera la variante en χ , 'Απ χ θῆς, dont les exemples nous manquent jusqu'à présent. 'Απᾰθῆς est donc, sous son vêtement grec, la même forme que l' $\alpha\pi\alpha\gamma\tau\epsilon$ du

1. SETHE, *das Ägyptische Verbum*, t. II, p. 43, § 104, 2.

2. BRUGSCH, *Sammlung demotisch-griechischer Eigennamen*, p. 3, 15, 34; cf. *Dictionnaire hiéroglyphique*, p. 496.

3. ERMAN, *die ägyptischen Beschwörungen des grossen Pariser Zauberpapyrus*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 94-95.

4. BRUGSCH, *Eine demotische Ehrenrettung*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 13, 23.

5. WILCKEN, *Griechische Ostraka*, t. I, p. 207.

Papyrus de la Bibliothèque Nationale : l'aspirée ḥ , écrite dans le copte, a disparu dans le grec, mais son influence se fait sentir par le choix du θ pour rendre le ḥ t de l'égyptien, à moins qu'on ne préfère reconnaître dans l'orthographe $\Psi\epsilon\nu\alpha\pi\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$ comme un écho des termes grecs en $\pi\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$, dérivé de $\pi\acute{\alpha}\sigma\chi\omega$, $\nu\epsilon\sigma\pi\alpha\theta\acute{\eta}\varsigma$, $\dot{\iota}\delta\iota\sigma\pi\alpha\theta\acute{\eta}\varsigma$, $\varphi\iota\lambda\sigma\pi\alpha\theta\acute{\eta}\varsigma$, $\pi\omicron\lambda\upsilon\pi\alpha\theta\acute{\eta}\varsigma$, et ainsi de suite. ḥ est rendu par A à la protonique, et la tonique a également un A, $^*\text{P}\acute{\text{A}}\text{H}$ -, mais comment expliquer la finale $-\text{te}$? J'ai eu l'occasion de montrer que la finale des noms en ḥ n'est pas $-\text{TI}$, mais $\dot{\text{I}}\text{TI}$, et, par suite, qu'un mot tel que ḥ *le brave*, se prononçait à la finale $\text{P}+\text{H}+\dot{\text{I}}\text{TI}$, probablement $^*\text{PAHOU}\dot{\text{I}}\text{TI}$ ou $^*\text{PAHA}\dot{\text{I}}\text{TI}$, qui donnerait en copte $^*\text{PAH}\dot{\text{I}}\text{T}$ comme ⲙⲉⲣⲓⲧ de $\text{MAR}\acute{\text{A}}\dot{\text{I}}\text{TI}$, ou $^*\text{PAH}\dot{\text{E}}\text{T}$ comme ⲑⲁⲗⲏⲧ de $^*\text{HALA}\dot{\text{I}}\text{TI}$: les terminaisons en $-\text{te}$ du copte dérivent toutes, à ma connaissance, de formes en ḥ final de l'ancien égyptien, féminin de la formes en ḥ TI , ou considérées comme féminin, ⲙⲉⲡⲓⲧⲉ T. ⲙⲉⲡⲓⲧ M. B., de ḥ A M E N I T , féminin de ḥ A M E N $\dot{\text{I}}\text{T}$, ⲙⲉⲛⲁⲓⲧⲉ T. ⲙⲉⲛⲁⲓⲧ M., *parare*, de ḥ N T $\dot{\text{A}}\text{I}$ T $-\text{N}$ T $\dot{\text{E}}\text{T}$ $-\text{ḥ}$ T E , de ḥ N $\dot{\text{A}}\text{I}$ T $-\text{N}$ $\dot{\text{E}}\text{T}$ $-\text{ḥ}$ T E , nom d'agent de ḥ N $\dot{\text{A}}\text{I}$ $-\text{N}$ $\dot{\text{E}}$ $[\text{ḥ}]$: la forme $\text{ⲙⲉⲣⲑⲧⲉ}-\acute{\alpha}\pi\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$ contiendrait donc un féminin ḥ $\text{PAH}\dot{\text{I}}\text{T}$, dérivé de ḥ $\text{PAHA}\dot{\text{I}}\text{T}$ $-\text{PAH}\dot{\text{I}}\text{T}$. En fait, ce féminin se trouve, dès la XVIII^e dynastie, dans le cartouche d'Ahmosis, ḥ ḥ à côté de ḥ ḥ , de ḥ ḥ et de ḥ ḥ ; cf., pour Ramsès I^{er}, à la XIX^e dynastie, ḥ ḥ à côté de ḥ ḥ et de ḥ ḥ .

En revanche, il me paraît que $\text{SENAPA}\acute{\text{E}}\text{S}$ contient réellement la forme du masculin : $\text{Π}\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$ équivaut en effet à $^*\text{PAH}\bar{\text{E}} + \dots$, $^*\text{PAHA}\acute{\text{I}} + \dots$, soit à la vocalisation de la première partie de $^*\text{PAHA}\dot{\text{I}}\text{T}$, et, en vérité, l'orthographe démotique courante ⲑ ḥ renferme la ligature ḥ qui répond à ḥ aussi bien qu'à ḥ , soit ḥ . Le grec, entendant $^*\text{APAH}\dot{\text{E}}\text{T}$, a traité dans la déclinaison la finale $\text{H}\dot{\text{E}}\text{T}$ à la façon grecque : il a assimilé le T à la terminaison ς et il a décliné $\text{SENAPA}\dot{\text{H}}\dot{\text{E}}\text{T}\text{S}$ $-\Sigma\epsilon\nu\alpha\pi\acute{\alpha}\theta\eta\varsigma$, $\Sigma\epsilon\nu\alpha\pi\acute{\alpha}\theta\eta\tau\omicron\varsigma$, comme $\dot{\epsilon}\sigma\theta\acute{\eta}\varsigma$, $\dot{\epsilon}\sigma\theta\eta\tau\omicron\varsigma$. Les transcriptions grecques nous ont donc conservé la prononciation aux temps antérieurs au copte de deux des formes de la racine ḥ $\text{P}+\text{H}$: le nom d'agent ḥ $\text{PAH}\dot{\text{E}}\text{T}$ $-\text{PAHA}\dot{\text{I}}\text{T}$ $-\text{PAHA}\dot{\text{I}}\text{T}$, et le substantif féminin dérivé de ce nom d'agent ḥ $\text{PAH}\dot{\text{E}}\text{T}$ $-\text{PAH}\dot{\text{I}}\text{T}$.

Cela dit, on peut établir exactement la valeur des deux variantes principales que prend l'épithète du dieu Typhon : ḥ A $-\text{PAHA}\dot{\text{I}}\text{T}$ est *le grand-le vaillant*, ḥ A $-\text{PAH}\dot{\text{I}}\text{T}$ est *le grand de vaillance*, et les deux formes répondent, pour le sens, à un superlatif de notre langue, *le très vaillant*.

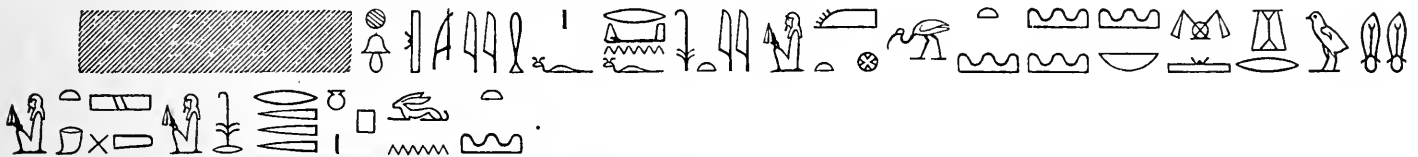
SUR UN FRAGMENT D'OBÉLISQUE TROUVÉ A KARNAK

PAR

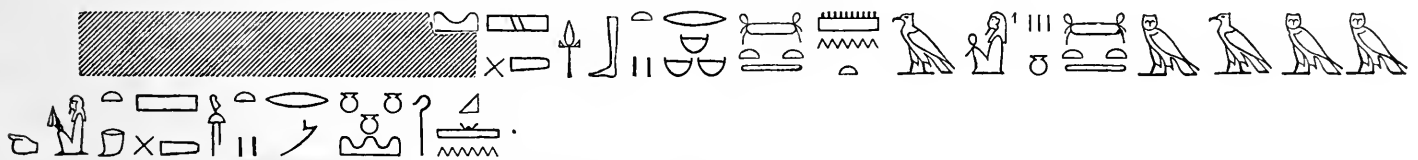
GEORGES LEGRAIN

KARNAK. — *Obélisque brisé d'Hatshopsitou, Inscription de la base. Face est.* — La largeur de la base était de 2^m50. Celle des lignes de 2^m28. Leur hauteur est de 0,125. La partie gauche du texte manque actuellement. L'inscription comporte huit lignes gravées de gauche à droite. Quelques parties ont été martelées, puis rétablies.

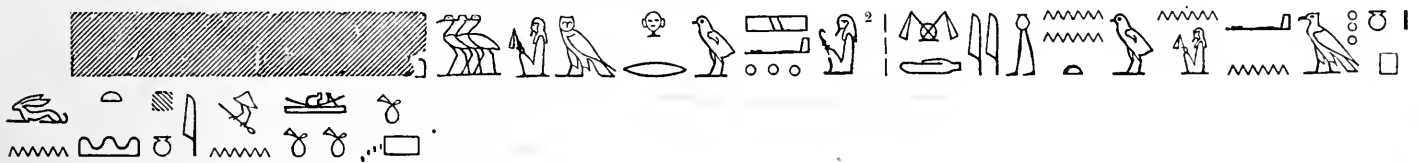
Ligne 1. Longueur 2^m00. Lacune de 0^m28.



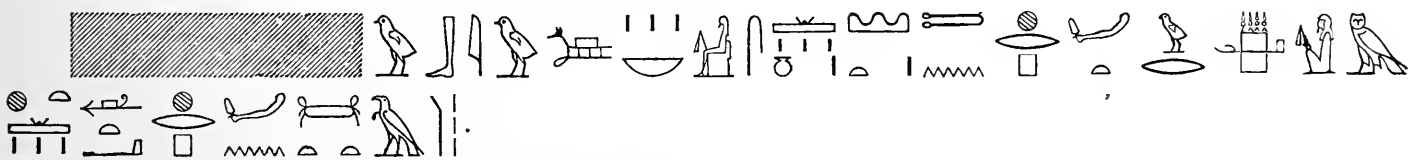
Ligne 2. Longueur 1^m88. Lacune 0^m40.



Ligne 3. Longueur 1^m90. Lacune 0^m38.



Ligne 4. Longueur 1^m91. Lacune 0^m37.



Ligne 5. Longueur 1^m93. Lacune 0^m35.



Ligne 6. Longueur 1^m93. Lacune 0^m35.



1. L'original porte un homme à type asiatique, barbe pointue, chevelure évasée par le bas, mèche sur le front; il paraît tenir sur les genoux un poignard. Nous ne possédons pas ce type. — G. M.

2. Le personnage, qui a le type asiatique dans l'original, porte un boummerang sur les genoux. Nous ne possédons pas ce caractère. — G. M.

puissance des dieux. La seule question sur laquelle je veuille attirer l'attention, c'est la progression numérique.

Il s'agissait d'identifier le mort avec l'ennéade conçue comme formée de l'ogdoade plus un. UN qui devient DEUX, c'est Râ qui a tiré de lui-même, par le procédé qu'on sait, le couple Shou-Tafnout. DEUX qui devient QUATRE, c'est la production des quatre dieux mâles qui soutiennent le monde, Heh, Naou, Kakou, Amonou, et qui sont engendrés par la séparation de Sibou et de Nouit au moment où Shou sépare le ciel et la terre qui sont la résultante de Sibou et de Nouit. QUATRE qui devient HUIT, c'est le dédoublement de ces quatre personnages en couples, Hehou-Hehit, Naou-Naout, Kakou-Kakout, Amon-Amauit. Enfin, UN qui vient après LUI, c'est-à-dire après QUATRE QUI EST HUIT, c'est le chef suprême, celui qui, s'ajoutant à l'ogdoade, la transforme en ennéade, c'est-à-dire le dieu Amonrâ de Thèbes, en qui se résument tous les dieux énumérés par la suite, Khopri, Osiris, Hâpi, Râ, le bélier d'Amon et d'Osiris.

ÜBER EINEN TITEL DES APISSTIERES

VON

WILHELM SPIEGELBERG







Zu den häufigsten Titeln des Apis gehört $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \text{ } h(i)p \text{ } 'nh \text{ } whm \text{ } n \text{ } Pth.$
 Man übersetzt das gewöhnlich nach dem Vorgang von Brugsch (*Wörterb.*, 769) «zweites Leben des Pth¹» o. ä. Dabei vergisst man, dass nicht $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ «welcher das Leben erneuert» — die auch sonst bekannte Formel — sondern stets $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ da steht. Seltsamerweise ist der Titel in dieser falschen Stellung über *Mariettes* «mère d'Apis» (S. 18) und *Brugschs* Wörterbuch in Lanzones *Dizionario* S. 525 gewandert. In Wahrheit zeigen alle Stellen der Serapeumsstelen² *whm* hinter *'nh*.

Die Lösung des Titels ergibt sich leicht, wenn wir daran denken, dass überall in den Serapeumsstelen neben dem $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ «dem lebendem Apis» der $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ oder $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ «der tote Apis» erwähnt wird. Das heilige Tier des Pth wurde — ebenso wie der Mnevisstier und andere heilige Tiere — nicht nur im Leben sondern auch nach dem Tode als «Osiris» Apis ($\Sigma\alpha\rho\acute{\alpha}\pi\iota\varsigma$) verehrt. Es ist also klar, $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ gehört zu $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$, und $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ ist zu dem Folgenden zu ziehen. Diese Auffassung erhält eine weitere Bestätigung durch Scrap. 89 (éd. Chassinat), wo $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ ohne *'nh* erscheint, ein Beweis, dass *whm* selbstständig gebraucht ist.

Welche Bedeutung hat aber *whm* in dieser Verbindung. Rein grammatisch könnte man übersetzen «wiederholt von Pth» aber das gäbe keinen rechten Sinn. Vielmehr liegt in $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$ ein Nomen vor in der seltenen Bedeutung, die ich bislang nur einmal angetroffen habe. In *Petrie : Denderah*, XI, 3, findet sich der Titel $\left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{𓏏} \\ \text{𓏏} \end{array} \right]$

1. So auch *Griffith* : *Stories* « Renewal of life of Pth ».

2. Vgl. *Chassinat* : nos 93, 96. *Lanzone* : *Dizion.*, Tavole CCI. *Brugsch* : *Thes.*, 964.


mr 'b whm d. h. die volle Schreibung des Titels, der sonst  o. ä. abgekürzt wird, ein Titel, der ausgedehnter nicht selten als ¹ erscheint. Es liegt hier wohl die altertümliche Schreibung — pars pro toto — vor, die uns aus den Pyramidentexten (z. B. ) geläufig ist und sich in alten stereotypen Wendungen² und Titeln bis in die späteste Zeit erhalten hat. So, glaube ich, hat *Griffith* mit Recht (*Denderah*, S. 50) « horned animals » für  'b eingesetzt, dagegen möchte ich sein « hoofed animals » für $D : \mathfrak{D} = 'g; t^3$ in Anspruch nehmen. Für β (etwa *mht* $\mu\alpha\gamma\epsilon$) fehlt noch die sichere Lesung, aber vermutlich liegt die Bedeutung « Vogel » vor. Für \int kennen wir jetzt durch die oben angeführte Stelle die Lesung *whm*. Die ungefähre Bedeutung « Rindvieh » ist durch das Determinativ an die Hand gegeben, doch bleibt die Art unbestimmt. Es liegt also wieder die vorhin besprochene altertümlich abkürzende Schreibung vor. Gewiss haben wir hier das mit בהמה zusammenhängende Substantiv vor uns, welches bereits *Sethe*, *Verb um*, I, § 246, mit  zusammengestellt hat, nur ist mir unklar, weshalb er a. O. die neue Lesung *whm* (mit *h*) einsetzt. Denn die Verwandtschaft mit בהמה kann dieselbe nicht begründen. Vielmehr muss uns die von *Piehl* (*Rec.*, 3/30) angeführte Variante $\underline{\underline{\text{whm}}}$ bestimmen, an der alten Lesung *whm* festzuhalten.

Das Substantiv *whm* « Rind, Stier » o. ä. liegt nun auch in unsrem Apistitel vor, den ich so übersetzen möchte « der lebende Apis, das Rind (der Stier) des Ptaḥ ».

Ich möchte im Anschluss an die obigen Ausführungen noch ein Wort über den im Apiskult häufig genannten Beamtentitel *b'y* anschliessen. Welche Bedeutung dem Titel zukommt, muss ich trotz *Brugsch's* Ausführungen (*Ä. Z.*, 1884, S. 121) als unsicher erklären. Aber die folgende bislang unbeachtet gebliebene Stelle in *Devérias* vortrefflichem *Louvre Catalog.* (S. 118):



 « Der *b'y* des Osiris-Apis
 Der *stm*-š des lebenden Apis »

belehrt uns, dass der *b'y* mit dem Kultus des toten Apis der *stm* š (*Diener*) mit dem lebenden Apis zu thun hatte. Beide Ämter konnten in einer Hand vereinigt sein.

1. *Louvre C.* II/3, cf. *B. Hasan* I/7. Leiden : V, 13 (alle M. R.) und sonst häufig auch im N. R.

2. Z. B. in der Schreibung der Opferformel $\text{𓆎} = \text{𓆎} \text{𓆎} = \text{𓆎}$ u. a.

3. Cf. *Max Müller* : *Ä. Z.*, 1894, S. 28. Die von demselben *ib.* 131 für $\int \triangle$ (das \triangle findet sich meines Wissens nirgends), vorgeschlagene Lesung 'g;t erweist sich jetzt als unmöglich.

DIE GRIECHISCHEN FORMEN FÜR DEN NAMEN DES GOTTES THOT

VON

WILHELM SPIEGELBERG

R. Pietschmann hat in seinem *Hermes Trismegistos*, S. 31 in dankenswerter Weise die griechischen Formen des Gottesnamens *Thot* zusammengestellt. Nur wenig ist der Liste hinzuzufügen und nur einige Formen¹, die irrtümlicherweise registriert worden sind, zu streichen. Hier soll der Versuch gemacht werden, die lautliche Erklärung für die verschiedenartigen griechischen Transcriptionen zu geben.

Die alte Form des Gottesnamens lautet im Aegyptischen *d(T)ḥwti*², vokalisiert *D(T)ḥwt^ej*, eine Bildung wie *S^ow^ej* Siut. Wie aus letzterer Form *ⲉⲟⲟⲩⲧ* so wurde aus ersterer *ⲉⲟⲟⲩⲧ* (*Ä. Z.*, 1883, S. 95)³. Neben dieser sahidischen⁴ Form findet sich auch *Kenyon*: Pap. Brit. Museum die boheirische Form *ⲉⲟⲟⲩⲧ*. Dieses *ⲉⲟⲟⲩⲧ* wurde in *ⲉⲟⲧ* kontrahiert, ganz so wie im Koptischen neben *ⲧⲟⲟⲩⲧ* sich *ⲧⲟⲩⲧ* findet⁵. Aus diesem *Thót* (*ⲉⲟⲧ*) ergeben sich folgende weiteren Formen:

1. *ⲉⲟⲟⲑ*⁶.

Das ist die achmimische Form für *ⲉⲟⲧ*. Vgl. *Stern* in *Ä. Z.*, 1886, S. 130.

2. *ⲉⲁⲧ*.

Die faijumische Form des Namens. So steht in diesem Dialect *ⲙⲙⲁⲧⲉⲩ* für *ⲙⲙⲟⲩⲧ*. Vgl. auch die Eigennamen *ⲡⲁⲟⲩⲑⲓⲥ* für *ⲡⲁⲟⲩⲟⲩⲑⲓⲥ*⁷.

Von *ⲉⲟⲧ* ist auch die tonlose Form *ⲉⲁⲧ* abzuleiten, welche in dem Namen *ⲉⲁⲑⲙⲟⲩⲥ* steckt, während das *ⲉⲟⲩⲧ* in zusammengesetzten Namen aus tonlosem *Th^ewot* (aus *ⲉⲟⲟⲩⲧ*) zu erklären ist, denn aus *ḥw* entwickelt sich ganz regelmässig *u*. In dem n. pr. *ⲉⲟⲩⲧⲟⲙ*⁸ ist der Gottesname nur wenig verkürzt, da er neben dem Hauptaccent einen Nebenton hatte, und noch nicht ganz enttont war wie in den eben genannten offenbar weit jüngeren Verbindungen⁹. Diese vollere verkürzte Form zeigt auch *Ⲛⲉⲩⲑⲟⲩⲧⲉⲩⲧⲉⲥ*⁹, *ⲑⲟⲩⲟⲩⲧⲁⲓⲟⲥ*¹⁰, u. a. Eigennamen.

Eine wesentlich stärkere Verkürzung, die an Verstümmelung grenzt, liegt in *ⲉⲟⲩⲧⲟⲙ*¹¹ vor, wo das *t* von *Thyt* vor *s* abgefallen ist¹², und in *ⲡⲁⲩⲧⲟⲩⲥ* (n° 172), *ⲧⲁⲩⲧⲟⲩⲥ* (n° 359).

1. Streiche insbesondere *ⲑⲁⲓⲑⲓⲥ*, *ⲧⲟⲩⲧⲉⲥ*, *ⲧⲁⲑ* in *ⲑⲁⲑⲧⲙⲓⲥ*. Diese Eigennamen haben mit dem Gottesnamen nichts zu thun.

2. *T + ḥ* wurde regelrecht *Θ*.

3. Ich gebrauche hier sahidisch, boheirisch und faijumisch in dem Sinn, dass die betreffenden Formen denen der drei Dialekte entsprechen. Es können natürlich noch andere, einstweilen noch nicht bekannt gewordene Mundarten in Betracht kommen.

4. Vgl. dazu *Sethe: Verbum*, I, § 171.

5. *Θ* und *τ* wechseln unterschiedslos; s. Spiegelberg: *Demot. Studien*, I, S.

6. *Ibid.*, S. 24*, n° 166. Und *Hess: Gnost. Papyrus*, London, Einltg. S. IX, n° 3.

7. *Ibid.*, n° 90, S. 15*.

8. *Ibid.*, S. 24.

9. *Ibid.*, n° 271, S. 39*.

10. Z. B. Pap. Strassburg D. 6 (nach Grenfells Lesung).

11. *Ibid.*, n° 90, S. 15*.







12. Vgl. *ⲉⲩⲩⲁⲣⲉ* aus* *ⲉⲩⲩⲁⲣⲉ*, *Steindorff: Kopt. Gram.*, § 492.


Unerklärlich bleibt mir $\theta\epsilon\upsilon\tau$, das sich bei Plato und auch in einem Eigennamen wie $\Sigma\epsilon\upsilon\tau[\epsilon]\beta\tau\tau\zeta$ ¹ findet. Vermütlich gehört diese Form einem Dialekt an, der uns bislang aus der koptischen Litteratur noch nicht bekannt geworden ist.







ZUR LESUNG VON UND

VON

WILHELM SPIEGELBERG



Die Titel  und  werden neuerdings häufig auf Grund einer Notiz von Erman (Ä. Z. 92/64) $rp'ti$ und $h'ti$ gelesen. Das ist — soweit es sich um  handelt — gewiss für die Epochen vom M. R. an richtig, wenigstens sprechen die von Erman angeführten vollen Schreibungen durchaus dafür. Dagegen scheint es mir mehr als zweifelhaft ob auch für die frühere Epoche diese Lesung zulässig ist. Mir scheint die folgende Beobachtung zur Vorsicht zu mahnen, wenn nicht gar gegen die Lesung $h't(i)$ im A. R. zu sprechen. Der Veziertitel wird bekanntlich vom M. R. an  geschrieben, was nach einer von mir ausgesprochenen Vermutung (*Recueil*, XVI, S. 196), $t'(w)t(j)$ zu lesen ist. Derselbe Titel schreibt sich im A. R. bekanntlich . Dass hier keine defective Schreibung vorliegt, wird durch das Determinativ  bewiesen, welches zu $t'(j)$ « männlich » gehört. Wir haben also hier einen sicheren Fall, wo ein Titel nach dem A. R. die Endung ti erhält, oder genauer wj ².

Da nun das A. R. für den Fürstentitel stets  schreibt, aber nie eine Andeutung des ti giebt, so halte ich es für sehr wahrscheinlich, dass ebenso wie bei $t'(A. R.)$: $t'(w)tj$ (vom M. R. an) auch für diesen Titel im A. R. h' , in den späteren Epochen $h'tj$ zu lesen ist.

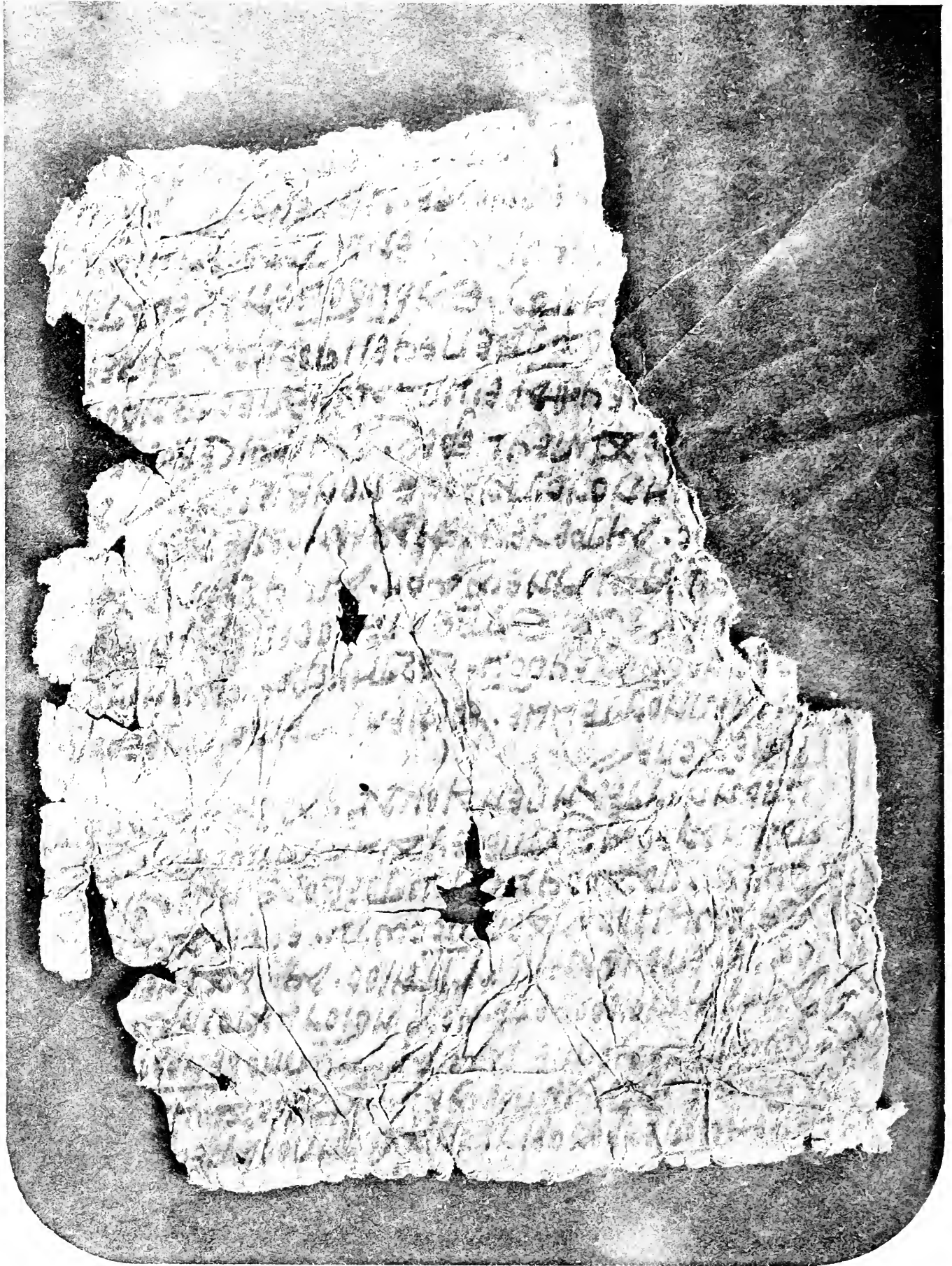
Der spätere Titel selbst ist eine Adjectivbildung von  « Vorderteil », also $h'ti$ « der welcher vorn ist ». Das sinnverwandte    (seit Anfang des N. R., älteste mir bekannte Stelle Amn-m- hb , Z. 31), ist dagegen von dem Verbum $h'3$ « vorn sein, anfangen » abgeleitet, welches in der Wendung $h'w m$ « es wird angefangen mit » (Passivum auf w) aus der medizinischen und didaktischen Litteratur bekannt ist. Von diesem Verbum scheint mir auch das  des A. R. abgeleitet zu sein. Denn vermutlich ist  ein partic. imperf. activi « welcher vorn ist » = princeps.

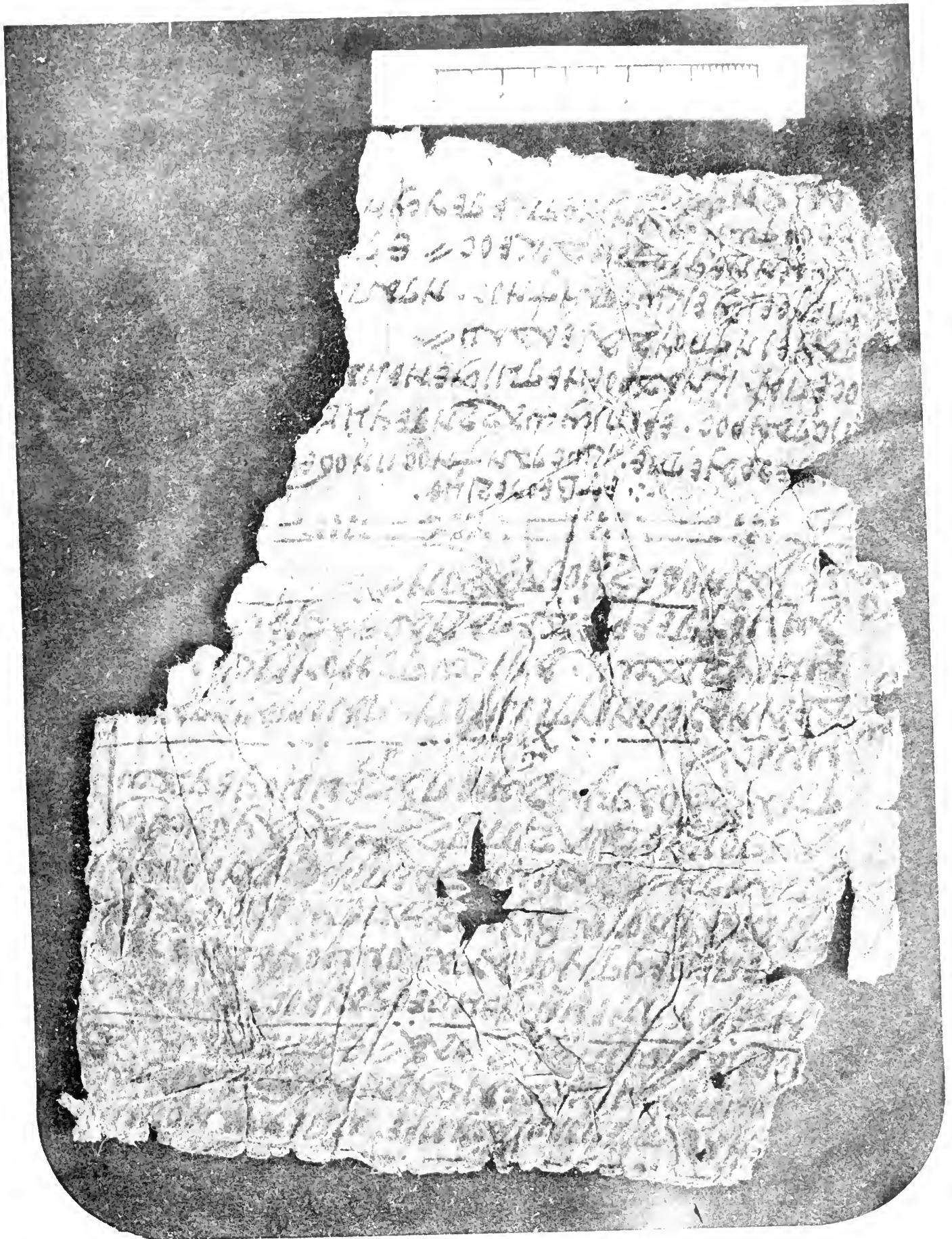
1. Pap. Amherst 5 b (griechisch u. demostisch) nach Grenfell-Hunt.

2. *Sethes* (*Verbum*, II, S. 422, Anm. 2) bestechender Versuch, diese wj Bildungen für Nisbeformen von feminalen Infinitiven zu erklären, erheischt eine leichte Modifikation. Denn diese wj Bildungen lassen sich auch bei masculinen Infinitiven z. B. $h'wtj$ ⲉⲟⲟⲩⲧ von $h'3$ « kämpfen » oder $Rnnwtjt$ von rnn « ernähren » nachweisen. Man müsste also annehmen, dass die Endung an den « Komplementsinfinitiv » trat.

3. Schwerlich IIIæ inf. falls ich den Titel   (s. u.) richtig als part. imperf. act. gedeutet habe. Denn diese Form würde von einem solchen Verbum $h'c'j$ mit Geminatio — wenigstens in der älteren Epoche — lauten.

4. *Études égyptiennes*, II, S. 15.





Übergang des ϵ in a bewirkt hat¹. Dass das in der That der Fall ist, zeigt uns nun die älteste Schreibung des Verbums in den Pyramidentexten (P. II, 894, P. I, 645), W, 211, M. I, 286 $\text{'j}k$. Ursprünglich war also das Verbum 3 radikalig $\text{'j}k$, der st. cstr. lautete $\text{'e}k$, und wie oft vor $\text{'a}k$. Daraus ist mit Abfall des $\text{'a}k$ also ak - geworden.

Also heisst $\text{ak} \text{p} \text{r} \text{h} \text{t}$ wörtlich « sie ging in sein Herz hinein », mit der Bedtg. « sie gefiel ihm ».

Noch möchte ich davor warnen, das in Budes Psalterausgabe, 146, 10 sich findende $\text{ok} \text{p} \text{r} \text{h} \text{t}$ hier heranzuziehen. Es ist gewiss $\text{tok} \text{p} \text{r} \text{h} \text{t}$ zu verbessern.

VI. $\text{z} \text{w} \text{x} \text{t}$, « verstopfen ».

In der Apokalypse des Elias findet sich 7/1 (S. 45 der Ausgabe von *Steindorff*) ein Verbum $\text{z} \text{w} \text{x} \text{t}$, welches in dem Kommentar des Herausgebers als unbekannt bezeichnet wird. Daraufhin möchte *Steindorff* im Anschluss an Stern $\text{z} \text{w} \text{x} \text{t}$ in $\text{z} \text{w} \text{x} \text{p}$ verbessern, obwohl ihm die Verschiedenartigkeit der Konstruktion Bedenken einflösst. Dass die Emendation unstatthaft ist, zeigt indessen Zach. 7/11 (ed. *Bouriant*: *Rec.* 19, 12) :

$\text{a} \text{o} \text{y} \text{ a} \text{z} \text{w} \text{x} \text{t} \text{ i} \text{p} \text{o} \text{t} \text{m} \text{e} \text{e} \text{x} \text{e} \text{ a} \text{t} \text{e} \text{c} \text{w} \text{t} \text{e}$ « und sie verstopften ihre Ohren, um nicht zu hören » ($\text{καὶ τὰ ὄτα αὐτῶν ἐβάρυναν τοῦ μὴ εἰσακούειν}$). Demnach ist die von *Steindorff* zweifelnd gegebene Übersetzung richtig. Die a. O. vorgeschlagene Konjectur $\text{ap} \text{a} \text{i}$ für $\text{ap} \text{o} \text{i}$ bleibt auch jetzt noch sehr ansprechend.

VII. $\text{e} \text{p} \text{a} \text{y} \text{ t} \text{o} \text{t}$ -.

*Peyron*² führt in den Nachträgen zu seinem Wörterbuch die obige Wendung an mit der durch griech. Übersetzungen verbürgten Bedeutung « manum adhibere, propria manu conari aliquid facere ». Ich füge eine weitere Stelle aus *Robinson*: *Apocr.*, S. 96, Z. 30, hinzu $\text{p} \text{a} \text{r} \text{c} \text{h} \text{o} \text{i} \text{p} \text{h} \text{a} \text{k} \text{i} \text{ f} \text{a} \text{i} \text{ e} \text{p} \text{i} \text{r} \text{i} \text{ p} \text{a} \text{s} \text{t} \text{o} \text{t} \text{y} \text{ p} \text{s} \text{o} \text{y} \text{ i} \text{h} \text{e} \text{p} \text{ e} \text{s} \text{e} \text{k} \text{o} \text{t} \text{o} \text{p} \text{ i} \text{h} \text{e} \text{p} \text{ c} \text{a} \text{p} \text{e} \text{s} \text{i} \text{t} \text{ p} \text{i} \text{p} \text{e} \text{y} \text{s} \text{a} \text{l} \text{a} \text{s} \text{x}$ « der Fürst der Finsterniss, welcher es jederzeit unternimmt, alle Wesen unter seine Füsse zu ziehen ».

Die bislang unbekannt gebliebene sahidische Form findet sich Sap., XIV, 17 :

$\text{a} \text{t} \text{a} \text{m} \text{i} \text{e} \text{ o} \text{r} \text{g} \text{i} \text{k} \text{o} \text{i} \text{p} \text{ e} \text{n} \text{e} \text{s} \text{w} \text{c} \text{ a} \text{i} \text{p} \text{p} \text{r} \text{o} \text{ e} \text{t} \text{a} \text{c} \text{i} \text{o} \text{ a} \text{i} \text{m} \text{o} \text{y} \text{ x} \text{e} \text{k} \text{a} \text{s} \text{ e} \text{t} \text{e} \text{p} \text{ a} \text{t} \text{o} \text{t} \text{o} \text{y} \text{ e} \text{k} \text{w} \text{r} \text{y}$, « sie bildeten eine schöne Statue des Königs indem sie ihn ehrten, damit sie in der Lage wären zu schmeicheln » ($\text{ἐμφανῆ εἰκόνα τοῦ τιμωμένου βασιλέως ἐποίησαν, ἵνα κολακεύωσι.....}$).³


Was nun den Ursprung der boheirischen Form $\text{e} \text{p} \text{a} \text{t} \text{o} \text{t}$ - anlangt, so springen ohne

1. In diesem Zusammenhang ist es gewiss beachtenswert, das sowohl wie in altertümlichen Schreibungen (für letzteres Verbum beachte *Prisse*, 8/4, 7/1 ; *Rhm*: 7/4, ed. *Newberry*, ist wohl Verquickung beider Schreibungen) einen j laut zum Ausdruck bringen, der in gewissen Derivaten dieser Stämme z. B. $\text{o} \text{e} \text{i} \text{k}$ « Brot » und $\text{o} \text{e} \text{i} \text{y}$ (in $\text{t} \text{a} \text{y} \text{o} \text{e} \text{i} \text{y}$) zu Tage liegt. Das stimmt gut zu *Sethes* (*Verbum*, I, § 35) Beobachtung, das der kurze Vocal ϵ anscheinend nur da vor in a übergegangen ist, wo z einem j entspricht. Es verhält sich also ak zu $\text{o} \text{e} \text{i} \text{k}$ wie ca zu $\text{c} \text{o} \text{i}$.

2. *Grammatica linguae copticae*, S. 171, ff.

3. Vielleicht gehört auch das merkwürdige (verderbte?) $\text{e} \text{i} \text{p} \text{e} \text{p} \text{a} \text{p} \text{a} \text{t} \text{o} \text{t}$ - der folgenden Stelle hierher. *Zoega* 585, 18 heisst es von der Jungfrauenschaft: $\text{c} \text{s} \text{e} \text{p} \text{h} \text{ a} \text{r} \text{w} \text{ c} \text{s} \text{e} \text{p} \text{e} \text{p} \text{a} \text{p} \text{a} \text{t} \text{o} \text{t} \text{c} \text{e} \text{t} \text{w} \text{s} \text{e} \text{ a} \text{i} \text{m} \text{o} \text{s} \text{ e} \text{i} \text{p} \text{x} \text{o} \text{e} \text{i} \text{c}$ « sie eilt und versucht (o. ä.) sich and den Herrn anzuschliessen ».

Das Partic. von $\epsilon\alpha\alpha\epsilon$ lautet $\epsilon\alpha\epsilon\omega$ wie sich aus folgender Stelle (*Miss. archéol. Caire*, VIII, 185) $\pi\epsilon\kappa\upsilon\alpha\chi\epsilon \epsilon\tau\epsilon\alpha\epsilon\omega$, « deine prahlerischen Worte », ergibt. Für die Erklärung dieser Form s. *Sethe: Verbum*, II, § 80.

Als dritten Fall gebe ich unter allem Vorbehalt $\lambda\sigma\sigma\lambda\epsilon$, $\lambda\alpha\lambda\omega$, welches *vielleicht* auf  « ausführen, ausbessern (?) » zurückgeht. Schwierigkeiten besteten darin, dass sich aus den mir vorliegenden Stellen¹ die Bedeutung nur ungefähr erschliessen lässt, und dass wohl $\lambda\alpha\lambda\omega$ in dem α die Einwirkung des 'zeigt, dagegen $\lambda\sigma\sigma\lambda\epsilon$ dieselbe vermissen lässt. Sollte die Gleichung, sich bestätigen, so wäre $\lambda\sigma\sigma\lambda\epsilon$ aus $r^o r^{e^c}$ entstanden.

Man sieht also, wie in zwei sicheren Fällen in 4-radikaligen Stämmen, die im Altägyptischen mit ' beginnen, dieses im Koptischen mit dem folgenden Konsonanten umgestellt wird. So wurde aus $'k\kappa\omega$ $k'k\omega$ ($\epsilon\alpha\alpha\epsilon$), aus $'b'b$ $b'b'$ ($\epsilon\alpha\alpha\epsilon$) und vielleicht aus $'r'r$ $r'r'$ ($\lambda\sigma\sigma\lambda\epsilon$), und gewiss werden sich noch andere Beispiele ermitteln lassen.

IX. Zu *Steindorff: Kopt. Gram.*, § 388.

Die Existenz des eigentlichen Nominalsatzes im Koptischen mit nominalem Subject und präpositionellem Prädikat ist von *Piehl* neuerdings (*Sphinx*, IV, 124) deshalb bezweifelt worden, weil die von *Steindorff* a. O. angezogenen Beispiele nicht stichhaltig seien. In der That ist der Zweifel berechtigt, denn das erste der betreffenden Beispiele $\pi\alpha\epsilon\iota\omega\tau \bar{\pi}\rho\eta\tau$ lautet, wie *Piehl* festgestellt hat, $\pi\alpha\epsilon\iota\omega\tau \eta\bar{\pi}\rho\eta\tau$, und das zweite Beispiel ist wegen des fehlenden Quellenverweises nicht kontrollierbar. Dass *Steindorff* aber doch im Recht ist, beweisen z. B. folgende Stellen.

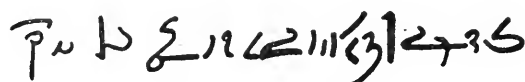
Psalm LXXXVII, 24 (éd. Budge) $\tau\alpha\alpha\epsilon \alpha\bar{\pi}\bar{\pi} \pi\alpha\pi\alpha \bar{\pi}\alpha\alpha\alpha\gamma$ (« και η ἀληθεία μου και τὸ ἐλεός μου μετ' αὐτοῦ »).

Ibid., CIV, 7 $\pi\epsilon\eta\rho\alpha\pi \bar{\rho}\alpha \pi\kappa\alpha\gamma \tau\eta\rho\gamma$ (« ἐν πάσῃ τῇ γῆ τὰ κρίματα αὐτοῦ »).

X. $\alpha\pi\upsilon\alpha = i'm'h\omega$.

An der Richtigkeit dieser schon vor längerer Zeit von *Ludwig Stern* (*Kopt. Gram.*, § 29) aufgestellten Gleichung hat mich immer der Umstand zweifeln lassen, dass das alte $i'm'h\omega$ anscheinend aus dem Demotischen verschwunden war. Jetzt kann ich das Wort an zwei Stellen des Pap. Rhind nachweisen, wo es bislang nicht erkannt wurde.

7, 10 — 8, 1 heisst es: « Ich rufe deinen Namen in der Totenstadt von Djeme, damit du in dem Sarge vortrefflich seiest.



$e r t e k ' m h i - t e e r k h i r p t o$

« gemäss(?) deiner Würdigkeit als du noch auf Erden warst. » Im Hieratischen steht da :

« Ich folge (diene) deinem Ka im Westen im Djeme  » damit du vortrefflich gemacht

1. Vgl. auch *Brugsch, Wb.*, V, 265.

werdest in deinem Sarge jeden Tag, nachdem du zur Würdigkeit erhoben wurdest in deiner Stadt (= Grab). »

So wird auch 13, 1 zu lesen sein :

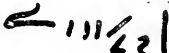


' p e r m u e f m o o s e e a m e n t e ' m z h i - k h r p i o m o n h n u f r

« O Toter, der zum Amentes wandelt, du warst würdig auf Erden in schönem Leben ». Dafür hat der hieratische Text



« O du Toter (wörtl. der seinen Kopf auf die Erde gelegt hat) der nach 'rk-hh ('Αλχα!) ging, auf Erden in schönem Leben. »

Ob ich die Konstruktion in allem richtig verstanden habe, lasse ich dahingestellt. Aber so viel scheint mir sicher, dass in  altes 'm'hw steckt.

Was die von Stern (a. O.) vorgeschlagene Gleichung 'm'hw = εμψα anlangt, so sind ' und w² vermutlich schon im N. R. regelrecht abgefallen. Aus 'mh ist 'imh^a gebildet worden, eine Nominalbildung wie αρακ, « Farbe », aus 'wn oder ειατ fürchten aus snd. Das π ist, wie Stern richtig erkannt hat, euphonisch.

XI. Πωψ « ZERMALMEN, MAHLEN »

In den von Zoega, Catal., 553 ff, auszugsweise veröffentlichten Ordensregeln findet sich, p. 562, unter den Anweisungen der « Bäckereiregel » folgende Bestimmung für die Bereitung des Brotteigs.

πετοψωψα δε ετρεπηεχ ποειετ ετλαρε ποτεψιψτορτρ κε πνε ψυοειψ μποειετ εωκ η πτε ρωψ μπερ εωκ επεσιετ επμοογ. ατω πεσποραζε ρποτβεπη πετεψιπποειετ ετεκαλααγ ποειετ ρπεσιετ πρατε ητλαρε, οταε πετεκαλααγ ψυωτε εγλοατ επσωμα ητλαρε ατω πε τεε φραρ μμοογ εροσ ετρε ψυωτε σπον.


« Die aber welche kneten, sollen das Mehl in den Backtrog thun ohne Geräusch, damit sich weder Mehlstaub entwickelt noch der Rand des Korbes in das Wasser kommt. Und dann sollen sie schnell darangehen (σπουδάζειν), das Mehl zu zerreiben, damit kein Mehl auf dem Boden des Backtroges bleibe und kein (σβδδ) Teig an dem Backtrog selbst (σωμα) kleben bleibt; und sie sollen nicht (zu) viel Wasser zusetzen, dass der Teig dünn wird. »


Es soll also bei der Zubereitung des Teigs das Mehl weder aus grosser Höhe wegen des sich so entwickelnden Mehlstaubs noch auch so in das Wasser geschüttet werden, das durch die Berührung desselben mit dem Mehlkorb das Mehl an dessen Rand kleben bleibt. Dann aber soll das Mehl schnell im Wasser zerrieben werden, damit sich keine Knollen bilden oder am Gefäss selbst ungelöstes Mehl hängen bleibt.

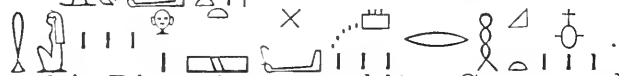
Es unterliegt also keinem Zweifel, dass τεψ- in diesem Zusammenhang nur zer-

1. Cf. Sethe : Verbum, I, § 71 ff.
2. Ibid., § 161 b.


mahlen, verreiben o. ä. bedeuten kann, folglich nichts mit τωϣ « bestimmen » zu thun hat.

Das hier vorliegende Verbum τωϣ « zerreiben » ist altäg. tš' (Sinuthe, 55), später mit Verlust des  tš, dessen Bedeutung vollkommen zu dem des kopt. Derivats stimmt, so schon in der ältesten mir bekannten Stelle, wo es von dem Pharao heisst

 « der die Scheitel zerschmettert » oder gar in dem Beispiel¹:



« Die Dienerinnen mahlen Gerste zu Bier » (*Brugsch : Wb., Suppl., 1341*).

τωϣ « bestimmen » geht bekanntlich auf altes tš' später gleichfalls tš zurück. Man sieht also die beiden später gleich gewordenen Verba unterschieden sich ursprünglich durch die Stellung des , der in beiden Fällen schon im N. R. verloren gegangen war.

KOPTISCHE KREUZLEGENDEN

EIN NEUES BRUCHSTÜCK DER KOPTISCHEN VOLKSLITTERATUR

VON


WILHELM SPIEGELBERG

Der Text, den ich im folgenden mitteile, befindet sich auf einem Papierblatt der Papyrussammlung der Strassburger Bibliothek². Das Blatt hat sich, stark gedunkelt und sehr zerknittert, unter einer Menge von Papyrusfragmenten gefunden, welche im Winter 1899 in Cairo angekauft worden sind. Über die Herkunft war nichts Sicheres zu erfahren.

Das Blatt entstammt einem Buche und ist nach einer gütigen Mitteilung von *Crum*³ mit grosser Wahrscheinlichkeit an den Anfang des 11^{ten} Jahrhundert zu setzen. In das 10-11^{te} Jahrhundert gehören ja die meisten datierbaren koptischen und arabischen Papierblätter, die bisher bekannt geworden sind⁴.

Da die beigegebenen Lichtdrucke ein klares Bild von der äusseren Beschaffenheit des Textes geben, so lasse ich diesen ohne weiteres im Typendruck folgen. Über die Lesezeichen und sonstige rein paläographische Fragen sich zu äussern, muss ich denen überlassen, die sich mit diesen Dingen näher beschäftigt haben. Zu beachten ist, dass Z 15 — Schluss der Rückseite von anderer Hand herrühren, als der übrige Text, und überdies mit einer anderen dunkleren Tinte geschrieben sind.

1. Vgl. dazu das Beispiel in der Orthographie der Ptolemäerzeit, *Piehl*: I. H. II, 104,

 « er zerschmettert den Scheitel der Feinde », wozu *Piehl* a. O. Text S. 72, A. 7, *Naville*: Mythe d'Horus,

II, 3, vergleicht.

2. 0,13 m. X 0,165 m.

3. *Crum*, vergleicht *Hycernat*, *Album paléographique*, X und IX, 2, besonders ersteres Stück.

4. *S. Erman*, *Bruchstücke koptischer Volkslitteratur*, S. 3.

KOPTISCHER TEXT¹

Vorderseite

- ^ω
^δ 1 ερεπτογ ετροτοεπ' ετχι μπτινος² μπес[τατροс]
 2 атесмиη μ̄πδс шωπε' шароу ηφρε εсхω μ[μос χε]
 λ̄ᾱ
^{λ̄ᾱ} 3 βωшт εγραг етпe' κωστανтinos πпос еп̄рo
^{λ̄ᾱ} 4 ащтпeуотoι ерoу етeтпoу' п̄сi оуμaтoι пpӣп[п
 5 ουτε³ εпeуpαп пe εтсiтпiнoс· ащшaхe пe[μaу]
 6 eуxωμμoс χe п̄дс сωтμ· епшaхe μ[п]eк
 7 ρμραλ' таxооу μ[пe]κμтo εhоλs πμaε̄п e
 8 таκ пaу ерoу ρптпe eуxи μптпnoс eпeсt̄дс'
 9 μпaппoттe aп пe κaтoκλ̄η' aλλa пaпaдс
 ш
^ш 10 ic пeχс пeз
 11 пaι пe πпoттe μ̄μe' еpепeп̄iтe пicтeтe еpоk'
 12 [ε] ρeπпoс пe пeубoμ' κaρтпк ерoу шaщпoтpμ
 13 μμ]oкs λaс eтhе птп[п]oс eпaг κпaхpоs
 14 [птe]pеутωoтп eшωpп' aпeуpнт таxpo ρ[г]
 15 [тμп]дс' ащтpетeпe пaу пoтсaρ eρaт̄пoтh̄
 16 шп пoтcтaтpос eпoтh̄ ρпzαтs a[у
 17 [тaа]у eхμ пeуμeрeρ' аq̄hωк εhоλ e.
 18 eуθaрeг μпμaε̄п eпeстaтpос
 19 βωтп eпeуēμтo εhоλ' μпe [λaау⁴]
 20 [п̄pωμe п̄ρ]птoу' eшсμбoμ eпaρ̄eрaтh̄s
 21 [āпaтпcтi] пeуhαλ' eпaттeлoс eтμ̄шe eх[п
 22]oу eппoттe' μп пeуcт̄дс п̄лeμ?
 23ε]pαг етпe' κωстaтпiнoс πпoсп[рpо]

Rückseite

- 1 [x]eпaгaтк eтoк ω пaщпpе' ппeтпaпoтy п
 2 [a]шωпe μ̄μoк χe aкш̄пe aкш̄пe aктωρ
 3 μсeп̄aтoтпп пaкs oλaс eрe пeптaуcωeзa

1. Punkte unter den Buchstaben bezeichnen diese als unsicher.

2. Das μ liegt unter einem Knick.

3. Es liegt also hier wie in μoт̄λλa, oтωшт, u. s. eine nicht silbengemässe Abtrennung vor. Vgl. *Sphinx*, IV, S. 174.

4. Zu der Ergänzung vgl. z. B. *Lagarde, Ägypt.*, 24: aтω μпe λaау п̄pωμe ρ̄п пeтсoт̄ρ̄ eпaεиoт.

5. Vielleicht Reste eines Lesezeichens.

- 4 ἰπεροῦβινε μπυε μπεσταῦρος ὀπιος εμα
 5 τε νε περταῖο ἄταλο μμοϋ εχι οσμιο
 6 ἄλλα εποτωῶν ἄνιτη¹ εβολ ετεγα
 7 παντις ἀω πτερε πῆρο παγ εροϋ.
 8 ἀφοκϋ εβολ ρῖπερραμα ἄφοτωϋ
 επесит
 9 τ παγ ραταϋ ἄραπαζε μμοϋ εϋρω

ω

μμοϋ

.....

- 11 κε ἀπαϋ επιουτε μπουϋ παγ πταῦσταῦρ[ου
 12 μμοϋ ρῖνωκ ἄφωτε ποτεκκλ[ησια
 13 ἀφμουτε ερ[ο]ς κε ταναστασις

ο

.....

? ολας

- 14 ἀπιος ερμουτ ταροπ²

.....

- 15 εῦθε οσρμμε
 16 σ]ωϋτ ερρατ ετπε κωσταπῆνος πιος ε[πῆρο]
 17 [εις] πσταῦρος ερε πιωωλρ ρεντεμην[τε εῦθε]
 18 [πτιπ]ος επατ κιαχρο ενεταμυε πεμα[
 19 [ε]ταϋ εμῆπορχατ εαδαμ
 20 εποροειϋ εκωσταπῆνος πταπ[
 21 ϋ ἄμπερμυτε πδικεος ετ[
 22 ρσορτωπ ἄφικοτκ ετεϋϋπ[
 23 [α]πῆς

ÜBERSETZUNG

Vorderseite

« [...] sah?] Sterne, welche in ³ der Form (τύπος) des Kreuzes (σταυρός) leuchteten. Die Stimme des Herrn wurde ihm folgendermassen, indem sie sprach: Schau zu dem Himmel, Konstantinus, grosser König... Da nahte ihm sofort ein gottesfürchtiger Soldat mit Namen Eusignios. Der sprach mit ihm, indem er sagte: Mein Herr, höre auf das Wort deines Dieners, dass ich es vor dir sage. Dieses Zeichen, welches du am Himmel in der Form (τύπος) des Kreuzes (σταυρός) siehst, ist nicht das der Götter des Diocletianus sondern das meines Herrn Jesus Christus.

1. Zu dieser Form, s. *Lemm, Kleine kopt. Studien*, XX, S. 121.

2. Von hier an beginnt eine andere Handschrift (s. o.).

3. Wörtlich « indem sie die Form des Kreuzes nahmen ».

Dieser ist der wahre Gott, an den ' unsere Väter glaubten (πιστεύουσιν), dessen Kräfte gross sind. Verlasse dich auf ihn, er wird dir stets ' helfen. Wegen der Form (τύπος) dieses (sc. Kreuzes) wirst du siegen.

Als er sich (nun) in der Frühe erhob, da war sein Herz gestärkt in dem Herrn. Er liess sich einen Goldschmiedemeister holen, [dass er fertigte] ein Kreuz (σταυρός) aus Gold und Silber. Das steckte er auf seine Lanze. Er ging heraus indem er auf das Zeichen des Kreuzes vertraute (ἐξάρξεν) besiegt (?) vor ihm. Nicht einer von ihnen konnte stand halten. Und seine Augen [sahen] die Engel, wie sie kämpften auf den Gottes mit seinem Kreuz (σταυρός) von zum Himmel : Konstantinus grosser König.

Rückseite

glücklich bist du, mein Sohn. Segen (wörtl. das Gute) wird dir zu teil werden. Denn du hast gesucht und gefunden, du hast angeklopft und dir wird geöffnet werden³. Der, welcher

Als sie das Holz des Kreuzes (σταυρός) gefunden hatten, wurde es sehr geehrt. Sie hoben es auf ein weisses Maultier (mula) und brachten es ihm (sc. Konstantinus) entgegen (ἀπαντή). Und als der König es sah, befestigte er es an seinem Wagen (ἄρμα) und verehrte es tief am Boden (wörtl. unten unter ihm), und begrüßte es (ἀσπάζεσθαι), indem er sprach : Ich habe heute den Gott gesehen, welcher für dich gekreuzigt (σταυροῦν) worden ist. Da baute er eine Kirche (ἐκκλησία) und nannte sie die Auferstehung (ἀνάστασις).

Eine grosse Gnade ist uns zu teil geworden.

Wegen eines Weibes⁴

Schaue zum Himmel, Konstantinus, grosser [König], siehe (?) das Kreuz (σταυρός), in dessen⁵ Mitte (?) das Zeichen ist, [wegen der Form (τύπος) dieses (sc. Kreuz) wirst du über die siegen, welche mit dir kämpfen [im Namen (?) dessen (?)]] welcher gekommen ist, um Adam das Heil zu bringen.

Zur Zeit des Konstantinus mit seinen gerechten (δικαίους) Vätern er schlief in der Nacht »

Man sieht die Legenden von der Kreuzerscheinung und der Auffindung des Kreuzes stehen hier neben einander. Leider fehlt gerade an der Stelle Rs, 3, wo die eine Legende in die andere übergeht, der verbindende Text. Aus irgend welchen Gründen bricht die Erzählung von der Erscheinung des Kreuzes mitten im Satz ab — die von mir nicht gelösten folgenden Abbreviaturen (?) mögen sich darauf beziehen — und der nächste Absatz führt uns *in medias res* der zweiten Legende, welche die Auffindung des Kreuzes

1. Zu diesem an ein determiniertes Nomen angeschlossenen Participium s. u.

2. So glaube ich ist hier das Praesens consuetudinis am besten wiederzugeben.

3. Vgl. *Matth.*, VII, 7; *Luk.*, XI, 9 : **ψυπε ταρετῆ σινε τωζῶ ταροτοτωη κητῆ**. — Der obige Text giebt irrtümlich das Futurum des Zitates. Es sollte heissen **ατοτωη κακ** « dir ist geöffnet worden ».

4. Als Überschrift. — Hier beginnt die zweite Hand.

5. Der Relativsatz wie oben.

durch die Kaiserin Helena erzählt. Ob sie sich in dem « wegen eines Weibes » versteckt, weiss ich nicht zu sagen. Denn so nahe es liegt, dieses mit dem vorhergehenden Satz zu verbinden, also « ein grosses Heil ist uns wegen eines Weibes widerfahren », so spricht doch die Schreibung der Hs. unbedingt dagegen, welche die betreffenden Wörter als Überschrift schreibt. Überdies ist daran zu erinnern, dass gerade mit dieser Überschrift die zweite Hand beginnt. Ich muss es nunmehr Berufeneren überlassen, die litterargeschichtliche Bedeutung dieses Textes, in Sonderheit seine Stellung innerhalb der Kreuzeslegenden zu bestimmen¹. Doch möchte ich darauf hinweisen, dass wir noch Bruchstücke der Märtyreracten des Soldaten Eusignios besitzen, welcher in unserem Texte eine so bedeutsame Rolle spielt. Den Inhalt dieser Acten, die meines Wissens noch nicht veröffentlicht worden sind, giebt Zoëga (*Catalogus*, S. 241) folgendermassen :

« De S. Eusignio milite, qui annos natus CX, et militia functus sub Constantio filioque ejus Constantino Magno, a Iuliano diis sacrificare jussus restitit, et omni tormentorum genere excruciatu est Caesareae in Cappadocia, imperatore bellum parante contra Persas. Adfuit ei Eustochius diaconus Antiochenus et acta ejus scribere pollicitus est. »

Herrn Prof. Nestle verdanke ich nun weiter die folgende wichtige Mitteilung : « Am 5 August ist der Tag des heiligen Eusignius, der 110 Jahre alt dem Julian den Glauben des Konstantinus, unter dem er einst gedient hatte, vorwarf und dafür enthauptet wurde (*Martyrolog. Rom.*, zum 5 Aug. *Acta Sanctorum*, Aug., II, 70-72). In der koptischen Kirche ist sein Tag der 5 Tobi. Siehe auch *Thesaurus syriacus*, S. 77, s. v. **ⲉ ⲙⲓⲉⲓⲛⲓⲟ ⲛⲓ** ».

Die Sprache unseres Stückes berührt sich in mancher Hinsicht mit derjenigen der von *Erman* bearbeiteten Bruchstücke koptischer Volkslitteratur². Auch unser Fragment ist frei von den langen Perioden der Litteratursprache und weist einen fast völligen Mangel an griechischen Konjunktionen auf³. Wir haben hier also gewiss ein Stück koptischer Volkslitteratur von uns.

Im einzelnen zeigt unser Tet mit den genannten folgende Verwandtschaft :

ⲁ steht im Auslaut gelegentlich für ⲉ, so in ⲉⲣⲟⲁ für ⲉⲣⲟⲉ, ⲁⲅⲉⲣⲁⲥⲁ für ⲁⲅⲉⲣⲁⲥⲉ.

Das ⲛ des Genetivs wird häufig nach konsonantisch schliessendem Wort zu ⲉ, z. B., ⲉⲣⲟⲉ ⲉⲧⲉⲛⲛⲟⲩ st. ⲛⲧⲉⲛⲛⲟⲩ u. passim. Nur selten hat sich das ⲛ in diesem Fall gehalten so Vs, 1, ⲛⲧⲛⲛⲟⲩ ⲙⲛⲉⲥ[ⲧⲁⲧⲣⲟⲩ], *ibid.*, 7, ⲧⲁⲫⲟⲟⲩ ⲙⲛⲉⲥⲁⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ (dagegen, *ibid.*, 19, ⲉⲱⲧⲛ ⲉⲛⲉⲣⲙⲁⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ). ⲉⲛ findet sich nur in dem mehrfach wiederkehrenden ⲛⲛⲟⲩ ⲉⲛⲣⲟ, welches nur einmal ⲛⲛⲟⲩ ⲛ[ⲣⲟ] geschrieben ist, und in ⲟⲩⲙⲟⲩⲗⲗⲁ ⲉⲛⲟⲩⲱⲉⲩⲩ. Bei der konsequenten Art, wie diese Hs. stets nach einem Vokal ⲛ schreibt, zeigt ein Fall wie ⲛⲁⲩ ⲉⲛⲛⲟⲩⲧⲉ das ⲧ in ⲛⲁⲩ konsonantisch gesprochen wurde.

Für ⲛⲧⲟⲕ schreibt unsre Hs. nach konsonantischem Auslaut ⲉⲧⲟⲕ. Das Demonstrativum

1, Zu der Litteratur vgl. namentlich *E. Nestle : De sancta Cruce*, 1889, und *Holder*.

2, *Erman* : Bruchstücke Koptischer Volkslitteratur, S. 53 ff.

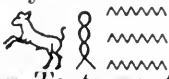


3, Nur ⲁⲗⲗⲁ.

lautet absolut $\pi\alpha\iota$; verbunden $\pi\iota$ -. Das relativ. Perfectum lautet nach konsonant. Auslaut $\epsilon\tau\alpha\kappa$ - Vs, 8, nach vokalischem Auslaut $\pi\tau\alpha\gamma$ - Rs, 11, in Verbindung mit dem Demonstrativpronomen $\pi\epsilon\pi\tau\alpha$ - Rs, 3.

In dem Vokalismus weicht unser Text nicht von der klassischen sahidischen Mundart ab. In syntactischer Hinsicht ist noch hervorzuheben, dass sich einmal Vs, 11, das relativische Participium an ein determiniertes Nomen anschliesst, ganz wie in den Texten der Volkslitteratur¹.

1. S. *Erman*: a. O., S. 64.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Une lettre inédite d'Ippolito Rosellini	1
Inscriptions de la Chapelle d'Améniritis à Médinet-Habou, par G. DARESSY.....	4
Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes, par V. SCHEIL, O. P.....	18, 91, 133
Le titre « Horus d'or » dans le Protocole Pharaonique, par A. MORET.....	23
La Momie du roi Mer-en-Ptah Ba-en-Ra (suite), par William GROFF.....	32
Zur Geschichte des Libationsformeln, von Fr. W. VON BISSING.....	38
A travers la Vocalisation égyptienne, par G. MASPERO.....	48, 172
Notes prises à Karnak, par Georges LEGRAIN..	61
Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, par Georges LEGRAIN.....	65, 163
Textes provenant du Sérapéum de Memphis (suite), par É. CHASSINAT.....	76
Paapis, von Wilhelm SPIEGELBERG.....	98
Zu der Inschrift von Tukh el Karmus, aus einem Briefe des Herrn W. SPIEGELBERG an Herrn Fr. v. BISSING.....	100
Der Name des Tentyritischen Gaus, von Wilhelm SPIEGELBERG.....	101
Der Priestertitel  <i>ibh</i> , von Wilhelm SPIEGELBERG.....	102
Textes de l'Ancien Testament en Copte Sahidique, par Pierre LACAU.....	103
Notes et Remarques, par G. DARESSY.....	125
Les Fonctionnaires du règne de Khounaton (1383-1365 av. J.-C.), par Aug. BAILLET.....	140
La Stèle de Zouarthnotz, par K. J. BASMADJIAN	145
The Egyptian Origin of the Alphabet, by M. G. KYLE	151
Mélanges Assyriologiques, par François MARTIN.....	156
Sur un Fragment d'Obélisque trouvé à Karnak, par Georges LEGRAIN.....	195
Notes, par G. MASPERO	196
Über einem Titel des Apisstieres, von Wilhelm SPIEGELBERG.....	197
Die Griechischen Formen für den Namen des Gottes Thot, von Wilhelm SPIEGELBERG	199
Zur Lesung von  und  , von Wilhelm SPIEGELBERG.....	200
Koptische Miscellen, von Wilhelm SPIEGELBERG	201
Koptische Kreuzlegenden, von Wilhelm SPIEGELBERG.....	206

- DARMESTETER (J.). Études iraniennes. 2 vol. gr. in-8°. 25 fr.
- — Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. Gr. in-8°. 4 fr.
- — Ormazd et Ahriman. Leurs origines et leur histoire. Gr. in-8°. 25 fr.
- DENYS DE TELL-MAHRÉ. Chronique, 4^e partie. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque Vaticane, accompagné d'une traduction française, d'une introduction et de notes historiques et philologiques par J.-B. Chabot. 1 fort vol. gr. in-8°. 25 fr.
- DERENBOURG (H.). Essai sur les formes des pluriels arabes. Gr. in-8°. 3 fr.
- DOMICILE DES ESPRITS (LE), Papyrus du Musée de Turin publié en fac-similé par le professeur R. V. Lanzone, de Turin, 11 planches et 2 pages de texte. In-f°. 30 fr.
- DUSSAUD (R.). Histoire et religion des Nosairis. Gr. in-8°. 7 fr.
- DUTENS (A.). Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit. In-8°. 6 fr.
- DUVAL (R.). Traité de grammaire syriaque. Gr. in-8°. 20 fr.
- — — Les dialectes Néo-Araméens de Salamas. Textes sur l'état actuel de la Perse et Contes populaires, publiés avec une traduction française. In-8°. Au lieu de 8 fr. 4 fr.
- EBN-EL-FARAD. Poésies en arabe. Gr. in-8°. 40 fr.
- EBN-HAUCAL. Description de Palerme au milieu du X^e siècle de l'ère vulgaire. Traduit par M. Amari. In-8°. 1 fr.
- FAIDHERBE (le général). Collection complète des inscriptions numidiques (libyques) avec des aperçus ethnographiques. In-8° avec pl. 12 fr.
- FARHAT (G.). Dictionnaire arabe, revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur par Rochaid Dahdah. Gr. in-8°. 30 fr.
- FUTUH EL-HABACHA des conquêtes faites en Abyssinie au XVI^e siècle, par l'Iman Muhammad Ahmad dit Gagne, version française de la chronique arabe du Chahab ad-Din Ahmad. Publication commencée par A. d'Abbadie, de l'Institut de France, terminée par le D^r P. Paulitschke, de l'Université de Vienne. In-8°. 20 fr.
- GAYET (A.-J.). Musée du Louvre. Stèles de la XII^e dynastie, 60 pl. avec texte explicatif. In-4°. 17 fr.
- GOLÉNISCHEFF (W.). Une excursion à Bérénice. Lettres de MM. Jaillon et Lemasson au sujet des monuments perses de l'Isthme. Stèle de Darius aux environs de Tell-El-Maskhoutah. In-4°, avec 4 planches. 7 fr. 50
- GOTTBERG (E. de). Des cataractes du Nil et spécialement de celles de Hannek et de Kaybar. Gr. in-4°, avec 5 cartes. 20 fr.
- GUIEYSSE (P.). Rituel funéraire égyptien, chapitre 64^e. Textes comparés, traduction et commentaires d'après les Papyrus du Louvre et de la Bibliothèque Nationale. In-4°, pl. Au lieu de 20 fr. 10 fr.
- GUYARD (S.). Nouvel essai sur le pluriel brisé en arabe. Gr. in-8°. 2 fr.
- INSCRIPTIONS hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant la mission scientifique de M. le vicomte E. de Rougé, publiées par M. le vicomte J. de Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60 fr.
- JÉQUIER (G.). Le livre de savoir ce qu'il y a dans l'Hadès. Gr. in-8°. 9 fr.
- JOHANNES DE CAPUA. Directorium vitæ humanæ alias parabola antiquorum sapientium. Version latine du livre de Kalilâh et Dimnâh publiée et annotée par J. Derenbourg. 2 vol. gr. in-8°. 16 fr.
- JORET (C.). Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usage et symbolisme. 1^{re} partie : Les plantes dans l'Orient classique. Tome I^{er} : Égypte, Chaldée, Assyrie, Judée, Phénicie. In-8°. 8 fr.
- LEDRAIN (E.). Les monuments égyptiens de la Bibliothèque Nationale (cabinet des médailles et antiques). 1^{re} livr. seule (2^e et 3^e épuisées). In-4°. 12 fr.
- LEFÉBURE (E.). Le Mythe Osirien. Première partie : Les Yeux d'Horus. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.
- — — — Deuxième partie : Osiris. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.
- LEPSIUS (C.-R.). Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, traduit de l'allemand par W. Berend, avec notes et corrections de l'auteur. In-4°, avec 2 planches. 12 fr.
- LEVI (S.). Le théâtre indien. Gr. in-8°. 18 fr.
- — Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint. In-8°. 3 fr.
- LIEBLEIN (J.). Index alphabétique de tous les mots contenus dans le Livre des Morts publié par R. Lepsius d'après le Papyrus de Turin. In-8°. Au lieu de 12 fr. 6 fr.
- MARIETTE-PACHA. Denderah. Description générale du grand temple de cette ville. 4 vol. in-f° et suppl. contenant 339 pl., acc. d'un vol. de texte in-4°. Au lieu de 390 fr. 200 fr.
- Le volume de texte se vend à part. Au lieu de 60 fr. 30 fr.
- Le supplément aux planches. Séparément. Au lieu de 10 fr. 5 fr.
- — Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. 28 liv. in-f°. Au lieu de 168 fr. 90 fr.
- — Les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq publiés en fac-similé. Tomes I à III, Papyrus 1 à 22. 3 vol. in-f° ornés de 121 planches. 400 fr.
- Le tome III, 20 pl. en couleurs, se vend séparément. Au lieu de 100 fr. 50 fr.
- — Le Sérapéum de Memphis. Nouvelle édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero. Vol. I avec un atlas in-f° et un supplément. 55 fr.
- — Les Mastaba de l'Ancien Empire. Fragments de son dernier ouvrage, publiés d'après le manuscrit par G. Maspero. 9 livr. 100 fr.
- MARTIN (F.). Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire. Gr. in-8°, avec 1 planche. 6 fr.
- MASPERO (G.). Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris. In-4°. 15 fr.
- — Hymne au Nil, publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique. In-4°. 6 fr.
- — Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XX^e dynastie Étude sur le Papyrus Abbott. In-4°. (Épuisé)

- MASPERO (G.). De Carchemis oppidi situ et historiâ antiquissimâ. Accedunt nonnulla de Pedaso Homericâ. Gr. in-8°, avec 3 cartes. Au lieu de 4 fr. 2 fr.
- — Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre. In-4°, orné de 14 planches et fac-similés. Au lieu de 20 fr. 10 fr.
- — Rapport à M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique, sur une mission en Italie. Gr. in-4°. 20 fr.
- — Les inscriptions des Pyramides de Saqqarâh. Un fort vol. gr. in-4°. 80 fr.
- MÉLANGES d'archéologie égyptienne et assyrienne. 3 vol. in-4°. (Épuisé) 342 fr.
- MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tomes I à XI complets. 342 fr.
Tous les fascicules, à l'exception des 1^{er}, 2^e, 3^e du t. I^{er} et 2^e du t. II, se vendent séparément.
- — Table analytique des dix premiers volumes, par E. Ernault. Gr. in-8°. 18 fr.
- MYER (J.). Scarabs. The History, Manufacture and Religious Symbolism of the Scarabæus, in Ancient Egypt, Phœnicia, Sardinia, Etruria, etc. Also Remarks on the Learning, Philosophy, Arts, Ethics, Psychology. Ideas as to the Immortality of the Soul, etc., of the Ancient Egyptians, Phœnicians, etc. In-8° cart. toile. 12 fr.
- OPPERT (J.). Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes. In-4°. 12 fr.
- — Duppe Lisan Assur, éléments de la grammaire assyrienne. 2^e éd. In-8°. Au lieu de 6 fr. 3 fr.
- LE PAPYRUS DE NEB-QED (exemplaire hiéroglyphique du Livre des Morts) reproduit, décrit et précédé d'une introduction mythologique, par Th. Devéria, avec la traduction du texte par M. Pierret. Gr. in-f°. 12 pl. et 9 pages de texte. Au lieu de 50 fr. 30 fr.
- PERRUCHON (J.). Les chroniques de Zara Yâ'eqôb et de Ba'eda Mâryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 1478 (texte éthiopien et traduction). précédées d'une introduction. Gr. in-8°. 13 fr.
- PIERRET (P.). Études égyptologiques comprenant le texte et la traduction d'une stèle éthiopienne inédite et de divers manuscrits religieux, avec un glossaire égyptien-grec du décret de Canope. In-4°. Au lieu de 20 fr. 10 fr.
- — Recueil d'inscriptions inédites du musée égyptien du Louvre traduites et commentées. Première et deuxième parties avec table et glossaire. 2 vol. in-4°. Au lieu de 50 fr. 30 fr.
- — Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement; accompagné d'un vocabulaire français-hiéroglyphique. Gr. in-8°. 60 fr.
- — Essai sur la mythologie égyptienne. Gr. in-8°. 7 fr. 50
- POGNON (H.). Une incantation contre les génies malfaisants, en Mandaïte. Gr. in-8°, avec 1 pl. 2 fr. 50
- — L'inscription de Bavian. Texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire. 2 vol. gr. in-8°. 12 fr.
- — Les inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa. Gr. in-8°, avec 14 planches. 10 fr.
- — L'inscription de Raman-Nérar I^{er}, roi d'Assyrie (réponse à un article de M. Oppert). 1 fr.
- RAMBAUD (J.). La langue Mandé. Gr. in-8°. 5 fr.
- REGNAUD (P.). Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde. Gr. in-8°. 19 fr.
- REVILLOUT (E.). Papyrus coptes. Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre. 1^{er} fasc. Textes et fac-similés. In-4°. Au lieu de 20 fr. 10 fr.
- — Apocryphes coptes du Nouveau Testament. Textes. 1^{er} fasc. In-4°. Au lieu de 25 fr. 10 fr.
- — Chrestomathie démotique. 4 vol. in-4°. Au lieu de 100 fr. 40 fr.
- — Études sur quelques points de droit et d'histoire ptolémaïques. In-4°. 10 fr.
- RITUEL funéraire des anciens Égyptiens. Texte complet en écriture hiéroglyphique, publié d'après le Papyrus du musée du Louvre, et précédé d'une introduction à l'étude du Rituel, par le vicomte E. de Rougé. Livr. 1 à 5. Gr. in-f°. 60 fr.
- ROBIOU (F.). Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Égypte au temps des Lagides. Gr. in-8°, orné d'une carte. 6 fr.
- — Recherches sur le calendrier macédonien en Égypte et sur la chronologie des Lagides. In-4°. 9 fr.
- — La Question des mythes. 1^{er} fascicule : Égypte, Asie antérieure. In-8°. 2 fr. 50
- — Questions d'histoire égyptienne, étudiées dans le Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. In-8°. 1 fr.
- — Recherches sur la religion de l'ancienne Égypte, le culte. In-8°. 2 fr.
- — Le système chronologique de M. Lieblein sur les trois premières dynasties du Nouvel Empire égyptien et le synchronisme égyptien de l'Exode. In-8°. 1 fr. 50
- ROUGÉ (E. DE). Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens, transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire et d'un abrégé grammatical. 4 vol. gr. in-8°. 100 fr.
- — Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon, précédées d'un rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les résultats généraux de sa mission en Égypte. Gr. in-4°, avec 8 pl. dont 5 doubles. (Épuisé). 50 fr.
- — Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant sa mission. Publié par le vicomte J. de Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60 fr.
- SAADYA (Gaon de Fayyoun). Commentaire sur le Sefer Yesira ou livre de la création, publié et traduit par Mayer Lambert. Gr. in-8°. 10 fr.
- SAULCY (F. DE). Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte. 1 vol. in-8°. 6 fr.
- SCHACK (G. VON). Die Unterweisung des Königs Amenemhat I. 1^e et 2^e Hälfte. Gr. in-4°. 8 fr.
- TARAFÄ IBN AL-'ABD AL-BAKRI, Diwân. Texte arabe publié par M. Seligsohn et accompagné d'une traduction française. 1 vol. gr. in-8°. 16 fr.
- VIREY (P.). Étude sur le Papyrus Prisse. Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-Hotep. Gr. in-8°. 8 fr.